





LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES.

TOME VII.

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ P. DUPONT, LIBRAIRE,

HÔTEL DES FERMES, RUE DU BOULOY, N° 24.

CHEZ { BOSSANGE PÈRE, RUE DE RICHELIEU, N° 60.
PEYTIEUX, PASSAGE DELORME.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE, HÔTEL DES FERMES.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES,

TRADUITES DU GREC DE PLUTARQUE,

PAR J. AMYOT.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC UN CHOIX DE NOTES DES DIVERS COMMENTATEURS, ET UNE NOTICE SUR PLUTARQUE,

PAR M. CORAY.

TOME SEPTIÈME.



PARIS,

CHEZ P. DUPONT, LIBRAIRE.

1825.



VIE

D'ALEXANDRE-LE-GRAND.

SOMMAIRE.

I. Préambule. II. Naissance d'Alexandre. VII. Qualités morales qu'il montre dans son enfance. IX. Il dompte Bucéphale. XI. Quelles sciences il apprit d'Aristote. XII. Son estime pour l'Iliade. XIII. Ses premiers exploits. XVII. Pausanias assassine Philippe. XVIII. Conduite d'Alexandre en montant sur le trône. XIX. Il saccage Thèbes. XXI. Il se repent de la manière dont il avait traité les Thébains. XXII. Entrevue d'Alexandre et de Diogène. XXVI. Il entreprend de passer le Granique à la vue de l'armée de Darius, qui l'attendait sur la rive opposée. XXVII. Clitus lui sauve la vie. XXVIII. Victoire. XXX. Alexandre subjugue la Cilicie, la Phénicie, la Pamphylie. XXXI. Il coupe le nœud Gordien. XXXIV. Confiance d'Alexandre malade dans son médecin Philippe. XXXVI. Bataille d'Issus. XXXVIII. Conduite d'Alexandre envers la mère, la femme et les filles de Darius. XLIV. Il saisit les richesses que les Perses avaient déposées à Damas. XLVII. Il prend Tyr. XLVIII. Il prend Gaza. XLIX. Il met l'Iliade dans un coffre magnifique. L. Il bâtit Alexandrie. LI. Il va consulter Jupiter Hammon. LVIII. La dernière bataille se donna auprès de Gausamèle, et non pas d'Arbèles. LX. Long et paisible sommeil d'Alexandre avant la bataille. LXIII. Victoire complète. LXIV. Il fait rebâtir Platée. LXVII. Il s'empare de Suze. LXVIII. Il se rend maître de la Perse. LXXV. Il poursuit Darius avec célérité. LXXVI. Mort de Darius. LXXVIII. Il bat les Scythes. LXXIX. Des Amazones. LXXXI. Il épouse Roxane. LXXXV. Mort de Philotas et de Parménion. LXXXVI. Meurtre de Clitus. LXXXIX. Douleur d'Alexandre. XCIV. Mort de Callisthène et de Démarate. XCV. Alexandre, prêt à partir pour l'Inde, fait brûler tout le butin et le bagage inutile. XCIX. Taxile. C. Cruauté d'Alexandre envers une troupe d'Indiens. CI. Il passe l'Hydaspe. CIII. Comment il traite Porus. CVII. Il fait des présens aux appelés Gymnosophistes. CX. Pompe bachique d'Alexandre. CXIV. Il épouse Statira. CXVI. Mort d'Éphestion. CXVII. Présages qui avertissent Alexandre de ne point entrer à Babylone. Il y entre. CXXI. Il tombe malade. CXXII. Il meurt. CXXIII. S'il a été empoisonné.

De la 1ere année de la 106e olympiade, à la 1ere année de la 114e; avant J.-C., 324.

VIE
D'ALEXANDRE-LE-GRAND.

I. Ayant proposé d'écrire en ce livre les vies du roi Alexandre-le-Grand, et de Jules-César qui défit Pompée, pour le nombre infini des choses qui se présentent devant moi, je n'userai d'autre prologue que de prier les lecteurs qu'ils ne me reprennent point, si je n'expose pas le tout amplement et par le menu, mais sommairement en abrégeant beaucoup de choses, mêmement en leurs principaux actes et faits plus mémorables : car il faut qu'ils se souviennent que je n'ai pas appris à écrire des histoires, mais des vies seulement; et les plus hauts et les plus glorieux exploits ne sont pas toujours ceux qui montrent mieux le vice ou la vertu de l'homme : mais bien souvent une légère chose, une parole ou un jeu, mettent plus clairement en évidence le naturel des personnes, que ne font pas des défaites où il sera demeuré dix mille hommes morts, ni les grosses batailles, ni les prises des villes par siége ni par assaut. Tout ainsi donc comme les peintres qui portraient au vif recherchent les ressemblances seulement ou principalement en la face et aux traits du visage, sur lesquels se voit comme une image empreinte

des mœurs et du naturel des hommes, sans guère se soucier des autres parties du corps, aussi nous doit-on concéder que nous allions principalement recherchant les signes de l'ame, et par iceux formant un portrait au naturel de la vie et des mœurs d'un chacun, en laissant aux historiens à écrire les guerres, les batailles et autres telles grandeurs.

II. C'est donc chose tenue pour tout assurée, qu'Alexandre-le-Grand du côté de son père était descendu de la race d'Hercule par Caranus, et du côté de sa mère, qu'il était extrait du sang des Éacides[1] par Néoptolème. Et dit-on que le roi Philippe son père étant jeune garçon devint amoureux de sa mère Olympias, qui était aussi encore petite fille orpheline de père et de mère, en l'île de Samothrace, là où ils furent tous deux ensemble reçus en la confrérie de la religion du lieu, et que depuis il la demanda en mariage à son frère Arymbas, qui la lui donna; mais la nuit de devant celle qu'ils furent enfermés ensemble dans leur chambre nuptiale, l'épousée songea que la foudre lui était tombée dans le ventre, et que du coup il s'était allumé un grand feu, lequel vint à se dissoudre en plusieurs flammes qui se répandirent partout; et Philippe son mari songea aussi depuis qu'il scellait le ventre de sa femme, et que l'engravure du scel dont il le scellait était la figure d'un lion. Si interprétèrent les autres devins que ce songe l'admonestait qu'il devait soigneusement avoir l'œil sur sa femme; mais un Aristandre Tel-

[1] D'Achille.

missien [1] répondit que c'était à dire que sa femme était enceinte : « Parce, dit-il, que l'on ne scelle « point un vase où il n'y a rien dedans, et qu'elle « était grosse d'un fils qui aurait cœur de lion. » On dit aussi que quelquefois ainsi comme elle dormait en son lit, on aperçut un grand serpent étendu tout au long d'elle, qui fut cause principale, à ce que l'on présume, de refroidir l'amour que lui portait, et les caresses que lui faisait son mari, de manière qu'il n'allait plus si souvent, comme il avait accoutumé auparavant, coucher avec elle, fût ou parce qu'il eût peur qu'elle ne lui fît quelques charmes et quelques sorcelleries, ou qu'il se réputât indigne d'avoir sa compagnie, ayant opinion qu'elle fût aimée et jouie de quelque dieu.

III. On le raconte encore en une autre sorte : c'est que les femmes de ce quartier-là de toute ancienneté sont ordinairement éprises de l'esprit d'Orphée et de la fureur divine de Bacchus, dont on les surnomme Clodones et Mimallones, comme qui dirait furieuses et belliqueuses, et font plusieurs choses semblables aux femmes édoniennes et thraciennes, qui habitent au long de la montagne d'Émus, tellement qu'il semble que ce mot de Trescevin [2], qui en langage grec signifie curieusement et superstitieusement vaquer aux cérémonies du service des dieux, ait été dérivé

[1] Telmisse est une ville de Lycie, où l'art des aruspices était très-florissant. B.

[2] *Trescevin*, imiter les Thraces, et de là exercer leur culte superstitieux. B.

d'elles, et que Olympias aimant telles inspirations et telles fureurs divines, en les exerçant plus barbaresquement et plus effroyablement que les autres, attirait après elle en leurs danses de grands serpens privés, lesquels se glissant souvent par entre les lierres, dont les femmes sont couvertes en telles cérémonies, et hors des vans sacrés qu'elles y portent, et s'entortillant à l'entour des javelines qu'elles tiennent en leurs mains, et des chapeaux qu'elles ont sur leurs têtes, épouvantaient les hommes.

IV. Ce néanmoins depuis que Philippe eut vu cette vision, il envoya Chéron Mégalopolitain à l'oracle d'Apollon en Delphes, pour enquérir que ce pouvait être, et ce qu'il devait faire; où il lui fut répondu qu'il sacrifiât à Jupiter Hammon, et qu'il le révérât sur tous les autres dieux, mais qu'il perdit l'un de ses yeux, celui qu'il avait mis à la fente de l'huis (porte) de sa chambre, lorsqu'il vit ce dieu en forme de serpent couché auprès de sa femme. Et Olympias, ainsi comme écrit Ératosthène, disant adieu à son fils, lorsqu'il se partit pour aller à la conquête de l'Asie, après lui avoir révélé à lui seul en secret, de qui, et comment elle l'avait conçu, le pria et admonesta de prendre courage digne de celui qui l'avait engendré. Les autres, au contraire, disent qu'elle détesta ce conte-là, en disant: « Alexandre ne cessera-t-il « point de me rendre suspecte à la déesse Junon, « en la faisant jalouse de moi? »

V. Tant y a, comment qu'il en soit, qu'Alexan-

dre naquit le sixième jour de juin, que les Macédoniens appellent Loüs [1], auquel jour propre fut brûlé le temple de Diane en la ville d'Éphèse, comme témoigne Hégésias Magnésien, qui en fait une exclamation et une rencontre si froide, qu'elle eût pu être suffisante pour éteindre l'embrasement de ce temple. Car « il ne se faut pas (dit-il) émer« veiller comment Diane laissa lors brûler son « temple, parce qu'elle était assez empêchée à en« tendre, comme sage-femme, à l'enfantement et « à la naissance d'Alexandre; » mais il est bien vrai que tous les prêtres, devins et prophètes qui lors étaient à Éphèse, estimant que cet embrasement du temple était certain présage de quelque autre grand inconvénient, s'encoururent comme forcenés par la ville, battant leurs visages, en criant que ce jour-là il était né quelque grand malheur et quelque grande peste pour l'Asie. Et un peu après que Philippe eut pris la ville de Potidée, il lui vint trois grandes nouvelles toutes à un coup: l'une, que Parménion avait défait les Esclavons en une grosse bataille; l'autre qu'il avait gagné le prix de la course de cheval seul, non attelé avec d'autres, aux jeux Olympiques; et la troisième, que sa femme lui avait fait un fils, qui était Alexandre: de quoi étant de lui-même bien joyeux, les devins lui augmentèrent encore sa joie en lui promettant que ce fils, qui était ainsi né avec trois victoires toutes ensemble, serait à l'avenir invincible.

[1] C'est le mois que les Grecs appellent Hécatombéon, qui répond en partie à notre mois de juillet. V.

VI. Or quant à la forme de toute sa personne, les images faites de la main de Lysippe sont celles qui la représentent le mieux au naturel. Aussi ne voulut-il point qu'autre imager le taillât que lui; car plusieurs de ses successeurs et de ses amis le contrefirent bien depuis, mais cet ouvrier-là, sur tous les autres, a parfaitement bien observé et représenté sa façon de porter le cou[1] un bien peu penchant sur le côté gauche, et aussi la douceur de son regard et de ses yeux[2]. Mais quand Apelle le peignit tenant la foudre en sa main, il ne représenta pas sa naïve couleur, mais le fit plus brun et plus obscur qu'il n'était au visage, car il était naturellement blanc, et la blancheur de son teint mêlée d'une rougeur qui apparaissait principalement en sa face et en son estomac. Et me souvient d'avoir lu dans les commentaires d'Aristoxène que sa charnure sentait bon, et qu'il avait l'haleine très-douce, et issait (exhalait) de toute sa personne une odeur fort suave, tellement que les habillemens qui touchaient à sa chair en étaient comme tout parfumés, dont la cause possible était la température et complexion de son corps fort chaude et tenant du feu, parce que la douce senteur s'engendre par le moyen de la chaleur qui cuit et digère l'humidité, ainsi comme Théophraste estime: d'où vient que les plus sèches régions et

[1] Lisez : « Cet artiste-là, en effet, a parfaitement bien observé et « représenté ce que plusieurs de ses amis et de ses successeurs cher- « chèrent à imiter depuis, savoir, sa façon de porter le cou, etc. » C.

[2] Littéralement en grec, l'*humidité* de ses yeux. C'était une des beautés des plus rares chez les Grecs.

parties de la terre les plus brûlées de la chaleur du soleil sont celles qui portent le plus et de meilleures épiceries, à cause que le soleil enlève l'humidité superflue des corps, comme matière propre de putréfaction, et semble que cette chaleur naturelle rendait Alexandre sujet à boire, et courageux aussi.

VII. Au demeurant, dès qu'il était encore enfant, on connut évidemment qu'il serait continent quant aux femmes : car étant impétueux et véhément en toutes autres choses, il était difficile à émouvoir aux plaisirs du corps, et en prenait fort sobrement; mais au contraire sa convoitise d'honneur était accompagnée d'une fermeté de courage et une magnanimité plus constante que son âge ne portait; car il n'appétait pas toute sorte de gloire, ni procédant de toutes choses indifféremment, comme faisait son père, lequel aimait à montrer son éloquence, comme eût fait un rhétoricien, et engravait en ses monnaies les victoires qu'il avait gagnées dans les courses de chevaux et chariots aux jeux olympiques; mais comme quelques-uns lui demandassent un jour s'il se voudrait point présenter à la fête de jeux olympiques, pour essayer d'y gagner le prix de la course, parce qu'il était fort dispos et léger du pied à merveilles : « Oui « bien, répondit-il, si c'étaient rois qui y courus- « sent : » combien que, à parler universellement, il haït toute sorte de ces combattans-là en jeux de prix; car ayant par plusieurs fois fait des fêtes où il proposait des prix aux joueurs de tragédies et de comédies, aux chantres, musiciens, joueurs de

flûtes et de cythres, et jusqu'aux poètes, et où semblablement il faisait faire des chasses diverses de tout genre de bêtes, et des combats à coups de bâton, jamais il ne prit plaisir à faire combattre à l'escrime des poings, ni à l'autre escrime [1] où les combattans s'aident de tout ce qu'ils peuvent. Il recueillit une fois des ambassadeurs du roi de Perse [2], pendant que son père était allé en quelque voyage hors de son royaume, et, se rendant privé avec eux, les gagna tellement par la courtoisie dont il leur usa, et la bonne chère qu'il leur fit, et parce qu'il ne leur demandait rien de puéril ni de petit, mais les interrogeait des distances qu'il y avait d'un lieu à autre, et de la manière comment on allait sur les champs dans les hautes provinces de l'Asie, et du roi même de Perse, comme il se déportait envers ses ennemis, et quelles forces et puissance il avait, qu'ils en demeurèrent grandement satisfaits et plus encore émerveillés : de manière qu'ils n'estimèrent plus l'éloquence et la vivacité d'esprit de Philippe, dont on faisait tant de compte à comparaison de l'instinct à toutes hautes entreprises, et des grands faits que promettait le naturel de son fils. Au moyen de quoi toutes les fois qu'il venait nouvelles que son père avait pris aucune ville de renom, ou gagné quelque grosse bataille, il n'était point fort joyeux de l'entendre, mais disait à ses égaux en âge : « Mon « père prendra tout, enfans, et ne me laissera rien

[1] Le Pancratium, composé de la lutte et du pugilat. B.

[2] Ochus. B.

« de beau ni de magnifique à faire et à conquérir « avec vous; » car n'aimant point la volupté ni l'argent, mais la vertu et la gloire, il estimait que, tant plus son père lui laisserait de grandes et glorieuses conquêtes, tant moins il lui demeurerait de bien à faire par lui-même; et pourtant voyant que l'état de son père et de son empire allait croissant tous les jours de plus en plus, il cuidait (croyait) que tout ce qu'il y avait de beau à faire au monde se dût entièrement consumer en lui, et aimait mieux recueillir de lui une seigneurie, où il y eût occasions de grosses guerres, de grandes batailles, et force matière de se faire honneur, que non pas de grands trésors, des délices, ni de grands moyens de vivre à son plaisir.

VIII. Or y avait-il autour de lui, comme l'on peut penser, plusieurs personnes ordonnées pour le dresser et bien nourrir, comme gouverneurs, chambellans, maîtres et précepteurs; mais Léonidas était celui qui avait la superintendance pardessus tous les autres, homme austère de sa nature, et parent de la reine Olympias; mais quant à lui il haïssait ce nom de maître ou précepteur, combien que ce soit une belle et honorable charge, à raison de quoi les autres l'appelaient le gouverneur et conducteur d'Alexandre, à cause de la dignité de sa personne, et de ce qu'il était parent du prince: mais celui qui tenait le lieu, et qui avait le titre de maître, était un Lysimaque natif du pays d'Acarnanie, lequel n'avait rien de bon ni de gentil en soi; mais parce qu'il se donnait le nom

de Phénix, à Alexandre celui d'Achille, et à Philippe celui de Pélée, il tenait le second lieu après le gouverneur.

IX. Au reste comme Philonicus Thessalien eût amené au roi Philippe le cheval Bucéphale pour le lui vendre, en demandant treize talens [1], ils descendirent en une belle carrière pour l'essayer et le piquer. Il fut trouvé si rebours et si farouche, que les écuyers disaient que l'on n'en pourrait jamais tirer service, à cause qu'il ne voulait pas souffrir que l'on montât dessus lui, ni seulement endurer la voix et la parole de pas un des gentilshommes qui fussent autour de Philippe, mais se dressait à l'encontre d'eux tous, de façon que Philippe s'en dépita, et commanda que l'on le ramenât comme bête vicieuse, sauvage et du tout inutile; et l'eût-on fait, si n'eût été qu'Alexandre, qui était présent, dit: « O dieux! quel cheval ils rebutent pour « ne savoir à faute d'adresse et de hardiesse s'en « servir! » Philippe ayant ouï ces paroles, pour la première fois ne fit pas semblant de rien: mais comme il les allât répétant plusieurs fois entre ses dents autour de lui, montrant d'être bien marri de quoi l'on renvoyait le cheval, il lui dit à la fin: « Tu reprends ceux qui ont plus d'âge et d'expé-« rience que toi, comme si tu y entendais quelque « chose plus qu'eux, et que tu susses mieux com-« ment il faut mener un cheval à la raison qu'ils « ne font. » Alexandre lui répondit: « A tout le

[1] Sept mille huit cents écus. A. — 60,684 livres de notre monnaie. B.

« moins manierai-je mieux cettui-ci qu'ils n'ont « fait eux. » « Mais aussi, répliqua Philippe, si tu « n'en peux venir à bout non plus qu'eux, quelle « amende veux-tu payer pour ta témérité? » « Je « suis content, répondit Alexandre, de perdre au- « tant comme vaut le cheval. » Chacun se prit à rire de cette réponse, et fut entre eux deux la gageure accordée d'une certaine somme d'argent. Et adonc Alexandre, s'en courant vers le cheval, le prit par la bride, et le retourna la tête vers le soleil, s'étant aperçu, comme je crois, que le cheval se tourmentait à cause qu'il voyait son ombre, laquelle tombait et se remuait devant lui à mesure qu'il se mouvait: puis en le caressant un peu de la voix et de la main, tant qu'il le vit ronflant et soufflant de courroux, laissa à la fin tout doucement tomber son manteau à terre, et, se soulevant dextrement d'un saut léger, monta dessus sans aucun danger, et, lui tenant un peu la bride roide sans le battre ni harasser, le remit gentiment: puis quand il vit qu'il eut jeté tout son feu de dépit, et qu'il ne demandait plus qu'à courir, alors il lui donna carrière à toute bride, en le pressant encore avec une voix plus âpre que son ordinaire et un talonnement de pieds. Philippe du commencement le regarda faire avec une grande détresse de crainte qu'il ne se fît mal, sans mot dire toutefois; mais quand il vit adroitement retourner le cheval au bout de la carrière, tout fier de l'aise d'avoir bien fait, alors tous les autres assistans s'en écrièrent par admiration: mais au père les

larmes, à ce que l'on dit, en vinrent aux yeux de joie qu'il en eut, et quand il fut descendu de cheval, lui dit en lui baisant la tête : « O mon « fils, il te faut chercher un royaume qui soit di- « gne de toi, car la Macédoine ne te saurait « tenir. »

X. Et considérant que sa nature était difficile à manier, parce qu'il s'opiniâtrait à ne vouloir point être forcé de rien, mais que, par remontrance on le conduisait facilement à la raison, lui-même tâcha toujours à lui persuader par raison ce qu'il lui voulait faire faire, plutôt que de lui commander; et ne se fiant pas trop de l'institution et nourriture de son fils aux maîtres de musique et des lettres humaines, qu'il avait mis autour de lui pour l'enseigner, mais estimant que c'était charge de plus grande portée que la leur, et qui avait besoin, comme dit Sophocle,

De plusieurs mors et de plusieurs timons,

il envoya quérir Aristote, le plus renommé et le plus savant philosophe de son tems, en lui payant un très-honorable salaire pour l'écolage de son fils : car ayant auparavant déserté et détruit la ville de Stagira [1], dont il était natif, il la rebâtit depuis en faveur de lui, et y remit les habitans qui s'en étaient fuis, ou qui avaient été réduits en servitude, et leur ordonna pour leur demeurance, et pour le séjour de leurs études, la maison de plai-

[1] Sur la côte de la mer Égée, entre Amphipolis et Acanthe, dans la partie de la Macédoine appelée Chalcidique. B.

sance qui est auprès de la ville de Miéza[1], là où l'on montre encore des siéges de pierre qu'Aristote y fit faire, et des allées couvertes d'arbres pour se promener à l'ombre.

XI. Si me semble qu'Alexandre n'apprit pas de lui les sciences morales et politiques seulement, mais ouït aussi les autres plus secrètes, plus difficiles et plus graves doctrines, que les disciples d'Aristote appelaient proprement acromatiques ou époptiques, comme qui dirait spéculatives, qu'il faut avoir ouïes du maître pour les entendre, ou recluses arrière de la connaissance du vulgaire, lesquelles sciences ils ne publiaient point ni ne les communiquaient point à la commune, tellement qu'Alexandre même étant déjà passé en Asie, et entendant comme Aristote en avait mis hors et publié quelques livres, lui en écrivit une lettre, par laquelle il l'en tança assez librement pour l'honneur de la philosophie, et était la teneur de la missive telle : Alexandre à Aristote salut : « Tu n'as « pas bien fait d'avoir publié tes livres des sciences « spéculatives, pour autant que nous n'aurons rien « par-dessus les autres, si ce que tu nous as ensei- « gné en secret vient à être publié et communiqué « à tous, et je veux bien que tu saches que j'aime- « rais mieux surmonter les autres en intelligence « des choses hautes et très-bonnes, que non pas en « puissance. Adieu. » A quoi Aristote, pour apaiser cet ambitieux mécontentement, lui répond, que ces

[1] On ne sait pas sa position; Berkelius, dans ses savantes notes sur Étienne, croit qu'il faut la placer près de Stagire. B.

livres-là n'étaient ni publiés, ni à publier[1] : car, à dire la vérité, en tout le traité, qu'il appelle métaphysique, comme qui dirait, science suivant la naturelle, il n'y a aucune évidente instruction et expression qui puisse être utile, ni pour apprendre à part soi, ni pour enseigner à autrui, de manière qu'il est écrit pour ceux qui sont déjà savans, et qui ont été instruits dès le commencement. Et me semble aussi que ce fut Aristote, plus que nul autre, qui lui fit prendre plaisir et affection à l'art de médecine; car il n'en aima pas seulement l'intelligence et la théorique, mais en exerça aussi la pratique, en secourant ses amis quand ils demeuraient malades, et composa quelques recettes de médicamens, et quelques réglemens de vivre, ainsi comme l'on peut connaître par ses lettres missives, parce que de sa nature il était homme studieux, et aimait à lire.

XII. Il voulut aussi avoir l'Iliade d'Homère de la correction d'Aristote, que l'on appelle la correcte[2], comme ayant passé sous la verge, et la mettait toujours avec son poignard dessous le chevet de son lit, l'estimant et la nommant nourriture ou entretien de la vertu militaire, ainsi comme Onésicrate[3]

[1] C'est-à-dire : ils sont publiés, et si ne le sont pas. A. — Autant valait-il mettre cette traduction dans le texte qu'en note; car c'est le sens exact du grec. B.

[2] Aucuns veulent que ce passage s'entende du riche coffret qui fut trouvé entre les bagues du roi Darius, dedans lequel Alexandre voulut que l'on gardât les livres d'Homère. A. — Il fallait traduire, non *la correcte*, mais *l'exemplaire connu sous le nom d'exemplaire du coffre*. C'est ce que signifie le grec. V.

[3] Onésicrate, son vrai nom est Onésicrite. Il accompagna

a écrit. Et quand il fut dans les hautes provinces de l'Asie, ne pouvant recouvrer promptement d'autres livres, il écrivit à Harpalus qu'il lui en envoyât. Il lui envoya les histoires de Philiste, avec plusieurs tragédies d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle, et quelques hymnes de Téleste et de Philoxène [1]. Si aima et honora du commencement Aristote, non moins que son propre père, comme il disait lui-même, parce que de l'un il avait reçu le vivre, et de l'autre le bien vivre : mais depuis il l'eut un peu suspect, non jusqu'à lui en faire aucun déplaisir, mais seulement jusqu'à ne lui faire pas tant ni de si amiables et si affectueuses caresses comme il avait appris auparavant, ce que l'on présuma être signe de quelque aliénation de volonté ; toutefois pour cela ne lui sortit point de l'ame le désir et l'amour de la philosophie, qu'il avait dès son enfance empreint en son cœur, et qui y était crû avec son âge quant et lui, ainsi que témoignèrent depuis l'honneur qu'il fit au philosophe Anaxarque, et les cinquante talens [2] qu'il envoya à Xénocrate, et Dandamis et Calanus [3], desquels il fit si grand compte.

Alexandre dans son expédition de Perse, et écrivit son histoire ; il était pilote de son vaisseau. Alexandre l'envoya dans l'Inde vers les philosophes appelés Brachmanes. Son histoire a été accusée par les anciens de beaucoup d'infidélités ; Plutarque en parle dans la suite de la Vie d'Alexandre.

[1] Tous deux florissaient dans la 95e olympiade.

[2] Trente mille écus. A. — 233,437 livres de notre monnaie. B.

[3] Tous deux étaient des philosophes indiens, vers qui Onésicrite avait été envoyé, et qui vinrent ensuite trouver Alexandre dans la

XIII. Au reste, étant Philippe allé faire la guerre à ceux de la ville de Byzance, et lui en l'âge de seize ans demeuré en Macédoine son lieutenant et garde de son sceau, il dompta et subjugua les Médariens [1] qui s'étaient rebellés; et ayant pris leur ville d'assaut en déchassa les barbares habitans, et y en logea d'autres mêlés de plusieurs nations, surnommant la ville Alexandropolis, c'est-à-dire la ville d'Alexandre. Il se trouva aussi avec son père en la bataille de Chéronée contre les Grecs, là où l'on dit que ce fut lui qui donna le premier dans la bande, que l'on appelait sacrée, des Thébains: et jusqu'à mon tems encore montrait-on un vieux chêne, que ceux du pays appelaient communément le chêne d'Alexandre, pour autant que son pavillon y était lors tendu dessous: et non guère loin de là est le charnier auquel furent enterrés les corps des Macédoniens qui moururent en la bataille.

XIV. Pour lesquelles choses son père, comme l'on peut estimer, l'aimait uniquement et était

Perse, où Calanus termina sa vie en se brûlant volontairement à la vue des Perses et des Macédoniens. Voyez Strabon, l. XV, p. 1042 et suiv. Celui que Plutarque nomme ici Dandamis est appelé Mandanis dans Strabon, *ibid.*, et Plutarque dans cette Vie d'Alexandre, sur la fin. B.

[1] Il existait dans la Thrace, auprès de la Macédoine, au pied du mont Pangée, une province appelée la Mædie par tous les anciens. Les habitans s'appelaient Mædes, du nom d'un prince illyrien nommé Mæde, selon Appien. Ce peuple était accoutumé à infester la Macédoine, surtout lorsque quelque expédition en faisait sortir les rois. Si quelqu'un les a jamais appelés Médariens, c'est ce que Plutarque savait apparemment, ou ses copistes; mais cette connaissance ne nous est pas parvenue. B.

bien aise d'ouïr que les Macédoniens appelaient Alexandre leur roi, et Philippe leur capitaine: mais les troubles qui depuis advinrent en sa maison, à cause de ses nouvelles noces et nouvelles amours, engendrèrent de grands différends et de lourdes querelles entr'eux, parce que la maladie de la dissension et jalousie des femmes pénétra jusqu'à départir les cœurs des rois mêmes, de quoi fut principalement cause l'aigre nature d'Olympias, laquelle étant femme jalouse, colère et vindicative de nature, allait irritant Alexandre, et augmentant les mécontentemens qu'il avait de son père: toutefois la plus apparente occasion fut celle que lui donna Attale aux noces de Cléopâtre, que Philippe épousa fille, étant devenu hors d'âge et de saison amoureux d'elle. Car Attale, qui était oncle de la nouvelle mariée, s'enivra au festin des noces, et étant ivre admonesta les autres seigneurs macédoniens qui étaient aussi au festin, qu'ils priassent aux dieux que de Philippe et de Cléopâtre il leur pût naître un hoir légitime, pour succéder au royaume de Macédoine; de quoi Alexandre se sentant piqué, lui jeta une coupe à la tête, en lui disant: « Et moi, traître que tu es, « te semble-t-il donc que je sois bâtard? » Ce que voyant, Philippe se leva soudain de la table l'épée traitte en la main: mais de bonne fortune pour tous deux, étant troublé de colère et de vin, il tomba en terre: et adonc Alexandre se moquant de lui: « Voilà, dit-il, celui qui se préparait pour « passer d'Europe en Asie, en voulant seulement

« passer d'un lit à un autre, il s'est laissé tomber « tout de son long. » Depuis ce grand scandale, il prit sa mère Olympias, et la remenant en son pays d'Épire, s'en alla ce pendant tenir en Esclavonie [1].

XV. Mais en ces entrefaites Démarate Corinthien étant hôte de Philippe, et ayant une privauté fort franche avec lui, le vint voir, et après les premières caresses de la salutation, comme Philippe lui demandât comment étaient les Grecs d'accord ensemble : « Vraiment, lui répondit-il, « sire, il te sied bien de te soucier et enquérir de « la concorde des Grecs, vu que tu as empli ta « propre maison de si grandes querelles et de tant « de dissensions. » Cette parole poignit Philippe au vif, et lui fit reconnaître sa faute, de manière qu'il fit revenir Alexandre par l'entremise de cettui Démarate, qu'il y envoya pour lui persuader qu'il retournât.

XVI. Et comme Pexodore, prince de la Carie, désirant par le moyen d'alliance de mariage entrer en ligue offensive et défensive avec Philippe, présentât sa fille aînée en mariage à Aridée, fils de Philippe, et eût envoyé en Macédoine Aristocrite son ambassadeur, pour traiter et manier cette affaire, les familiers d'Alexandre et sa mère commencèrent derechef à lui faire de nouveaux rapports, et à lui mettre en tête nouvelles suspicions, que Philippe voulait à son préjudice avancer par ce gros mariage Aridée, et le laisser son successeur au royaume : dont

[1] Illyrie. B.

Alexandre, se trouvant ennuyé, envoya un nommé Thessalus, joueur de tragédies, devers Pexodore en la Carie, pour lui remontrer qu'il devait laisser là Aridée qui était bâtard, et n'avait pas le sens entier ni rassis, et chercher plutôt l'alliance d'Alexandre. Pexodore fut bien plus content d'avoir Alexandre pour son gendre, que non pas Aridée: mais Philippe, en étant averti, s'en alla lui-même en la chambre d'Alexandre, menant quant et lui l'un de ses familiers, Philotas, fils de Parménion, et le tança fort âprement, en lui remontrant qu'il aurait bien le cœur lâche et indigne de l'état qu'il lui laisserait à son trépas, s'il se contentait d'épouser la fille d'un Carien, qui était serf et vassal d'un roi barbare: et quant et quant écrivit aux Corinthiens qu'ils lui envoyassent Thessalus pieds et poings liés, et bannit de la Macédoine Harpalus, Néarque, Phrygius et Ptolémée, les mignons de son fils, lesquels Alexandre rappela depuis, et les tint tous en grand lieu de faveur auprès de lui.

XVII. Quelque tems après, Pausanias ayant été vilainement outragé en son corps du su et par le commandement d'Attale et de Cléopâtre, et n'en ayant pu obtenir réparation ni justice de Philippe, tourna son ire contre lui, et le tua lui-même par dépit: duquel meurtre la coulpe pour la plupart fut bien donnée à Olympias, laquelle, ainsi que l'on dit, incita et poussa ce jeune homme bouillant de courroux à ce faire: mais aussi y en eut-il quelque suspicion qui toucha à Alexandre: car on dit que comme Pausanias lui parlât de son af-

faire après l'injure reçue, et s'en plaignît à lui, il lui allégua ces vers qui sont en la tragédie de la Médée du poète Euripide, là où elle dit en courroux qu'elle se vengera [1]

> Du marié et de la mariée,
> Et qui lui a pour femme appariée.

Toutefois depuis il fit diligemment chercher et punir sévèrement tous les complices de la conjuration, et ne fut pas content de ce que, pendant son absence, sa mère Olympias avait cruellement traité Cléopâtre [2].

XVIII. Si vint à succéder à la couronne de Macédoine en l'âge de vingt ans [3], et trouva son royaume exposé à grandes envies, épié de dangereux ennemis, et de tous côtés environné de griefs périls, à cause que les nations barbares, voisines de la Macédoine, ne pouvaient supporter le joug de la servitude étrangère, mais regrettaient leurs rois naturels. Et Philippe, ayant conquis la Grèce par force d'armes, n'avait pas eu du tems assez pour la bien dompter, et entièrement accoutumer au joug, mais ayant seulement un peu remué les gouvernemens, avait laissé les choses en grand trouble et en grand branle, pour n'être pas de

[1] C'est Créon qui dit, vers 288 de la Médée d'Euripide : « Je sais que dans ta colère tu menaces de punir cet époux, et celle à qui il va s'unir, et celui qui la livre entre ses bras. » C.

[2] Olympias, irritée de sa répudiation, contraignit Cléopâtre, sa malheureuse rivale, de se pendre après avoir vu tuer son enfant entre ses bras.

[3] Avant J. C. 336.

longue main accoutumée de servir; par quoi ceux du conseil de Macédoine, redoutant la mauvaiseté du tems, étaient d'avis qu'Alexandre abandonnât totalement les affaires de la Grèce, et qu'il ne s'aheurtât point autrement à les vouloir avoir par force, et au demeurant qu'il tâchât à regagner tout doucement les barbares qui s'étaient rebellés, et remédier sagement par douceur au soulèvement de ces nouvelletés. Mais lui, tout au contraire, se délibéra de maintenir et assurer ses affaires par hardiesse et magnanimité, ayant opinion que si on le sentait fléchir à ce commencement, tant peu que ce fût, tout le monde lui courrait sus, et se soulèverait à l'encontre de lui.

XIX. Si amortit incontinent les mouvemens des barbares, en courant soudain avec son armée jusqu'à la rivière du Danube, là où il défit en une grosse bataille Syrmus, le roi des Triballiens [1]: et ayant nouvelles d'un autre côté comme les Thébains s'étaient rebellés, et que les Athéniens s'entendaient avec eux pour leur montrer et faire sentir qu'il était homme, il fit incontinent marcher son armée vers le détroit des Thermopyles; disant qu'il voulait faire voir à l'orateur Démosthène, qui l'appelait en ses harangues enfant, pendant qu'il était en Esclavonie et au pays des Triballiens, qu'il était devenu adolescent en passant par la Thessalie, et qu'il le trouverait homme fait devant les murailles d'Athènes. Arrivé qu'il fut devant Thèbes, il voulut donner moyens à ceux de

[1] Peuple de Thrace.

la ville de se repentir, et leur demanda seulement Phénix et Prothytes, auteurs de la rébellion; et au demeurant fit proclamer à son de trompe qu'il donnait pardon et sûreté à tous ceux qui se retourneraient devers lui: mais les Thébains à l'opposite lui demandèrent Philotas et Antipater, deux de ses principaux serviteurs, et firent crier publiquement que ceux qui voudraient défendre la liberté de la Grèce se joignissent avec eux: à l'occasion de quoi il lâcha adonc la bride aux Macédoniens pour leur faire la guerre à toute outrance. Si combattirent les Thébains de courage et d'affection plus grande que n'était leur puissance, attendu que leurs ennemis étaient plusieurs contre un; mais quand la garnison des Macédoniens, qui était dans le château de la Cadmée, sortant sur eux, les vint encore charger par derrière, alors étant enveloppés de toutes parts, ils furent presque tous tués sur le champ, la ville prise, détruite et rasée rez pied rez terre [1]. Ce qu'il fit faire en intention d'épouvanter principalement les autres peuples grecs par l'exemple de cette grande désolation des Thébains, afin qu'il n'y en eût plus pas un qui osât lever la tête contre lui: et toutefois encore voulut-il donner quelque couleur honnête à cette exécution de vengeance, disant qu'il voulait satisfaire aux plaintes et doléances de ses alliés et confédérés, parce qu'à la vérité les Phocéens et les Platéens chargeaient et accusaient devant lui les Thébains de grands outrages: au moyen

[1] *C'est-à-dire de fond en comble.* Avant J. C. 335. B.

de quoi exceptant les prêtres et gens de religion, et tous ceux qui étaient amis particuliers, ou hôtes de seigneurs macédoniens, tous les descendans et parens du poète Pindare, et tous ceux qui avaient contredit à ceux qui suadaient la rébellion, il fit vendre comme esclaves tout le demeurant des habitans de Thèbes, qui se trouvèrent jusqu'au nombre de trente mille, sans ceux qui étaient morts en la bataille, qui passaient six mille.

XX. Mais entre les misères et calamités de cette pauvre ville de Thèbes, il y eut quelques soudards thraciens, lesquels ayant rasé la maison de Timocléa, dame de bien et d'honneur, issue de noble race, départirent ses biens entre eux : et leur capitaine l'ayant prise à force et violée, lui demanda si elle avait point caché d'or ou d'argent en quelque part. La dame lui répondit que oui, et le menant tout seul en un jardin, lui montra un puits dedans lequel elle disait que, voyant la ville prise, elle avait jeté toutes ses bagues et tout ce qu'elle avait de plus beau et de plus riche meuble. Le barbare thracien se baissa pour regarder dans le puits, et elle, qui était derrière, le poussa dedans, et puis jeta dessus force pierres, tant qu'elle l'assomma. Les soudards, quand ils le surent, la saisirent incontinent, et la menèrent liée et garottée devant le roi Alexandre, lequel, à voir son visage, sa contenance et sa marche, premièrement jugea bien que c'était quelque dame d'honneur et de grand lieu, tant elle marchait assurément et constamment après ceux qui la menaient, sans se

montrer étonnée ni effrayée de chose quelconque : puis quand Alexandre lui demanda qui elle était, elle lui répondit qu'elle était sœur de Théagène, celui qui avait donné la bataille au roi Philippe, devant la ville de Chéronée, où il était mort pour la défense de la liberté des Grecs en état de capitaine général. Alexandre, s'émerveillant de cette réponse généreuse, et aussi de l'acte qu'elle avait fait, commanda que l'on la laissât aller libre avec ses enfans là où elle voudrait, et fit appointement avec les Athéniens, quoiqu'ils montrassent évidens signes d'être fort déplaisans de la fortune des Thébains.

XXI. Car étant lors escheute (arrivée) la fête des mystères [1], ils la laissèrent pour le deuil qu'ils en portaient, et à ceux qui s'enfuirent en leur ville, firent toute l'humanité qu'il leur fut possible : mais fût, ou parce que son courroux était déjà assouvi, suivant en cela le naturel des lions, ou parce qu'il voulût, après un exemple de très-cruelle vengeance, en montrer un autre de singulière clémence, non-seulement il absout les Athéniens de tout crime, mais leur conseilla et les admonesta davantage qu'ils eussent l'œil aux affaires et qu'ils entendissent à eux, parce que leur ville était pour donner un jour la loi à toute la Grèce, si d'aventure il venait à mourir. L'on dit bien que certainement il se repentit par plusieurs fois depuis d'avoir ainsi misérablement exterminé les Thé-

[1] Cette fête était célebrée tous les ans à Éleusis, près d'Athènes, au mois de boédromion ou de septembre.

bains; et fut le regret qu'il en eut cause que depuis il se montra plus humain envers beaucoup d'autres : et sans point de doute il eut opinion que le meurtre de Clytus, qu'il occit à la table, et le refus que lui firent les Macédoniens de passer outre à la conquête du demeurant des Indes, qui fut comme une imperfection de son entreprise et diminution de sa gloire, lui advinrent par le courroux et la rancune de Bacchus, qui s'en voulut venger de lui; et n'y eut oncques puis Thébain, de ceux qui purent échapper la fureur de sa victoire, qui eût affaire à lui, ou le requît d'aucune chose, qui n'impétrât tout ce qu'il demandait. Voilà comment la ville de Thèbes fut traitée.

XXII. Au demeurant, les Grecs ayant tenu une assemblée générale des états de la Grèce, dans le détroit du Péloponèse, où ils résolurent qu'ils feraient la guerre aux Perses avec Alexandre, il y fut élu capitaine général de la Grèce : et là comme plusieurs, tant philosophes que gens d'affaires, l'allassent visiter pour s'éjouir avec lui de son élection, il crut bien que Diogène le Sinopien [1], qui se tenait ordinairement à Corinthe, le dût aller voir aussi : mais quand il vit qu'il ne faisait compte de lui, mais se tenait à son aise au faubourg qui s'appelle Granium, il s'en alla lui-même devers lui, et le trouva couché tout de son long au soleil : toutefois, quand il vit tant de gens venir devers lui, il se leva un petit en son séant et regarda Alexandre au visage. Alexandre le salua et le caressa de

[1] C'est le Cynique. B.

paroles, et puis lui demanda s'il avait point affaire de quelque chose. « Oui, répondit-il, c'est que tu « t'ôtes un petit de devant mon soleil. » Alexandre prit si grand plaisir à cette réponse, et eut en telle admiration la hautesse et grandeur de courage de cet homme, de voir le peu de compte qu'il avait fait de lui, qu'au partir de là, comme ses familiers se rissent ensemble et se moquassent de lui, il leur dit : « Vous en direz ce que vous voudrez; mais « certainement, si je n'étais Alexandre, je voudrais « être Diogène. »

XXIII. Et voulant enquérir l'oracle d'Apollon touchant son voyage de l'Asie, il s'en alla en la ville de Delphes : mais il se rencontra de fortune qu'il y arriva aux jours que l'on appelle malencontreux, pendant lesquels l'on n'avait point accoutumé de demander rien à Apollon : ce néanmoins, il envoya premièrement devers la prophétesse qui prononçait les oracles, la prier de venir; et comme elle en fit refus, alléguant la coutume, qui lui défendait d'y aller, lui-même y alla en personne, et la tira par force au temple. Elle adonc, voyant qu'elle ne pouvait résister à son affection, lui dit : « Tu es invincible, à ce que je vois, mon fils. » Ce qu'Alexandre ayant entendu, dit qu'il ne demandait point d'autre oracle, et qu'il avait celui qu'il désirait d'elle. Depuis, quand il fut sur le point de partir pour aller à son voyage, il eut plusieurs signes et présages divinement envoyés, et entre autres, une image du poète Orphée, faite de bois de cyprès, en la ville de Lebe-

thre[1], environ ces jours-là, rendit grande quantité de sueur : et comme plusieurs redoutassent ce pronostic-là, le devin Aristandre, au contraire, l'interpréta qu'il en fallait bien espérer : car c'est signe, dit-il, « Qu'Alexandre fera des conquêtes « et des prouesses d'armes dignes d'être chantées « et renommées par tout le monde, lesquelles fe-« ront souvent venir la sueur au front des poètes « et des musiciens, pour la peine qu'ils auront à « les décrire et les chanter. »

XXIV. Quant au nombre des combattans qu'il mena avec lui, ceux qui en mettent le moins disent trente mille hommes de pied, et cinq mille de cheval, et ceux qui en mettent le plus écrivent trente-quatre mille de pied, et quatre de cheval. Et pour les soudoyer et entretenir, Aristobule écrit qu'il n'avait pas plus de soixante-dix talens[2] : et Duris ne met de provisions de vivres que pour trente jours seulement, et Onésicrite dit davantage, qu'il devait plus de deux cents talens[3]. Toutefois, encore qu'il entrât en cette guerre avec si peu de moyens pour la soutenir, si ne voulut-il jamais monter sur son navire que premièrement il ne se fût informé de l'état de tous

[1] C'est apparemment Libethra dans la Thessalie, près de laquelle était le tombeau d'Orphée. Il y avait aussi une fontaine du même nom, d'où on trouve les Muses surnommées Libethrides, quoique Pausanias semble dériver cette épithète de la montagne et de la fontaine de Béotie, qui portait le même nom. B.

[2] Quarante-deux mille écus. A. — 326,812 livres de notre monnaie. B.

[3] Cent vingt mille écus. A. — 933,750 livres de notre monnaie. B.

ses amis, pour entendre les moyens qu'ils avaient de le suivre, et qu'il n'eût distribué à l'un des terres, à l'autre un village, et à l'autre le revenu de quelque bourgade ou de quelque port, tellement qu'en ces dons-là il employa et consuma presque tout le domaine des rois de Macédoine. Parquoi Perdiccas lui demanda : « Mais, pour toi, sire, que « retiens-tu ? » Et il lui répondit promptement : l'espérance. « Nous y voulons donc, répliqua Per- « diccas, avoir part aussi, puisque nous allons « quant et toi : » et ainsi refusa le revenu que le roi lui avait assigné pour sa pension : ce que quelques-uns des autres firent aussi comme lui; mais ceux qui en voulurent recevoir, ou qui en demandèrent, il leur en donna fort libéralement, et dépensa en cela la plupart du domaine ordinaire de son royaume.

XXV. En telle affection et telle délibération donc passa-t-il le détroit de l'Hellespont, et allant jusqu'en la ville d'Ilium, y sacrifia à Minerve, et y répandit des effusions funérales aux demi-dieux, c'est-à-dire aux princes qui moururent en la guerre de Troie, dont les corps y étaient ensevelis, principalement à Achille, la sépulture duquel il oignit d'huile, et courut nu tout à l'entour avec ses mignons, selon la coutume ancienne des funérailles, puis la couvrit toute de chapeaux et de festons de fleurs, disant qu'il était bien heureux d'avoir eu en sa vie un loyal ami, et après sa mort un excellent héraut pour dignement chanter ses louanges. Et ainsi qu'il allait çà et là par la ville, visitant les

choses notables qui y étaient, quelqu'un lui demanda s'il voulait point voir la lyre de Pâris : auquel il répondit : « Je n'ai pas grande envie de voir « celle-là, mais je verrais volontiers celle d'Achille, « sur laquelle il jouait et chantait les hauts faits « et prouesses des hommes vertueux du tems « passé. »

XXVI. Cependant les capitaines et lieutenans du roi de Perse, Darius, ayant mis une grosse puissance ensemble, l'attendaient au passage de la rivière du Granique. Si était nécessaire de combattre là, comme à la barrière de l'Asie, pour en gagner l'entrée : mais la plupart des capitaines de son conseil craignaient la profondeur de cette rivière et la hauteur de l'autre rive, qui était roide et droite, et si ne la pouvait-on gagner ni y monter sans combattre ; et y en avait qui disaient qu'il fallait prendre garde à l'observance ancienne des mois, parce que les rois de Macédoine n'avaient jamais accoutumé de mettre leur armée aux champs le mois de juin [1] : à quoi Alexandre leur répondit qu'il y remédierait bien, commandant que l'on l'appelât le second mai [2]. Davantage, Parménion était d'avis que, pour le premier jour, il ne fallait rien hasarder, à cause qu'il était déjà tard ; à quoi il lui répondit que l'Hellespont rougirait de honte si lui craignait de passer une rivière, vu qu'il venait de passer un bras de mer : et, en disant cela, il entra lui-même dans la rivière avec

[1] Dans le mois Dæsius, qui répond à mai. C.

[2] Artemisius, qui répond à avril. C.

treize compagnies de gens de chéval, et marcha la tête baissée à l'encontre d'une infinité de traits que les ennemis lui tirèrent, montant contremont l'autre rive, qui était coupée et droite, et, qui pis est, toute couverte d'armes, de chevaux et d'ennemis qui l'attendaient en bataille rangée, poussant les siens à travers le fil de l'eau, qui était profonde, et qui courait si roide, qu'elle les emmenait presque aval, tellement que l'on estimait qu'il y eût plus de fureur en sa conduite, que de bon sens ni de conseil. Ce nonobstant, il s'obstina à vouloir passer à toute force, et fit tant qu'à la fin il gagna l'autre rive à grande peine et grande difficulté, mêmement parce que la terre y glissait à cause de la fange qu'il y avait. Passé qu'il fut, il fallut aussitôt combattre pêle-mêle d'homme à homme, parce que les ennemis chargèrent incontinent les premiers passés, avant qu'ils eussent loisir de se ranger en bataille, et leur coururent sus avec grands cris, tenant leurs chevaux bien joints et serrés l'un contre l'autre, et combattirent à coups de javelines premièrement, et puis à coups d'épée, après que les javelines furent brisées.

XXVII. Si se ruèrent plusieurs ensemble tout-à-coup sur lui, parce qu'il était facile à remarquer et connaître entre tous les autres à son écu, et à la queue qui pendait de son armet, à l'entour de laquelle y avait de côté et d'autre un panache grand et blanc à merveilles. Si fut atteint d'un coup de javelot au défaut de la cuirasse, mais le coup ne perça point : et comme Roesace et Spi-

thridate, deux des principaux capitaines persiens, s'adressassent ensemble à lui, il se détourna de l'un, et piquant droit à Roesace, qui était bien armé d'une bonne cuirasse, lui donna un si grand coup de javeline qu'elle se rompit en sa main, et mit aussitôt la main à l'épée : mais ainsi comme ils étaient accouplés ensemble, Spithridate, s'approchant de lui en flanc, se souleva sur son cheval, et lui ramena de toute sa puissance un si grand coup de hache barbaresque, qu'il coupa la crête de l'armet, avec un des côtés du panache, et y fit une telle faussée, que le tranchant de la hache pénétra jusqu'aux cheveux; et ainsi comme il en voulait encore donner un autre, le grand Clitus [1] le prévint, qui lui passa une pertuisane (pique) de part en part à travers le corps, et à l'instant même tomba aussi Roesace mort en terre d'un coup d'épée que lui donna Alexandre.

XXVIII. Or pendant que la gendarmerie combattait en tel effort, le bataillon des gens de pied macédoniens passa la rivière, et commencèrent les deux batailles à marcher l'une contre l'autre : mais celle des Perses ne soutint point courageusement ni longuement, mais se tourna incontinent en fuite, excepté les Grecs qui étaient à la solde du roi de Perse, lesquels se retirèrent ensemble dessus une motte, et demandèrent que l'on les prît à merci : mais Alexandre donnant le premier dedans, plus par colère que de sain jugement, y

[1] Dans le grec : Clitus surnommé le Noir, comme on lit dans Arrien et dans Diodore ; car il y en a eu un autre surnommé le Blanc. B.

perdit son cheval, qui lui fut tué sous lui d'un coup d'épée à travers les flancs. Ce n'était pas Bucéphale, mais un autre : mais tous ceux qui furent en cette journée tués ou blessés des siens le furent en cet endroit-là, parce qu'il s'opiniâtra à combattre obstinément contre hommes aguerris et désespérés. L'on dit qu'en cette première bataille il mourut du côté des Barbares vingt mille hommes de pied, et deux mille cinq cents de cheval : du côté d'Alexandre, Aristobule écrit qu'il y en eut de morts trente-quatre en tout, dont les douze étaient gens de pied, à tous lesquels Alexandre voulut, pour honorer leur mémoire, que l'on dressât des images de bronze faites de la main de Lysippe : et voulant faire part de cette victoire aux Grecs, il envoya aux Athéniens particulièrement trois cents boucliers de ceux qui furent gagnés en la bataille, et généralement sur toutes les autres dépouilles, et sur tout le butin fit mettre cette honorable inscription : « Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs, « excepté les Lacédémoniens, ont conquis ce butin « sur les Barbares habitant en Asie. » Quant à la vaisselle d'or ou d'argent, draps de pourpre, et autres tels que meubles délicieux à la persienne, il les envoya presque tous à sa mère, au moins bien peu s'en fallut.

XXIX. Cette première rencontre apporta soudainement un si grand changement des affaires en faveur d'Alexandre, que la cité même de Sardis, siége capital de l'empire des Barbares, au moins en toutes les provinces basses et voisines de la mer,

se rendit incontinent à lui, et les autres aussi, excepté celle d'Halicarnasse et celle de Milet, qui lui résistèrent: mais il les prit à force; et ayant semblablement conquis tout ce qui était à l'entour, il se trouva puis après en doute de ce qu'il avait à faire au reste: car souvent il lui prenait envie d'aller tout chaudement trouver Darius en quelque part qu'il fût, pour mettre tout au hasard d'une bataille, et souvent aussi lui semblait plus expédient de s'exerciter premièrement en la conquête de ses pays bas, et se fortifier et équiper de l'argent et des richesses qu'il y trouverait, pour puis après marcher en meilleur équipage contre lui.

XXX. Mais il y a au pays de la Lydie, près la ville des Xanthiens, une fontaine, laquelle se déborda lors d'elle-même, et en regorgeant par-dessus ses rives jeta hors du fond une petite lame de cuivre, sur laquelle y avait des caractères engravés de lettres anciennes, lesquelles disaient que l'empire des Perses devait être ruiné par les Grecs: ce qui lui ayant encore accru le cœur davantage, il se hâta de nettoyer toute la côte de la mer jusqu'en la Cilicie et en la Phénicie. Mais la facilité avec laquelle il courut au long de la côte de Pamphilie a donné occasion et matière à plusieurs historiens d'amplifier les choses à merveilles, jusqu'à dire que ce fut un exprès miracle de faveur divine que cette plage de mer se soumît ainsi gracieusement à lui, vu qu'elle a autrement toujours accoutumé de tourmenter et travailler fort âprement

cette côte-là, tellement que bien peu souvent elle cache et couvre des pointes de roc[1], qui sont toutes de rang assez drues le long du rivage, au dessous des hauts rochers droits et coupés de la montagne. Et semble que Ménandre même en une sienne comédie témoigne cette miraculeuse félicité, quand il dit en se jouant :

Ceci me sent son grand heur d'Alexandre,
Car si quelqu'un je cherche, il se vient rendre
Incontinent devant moi de lui-même :
Si par la mer, qui maint homme fait blême,
Il me convient aucun lieu traverser,
Je puis ainsi que sur terre y passer.

Toutefois Alexandre, même en ses épîtres, sans autrement en faire si grand miracle, écrit simplement qu'il avait passé par mer le pas que l'on appelait vulgairement l'échelle[2], et que, pour le passer, il s'était embarqué en la ville de Phaseline, au moyen de quoi il y séjourna plusieurs jours, durant lesquels y ayant vu sur la place une image de Théodecte (car il était Phasélitain, et déjà

[1] Il faut lire, d'après quelques manuscrits : *elle laissa à découvert les pointes du roc*, etc. C.

[2] Voici ce que dit Strabon relativement à ce passage : « Près de Phaselis, ville de Lycie (qu'Amyot nomme Phaseline), est une montagne nommée Climax (mot grec qui signifie échelle). Elle s'avance sur la mer de Pamphilie, de manière qu'elle resserre extrêmement la côte et ne laisse aux voyageurs qu'un passage très-étroit. Dans le calme, il est à sec ; mais dès que la mer s'enfle, elle le couvre de ses flots. Alexandre, y étant arrivé l'hiver par un gros tems, aima mieux se fier à la fortune que d'attendre le retour de la bonace et la retraite des vagues, et il fit marcher ses soldats, qui furent un jour entier à traverser ce pays, ayant de l'eau jusqu'au nombril. » V.

mort), il y alla un soir, après souper, mener une danse, et jeta dessus force bouquets et chapeaux de fleurs, honorant de bonne grace, en faisant semblant de se jouer, la mémoire du défunt, pour la conversation qu'il avait eue avec lui vivant, à cause d'Aristote et de l'étude de la philosophie.

XXXI. Cela fait, il subjugua aussi les Pisidiens [1] qui lui cuidèrent résister, et conquit aussi toute la Phrygie; là où en la ville de Gordius, que l'on dit avoir été anciennement le séjour ordinaire du roi Midas, il vit le chariot dont on parle tant, lié d'une liaison d'écorce de cormier; et lui en conta-t-on un propos que les habitans du pays tenaient pour prophétie véritable, que celui qui pourrait délier cette liaison était prédestiné pour être un jour roi de toute la terre. Si dit le commun qu'Alexandre ne pouvant délier cette liaison, parce que l'on n'en voyait point les bouts, tant ils étaient entrelacés par plusieurs tours et retours les uns dans les autres [2], dégaîna son épée et coupa le nœud par la moitié, de sorte que l'on vit alors plusieurs bouts de la liaison : mais Aristobule écrit qu'il le dénoua fort aisément, ayant premièrement ôté la cheville qui tient le joug attaché au timon, et en tirant après le joug dehors.

[1] Près de la Pamphilie. B.

[2] Dans ces anciens tems on était fort curieux de faire des nœuds avec tant d'adresse qu'on ne pouvait en trouver le secret. Ulysse, dans le VIII[e] livre de l'Odyssée, ferme également un coffret avec un nœud des plus ingénieux que Circé lui avait enseigné.

XXXII. Au partir de là, il alla subjuguer les Paphlagoniens et les Cappadociens, et entendit le trépas de Memnon, qui était celui de tous les capitaines de marine que Darius eût à son service que l'on attendait qui dût donner plus d'affaire et plus d'empêchement à Alexandre : au moyen de quoi étant assuré de sa mort, cela le confirma de tant plus en la résolution qu'il avait prise de mener son armée dans les hautes provinces de l'Asie. Aussi lui venait déjà le roi Darius au-devant, ayant fait son amas à Suse, se confiant en la grande multitude de ses combattans, dont il avait mis six cent mille en un camp, et aussi en un songe que ses devins lui avaient exposé plus à son gré, pour lui complaire, qu'à la vérité. Car il lui fut avis une nuit, en dormant, qu'il voyait toute l'armée des Macédoniens en feu, et qu'Alexandre le servait, étant vêtu de la même robe que lui portait lorsqu'il était asgande [1] du feu roi; et qu'étant entré dans le temple de Bélus, il était soudainement disparu et évanoui. Par lequel songe il appert évidemment que les dieux lui donnaient à entendre que les faits des Macédoniens seraient très-renommés et très-glorieux, et qu'Alexandre conquer-

[1] Ce nom d'*Asgandè* est inconnu aux savans. Celui d'*Astande*, qui lui ressemble de bien près, est connu d'après Eustathe et Suidas. Tous deux le donnent pour un mot persan, signifiant la même chose qu'*Angare*, autre mot persan qui désigne un messager ou courrier. Darius, qui était, selon Diodore de Sicile, du sang royal, ne pouvait pas sans doute être un simple messager; mais il pouvait bien avoir été ce que nous appellerions surintendant des postes, ou avoir eu auprès du roi Ochus, son prédécesseur, le district de ses affaires particulières et de ses ordres secrets. V.

rait toute l'Asie, ni plus ni moins qu'avait fait Darius, qui d'asgande était devenu roi, mais que bientôt il finirait aussi sa vie en grande gloire. Encore prit-il plus de confiance quand il vit que Alexandre séjourna quelque tems en la Cilicie, croyant que ce fût pour crainte qu'il eût de lui : mais ce fut pour une maladie, laquelle aucuns disent lui être advenue de travail; les autres, pour s'être baigné en la rivière de Cydnus, qui était froide comme glace : de quoi que ce fût, il n'y eut pas un des autres médecins qui osât entreprendre de le secourir, estimant que le mal était incurable et plus puissant que tous les remèdes que l'on lui pourrait bailler, et craignant que les Macédoniens ne s'en prissent à eux, et ne les calomniassent s'ils faillaient à le guérir. Mais Philippe l'Acarnanien, considérant qu'il se portait très-mal, et se confiant en l'amitié que son maître lui montrait, pensa que ce serait trop lâchement fait à lui, si, le voyant en tel danger de sa vie, il ne se hasardait jusqu'à éprouver tous les derniers et plus extrêmes remèdes de son art, à quelque péril que ce fût de sa propre personne : au moyen de quoi il entreprit de lui donner médecine, et lui persuada de la prendre et boire hardiment si bientôt il voulait être sain et dispos pour aller à la guerre. Sur ces entrefaites, Parménion lui écrivit une lettre du camp, par laquelle il l'avertissait qu'il se donnât bien garde de ce Philippe, parce qu'il avait été pratiqué et gagné par Darius, sous promesse de grands biens qu'il lui devait donner

avec sa fille en mariage, pour loyer de faire mourir son maître.

XXXIII. Alexandre, ayant lu cette missive, la mit dessous son chevet sans la montrer à personne de ses plus familiers : et quand l'heure de prendre la médecine fut venue, Philippe entra dans la chambre avec les autres privés amis du roi, portant en sa main le gobelet où était la médecine. Alexandre adonc lui donna la lettre, et prit au même instant le gobelet de la médecine franchement, sans montrer qu'il eût doute ni soupçon de rien. Si fut chose émerveillable, et qu'il faisait fort bon voir, que l'un d'un côté lisant la lettre, et l'autre buvant le breuvage en même tems, et de considérer comme ils jetèrent tous deux ensemble les yeux l'un sur l'autre, mais non pas avec une même chair; mais Alexandre, avec un visage riant et ouvert, témoignant la confiance qu'il avait en son médecin Philippe, et l'amitié qu'il lui portait; et l'autre avec contenance d'homme qui se passionnait et se tourmentait pour cette fausse calomnie que l'on lui avait mise sus : car tantôt il tendait les mains vers le ciel, appelant et invoquant les dieux à témoins de son innocence, et tantôt il s'approchait du lit, et priait Alexandre d'avoir bon courage et de faire assurément ce qu'il lui dirait; car la médecine, commençant à être maîtresse, chassa et enfondra, par manière de dire, jusqu'au fond du corps la vigueur et force naturelle, de manière qu'il perdit la parole, et lui vint une grande faiblesse et pamoison telle qu'il n'avait presque plus

de pouls ni d'apparence de sentiment : toutefois cela passé, il fut en peu de jours remis sus par Philippe; et après s'être un petit renforcé, il se montra aux Macédoniens : car jamais ils ne voulurent avoir patience, quelque chose qu'on leur sût dire ni promettre de sa convalescence, jusqu'à ce qu'ils l'eurent vu.

XXXIV. Or y avait-il au camp de Darius un banni de Macédoine, nommé Amyntas, lequel connaissait bien le naturel d'Alexandre, et voyant Darius en volonté de l'aller trouver jusque dans les détroits et vallées des montagnes, le pria de l'attendre plutôt au lieu où il était, en pays plat et ouvert de tous côtés, attendu qu'il avait à combattre avec grande multitude de combattans contre bien peu d'ennemis, et que c'était son avantage de le trouver en large campagne. Darius lui répondit qu'il n'avait que peur qu'il s'enfuît avant qu'il le pût atteindre ou rencontrer, et que par ce moyen il lui échappât des mains. Amyntas lui répliqua : « Quant à cela, sire, je te prie, n'en aie point « de peur : car je t'assure sur ma vie qu'il te viendra trouver, et que de cette heure il s'y en vient « tout droit. »

XXXV. Toutefois, les remontrances de cettui Amyntas ne purent divertir Darius qu'il ne fît marcher son camp vers la Cilicie. Et au même tems Alexandre aussi dressa son chemin devers la Syrie pour l'aller rencontrer : mais il advint une nuit qu'ils se faillirent l'un l'autre, et, le jour venu, retournèrent tous deux en arrière, Alexandre étant

bien joyeux de cette aventure, et se hâtant pour rencontrer son ennemi dans les détroits, et Darius tâchant à regagner le logis dont il était parti, et tirer son armée hors des détroits, commençant déjà à s'apercevoir de la faute qu'il avait faite, de s'être jeté en lieux serrés d'un côté de la montagne, et de l'autre côté, de la mer et de la rivière de Pindarus [1] qui court par le milieu, de sorte qu'il fallait que son armée s'écartât et se divisât en plusieurs troupes, et en pays raboteux et malaisé pour gens de cheval, duquel au contraire l'assiette en était la plus propre du monde pour ses ennemis, qui étaient bonnes gens de pied et en petit nombre. Mais si la fortune donna à Alexandre le champ à propos pour combattre à son avantage, lui sut encore mieux ordonner sa bataille pour gagner la victoire; car, quoiqu'il fût en nombre de combattans beaucoup plus faible et moindre que son ennemi, si se sut-il bien donner de garde qu'il ne pût être environné, parce qu'il avança la pointe droite de sa bataille beaucoup plus que la gauche, et se trouvant en cette pointe combattant aux premiers rangs, il mit en déroute les Barbares qui se rencontrèrent en tête au-devant de lui : mais il y fut blessé d'un coup d'épée qu'il reçut en la cuisse. Charès [2] écrit que ce fut Darius même qui le lui donna, et qu'ils se rencontrèrent jusqu'à combattre tête-à-tête l'un contre l'autre à

[1] Son vrai nom est Pinarus. D.

[2] De Mitylène, historien que Plutarque cite plusieurs fois dans la Vie d'Alexandre, et qui paraît avoir été contemporain de ce prince. B.

coups de main. Toutefois, Alexandre lui-même, écrivant de cette bataille à Antipater, dit bien qu'il y fut blessé en la cuisse d'un coup d'épée, et qu'il n'en était point ensuivi autrement d'inconvénient, mais il ne met point qui fut celui qui le blessa.

XXXVI. Ayant donc gagné une très-glorieuse victoire, comme celle où il était mort plus de cent-dix mille de ses ennemis, il ne put néanmoins prendre Darius, parce qu'il gagna le devant à fuir d'environ un quart de lieue seulement : mais bien prit-il le chariot de bataille sur lequel il combattait, et son arc aussi, puis s'en retourna de la chasse et trouva les Macédoniens qui pillaient et saccageaient tout le reste du camp des Barbares, où il y avait une richesse infinie (combien qu'ils eussent laissé la plupart de leur bagage en la ville de Damas pour venir plus délivrés à la bataille); mais ils lui avaient réservé pour sa personne le logis (la tente) du roi Darius, qui était plein d'un grand nombre d'officiers, de riches meubles et de grande quantité d'or et d'argent. Parquoi, sitôt qu'il fut arrivé, après avoir ôté ses armes, il entra dans le bain en disant : « Allons-nous-en laver et nettoyer « la sueur de la bataille dans le bain de Darius « même. Et là un de ses mignons lui répliqua : « Mais bien d'Alexandre ; car les biens des vaincus « appartiennent de droit aux vainqueurs, et doi- « vent être nommés d'eux. » Et quand il vit, entrant dans l'étuve, les bassins, baignoires, les buyes (urnes), les phioles et boîtes aux parfums toutes

d'or fin, ouvré et labouré exquisement, toute la chambre parfumée d'une odeur si suave qu'elle semblait un paradis; puis, au partir du bain, qu'il entra dans sa tente, la voyant si haute, si spacieuse, le lit, la table et l'apprêt du souper, le tout si bien et si magnifiquement en point que c'était chose digne d'admiration, il se tourna devers ses familiers, et leur dit : « C'était être roi ceci, à vo- « tre avis, n'était pas[1] ? »

XXXVII. Mais ainsi comme il se voulait mettre à table pour souper, on lui vint dire que l'on lui amenait la mère et la femme de Darius prisonnières entre les autres dames, et deux de ses filles non encore mariées, lesquelles ayant vu son chariot et son arc, s'étaient prises à crier et à se battre désespérément, pensant qu'il fût mort : Alexandre demeura assez long-tems sans rien répondre à cela, sentant plus de pitié de leur mauvaise fortune, que de joie de la sienne bonne : puis envoya à l'heure même Léonatus devers elles, pour leur faire entendre que Darius n'était pas mort, et qu'il ne fallait point qu'elles eussent peur d'Alexandre, parce qu'il ne faisait la guerre à Darius que pour régner seulement : et qu'au regard d'elles, elles auraient de lui tout ce qu'elles avaient de Darius, pendant qu'il était régnant, et avait son empire en son entier. Si ce propos sembla doux à ces dames

[1] Ce mot d'Alexandre ne doit pas être pris comme un témoignage de son admiration, mais comme un sentiment de pitié sur la fausse idée que l'on avait de la majesté royale en l'attachant à des choses si vaines et si fragiles.

prisonnières, les effets suivirent après, qu'elles trouvèrent de non moindre humanité: car premièrement il leur permit d'inhumer tous ceux qu'elles voulurent des seigneurs persiens morts en la bataille, et de prendre au pillage tous les draps, joyaux et ornemens qu'elles voudraient pour honorer leurs funérailles, et si ne leur diminua chose quelconque de tout l'honneur, ni du nombre des officiers et serviteurs, ni de tout l'état qu'elles avaient auparavant, mais leur fit payer encore plus grandes pensions qu'elles ne soulaient avoir: mais la plus honorable, la plus belle et la plus royale grace qu'il fit à ces princesses prisonnières, qui avaient toujours vécu en grande honnêteté et grande pudicité, fut qu'elles n'ouïrent ni n'entendirent oncques chose qui leur dût donner crainte, ou seulement soupçon de rien qui fût au préjudice de leur honneur, mais eurent leur privé secret, sans que personne hantât parmi elles ni les vît, non comme en un camp d'ennemis, mais tout ni plus ni moins que si elles eussent été en quelque saint monastère de religieuses étroitement réformées et gardées: combien que la femme de Darius, à ce que l'on écrit, fût une très-belle princesse, comme Darius aussi était un très-beau et grand prince, et que les filles ressemblassent à leurs père et mère.

XXXVIII. Mais Alexandre estimant, à mon avis, être chose plus royale, se vaincre soi-même, que surmonter ses ennemis, ne les toucha ni elles, ni autres fille ou femme, avant que les épouser, ex-

cepté Barsine, laquelle, étant demeurée veuve par le trépas de Memnon, fut prise auprès de Damas. Elle était savante dans les lettres grecques, douce et de bonne grace, fille d'Artabaze, qui était né d'une fille de roi. Alexandre là connut à la suscitation de Parménion, ainsi que l'écrit Aristobule, qui le sollicita de prendre son plaisir d'une si belle et si noble dame. Mais au demeurant en regardant les autres dames persiennes qui étaient prisonnières, belles et grandes à merveilles, il disait, en se jouant, que les dames de Perse faisaient mal aux yeux à qui les contemplait : mais montrant à l'opposite de leurs belles faces la beauté de sa continence et chasteté, il passait par-devant sans s'y affectionner, non plus que si c'eussent été des images de pierre sans ame. Auquel propos Philoxène, qu'il avait laissé son lieutenant dans les provinces basses et maritimes, lui écrivit une fois qu'un Théodore, marchand tarentin, avait deux jeunes enfans à vendre de beauté singulière, et qu'il lui mandât s'il lui plaisait qu'il les lui achetât. Il fut si marri de cela qu'il se prit à crier tout haut par plusieurs fois : « Mes amis, quelle vilenie « a jamais aperçue Philoxène en moi, pour laquelle « il ait dû s'étudier, pendant qu'il ne fait rien là, « à me procurer de tels reproches ? » Et lui fit récrire sur-le-champ avec force injures, qu'il renvoyât ce marchand tarentin à la malheure, et sa marchandise quant et lui. Aussi reprit-il bien aigrement un jeune homme nommé Agnon, qui lui avait écrit qu'il voulait acheter un jeune garçon,

que l'on appelait Crobyle, qui avait le bruit dans la ville de Corinthe à raison de sa beauté, en intention de le lui mener. Et une autre fois ayant été averti que Damon et Timothée, Macédoniens étant sous la charge de Parménion, avaient violé [1] les femmes de quelques soudards étrangers qui étaient à sa solde, il écrivit à Parménion qu'il en eût à faire information, et que s'il trouvait qu'ils les eussent de fait violées, qu'il les fît mourir tous deux comme bêtes sauvages nées à la ruine des hommes. Et écrit en cette lettre de soi-même ces propres paroles : « Quant à moi, tant s'en faut que j'aie « vu ni pensé de voir la femme de Darius, que je « ne veux pas seulement souffrir que l'on tienne « propos de sa beauté devant moi. » Il avait accoutumé de dire qu'il se reconnaissait mortel principalement à deux choses, à dormir et à engendrer : comme ayant opinion que le travail et le plaisir de la volupté que l'on prend avec les femmes procèdent d'une même imbécillité et faiblesse de nature.

XXXIX. Aussi était-il fort sobre de sa bouche quant au manger, comme il montra par plusieurs autres preuves, et mêmement par ce qu'il dit à la princesse Ada, laquelle il avoua [2] pour sa mère, et la fit reine de la Carie : car comme elle, pensant lui faire plaisir, lui envoyât tous les jours force viandes exquises, et force ouvrages de four, et confitu-

[1] Lisez : corrompu. C.

[2] Il l'adopta en quelque sorte en lui donnant ce nom par respect. B.

res, et outre tout cela encore, des cuisiniers et des pâtissiers qu'elle tenait pour excellens en leur métier, il lui manda : « Qu'il n'en avait que faire ; « parce que son gouverneur Léonidas lui en avait « baillé de meilleurs, c'est à savoir, pour le dîner « se lever avant jour et marcher la nuit, et pour le « souper, le peu manger au dîner : et ce même « gouverneur, disait-il, allait souvent ouvrir et vi« siter les coffres où l'on estuyait (serrait) les ma« telas de mon lit et mes habillemens, pour voir « si ma mère y aurait rien fourré de friandise et « de superfluité. » Et si était moins sujet au vin qu'il ne semblait : mais ce qui le faisait estimer tel, était le long tems qu'il demeurait à table, plus à deviser qu'à boire : car à chaque fois qu'il buvait il mettait toujours en avant quelque long propos, encore était-ce quand il se trouvait de grand loisir : car en tems d'affaires, il n'y avait ni festin, ni banquet, ni jeu, ni noces, ni autre passe-tems qui l'arrêtât, comme ont fait plusieurs autres capitaines. Ce que l'on peut facilement connaître par la brièveté de sa vie, et par la grandeur et multitude des hauts faits qu'il fit en si peu de tems qu'il vécut.

XL. Quand il était de loisir, le matin, après être levé, la première chose qu'il faisait il sacrifiait aux dieux, et puis se mettait incontinent à table pour dîner : et au reste passait tout le long du jour son tems, ou à chasser, ou à composer quelque chose, ou à pacifier quelque querelle entre les gens de guerre, ou à lire. Et s'il marchait

par les champs, qu'il ne fût point trop pressé d'aller, il s'exercitait en allant par pays à tirer de l'arc, ou à monter sur un chariot, ou à en descendre ainsi comme il courait. Bien souvent, par manière de jeu, il chassait aux renards, ou s'ébattait à prendre des oiseaux, ainsi comme l'on peut voir par les mémoires de ses papiers journaux [1]: puis, quand il était arrivé au logis, il entrait au bain, là où il se faisait frotter et huiler. Cela fait, il demandait aux panetiers et écuyers tranchans si tout était prêt en cuisine, et commençait à souper bien tard, de manière qu'il était toujours nuit avant qu'il se mît à table, là où il prenait merveilleusement grand soin et avait diligemment l'œil à ce que rien n'y fût distribué inégalement ni plus à l'un qu'à l'autre de ceux qui mangeaient quant et lui; et tenait longuement table, parce qu'il aimait à parler et à deviser, comme nous avons dit.

XLI. Si était bien sa compagnie et sa conversation au demeurant la plus agréable et la plus plaisante que de roi ni prince qui fût oncques: car il n'avait faute de grace quelconque, excepté que lors il était un peu fâcheux pour ses vanteries, et tenait en cela trop du soudard vanteur, qu'il aimait à raconter ses vaillances: car outre ce que de lui-même il se laissait facilement aller à cette vanité

[1] L'histoire de sa vie, écrite en forme de journal par Eumène de Cardie et Diodore d'Érythrée. Je m'étonne que le savant Vossius, dans ses Historiens grecs, mette en question si ces deux personnages ont fleuri à cette époque; car Eumène est le capitaine d'Alexandre devenu si fameux après lui, et dont Plutarque a écrit la Vie. B.

de braverie, encore se souffrait-il mener par le nez, en manière de parler, aux flatteurs. Ce qui était bien souvent cause de la ruine des gens de bien qui se trouvaient autour de lui, lesquels ne voulaient ni le louer en sa présence à l'envi des flatteurs, ni n'osaient aussi dire moins qu'eux des mêmes louanges qu'ils lui donnaient, parce qu'en l'un y avait de la honte, et en l'autre du danger.

XLII. Après souper s'étant derechef lavé il s'endormait bien souvent jusqu'à midi, et quelquefois tout le long du jour ensuivant. Quant à lui, il n'était aucunement curieux de viandes exquises, de sorte que quand on lui envoyait des pays voisins de la mer quelques fruits singuliers, ou des plus rares poissons, il les envoyait çà et là à ses amis, sans en retenir bien souvent rien pour soi : toutefois sa table était toujours magnifiquement servie, et en augmenta toujours la dépense ordinaire à mesure que ses prospérités et conquêtes allèrent en avant, jusqu'à ce qu'elle monta à la somme de mille écus [1] par jour. Aussi s'arrêta-t-elle là, et fut préfix ce but de dépense à ceux qui le voulaient fêtoyer qu'ils ne pussent dépenser davantage.

XLIII. Mais après cette bataille d'Issus [2], il envoya en la ville de Damas saisir l'or et l'argent, le bagage, les femmes et les enfans des Perses qu'ils

[1] Dans le grec : dix-mille drachmes. 7682 livres de notre monnaie. B.

[2] Dans la Cilicie, entre les monts Taurus et Amanus. B.

y avaient laissés, là où les hommes d'armes thessaliens firent très-bien leurs besognes : car aussi les y avait-il expressément envoyés à cette intention, parce qu'il les avait vus faire très-bien leur devoir au jour de la bataille : toutefois le reste de son armée en fut aussi tout rempli de richesses : et lors premier les Macédoniens ayant goûté l'or et l'argent, les délices, les femmes, et la manière de vivre des Perses, ni plus ni moins que les chiens qui ont une fois été à la curée, depuis qu'ils trouvent la trace de la bête, ne demandaient plus qu'à aller après, et à poursuivre cette opulence persienne.

XLIV. Ce néanmoins, Alexandre fut d'avis que premièrement il valait mieux s'assurer des provinces basses et maritimes. Si vinrent incontinent devers lui les rois, qui lui mirent entre ses mains le royaume de Cypre, et toute la Phénicie, excepté la ville de Tyr [1], devant laquelle il alla mettre le siége, où il demeura sept mois, l'assaillant avec de grandes chaussées qu'il fit jeter en mer, et avec force engins de batterie, et par mer avec deux cents galères. Durant ce siége, il lui fut une nuit avis qu'Hercule lui tendait la main de dessus les murailles de la ville, et l'appelait par son nom, et y eut aussi plusieurs des Tyriens qui songèrent en

[1] La Phénicie est le long de la Méditerranée en descendant de la Cilicie. Tyr est sur la côte; elle était dans une île au tems d'Alexandre, et séparée du continent de 40 stades, selon Quinte-Curce, de 700 pas, selon Pline. Les ouvrages établis par Alexandre la réunirent au continent. L'ancienne Tyr, appelée Palétyr, était dans le continent à 30 stades de l'île. B.

dormant qu'Apollon leur disait qu'il s'en voulait aller devers Alexandre, pour autant que ce que l'on faisait dans la ville ne lui plaisait point : à l'occasion de quoi ils lièrent et attachèrent son image, qui était de grandeur excessive, avec force chaînes, et la clouèrent avec de gros et grands clous à sa base, ni plus ni moins que si c'eût été quelque traître qui s'en fût voulu aller rendre aux ennemis, en le nommant Alexandriste, c'est-à-dire, partial favorisant à Alexandre. Encore eut là Alexandre une autre vision en dormant : car il lui fut avis qu'il voyait de loin un satyre qui se jouait de loin à lui, mais quand il s'en croyait approcher pour le prendre, il s'échappait toujours de lui, jusqu'à ce que finalement après l'avoir bien prié et bien couru autour de lui, il lui tomba entre les mains. Les devins enquis sur ce songe répondirent avec fort vraisemblable apparence, qu'il ne fallait que diviser en deux ce mot Satyros, en disant, sa Tyros, qui signifierait, la ville de Tyr sera tienne : et montre-t-on encore la fontaine auprès de laquelle il lui fut avis qu'il voyait le satyre.

XLV. Durant ce siége, il alla faire la guerre aux Arabes habitant le long du mont qui s'appelle Antiliban [1], là où il fut en grand danger de sa personne, pour avoir attendu son précepteur Lysimaque, qui l'avait suivi, disant qu'il n'était point pire ni plus vieux que Phénix : car quand ils furent au pied de la montagne, ils laissèrent leurs che-

[1] Partie du Liban du côté de l'Arabie déserte. B.

vaux, et commencèrent à marcher contremont à pied : mais lui ayant le cœur si gentil, qu'il ne voulait point laisser derrière son maître d'école, qui était si las que plus n'en pouvait, mêmement parce que le soir étant déjà venu, et que les ennemis n'étaient pas guère loin d'eux, il demeura à la queue, s'arrêtant à lui donner courage de cheminer, et à le porter presqu'à demi, de manière qu'il ne se donna garde qu'il se trouva éloigné de son armée avec bien petite troupe de ses gens, et surpris de la nuit et d'un très-âpre froid, en un fort mauvais et rude pays, là où il aperçut de loin force feux que les ennemis avaient allumés, les uns çà, les autres là, et se confiant en la disposition de sa personne, joint qu'il avait toujours accoutumé de remédier aux difficultés et nécessités où se trouvaient les Macédoniens, par son propre travail, en mettant lui-même la main à la besogne, il s'en courut vers ceux qui avaient allumé ces plus prochains feux, et ayant occis de son épée deux des Barbares qui étaient couchés au long du feu, y ravit un tison, et s'en recourut atout vers ses gens, qui en allumèrent un grand feu, dont aucuns des Barbares s'effrayèrent tellement, qu'ils s'en mirent en fuite, et les autres qui le cuidèrent venir charger furent par lui défaits. Ainsi se logea-t-il pour cette nuit lui et ses gens hors du danger. Charès l'a ainsi écrit.

XLVI. Au reste le siége de Tyr eut à la fin telle issue : Alexandre faisait reposer la plus grande partie de son armée, étant lasse et travaillée de

tant de combats qu'elle avait supportés, et envoyait peu de gens à l'assaut pour engarder seulement les Tyriens de pouvoir reposer : et un jour le devin Aristandre ayant sacrifié aux dieux, et considérant les signes des entrailles, affirma fort assurément aux assistans que la ville serait prise dans la fin du mois, dont tout le monde se prit à rire, en se moquant de lui, parce que c'était le dernier jour. A raison de quoi Alexandre le voyant demeuré tout court, comme celui qui ne savait qu'il devait dire, et s'efforçant de faire toujours ressortir à effet les prédictions des devins, ordonna que l'on ne comptât point ce jour-là pour le trentième, mais pour le vingt-septième, et sur l'heure même fit sonner les trompettes et donner un assaut à la muraille plus roide qu'il n'avait proposé du commencement. Si en fut le combat fort âpre, parce que ceux mêmes qui étaient demeurés dans le camp ne se purent tenir qu'ils n'y courussent au secours de ceux qui avaient été députés pour assaillir : tellement que les Tyriens, se voyant ainsi furieusement assaillir de tous côtés, perdirent le cœur, et par ce moyen fut la ville prise ce même jour.

XLVII. Depuis ainsi comme il était devant Gaza, ville principale, et la plus grande de la Syrie, il lui tomba dessus l'épaule une motte de terre, que lui laissa choir un oiseau volant en l'air : l'oiseau s'en alla poser sur un des engins de batterie dont il battait la ville, et se trouva pris et empêtré dans des rets faits de nerfs, dont on se servait pour

tourner à couvert les cordes des engins. Aristandre prédit que cela signifiait qu'il serait blessé en l'épaule, mais aussi qu'il prendrait la ville : et en advint tout ni plus ni moins. Et comme il envoyât à sa mère Olympias, à Cléopâtre et à ses autres amis force présens du butin qui fut gagné au sac de cette ville, il envoya, entre autres choses cinq cents quintaux d'encens à son gouverneur Léonidas, et cent de myrrhe, se souvenant d'une espérance qu'il lui avait autrefois donnée, lorsqu'il était encore enfant : car ainsi qu'il sacrifiait un jour aux dieux, il prit de l'encens à deux mains pour mettre dans le feu à faire du parfum : ce que voyant Léonidas, lui dit : « Quand tu auras conquis la région où « croissent les drogues odorantes et les épiceries, « tu feras ainsi des parfums largement : mais pour « cette heure contente-toi d'user plus étroitement « de ce que tu as de présent. » Alexandre, se souvenant lors de son avertissement, lui écrivit en cette manière : « Nous t'envoyons de l'encens et « de la myrrhe en abondance, afin que désormais « tu ne sois plus chiche envers les dieux. »

XLVIII. Il lui fut aussi apporté un petit coffret, qui fut estimé le plus riche et le plus précieux meuble qui eût été gagné en la défaite de Darius : et il demanda à ses privés qui étaient autour de lui quelle chose leur semblait plus digne d'être mise dedans : les uns lui dirent d'un, les autres d'autre ; mais lui dit qu'il y mettrait l'Iliade d'Homère pour la dignement garder. Cela témoignent et écrivent tous les historiens qui sont les plus di-

gnes de foi. Et si ce que ceux d'Alexandrie racontent, sur la foi et au rapport d'Héraclide, est véritable, il semble bien qu'Homère ne lui fut pas inutile en ce voyage : car ils disent que quand il eut conquis l'Égypte, il y voulut bâtir une grande cité, la peupler de très-grand nombre d'habitans tous Grecs, et la nommer de son nom : et était déjà tout prêt à tracer et enclore un certain lieu, qui lui avait été choisi par le conseil des ingénieurs et maîtres ouvriers, mais la nuit de devant il eut une vision merveilleuse : car il lui fut avis qu'il se vint présenter devant lui un personnage ayant les cheveux tout blancs de vieillesse, avec une face et une présence vénérables, lequel s'approchant de lui prononça ces vers :

Une île y a dedans la mer profonde
Tout vis-à-vis de l'Égypte féconde,
Qui par son nom Pharos est appelée.

XLIX. Il ne fut pas plus tôt levé le matin qu'il s'en alla voir cette île de Pharos, laquelle était pour lors un peu au-dessus de la bouche du Nil, que l'on appelle Canobique, mais maintenant est jointe à la terre ferme par une levée que l'on y a faite à la main, et lui sembla que c'était l'assiette du monde la plus propre pour ce qu'il avait en pensée de faire : car c'est comme une langue ou une encoulure de terre assez raisonnablement large, qui sépare un grand lac d'un côté, et la mer de l'autre, laquelle se va là aboutissant en un grand port : si dit alors qu'Homère était admirable en toutes

choses, mais qu'entre autres il était très-savant architecte, et commanda que promptement on lui traçât et désignât la forme de la ville selon l'assiette du lieu. Or ne trouvèrent-ils point là sur l'heure de craie ou de terre blanche pour marquer, à raison de quoi ils prirent de la farine, dont ils tracèrent dessus la terre, qui était noire, une grande enceinte, courbée en figure circulaire, le rond de laquelle se terminait par le dedans en deux bases droites de grandeur égale, qui venaient à clore toute la grandeur de ce pourpris en forme de manteau macédonique. Alexandre en trouva le portrait beau et y prit grand plaisir: mais soudainement une multitude infinie de grands oiseaux de toutes espèces se leva du lac et de la rivière, en si grand nombre qu'ils obscurcissaient l'air comme eût fait une grosse nuée, et, venant à se poser en ce pourpris-là, mangèrent toute la farine sans qu'il y en demeurât chose quelconque.

L. Alexandre se troubla de ce présage: mais les devins lui dirent qu'il ne fallait point qu'il s'en fâchât, parce que c'était signe qu'il bâtirait là une ville si plantureuse de tous biens, qu'elle suffirait à nourrir toutes sortes de gens: parquoi il commanda adonc à ceux à qui il en avait baillé la charge, qu'ils se missent après, et lui ce pendant prit son chemin pour aller au temple de Jupiter Hammon [1]. Le chemin était long, et y avait beaucoup de tra-

[1] Ce temple est situé dans une des trois Oasis qui sont à trois jours de marche des rives du Nil à l'ouest dans le désert. Le chemin qui y conduit est semé de dangers. Les Oasis sont des espèces d'îles au milieu des sables du désert.

vaux, et beaucoup de difficultés, mais deux dangers principaux entre tous les autres : l'un était faute d'eau, pour laquelle il y a plusieurs journées de pays déserts et inhabitables; l'autre était que le vent du midi ne se levât impétueux pendant qu'ils seraient par le chemin, et qu'il ne donnât dans les sables, qui sont d'étendue et de profondeur infinie, comme l'on dit qu'anciennement il émut une telle tourmente en ces plaines-là, et y enleva de tels monceaux de sablons, que cinquante mille hommes de l'armée de Cambyse y demeurèrent morts dessous. Il n'y avait personne en sa suite qui ne discourût et ne prévît bien ces dangers : mais il était malaisé de divertir Alexandre de chose quelconque qu'il eût envie de faire, parce que la fortune, lui cédant en toutes ses entreprises, le rendait entier et ferme en ses opinions, et la grandeur de son courage faisait qu'il s'obstinait invinciblement en toutes choses, quand il les avait une fois entreprises, jusqu'à vouloir forcer non-seulement les ennemis, mais aussi le tems et les lieux. Au demeurant les secours et remèdes que Dieu lui envoya contre les difficultés et dangers de ce voyage-là ont été trouvés plus croyables que les réponses que l'on dit qu'il lui donna depuis; mais qui plus est, ont fait que l'on n'a aucunement ajouté foi aux oracles que l'on écrit qui lui furent répondus. Car premièrement les grandes eaux qui tombèrent du ciel, et les pluies continuelles, les garantirent du danger de la soif, en détrempant la sécheresse du sable, qui en devint moite et

serré en soi-même, de manière que l'air même en fut plus doux, plus frais et plus net : davantage comme les bornes et marques, auxquelles les guides reconnaissaient le chemin, fussent confuses [1], de sorte qu'ils erraient çà et là sans savoir plus où ils allaient, il leur apparut des corbeaux qui les guidèrent en volant devant eux, se hâtant de voler quand ils les voyaient suivre, et les attendant quand ils demeuraient derrière : et, qui est encore plus admirable, Callisthène écrit que la nuit avec leurs chants ils rappelaient ceux qui s'étaient égarés, et criaient si fort qu'ils les remettaient en la trace du chemin.

LI. A la fin, ayant traversé le désert, il arriva au temple qu'il cherchait : là où d'arrivée le grand prêtre le salua de la part du dieu, comme de son père : et Alexandre lui demanda s'il lui était point échappé quelqu'un de ceux qui avaient occis son père. Le prêtre lui répondit qu'il se gardât de blasphémer, parce que son père n'était point mortel : parquoi reprenant son propos, il lui demanda si les meurtriers qui avaient conspiré la mort de Philippe avaient tous été punis; et puis l'interrogea aussi touchant son empire, s'il lui ferait la grace d'être monarque de tout le monde : le dieu lui répondit, par la bouche de son prophète, que oui, et que la mort de Philippe était entièrement vengée : et adonc il fit de magnifiques offrandes au dieu, et donna de l'argent largement aux prêtres et ministres du temple. Voilà ce qu'écrivent

[1] Ces marques sont ordinairement des tas de pierres.

la plupart des auteurs touchant ce qu'il demanda, et qui lui fut répondu par l'oracle : il est vrai qu'Alexandre même, en une sienne missive qu'il écrit à sa mère, dit qu'il avait eu quelques secrètes réponses de l'oracle, lesquelles il lui communiquerait à elle seule quand il serait de retour en Macédoine. Les autres disent que le prêtre, le voulant saluer en langage grec avec plus amiable expression, lui voulut dire : O Paidion, qui vaut autant à dire que cher fils, mais que la langue lui fourcha un peu, à cause que ce n'était pas son langage naturel, et qu'il mit un *s* au lieu d'un *n* à la fin, en disant, ô pai Dios, qui signifie, ô fils de Jupiter, et qu'Alexandre fut bien aise de cette erreur de langue, dont il courut un bruit parmi ses gens, que Jupiter l'avait appelé son fils.

LII. On dit aussi qu'il voulut ouïr le philosophe Psammon en Égypte, et qu'il trouva fort bon un propos qu'il lui tint, en lui discourant, que Dieu était roi des hommes, « Parce, disait-il, que ce « qui règne et qui domine en toutes choses est « toujours divin : » mais lui-même en discourut avec meilleure raison et plus philosophiquement, quand il dit : « Que Dieu était bien père commun « de tous les hommes, mais que particulièrement « il retenait pour soi, et avouait siens, ceux qui « étaient les plus gens de bien. » Bref envers les Barbares il se montrait plus arrogant, et faisait semblant de croire fermement qu'il eût été engendré par ce dieu-là, mais envers les Grecs il parlait de cette géniture divine plus sobrement et

plus modestement: toutefois en une lettre qu'il écrivit aux Athéniens touchant la ville de Samos, il dit : « Je ne vous ai pas donné cette noble et « franche cité-là : car vous la tenez en don de ce- « lui que l'on appelait alors mon seigneur et mon « père : » entendant le roi Philippe. Mais depuis ayant été blessé d'un coup de trait, et en sentant griève douleur, il se retourna vers ses amis, et leur dit: « Cela qui coule de ma plaie est vrai sang, « et non point comme dit Homère :

Une liqueur de rien semblable à celle
Qui flue aux dieux de nature immortelle [1].

Et un jour qu'il faisait un si violent orage de tonnerre que tout le monde en était effrayé, Anaxarque le rhétoricien se trouvant lors auprès de lui, lui dit : « Et toi, fils de Jupiter, en ferais-tu « bien autant? » Alexandre en riant lui répondit : « Je ne veux pas être épouvantable à mes amis, « comme tu veux que je le sois, quand tu mé- « prises le service de ma table y voyant mettre « des poissons dessus, et disant que l'on y dût voir « des têtes de princes et de satrapes [2]. » Car on dit, à la vérité, qu'un jour comme Alexandre envoyât quelques petits poissons à Éphestion, cettui Anaxar-

[1] Iliade, l. v, v. 240. D.

[2] Diogène-Laerce, liv. IX, raconte le fait plus clairement. Alexandre, dit-il, demanda un jour à Anaxarque comment il trouvait le repas. Seigneur, lui répondit le sophiste, tout en est magnifique, mais il fallait qu'on y servît la tête de quelque satrape, et en même tems il jeta les yeux sur Nicocréon, tyran de Cypre, dont il était l'ennemi mortel. Après la mort d'Alexandre, Anaxarque, ayant été jeté par les vents sur les côtes de Cypre, tomba entre les mains de Nicocréon, qui le fit piler dans un mortier.

que se laissa échapper de la bouche cette parole-là, en croyant se moquer, et montrer que c'est peu de chose que de ceux qui vont pourchassant les grands états et hauts lieux d'autorité par-dessus les autres, avec tant de travaux et tant de périls, comme n'ayant rien du tout, ou bien peu plus que les autres, dans les plaisirs et délices de ce monde. Quand donc il n'y aurait autre preuve ni autres raisons que celles que nous avons récitées, encore pourrait-on bien juger par icelles qu'Alexandre ne s'abusait point en soi-même, ni ne s'enorgueillissait point de cette présomptueuse opinion, de croire qu'il fût engendré d'un dieu, mais qu'il s'en servait pour tenir les autres hommes sous le joug d'obéissance, par l'opinion qu'il leur imprimait de cette divinité.

LIII. Au partir d'Égypte il s'en retourna en la Phénicie, là où il fit des sacrifices, des fêtes et processions en l'honneur des dieux, et aussi des danses, des jeux de tragédies et autres tels passe-tems qui étaient fort beaux à voir, non-seulement pour la magnificence de l'appareil, mais aussi pour l'affection et la diligence des entremetteurs, qui s'efforçaient de faire mieux à l'envi les uns des autres : car c'étaient les princes de Cypre qui étaient les entrepreneurs, et qui fournissaient tout ce qu'il fallait aux joueurs, ni plus ni moins qu'à Athènes on tire au sort un bourgeois de chaque lignée du peuple à qui il échet de faire les frais de tels jeux.

Et contendaient ces seigneurs d'une merveilleuse

affection à qui ferait le mieux, mêmement Nicocréon, qui était roi de Salamine [1], en Cypre, et Pasicrate, seigneur de la ville de Soles : car il était échu à ces deux princes de fournir aux deux plus excellens joueurs, Pasicrate à Athénodore, et Nicocréon à Thessalus, auquel Alexandre favorisait fort, sans toutefois déclarer sa faveur, si non après qu'Athénodore, par sentence des juges à ce commis, eût été déclaré le vainqueur : car alors en s'en retournant des jeux, il dit qu'il approuvait et confirmait le jugement des juges, mais qu'il eût volontiers quitté une partie de son royaume pour ne voir point Thessalus vaincu. Et comme ceux d'Athènes eussent condamné Athénodore à l'amende, pour autant qu'il avait failli de se trouver à Athènes aux jours des Bacchanales, pendant lesquels se jouaient les comédies et tragédies, il pria Alexandre de vouloir écrire pour lui, à ce que l'amende lui fût remise : mais il ne le voulut pas faire, mais envoya l'amende qu'il paya lui-même de son argent. Un autre bon joueur nommé Lycon, natif de la ville de Scarphie [2], ayant un jour excellemment joué, entrelaça dextrement en son rôle quelque vers, par lequel il lui demandait en don [3] dix talens : Alexandre s'en prit à rire, et les lui donna.

LIV. En ces entrefaites Darius lui écrivit et à

[1] Bâtie après la prise de Troie par Teucer, fils de Télamon, qui lui donna ce nom, à cause de l'île de Salamine sa patrie. B.

[2] Scarphie est sur le golfe Maliaque dans la Locride, surnommée Épicnémidienne, entre les Locriens surnommés Ozoles au couchant, et les Locriens Opuntiens à l'orient, vis-à-vis l'Eubée. B.

[3] Six mille écus. A. — 46,687 livres de notre monnaie. B.

quelques-uns de ses amis aussi, pour le prier qu'il se contentât de prendre de lui dix mille talens [1], pour la rançon des personnes prisonnières qu'il tenait entre ses mains, avec tous les pays, terres et seigneuries qui sont deça la rivière d'Euphrate, et l'une de ses filles en mariage pour désormais être son allié et son ami. Il communiqua cette affaire à ses amis, entre lesquels Parménion lui dit : « J'accepterais cela quant à moi, si j'étais « Alexandre. » « Aussi ferais-je moi certainement, « répondit Alexandre, si j'étais Parménion. » Mais enfin il récrivit à Darius, que s'il se voulait venir rendre à lui, il serait très-humainement traité par lui, si non qu'il se mettrait dès le premier jour en chemin pour l'aller trouver : toutefois il s'en repentit bientôt après, parce que la femme de Darius mourut en travail d'enfant, dont il montra évidemment qu'il était fort déplaisant, parce qu'il avait perdu un grand moyen de faire connaître sa clémence et son humanité : mais au moins en inhuma-t-il le corps très-magnifiquement, sans y rien épargner.

LV. Or y avait-il entre les eunuques valets de chambre de la reine un nommé Tiréus, qui avait été pris quant et les femmes : il se déroba du camp d'Alexandre, et montant dessus un cheval, s'en courut devers Darius lui porter la nouvelle de la mort de sa femme. Darius adonc se prit à lamenter à hauts cris, et à frapper et battre sa tête, les larmes

[1] Six millions d'écus. A. — 46,688,500 livres de notre monnaie. B.

aux yeux, et dit en soupirant amèrement : « O dieux ! « à quelle malheureuse fortune sont réduites les « affaires de Perse, puisque la femme et la sœur « du roi a été non-seulement faite prisonnière de « son vivant, mais encore à sa mort n'a pas à tout « le moins pu avoir l'honneur de sépulture royale ! » A cela répondit aussitôt l'eunuque : « Quant à la « sépulture, sire, et à tout l'honneur et le devoir « que l'on pourrait désirer, tu ne saurais accuser « la mauvaise fortune de la Perse. Car à la reine « Statira, tant comme elle a vécu captive, ni à ta « mère, ni à tes filles, il n'a défailli chose quel- « conque des biens ni des honneurs qu'elles sou- « laient avoir auparavant, sinon de voir la lumière « de ta gloire, laquelle le seigneur Orosmade res- « tituera encore en son entier, s'il lui plaît, ni à « sa mort n'a été non plus destituée d'aucuns or- « nemens de funérailles, qu'elle eût ailleurs pu « avoir ; mais a été honorée des larmes mêmes de « tes ennemis : car Alexandre est aussi doux et hu- « main en sa victoire, comme il est âpre et vail- « lant en la bataille. » Darius entendant ces paroles de l'eunuque, et ayant le sens un peu troublé de douleur, entra incontinent en mauvais soupçons : et retirant l'eunuque à part au plus secret endroit de sa tente, lui dit : « Si tu n'es, aussi bien que « la fortune des Perses, devenu Macédonien d'af- « fection, mais reconnais encore en ton cœur Da- « rius pour ton maître, je te prie et te conjure « par la révérence que tu dois à cette grande lu- « mière du soleil, et à la dextre royale, que tu

« me dises la vérité. Ne sont-ce point les moindres « maux de Statira ceux que je lamente, sa captivité « et sa mort? et avons-nous point encore souffert « pis de son vivant, de sorte que nous eussions « été moins indignement et honteusement malheu- « reux, si nous fussions tombés entre les mains « d'un ennemi cruel et inhumain? Car, quelle hon- « nête communication peut avoir eu un jeune « prince victorieux avec la femme prisonnière de « son ennemi, pour laquelle il lui ait voulu tant « faire d'honneur? » Ainsi que Darius parlait encore, l'eunuque Tiréus se jeta à ses pieds, et le pria de ne dire point telles paroles, et ne faire point ce tort à la vertu d'Alexandre, ni ce déshonneur à sa sœur et femme trépassée, en se privant soi-même du plus grand réconfort, et de la plus douce consolation qu'il pourrait désirer en son adversité, c'est d'avoir été vaincu par un ennemi qui a des perfections plus grandes que ne porte la nature humaine, mais plutôt d'avoir en admiration l'excellente vertu d'Alexandre, lequel s'était montré encore plus chaste envers les dames, que vaillant encontre les hommes de Perse : et en disant cela l'eunuque le lui assura et confirma par des sermens et des exécrations horribles, en lui contant au long et par le menu l'honnêteté, continence et magnanimité d'Alexandre. Adonc Darius, retournant en sa salle où étaient ses plus familiers amis, et tendant les mains vers le ciel, fit cette prière aux dieux : « O dieux, auteurs de la vie et « protecteurs des rois et des royaumes, je vous

« supplie en premier lieu qu'il vous plaise me faire « la grace que je puisse remettre sus la bonne for- « tune de la Perse, de sorte que je laisse cet em- « pire à mes successeurs aussi grand et aussi glo- « rieux comme je l'ai reçu de mes prédécesseurs, « afin que demeurant victorieux je puisse rendre « la pareille à Alexandre, de l'humanité et hon- « nêteté dont il a usé en mon adversité à l'endroit « de ce qui m'est en ce monde le plus cher : ou bien, « si la préfixion du tems est venue, auquel il « faille nécessairement, ou par quelque vengeance « divine, ou par naturelle mutation des choses ter- « riennes, que l'empire de Perse prenne fin, qu'à « tout le moins il n'y ait autre après moi qui seye « sur le trône de Cyrus, qu'Alexandre. » La plupart des historiens met que tout cela fut ainsi fait et dit.

LVI. Au reste Alexandre, ayant réduit à son obéissance tout ce qui est deçà la rivière d'Euphrate, se mit en chemin pour aller au-devant de Darius, lequel descendait avec un million de combattans; et y eut quelqu'un qui lui conta, pour passer le tems, comme les valets de son armée s'étaient divisés en deux bandes, et avaient élu un capitaine en chef de chacune, nommant l'un Alexandre, et l'autre Darius, et qu'ils avaient commencé à escarmoucher premièrement à coups de mottes de terre, et puis à coups de poing : mais qu'à la fin ils s'étaient échauffés, jusqu'à venir aux pierres et aux bâtons, de manière que l'on ne les pouvait départir. Cela ouï, Alexandre voulut que les deux capitaines

combattissent tête-à-tête l'un contre l'autre, et arma lui-même celui que l'on appelait Alexandre, et Philotas arma celui que l'on nommait Darius. Si s'amassa toute l'armée à l'entour pour voir le passe-tems de ce combat, comme étant un présage qui donnerait connaissance et jugement de l'avenir. Le combat fut âpre entre les deux champions: mais à la fin le nommé Alexandre vainquit, et lui donna Alexandre pour son loyer douze villages, avec privilége de pouvoir porter l'habit persien. Ainsi l'écrit Ératosthène.

LVII. Au demeurant, la dernière grande bataille qu'il eut contre Darius ne fut point à Arbèle, comme le met la plupart des historiens, mais à Gausameles [1], qui signifie, à ce que l'on dit, en langage persien, la maison du chameau, parce que quelqu'un des anciens rois de Perse s'étant sauvé des mains de ses ennemis à la course, dessus un dromadaire, le fit loger là, et ordonna le revenu de quelques villages pour la nourriture et entretènement d'icelui. Or y eut-il éclipse de lune au mois d'août [2], environ le tems que commence la fête des mystères à Athènes; et l'onzième nuit après, les armées étant en vue l'une de l'autre, Darius tint ses gens en bataille, allant lui-

[1] C'est Gaugamèle qu'il faut écrire, suivant Strabon et Arrien. Ce mot signifie *la maison du chameau:* c'est un village situé entre le Tigre et le Lycus, assez près d'une autre rivière nommée Bumade ou Bumale, à vingt-cinq lieues environ d'Arbèle, autre village, ou petite ville, selon quelques-uns, situé à l'orient de Gaugamèle, entre le Lycus et le Caper. V.

[2] Il y a dans le grec boédromion, septembre. V.

même partout avec des torches revisiter les bandes et compagnies. Et Alexandre, pendant que les soudards macédoniens dormaient, était devant sa tente avec le devin Aristandre, où il faisait à part quelques secrètes cérémonies et quelques sacrifices à Apollon [1].

LVIII. Et les plus anciens capitaines des Macédoniens, mêmement Parménion, voyant toute la plaine qui est entre la montagne de Niphate et les monts Gordiens, reluisante de feux et de lumières des Barbares; et un bruit confus, et un son effroyable, ni plus ni moins que d'une mer infinie qui retentissait de leur camp, s'émerveillèrent d'une si grande multitude d'hommes, et tinrent propos ensemble qu'il serait trop malaisé et presque impossible de soutenir tant de monde s'ils combattaient de plein jour. Au moyen de quoi, allant devers Alexandre après qu'il eut achevé ses cérémonies, ils lui conseillèrent qu'il donnât la bataille de nuit, parce qu'en ce faisant, les ténèbres cacheraient à ses gens ce qui était le plus effroyable en l'ost (armée) de son ennemi : et il leur fit adonc cette réponse, qui depuis a tant été célébrée : « Je ne veux, dit-il, point dérober la victoire. » Laquelle réponse semble à quelques-uns folle et présomptueuse, de se jouer et moquer ainsi si près d'un extrême péril. Mais il y en a d'autres qui sont d'avis que ce fut vraie magnani-

[1] Les autres exemplaires mettent : *à la Peur*, *to phobô*. A. — C'était en effet à la peur qu'il sacrifiait, pour qu'elle ne s'emparât pas de ses troupes. D.

mité présente et bon jugement à lui pour l'avenir, de ne donner plus d'occasion à Darius, après qu'il aurait été vaincu, de reprendre encore courage, et d'essayer une autre fois la fortune, s'il eût pu accuser les ténèbres et la nuit comme causes de sa défaite, ni plus ni moins qu'à la précédente déroute, il disait que ç'avaient été les montagnes, les détroits et la mer par qui il avait été défait; parce que jamais Darius n'eût cessé de guerroyer à faute d'hommes ni d'armes, vu le grand empire et l'étendue infinie des pays qu'il tenait; mais que bien eût-il désisté d'avoir plus recours aux armes quand il eût perdu tout cœur et toute espérance, lorsqu'il se fût vu défait à vive force, de plein jour, en bataille rangée.

LIX. Après que ses capitaines se furent retirés en leurs logis, il se jeta dessus un lit en sa tente, là où il s'endormit tout le reste de la nuit, plus serré qu'il n'avait accoutumé, de manière que les seigneurs qui vinrent à son lever le matin s'ébahirent bien fort comme il dormait encore, et d'eux-mêmes firent commandement aux soudards qu'ils mangeassent : puis, voyant que le tems les pressait, Parménion entra dans sa chambre, et, s'approchant de son lit, l'appela deux ou trois fois par son nom, tant qu'il l'éveilla, et lui demanda comment il dormait ainsi si haute heure, en homme qui a déjà vaincu, et non pas qui est prêt à donner la plus grande et plus hasardeuse bataille qu'il eut oncques : à quoi Alexandre lui répondit en riant : « Comment? et ne te semble-t-il

« pas que nous ayons déjà vaincu, étant hors « de peine d'aller courir çà et là après Darius par « un pays infini et détruit, comme il nous eût « fallu faire s'il eût voulu fuir la lice et gâter tou- « jours le pays devant nous? »

LX. Si ne se montra pas seulement la grandeur de son courage et son assurance magnanime fondée en discours de raison, avant la bataille seulement, mais aussi au plus fort du combat même : parce que la pointe gauche de son armée, que conduisait Parménion, branla et recula un peu, à cause que la gendarmerie bactrienne donna de grande roideur et par grand effort en cet endroit-là sur les Macédoniens, et que Mazée, lieutenant de Darius, envoya hors de leur bataille quelque nombre de gens de cheval pour assaillir et charger ceux que l'on avait laissés dans le camp à la garde du bagage. Parquoi Parménion, étonné de l'un et de l'autre, envoya devers Alexandre l'avertir comme leur camp était perdu et leur bagage aussi, si promptement il n'envoyait un grand secours du front de sa bataille à ceux qui étaient à la queue. Quand ces nouvelles lui vinrent de la part de Parménion, il avait déjà donné à ses gens le signe de la bataille pour commencer la charge. Si fit réponse à celui qui les lui apporta, que Parménion n'était pas en son bon sens, mais était troublé de son entendement, ne se souvenant pas qu'en gagnant la bataille ils ne sauveraient pas seulement leur bagage, mais conquerraient davantage et gagneraient celui de leurs ennemis, et qu'en la per-

dant, il ne se fallait plus soucier ni de leurs bardes, ni de leurs valets, mais penser seulement de mourir honorablement en bien faisant son devoir de vaillamment combattre.

LXI. Ayant mandé cette réponse à Parménion, il mit son armet en sa tête; car il avait pris le reste de son harnais avant que partir de sa tente, qui était un sayon de ceux qui se font en la Sicile, ceint, et par-dessus, une brigandine faite de plusieurs doubles de toile piquée, qui était du butin gagné en la bataille d'Issus. Son habillement de tête était d'un fer reluisant comme argent pur et fin, de la façon de l'armurier Théophile, le hausse-col de même, excepté qu'il était tout couvert de pierreries, et une épée légère à merveilles et de parfaitement bonne trempe, qu'il avait eue en don du roi des Citieiens, ayant accoutumé de combattre le plus souvent d'une épée en un jour de bataille : mais sa cotte d'armes était de beaucoup plus somptueuse et plus riche manufacture que tout le reste de son accoutrement, car c'était ouvrage de l'ancien Hélicon [1], dont la cité de Rhodes lui avait fait un présent, et la portait aussi ordinairement aux batailles. Or, ce pendant qu'il ordonnait les compagnies en bataille et qu'il prêchait les soudards et leur remontrait quelque chose, ou qu'il se promenait au long des bandes pour visiter tout, il montait dessus un autre cheval pour épargner Bucéphale, à cause qu'il était déjà un peu vieux : mais quand il fallait mettre à bon escient

[1] Habile artiste en broderie, de Salamine en Cypre. V.

la main à l'œuvre, alors on le lui amenait; et soudain qu'il était dessus, il allait commencer la charge. Mais lors, après avoir longuement prêché les hommes d'armes thessaliens et les autres Grecs pareillement, comme ils l'eussent tous assuré qu'ils feraient bien leur devoir et prié qu'il les menât tout de ce pas charger les ennemis, il prit adonc sa javeline en sa main gauche, et levant la droite vers le ciel, requit aux dieux, comme écrit Callisthène, que, s'il était véritable qu'il fût engendré de Jupiter, il leur plût ce jour-là être en aide et donner bon courage aux Grecs. Le devin Aristandre était à cheval tout contre lui, vêtu d'un manteau blanc, et ayant dessus sa tête une couronne d'or, qui lui montra à l'instant même de sa prière un aigle volant en l'air par-dessus sa tête, et dressant son vol justement contre les ennemis.

LXII. Cela assura grandement et remplit de merveilleuse hardiesse ceux qui le virent, et, en cette réjouissance, les hommes d'armes s'entredonnant courage les uns aux autres, commencèrent à se mettre au galop : le bataillon de gens de pied s'ébranla aussi après eux; mais avant que les premiers arrivassent à pouvoir choquer, les Barbares tournèrent le dos, et y eut là une grande chasse, poussant Alexandre les fuyans contre le milieu de leur bataille, là où était Darius en personne; car il l'aperçut de loin par-dessus les premiers rangs, tout au fond de la compagnie royale, parce qu'il était beau et grand personnage, monté dessus un haut chariot de bataille, lequel était

borné et environné de tous côtés de plusieurs troupes de gens de cheval, tous bien en point et rangés en belle ordonnance, pour attendre et recevoir l'ennemi. Mais quand ils aperçurent de près Alexandre si terrible, chassant à val de roupte les fuyans à travers ceux qui tenaient encore leurs rangs, cela les effraya de sorte qu'ils se débandèrent la plupart : mais les gens de bien et les plus vaillans hommes se firent tous tuer devant leur roi, et, en tombant les uns sur les autres, empêchèrent que l'on ne le pût promptement poursuivre : car étant portés par terre et tirant aux traits de la mort, encore embrassaient-ils les pieds des hommes et des chevaux. Adonc voyant Darius tous les maux et malheurs du monde devant ses yeux, et comme les bandes qu'il avait rangées au-devant de lui pour sa sauvegarde se renversaient toutes sur lui, de sorte qu'il n'y avait moyen de faire tirer avant son chariot ni le retourner en arrière, tant les roues étaient engagées et embarrassées entre des monceaux de corps morts, et que les chevaux aussi comme assiégés et presque cachés dans les tas de la déconfiture, se tourmentaient et sautaient de frayeur, tellement que le charton ne les pouvait plus guider ni conduire, il abandonna finalement son chariot, et quittant ses armes, monta dessus une jument qui naguère avait fait un poulain, et se sauva de vitesse : toutefois encore ne se fût-il pas sauvé, n'eût été que Parménion envoya derechef vers Alexandre le prier de le venir secourir, parce qu'il y avait encore en cet endroit

une grosse puissance ensemble qui ne faisait point semblant de reculer. Comment que ce soit, on blâme Parménion de s'être ce jour-là porté lâchement et froidement, fût ou parce que la vieillesse lui eût déjà diminué quelque chose de sa hardiesse, ou parce qu'il fût marri et qu'il portât quelque envie à la puissance d'Alexandre, qui devenait trop grande à son gré, ainsi que dit Callisthène : tant y a qu'Alexandre fut bien mal content de ce second renvoi, et n'en dit pas toutefois la cause véritable à ses gens; mais feignant qu'il voulait que l'on cessât de tuer, joint que la nuit approchait, il fit sonner la retraite, et s'achemina vers l'endroit de son armée qu'il croyait avoir de l'affaire : mais par le chemin il eut nouvelle qu'encore là avaient été ses ennemis défaits et qu'ils fuyaient de tous côtés à val de roupte.

LXIII. Cette bataille ayant eu telle issue, on pensa bien adonc que l'empire des Perses était entièrement ruiné, et Alexandre conséquemment devenu roi de toute l'Asie. Si en fit de somptueux et magnifiques sacrifices aux dieux, et donna à ses familiers de grandes richesses, terres, maisons et seigneureries ; et voulant aussi montrer sa libéralité aux Grecs, il leur écrivit qu'il voulait que toutes tyrannies fussent abolies en la Grèce, et que tous peuples grecs vécussent sous leurs lois en liberté : mais particulièrement il fit entendre à ceux de Platée qu'il voulait faire rebâtir leur ville, pour autant qu'anciennement leurs prédécesseurs avaient baillé et donné leur pays aux Grecs, pour

y combattre contre les Barbares pour la défense de la liberté commune de toute la Grèce, et envoya jusqu'en Italie à ceux de Crotone, partie du butin, pour honorer la mémoire de la vertu et bonne affection de Phaylus [1], leur citoyen, qui du tems des guerres médoises, comme les Grecs habitant en Italie eussent abandonné ceux de la vraie Grèce, parce qu'ils ne pensaient pas qu'ils se dussent jamais sauver, s'en alla avec un sien vaisseau qu'il arma et équipa à ses propres coûts et dépens, à Salamine, afin de se trouver à la bataille et être participant du commun péril des Grecs : tant était Alexandre affectionné ami de toute vertu, et désirait conserver la mémoire des beaux et louables faits.

LXIV. Au reste en allant par le pays de Babylone, qui se rendit incontinent tout à lui, il s'émerveilla fort quand il vit en la province d'Ecbatane le gouffre dont il sort continuellement de gros bouillons de feu comme d'une fontaine, et aussi la source du naphte [2] qui en jette si grande abondance qu'elle en fait comme un lac. Ce naphte est une matière qui ressemble proprement au bi-

[1] Il est fait mention de ce Phaylus dans la 5e scène du 1er acte des Acharniens d'Aristophane. Il sautait cinquante-cinq pieds et lançait le disque à quatre-vingt-quinze. V.

[2] Le naphte est un bitume, ou une huile très-fluide. Il y en a de plus ou moins coloré, comme il s'en trouve qui a la légèreté, la blancheur et la limpidité de l'esprit-de-vin ; tel était le naphte de Babylone et d'Ecbatane, tel est encore le naphte dont parle Kempfer comme témoin oculaire. « Cette huile, ajoute Kempfer, exhale une « vapeur si subtile, qu'il suffit d'y présenter la flamme d'une lampe « pour y mettre le feu. » Darcet.

tume : mais il est si prompt et si facile à allumer, que, sans toucher à la flamme, par la seule lueur qui sort du feu il s'enflamme, et enflamme aussi l'air qui est entre deux, laquelle nature les Barbares du pays voulant faire voir et donner à entendre à Alexandre, arrosèrent de gouttes de cette liqueur la rue par laquelle l'on allait au logis d'Alexandre en Babylone, puis aux deux bouts de la rue approchèrent des flambeaux de ces gouttes de naphte, dont ils avaient aspergé les deux côtés de la rue, parce que l'air commençait déjà à s'obscurcir sur la nuit, et s'étant les premières gouttes subitement allumées, il n'y eut point d'intervalle de tems sensible que tout le demeurant ne fût aussitôt enflammé en un moment, et que le feu n'eût aussitôt gagné depuis un bout jusqu'à l'autre, de sorte que toute la rue en fut éclairée d'un feu continué.

LXV. Or y avait-il un Athénophane natif d'Athènes, qui servait le roi au bain de lui frotter et oindre et nettoyer le corps quand il s'étuvait, et aussi ensemble de lui réjouir l'esprit de quelque joyeux entretien et de quelque honnête passe-tems. Cettui avisant un jour dans l'étuve un jeune page nommé Stéphanus auprès d'Alexandre, chétif à merveilles et laid de visage, mais chantant fort plaisamment, dit au roi : « Veux-tu, sire, que « nous éprouvions la vertu de cette matière de « naphte sur Stéphanus? car si le feu se prend à « lui et qu'il ne s'éteigne point, je dirai lors que « sa force sera certainement grande et invincible. »

Le page s'offrit fort volontiers à en souffrir la preuve sur sa personne : mais ainsi comme l'on l'en frottait, au toucher seulement il jeta incontinent une si grande flamme, et fut tout le corps du page en un moment pris de tant de feu, qu'Alexandre s'en trouva en extrême peine et perplexité, et n'eût été que de bonne aventure il se trouva dans l'étuve plusieurs ayant en leurs mains des vaisseaux pleins d'eau pour le bain, jamais on n'eût pu secourir le page à tems, que le feu ne l'eût brûlé et suffoqué devant, encore eurent-ils beaucoup d'affaire à l'éteindre, et en demeura le page fort malade. Ce n'est donc pas sans apparence que quelques-uns, voulant que la fable de Médée ait été chose véritable, disent que la drogue dont elle frotta la couronne et le voile qu'elle donna à la fille de Créon, comme il est tant mentionné par les tragédies, fût cette liqueur de naphte, parce que ni la couronne ni le voile ne pouvaient jeter le feu d'eux-mêmes, ni ne s'y était pas le feu allumé non plus de soi-même : mais y étant l'aptitude de s'enflammer apposée par ce frottement de naphte, l'attrait de la flamme en fut si prompt et si soudain, que l'on ne s'en aperçut point à l'œil : car les rayons et les fluxions qui sortent du feu quand ils viennent de loin, jettent aux autres corps la lumière et la chaleur seulement ; mais à ceux qui ont en eux une siccité venteuse, ou une humeur grasse et gluante s'unissant ensemble, et ne cherchant de leur nature qu'à s'allumer et faire feu, ils altèrent facilement et

enflamment la matière qu'ils y trouvent préparée.

LXVI. Mais on est en doute comment il s'engendre [1] ou si plutôt cette matière liquide, et cette humeur-là, qui s'enflamme ainsi facilement, sourd et coule de la terre qui a la nature grasse et preste à faire feu : car tout le pays d'alentour de Babylone est fort ardent, de manière que bien souvent les grains d'orge emmi l'aire sautent et pétillent bien souvent contremont, comme si la terre par la véhémence de l'inflammation eût un pouls haut qui les fit ainsi sauteler, et les hommes aux grandes chaleurs d'été y dorment sur des grands sacs de cuir pleins d'eau fraîche. Harpalus, qu'Alexandre y laissa pour son lieutenant et gouverneur du pays, désirant y orner et embellir les jardins du palais-royal, et les allées d'iceux, de toutes les plantes de la Grèce, vint bien à bout d'y édifier toutes les autres, excepté le lierre seulement que la terre ne voulut jamais endurer, mais le fit toujours mourir, parce qu'il ne pouvait endurer la température d'icelle qui était ardente, et le lierre de sa nature aime l'air et le pays froid. Ces digressions-là sont un peu hors de propos : mais à l'aventure ne seront-elles point ennuyeuses aux lecteurs, quelque difficiles qu'ils soient, pourvu qu'elles ne soient pas trop longues.

LXVII. Au surplus Alexandre s'étant emparé de la ville de Suse, trouva dans le château qua-

[1] En cet endroit défaillent quelques lignes en l'original grec. A.

rante mille talens[1] en or et argent monnoyé, sans une quantité inestimable d'autres riches et précieux meubles, entre lesquels on dit qu'il se trouva trois cent mille livres pesant de pourpre hermionique[2], que l'on y avait amassée et serrée en l'espace de deux cents ans, il ne s'en fallait que dix, et néanmoins retenait encore la vivacité de sa couleur aussi gaie, comme si elle eût été toute fraîche : et dit-on que la cause pourquoi elle s'était ainsi bien conservée venait de ce que la teinture en avait été faite avec du miel, pour les laines qui déjà auparavant étaient teintes en rouge, et avec de l'huile blanche pour les laines blanches : car on en voit de celles-là teintes d'aussi long-tems, qui tiennent encore la vigueur de leur lustre nette et reluisante. Dinon[3] écrit davantage que ces rois de Perse faisaient venir de l'eau des rivières du Nil et du Danube, laquelle ils faisaient serrer avec leurs autres trésors par une magnificence,

[1] Vingt-quatre millions d'or. A. — 186,750,000 livres de notre monnaie. B.

[2] Il semble qu'il entende, de laines teintes en pourpre, et la meilleure qui se trouvât en Europe était celle d'Hermione, ville de la Laconie. A. — Hermione n'était point dans la Laconie, mais dans l'Argolide, entre les golfes Argolique et Saronique. Mais ce n'est pas la pourpre d'Hermione dont Pline parle, c'est celle de la Laconie, qu'il vante en plusieurs endroits, et on peut juger par la dix-huitième ode du second livre d'Horace à quel point elle était estimée à Rome. B.

[3] Père de Clitarque, qui accompagna Alexandre dans ses expéditions, et qui écrivit l'histoire de ce conquérant. Ainsi Dinon vivait du tems d'Ochus, roi de Perse. Cornélius Népos suivait son autorité dans ce qui concernait la Perse. Cependant on voit par Pline, liv. x, relativement aux Sirènes, que son ouvrage n'était pas sans mélange de fables. B.

comme pour confirmer par là la grandeur de leur empire, et montrer qu'ils étaient seigneurs du monde.

LXVIII. Mais ayant le pays de la Perse les entrées et avenues malaisées, tant parce qu'il est de soi âpre, comme aussi parce que les passages étaient gardés par les meilleurs hommes de la Perse, à cause que le roi Darius fuyant de la bataille s'y était retiré, il y eut un homme parlant la langue grecque et persienne, né d'un père natif de la Lycie, et d'une mère persienne, qui conduisit Alexandre au-dedans par un détour et circuit de chemin, qui ne fut pas trop long, suivant ce qui autrefois avait été prédit par la prophétesse Pythie, étant Alexandre encore en son enfance, qu'il y aurait un Lycien qui le guiderait et conduirait à l'encontre des Perses. Si fut fait dans le pays grande occision des prisonniers que l'on y prit: car Alexandre lui-même écrit que pensant que cela dût servir à ses affaires, il commanda que l'on mît les hommes à l'épée. L'on tient qu'il y trouva tout autant d'or et d'argent monnayé comme il avait fait en la cité de Suse, qui fut emporté avec le reste des précieux meubles, et toute la chevance royale (trésor), par dix mille paires de mulets, et cinq mille chameaux. Mais en entrant dans le château de la cité capitale de Perse, Alexandre avisa d'aventure une grande image de Xerxès, laquelle avait été, sans y penser, abattue en terre par la multitude des soudards qui se jetaient à la foule dedans: si s'arrêta tout court,

et parlant à elle comme si elle eût eu sens et vie, dit: « Je ne sais si je dois passer outre sans te faire « redresser, pour la guerre que tu fis jadis aux « Grecs, ou si je te dois faire relever pour le re- « gard de ta magnanimité et de tes autres vertus. » Finalement après avoir demeuré long-tems à penser en lui-même sans mot dire, il passa outre, et voulant refaire un peu son armée qui était lasse et travaillée, mêmement qu'il était lors la saison d'hiver, il y séjourna quatre mois tout entiers. Là où l'on dit que la première fois qu'il s'assit sur le trône royal sous un ciel d'or, Démarate Corinthien, qui lui portait amitié et bienveillance héréditaire, commencée dès le tems de Philippe son père, se prit à pleurer de joie en bon vieillard comme il était, disant que les Grecs auparavant décédés étaient bien privés d'un fort grand plaisir, de n'avoir pas eu cet heur, que de voir Alexandre assis sur le trône royal de Xerxès.

LXIX. Et depuis ainsi comme il se préparait pour aller encore après Darius, il se mit un jour à faire bonne chère, et à se récréer en un festin où l'on le convia avec ses mignons, si privément, que les concubines mêmes de ses familiers furent au banquet avec leurs amis, entre lesquelles la plus renommée était Thaïs, native du pays de l'Attique, étant l'amie de Ptolémée, qui après le trépas d'Alexandre fut roi d'Égypte. Cette Thaïs, partie louant Alexandre dextrement, et partie se jouant avec lui à la table, s'avança de lui entamer un

propos bien convenable au naturel affété de son pays, mais bien de plus grande conséquence qu'il ne lui appartenait, disant que ce jour-là elle se sentait bien largement à son gré récompensée des travaux qu'elle avait soufferts à aller errant çà et là par tous les pays de l'Asie en suivant son armée, quand elle avait eu cette grace et cet heur de jouer à son plaisir dans le superbe palais royal des grands rois de Perse: mais qu'encore prendrait-elle bien plus grand plaisir à brûler, par manière de passe-tems et de feu de joie, la maison de Xerxès qui avait brûlé la ville d'Athènes, en y mettant elle-même le feu en la présence et devant les yeux d'un tel prince comme Alexandre, à cette fin que l'on pût dire au tems à venir que les femmes suivant son camp avaient plus magnifiquement vengé la Grèce des maux que les Perses lui avaient faits par le passé, que n'avaient jamais fait tous les capitaines grecs qui furent oncques ni par terre ni par mer. Elle n'eut pas sitôt achevé ce propos que les mignons d'Alexandre y assistant se prirent incontinent à battre des mains et à mener grand bruit de joie, disant que c'était le mieux dit du monde, et incitant le roi à le faire. Alexandre, se laissant aller à leurs instigations, se jeta en pieds, et prenant un chapeau de fleurs sur sa tête et une torche ardente en sa main, marcha lui-même le premier: ses mignons allèrent après tout de même, criant et dansant tout à l'entour du château. Les autres Macédoniens qui en sentirent le vent, y accoururent aussi incontinent avec

torches et flambeaux tous ardens en rang de réjouissance parce qu'ils faisaient leur compte que cela était signe qu'Alexandre pensait de s'en retourner en son pays, non pas faire sa demeurance entre les Barbares, puisqu'il brûlait et gâtait ainsi le château royal. Voilà comme l'on tient qu'il fut ars et brûlé : toutefois il y en a qui disent que ce ne fut pas de cette sorte, par manière de jeu, mais par délibération du conseil : comment que ce soit, c'est bien chose confessée de tous qu'il s'en repentit sur l'heure même, et qu'il commanda que l'on éteignît le feu.

LXX. Mais étant de sa nature libéral, et aimant à donner, cette volonté lui crut encore davantage à mesure que ses affaires allèrent prospérant, et si accompagnait les présens qu'il faisait d'une chair gaie, et d'une caresse qui les rendait encore beaucoup plus agréables. De quoi je veux en cet endroit réciter quelque peu d'exemples : Ariston, qui était colonel des Péoniens, ayant occis un des ennemis, et lui en montrant la tête, lui dit : « Sire, un « tel présent en notre pays se récompense d'une « coupe d'or. » Alexandre en se riant lui répondit : « Oui bien d'une coupe vide : mais j'en bois à toi « dans cette-ci pleine de bon vin, que je te donne. » Une autre fois il trouva un pauvre homme macédonien, qui menait un mulet chargé de l'or du roi, et comme le mulet se trouvât si las et recru qu'il ne pouvait plus se soutenir, le muletier macédonien chargea la somme sur ses épaules, et la porta lui-même un espace du chemin; mais à la fin il

s'en trouva si chargé, qu'il voulait mettre son fardeau en terre : ce que voyant, Alexandre demanda que c'était, et l'ayant entendu, lui dit : « Ne te lasse « point, et fais tant que tu le portes encore jus- « qu'en ta tente, car je te le donne. » Bref il savait plus mauvais gré à ceux qui ne voulaient point prendre de lui, qu'à ceux qui lui demandaient : comme il écrivit à Phocion, qu'il ne le tiendrait plus pour un de ses amis, s'il refusait les présens qu'il lui faisait. Il n'avait d'aventure rien donné à un jeune garçon qui se nommait Sérapion, lequel servait de jeter la balle à ceux qui jouaient, non pour autre cause, que parce qu'il ne lui demandait rien. Parquoi un jour que le roi y vint pour jouer, ce garçon jeta toujours la balle aux autres qui jouaient avec lui, et à lui non : tellement que le roi à la fin lui dit : « Et à moi, ne me donnes-tu « point? » « Non, répondit-il, sire, parce que tu « ne demandes point. » Alexandre entendit incontinent ce qu'il voulait dire, et s'en prenant à rire, lui fit depuis beaucoup de bien. Il y avait à sa suite un nommé Protéas, homme plaisant, qui rencontrait (racontait) fort plaisamment, et de bonne grace, en compagnie : il advint qu'Alexandre pour quelque occasion fut courroucé à lui : parquoi ses amis se mirent à prier et intercéder pour lui, à ce qu'il lui voulût pardonner, et lui-même étant présent, lui requit aussi pardon, ayant les larmes aux yeux. Alexandre dit qu'il lui pardonnait, et le plaisant lui répliqua : « Donne-m'en donc, sire, « quelque sûreté premièrement, si tu veux que je

« m'en assure: » il commanda sur l'heure qu'on lui donnât cinq talens [1].

LXXI. Quant aux biens qu'il donnait, et aux richesses qu'il départait à ses familiers, et à ceux qui étaient de la garde de son corps, on peut évidemment connaître qu'ils étaient fort grands par une lettre missive que sa mère Olympias lui en écrivît un jour, où il y a ces propres termes: « Je « suis bien d'avis que tu fasses autrement des biens « à tes familiers amis, et que tu les tiennes en hon« neur auprès de toi : mais tu les fais égaux aux « grands rois, et leur donnes les moyens de faire « beaucoup d'amis en te les ôtant à toi-même. » Et comme sa mère lui en écrivît souvent de semblables à ce même propos, il les gardait secrètement sans les communiquer à personne, sinon un jour, que comme il en ouvrit une, Éphestion, qui se trouva présent, s'approcha, ainsi qu'il avait accoutumé, et la lut avec lui : Alexandre ne l'en engarda point, mais après qu'il eut achevé de la lire, il tira de son doigt l'anneau duquel il scellait et cachetait ses lettres, et en mit le cachet contre la bouche d'Éphestion. Il donna au fils de Mazée, qui était le plus grand personnage que Darius eût autour de lui, un second gouvernement, outre celui qu'il avait auparavant, encore plus grand que le premier. Le jeune seigneur le refusa, disant : « Comment, sire, par « ci-devant il n'y avait qu'un Darius, et tu fais « maintenant plusieurs Alexandres. » Il donna aussi à Parménion la maison de Bagoas, là où l'on dit

[1] Trois mille écus. A. — 23,342 livres de notre monnaie. B.

qu'il se trouva de meubles susians seulement, pour mille talens [1]. Il manda à Antipater qu'il prît des gardes pour la sûreté de sa personne, à cause qu'il avait des ennemis et malveillans qui le guettaient. Aussi donna-t-il et envoya plusieurs beaux et grands présens à sa mère : mais il lui manda qu'elle ne se mêlât point autrement plus avant de ses affaires, et qu'elle n'entreprît point l'état d'un capitaine : de quoi elle s'étant courroucée, il supporta patiemment l'âpreté de son courroux. Et comme Antipater un jour lui eût écrit une longue lettre à l'encontre d'elle, après l'avoir toute lue, il dit : « Antipater n'entend pas qu'une seule larme « de mère efface dix mille telles lettres. »

LXXII Au reste, s'étant aperçu que ceux qui avaient accès autour de lui étaient devenus par trop dissolus et désordonnés en délices, et superflus en dépense, de manière qu'un Agnon, Téïen [2], portait de petits clous d'argent à ses pantoufles, et que Léonatus faisait porter parmi son bagage la charge de plusieurs chameaux de poudre d'Égypte, pour s'en servir seulement quand il jouait à la lutte et autres tels exercices de la personne, et que l'on traînait aussi après Philotas des toiles pour la chasse de douze mille cinq cents pas de long, et qu'il y en avait qui usaient de précieux parfums et de senteurs liquides quand ils s'étu-

[1] Soixante mille écus. A. — 4,668,775 livres de notre monnaie. B.

[2] De Téos, ville d'Ionié, vis-à-vis l'île de Chio : c'est la patrie d'Anacréon. B.

vaient et baignaient, plus qu'il n'y en avait qui se frottassent d'huile simple seulement, et qu'ils menaient des valets de chambre délicats pour les étriller et frotter dans le bain, et pour faire mollement leurs lits, il les en reprit doucement et sagement, en leur disant: « Qu'il s'émerveillait « comment, eux qui avaient combattu tant de fois « et en si grosses batailles, ne se souvenaient pas « que ceux qui travaillent dorment plus souefve- « ment et de meilleur somme que ceux qui ne tra- « vaillent point, et comment ils n'apercevaient pas, « en conférant leur manière de vivre avec celle des « Perses, que le vivre en délices est chose servile, « et le travailler chose royale. Et comment pren- « drait la peine de panser lui-même son cheval, ou « de fourbir sa lance et son armet, celui qui par « délicate paresse dédaigne ou désaccoutume d'em- « ployer ses mains à frotter son propre corps? Ne « savez-vous pas que le comble de notre victoire « consiste à ne faire pas ce que faisaient ceux que « nous avons vaincus et défaits? » Et pour les convier par son exemple à travailler, il prenait encore plus de peine que jamais à la guerre et à la chasse, et se hasardait à tout péril plus aventureusement qu'il n'avait oncques fait: tellement qu'un ambassadeur lacédémonien, s'étant trouvé présent à lui voir combattre et défaire un grand lion, lui dit: « Tu as certainement bien combattu contre ce lion, « sire, à qui demeurerait le roi. » Cratère fit depuis mettre cette chasse au temple d'Apollon en Delphes, où sont les images du lion, des chiens, et

du roi combattant le lion, et de lui-même qui y survint au secours, étant toutes lesdites images de cuivre, les unes faites de la main de Lysippe, et les autres de Léocharès.

LXXIII. Ainsi donc Alexandre, tant pour exercer sa personne à la vertu, que pour inciter ses gens à faire de même, s'exposait à tels hasards : mais ses familiers, pour les grands biens et grandes richesses dont ils étaient gorgés, voulaient vivre en délices sans plus se travailler, et leur grevait d'aller davantage errant par le monde d'une guerre en une autre : à raison de quoi ils commençaient peu à peu à le blâmer et à dire mal de lui : ce que du commencement Alexandre supporta doucement, disant que c'était chose digne d'un roi, souffrir d'être blâmé, et ouïr mal pour faire bien ; toutefois les moindres démonstrations qu'il faisait à ses amis témoignaient une amitié cordiale, et un honneur grand qu'il leur portait, de quoi je veux en cet endroit mettre quelques exemples : Peucestas ayant été mordu d'un ours, l'écrivit à ses autres amis et ne lui en manda rien. Alexandre n'en fut pas content, et lui écrivit : « A tout le moins mande-« moi comment tu te portes maintenant, et si au-« cuns de ceux qui chassaient avec toi t'ont point « abandonné au besoin, afin qu'ils en soient pu-« nis. » Étant Éphestion absent de sa cour pour quelques affaires, il lui écrivit, qu'ainsi comme ils s'ébattaient à combattre une bête, qui s'appelle ichneumon [1], Cratère s'était de male fortune ren-

[1] Petit animal fort commun en Égypte, et célèbre par ses guerres

contré au-devant du javelot de Perdiccas, et en avait été blessé en toutes les deux cuisses. Peucestas étant échappé d'une grosse maladie, il en écrivit à Alexippus, le médecin qui l'avait pansé, en le remerciant. Étant Cratère malade, il eut quelques visions une nuit, à raison desquelles il fit certains sacrifices pour le recouvrement de sa santé, et lui manda qu'il en fît aussi : et comme le médecin Pausanias lui voulût donner une médecine d'ellébore, il lui écrivit des lettres, par lesquelles il lui fit entendre la peine où il en était, et l'admonesta qu'il regardât bien soigneusement comment il userait de cette médécine. Il fit mettre en prison Éphialte et Cissus, qui lui allèrent les premiers dénoncer la fuite et retraite d'Harpalus, comme l'accusant à tort et faussement. Ayant commandé que l'on fît un rôle des vieilles gens et des indisposés et malades, pour les renvoyer au pays en leurs maisons, il y eut un Euryloque Égéien qui se fit enrôler entre les malades, et depuis fut trouvé qu'il n'avait point de mal, et confessa qu'il l'avait fait seulement pour suivre une jeune femme nommée Télésippe, dont il était amoureux, qui s'en retournait aux pays bas devers la mer. Alexandre demanda de quelle condition était cette femme : il lui fut répondu que c'était une courtisane de condition libre. Adonc, « Je désire, dit-il à Euriloque, « favoriser ton amour, toutefois de l'arrêter par

contre le crocodile ; non-seulement il dévore leurs œufs, mais il attaque encore avec courage les petits crocodiles, dont il sait venir à bout en les prenant par le cou.

« force, je ne puis : mais avise de faire en sorte « par dons, ou par bonnes paroles, qu'elle soit « contente de demeurer, puisqu'elle est de condi- « tion libre. »

LXXIV. C'est chose merveilleuse comment il prenait la peine d'écrire pour ses amis, jusqu'à de si petites choses qu'il faisait, comme quand il écrivit en Cilicie pour un serviteur de Séleucus qui s'en était fui d'avec son maître, commandant que l'on fît diligence pour le chercher. Et par une autre missive, il loue Peucestas de ce qu'il avait fait arrêter et prendre Nicon, un esclave de Cratère : et à Mégabyse, touchant un autre serf qui s'en était fui en la franchise d'un temple, il lui commande aussi par lettres de tâcher à l'en faire sortir pour lui mettre la main sur le collet, mais autrement de ne lui toucher point. Et dit-on qu'au commencement, quand il séait en jugement pour ouïr plaider quelques causes criminelles, pendant que l'accusateur déduisait le fait de son accusation, il tenait toujours l'une de ses oreilles close avec la main, afin de la contregarder pure, et non prévenue d'aucune calomnieuse impression, pour ouïr les défenses et justifications de l'accusé. Mais depuis, la multitude des accusations que l'on proposa devant lui l'irrita et le rendit âpre, jusqu'à lui faire croire les fausses pour le grand nombre qu'il en trouva de vraies : mais ce qui plus le faisait sortir hors de soi-même, était quand il entendait que l'on avait médit de lui, et était adonc cruel sans vouloir pardonner en façon quelconque, comme

celui qui aimait mieux la gloire que l'empire, ni que sa propre vie.

LXXV. Au demeurant, il se remit lors en chemin pour aller après Darius, pensant qu'il dût encore combattre : mais entendant comme Bessus l'avait pris, adonc il donna congé aux Thessaliens de s'en retourner en leurs maisons après leur avoir fait don de deux mille talens[1] outre leur solde et leur paie ordinaire : mais en cette poursuite de Darius, qui fut longue, laborieuse et pénible, parce qu'en onze jours il fit bien à cheval environ deux cent six lieues[2], tellement que pour la plupart ses gens étaient si las et si recrus, qu'ils n'en pouvaient plus, mêmement à faute d'eau, il trouva un jour quelques Macédoniens qui portaient dessus des mulets des peaux de chèvre pleines d'eau, qu'ils venaient de quérir d'une rivière, et voyant qu'Alexandre mourait de soif, étant déjà environ le midi, ils coururent vitement à lui, et lui présentèrent de l'eau pour boire dans un armet : il leur demanda à qui ils portaient cette eau, et ils lui répondirent qu'ils la portaient à leurs enfans : « Mais pourvu que tu vives, sire, nous pourrons « bien toujours refaire d'autres enfans, si nous « perdons ceux-ci. » Ayant ouï ces paroles il prit l'armet, et regardant autour de lui, que tous les hommes d'armes qui l'avaient suivi étendaient le cou pour

[1] Douze cent mille écus. A. — 9,337,500 livres de notre monnaie. B.

[2] Dans le grec, trois mille trois cents stades, qui font 137 lieues et demie, à 24 stades par lieue. B.

voir cette eau, il la rendit à ceux qui la lui avaient présentée, en les remerciant, sans en boire: « Car « si je bois seul, ceux-ci, dit-il, perdront tout « courage. » Et adonc eux voyant la gentillesse de son courage, lui crièrent tout haut qu'il les menât hardiment : et quant et quant se prirent à fouetter leurs chevaux, disant qu'ils n'étaient plus las, et qu'ils n'avaient plus de soif, mais qui plus est qu'ils ne pensaient pas être mortels, tant comme ils auraient un tel roi.

LXXVI. Si était bien la bonne volonté de le suivre égale en tous, mais toutefois il n'y en eut que soixante seulement qui donnassent quant et lui jusque dans le camp des ennemis, là où passant par-dessus force or et argent qui gisait répandu emmi la place, et tirant outre plusieurs chariots pleins de femmes et d'enfans, qu'ils trouvaient emmi les champs, fuyant çà et là à l'aventure, sans chartier qui les conduisît, ils coururent à bride abattue jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les premiers fuyans, pensant bien que Darius y devait être, et firent tant qu'ils le trouvèrent à la fin à grande peine étendu dessus un chariot, ayant le corps tout percé de plusieurs coups de dards et de javelots, que l'on lui avait donnés: et étant bien près de rendre l'esprit, ce néanmoins encore demanda-t-il à boire, et but de l'eau fraîche que lui bailla Polystrate, auquel après avoir bu il dit: « Cettui est le dernier de mes malheurs, mon ami, « qu'ayant reçu ce plaisir de toi, je n'ai pas moyen « de te le rendre: mais Alexandre t'en donnera la

« récompense, et les dieux à Alexandre de la bonté,
« douceur et humanité dont il a usé envers ma
« mère, ma femme et mes enfans, en la main du-
« quel je te prie que tu touches pour moi. » En disant ces dernières paroles, il prit la main de Polystrate et rendit l'ame tout aussitôt [1]. Alexandre y survint incontinent après, et montra évidemment qu'il lui déplaisait fort de sa fortune, et détachant son manteau, le jeta dessus le corps, et l'en enveloppa. Depuis ayant trouvé moyen d'avoir Bessus entre ses mains, il le fit démembrer avec deux arbres hauts et droits, qu'il fit courber l'un devers l'autre, et attacher à chacun une partie du corps, puis les laisser retourner en leur naturel par telle impétuosité, que chacun en emporta sa pièce.

LXXVII. Mais pour lors ayant fait ensevelir et embaumer royalement le corps de Darius, il l'envoya à sa mère, et reçut au nombre de ses amis son frère Exathères [2]: puis avec la fleur de son armée, descendit au pays des Hyrcaniens [3], là où il vit le gouffre de la mer Caspienne, qui ne lui sembla pas moindre que celui de la mer de Pont: mais bien en est l'eau plus douce que celle des autres mers. Si ne put rien trouver ni savoir de certain que c'était, ni dont elle venait: mais ce qui lui en sembla plus approchant de la vérité, est

[1] Darius était âgé de 50 ans, et en avait régné six.

[2] Axathrès, suivant Quinte-Curce et Diodore de Sicile. B.

[3] Aujourd'hui le *Chilan* ou *Ghilan*, charmante province de Perse où le printems le plus délicieux règne une grande partie de l'année.

que ce soit un regorgement des marais Méotides. Et toutefois les anciens philosophes naturels semblent en avoir su la vérité : car plusieurs ans devant le voyage et les conquêtes d'Alexandre, ils ont écrit que des quatre principaux gouffres de mer qui viennent de l'Océan, et entrent au dedans des terres, le plus septentrional est celui de la mer Caspienne, qu'ils appellent aussi la mer Hyrcanienne : mais en passant par ce pays-là, il y eut quelques Barbares qui au dépourvu se ruèrent sur ceux qui menaient Bucéphale, le cheval de bataille d'Alexandre, et le prirent, de quoi il fut si despit (dépité) qu'il envoya dénoncer par un hérault à ceux du pays, qu'il mettrait tout à l'épée, jusqu'aux femmes et aux petits enfans, s'ils ne lui faisaient ramener son cheval : et comme ils le lui eussent ramené, et, qui plus est, livré leurs villes et leurs places entre ses mains, il les traita tous humainement, et si paya davantage la rançon de son cheval à ceux qui le lui ramenèrent.

LXXVIII. Au partir de là, il entra en la province Parthienne, là où se trouvant de loisir il commença à se vêtir à la mode des Barbares, soit ou qu'il se voulût accoutumer aux mœurs et façons de faire du pays, estimant qu'il ne pourrait avoir meilleur moyen de gagner les cœurs des hommes qu'en s'accoutumant à leurs manières de vivre, ou bien qu'il le fît pour sonder et tenter les cœurs des Macédoniens, afin de savoir comment ils prendraient l'usance qu'il voulait introduire de l'adoration, c'est-à-dire, de faire la révérence et s'incli-

ner devant le roi, en les accoutumant ainsi petit à petit à supporter la mutation et le changement de sa manière de vivre, combien que du premier coup il ne prît pas l'accoutrement des Médois, qui était par trop étrange et de tout point barbaresque : car il ne porta point de braguesque (pantalon), ni la robe traînante en terre, ni le haut chapeau pointu, mais prit un habit moyen entre celui des Médois et celui des Perses, plus modeste que celui-là, et plus pompeux que cettui-ci ; encore du commencement ne le porta-t-il que quand il avait à parler à quelques Barbares, ou en son privé entre ses familiers amis; mais depuis il se montra au peuple en public avec cet accoutrement en allant par les champs, ou bien en donnant audience publiquement, qui fut chose bien déplaisante aux Macédoniens : mais ils avaient sa vertu en si grande admiration, qu'ils estimaient être raisonnable qu'on lui concédât qu'il pût faire aucunes choses pour son plaisir et sa fantaisie : car outre les autres heurts (blessures) qu'il avait eus auparavant, il avait naguère reçu un coup de flèche qui lui avait rompu l'os de la jambe, et une autre fois avait aussi reçu un coup de pierre sur le chignon du cou, dont il tomba en un éblouissement de la vue qui lui dura bien long-tems, et néanmoins ne laissait pas pour tout cela de s'exposer encore à tous périls sans en rien s'épargner, car il passa encore la rivière de Orexartes [1], qu'il estimait être le Tanaïs, et ayant

[1] Ce fleuve prend sa source sur le Caucase, et porte ses eaux dans la mer Caspienne.

défait en bataille rangée les Scythes, les chassa battant plus de cinq grandes lieues, quoiqu'il fût travaillé d'un flux de ventre.

LXXIX. Ce fut là où l'on dit que la reine des Amazones le vint trouver; car ainsi l'a écrit la plupart des historiens, comme Clitarque, Polycrite, Onésicrite, Antigène et Hister: mais Charès le rapporteur, et Ptolémée, Anticlide, et Philon le Thébain, Philippe le rapporteur [1], et outre ceux-là Hécate Éréthrien, Philippe Chalcidien et Duris le Samien, disent que c'est chose controuvée et faite à plaisir, et semble qu'Alexandre même leur en porte témoignage: car écrivant toutes choses par le menu à Antipater, selon qu'elles passaient, il lui mande bien que le roi de la Scythie lui voulait bailler sa fille en mariage, mais il ne fait aucune mention d'Amazones: et dit-on que long-tems depuis Onésicrite lut à Lysimaque, qui était déjà roi, le quatrième livre de son histoire, là où ce conte-là de l'Amazone est écrit, et que Lysimaque en se souriant lui dit: « Et où étais-je donc en ce « tems-là? » Mais quant à cela, ni pour le croire on n'aura déjà Alexandre en plus grande réputation, ni pour le décroire en moindre estime.

LXXX. Au reste, craignant que les Macédoniens,

[1] Il y a ici dans le grec une faute de copie occasionée par la ressemblance des noms. Ce Philippe est un historien dont l'époque n'est pas connue. Il a écrit sur l'histoire de la Carie, sa patrie; car il était de la ville de Théangèle, à cause de quoi Plutarque l'appelle Théangélien, nom que les copistes ont changé en celui d'Isangèle, épithète donnée deux lignes plus haut à Charès, et qui désigne auprès des rois la fonction d'introducteur. B. — Amyot a traduit rapporteur, ce qui est ridicule. D.

ennuyés de cette longue guerre, ne voulussent plus passer outre, il laissa derrière le demeurant du peuple de son armée, et prit seulement vingt mille hommes de pied, et trois mille chevaux, qui étaient la fleur de tout son exercite, avec lesquels il entra dans le pays de l'Hyrcanie, et là leur fit une harangue, en laquelle il leur remontra que les nations barbares de l'Asie ne les avaient vus qu'en songe, par manière de dire, et que s'ils se retiraient en Macédoine, n'ayant que seulement ému, et non de tout point subjugué et dompté l'Asie, les peuples irrités leur courraient sus à leur retour, ni plus ni moins qu'à des femmes : toutefois qu'il donnait bien congé de s'en aller à ceux qui se voudraient retirer, en protestant néanmoins à l'encontre de ceux qui s'en iraient, qu'ils l'auraient abandonné au besoin, lui, ses amis et ceux qui auraient si bon cœur que de le vouloir suivre en une si glorieuse intention de vouloir soumettre toute la terre habitable à l'empire des Macédoniens. Cela est ainsi couché, et presque en mêmes termes, dans l'épître qu'Alexandre en écrit à Antipater, là où il met davantage que, leur ayant tenu ce propos, ils se prirent à crier tout haut qu'il les menât en tel quartier du monde qu'il voudrait. Quand ceux-là eurent donné leur consentement à son épreuve, il fut puis après facile de gagner le reste du peuple, qui suivit aisément l'exemple des principaux.

LXXXI. Parquoi il se conforma adonc encore davantage en sa manière de vivre aux mœurs de ceux du pays, et réciproquement aussi les mœurs

de ceux du pays à ceux de la Macédoine, ayant opinion que, moyennant ce mélange et cette communication de façons de faire, les choses s'entretiendraient mieux en bonne paix, union et concorde par amitié que par force, quand il serait loin des pays de la Perse. A l'occasion de quoi il fit choisir trente mille enfans du pays, auxquels il fit apprendre les lettres grecques, et les nourrir et dresser aux armes à la discipline macédonienne, ordonnant plusieurs maîtres pour les instruire en l'une et en l'autre. Quant au mariage de Roxane, il fut bien fait par amourettes, parce qu'il en devint amoureux en un festin [1] où il la vit, et la trouva belle à son gré et de bonne prise; mais si vint-il aussi à propos pour le bien de ses affaires que s'il eût été fait par mûre délibération de conseil: car les Barbares en prirent assurance de lui davantage, quand ils virent qu'il contractait alliance de mariage avec eux, et l'en aimèrent beaucoup mieux que devant, quand ils considérèrent en eux-mêmes que, s'étant auparavant toujours montré fort continent en telles choses, encore n'avait-il point voulu toucher cette jeune dame, de l'amour de laquelle seule il s'était trouvé vaincu, sinon en légitime mariage.

LXXXII. Et lui, considérant que des deux qu'il aimait plus chèrement, Éphestion trouvait bon ce

[1] *Chez le satrape Cohortanus.* Une faute grave dans le texte a embarrassé Amyot, qui a passé ces mots, ne les comprenant pas. Un manuscrit porte *en Cortanou;* Dacier a cru qu'on ne pouvait rien tirer de ces mots. Mais on lit dans Quinte-Curce, livre VIII, que l'entrevue d'Alexandre et de Roxane eut lieu dans le palais du satrape Cohortanus: ce qui est évidemment le mot à rétablir ici. V.

qu'il en faisait en cela, et qu'il s'accoutrait comme lui, mais que Cratère au contraire retenait toujours les façons de faire de son pays, il traitait d'affaires, et négociait avec les Barbares par l'entremise de celui-là, avec les Grecs et les Macédoniens par l'entremise de celui-ci; en somme, il aimait plus l'un, et honorait plus l'autre, estimant et disant qu'Éphestion aimait Alexandre, et Cratère aimait le roi. Au moyen de quoi ces deux personnages ne se voulaient point de bien l'un à l'autre au fond de leurs cœurs, mais entraient souvent en querelle, tellement qu'une fois en Indie ils en vinrent jusqu'à mettre la main aux armes, et à dégainer l'un contre l'autre, et y accouraient déjà leurs amis au secours d'une part et d'autre: mais Alexandre y alla aussi, qui, en public devant tout le monde, tança fort Éphestion, l'appelant fou et insensé, de ne connaître pas que qui lui ôterait Alexandre, il ne demeurerait plus rien: mais en privé, à part, il reprit aussi bien aigrement Cratère, et, les appelant tous deux l'un devant l'autre, leur fit faire paix ensemble, jurant par Jupiter Hammon, et par tous les autres dieux, que c'étaient bien les deux hommes du monde qu'il aimait le mieux, mais néanmoins que s'il s'apercevait qu'ils eussent plus de différends ensemble, il les occirait tous deux, ou pour le moins celui qui aurait commencé la querelle: parquoi, depuis cette heure-là, on écrit qu'ils ne firent ni ne dirent rien l'un à l'autre, non pas en jeu tant seulement.

LXXXIII. Or avait Philotas, fils de Parménion,

grande autorité entre les Macédoniens, parce qu'il était vaillant homme de sa personne, patient de labeur, libéral, et aimant les siens autant ou plus que nul autre seigneur qui fût en tout le camp, après Alexandre. Auquel propos on raconte que quelquefois il y eut un de ses amis qui lui demanda de l'argent : il commanda tout aussitôt à son argentier qu'il lui en baillât. L'argentier lui répondit qu'il n'y en avait point : et son maître lui répliqua: « Que dis-tu, qu'il n'y en a point? n'as-tu « ni vaisselle ni accoutrement que tu puisses vendre « ou engager, pour lui en trouver? » mais au demeurant il était si hautain et si importun à faire montre de ses richesses, en se vêtant plus superbement, et se traitant plus curieusement et plus opulentement qu'il n'appartenait à homme privé, que cela le faisait haïr, parce qu'il contrefaisait ainsi à fausses enseignes le grand et le magnifique, de mauvais jugement, et avec une mauvaise grace, dont il devint par sa folie suspect et envié de tout le monde, tellement que son père même lui dit un jour : « Mon fils, fais-toi plus petit. » Il avait été déjà long-tems auparavant accusé et déféré envers Alexandre, parce que quand le bagage de l'armée de Darius, qui était en la ville de Damas, fut pris après la bataille de la Cilicie, il y eut plusieurs prisonniers amenés au camp d'Alexandre, et entre les autres une jeune courtisane native de la ville de Pydne[1], belle de visage, laquelle se nommait Antigone. Philotas trouva moyen de la recouvrer,

[1] Ville de Macédoine

et comme jeune homme amoureux qu'il était, en banquetant avec elle se laissait échapper de la bouche bien souvent des paroles ambitieuses et des vaines vanteries de soudard, en attribuant à lui-même et à son père la plupart des hauts faits d'armes qui avaient été exécutés en toute cette guerre, et appelant à tout propos Alexandre ce jeune garçon, et disant que par leur moyen il jouissait du nom et titre de roi. Cette femme rapporta ces propos à un sien familier, et celui-là, comme il se fait ordinairement, à un autre, tant qu'il parvint jusqu'aux oreilles de Cratère, lequel prit la femme et la mena devant Alexandre, qui l'ouït, et l'ayant ouïe lui commanda qu'elle continuât toujours de hanter avec Philotas, afin qu'elle lui rapportât tout ce qu'elle lui entendrait dire. Philotas, ne sachant rien de cette embûche, tenait toujours cette Antigone auprès de lui, et se permettait ordinairement de dire plusieurs paroles folles et indiscrètes à l'encontre du roi, une fois par courroux, et autre fois par vaine gloire : mais Alexandre, combien qu'il eût cette véhémente preuve et accusation à l'encontre de Philotas, la dissimula pourtant sans en rien faire démonstration quelconque pour l'heure, fût ou pour l'assurance qu'il avait en l'amour et bienveillance que Parménion lui portait, ou pour crainte qu'il avait de leur puissance et autorité grande.

LXXXIV. Mais environ ce même tems il y eût un Macédonien nommé Limnus [1], natif de la ville

[1] Dymnus dans Quinte-Curce et dans Diodore de Sicile. B.

de Chalestra[1], qui épiait en grande sollicitude les moyens de faire mourir Alexandre; et, étant amoureux d'un jeune garçon qui se nommait Nicomaque, le sollicita de le vouloir aider à exécuter son entreprise : le garçon le refusa très-bien, et découvrit cette subornation à un sien frère; qui avait nom Balinus[2], lequel s'en adressa à Philotas, et le pria de les introduire tous deux devant Alexandre, parce qu'ils avaient quelque chose de grande conséquence et très-nécessaire à lui communiquer, Philotas ne les fit point parler au roi, et ne sait-on pourquoi, disant qu'il était empêché à quelques autres plus grandes affaires : au moyen de quoi ils s'adressèrent à un autre[3], qui leur donna entrée vers Alexandre, auquel ils exposèrent premièrement le fait de la conspiration de Limnus, et firent aussi en passant mention de ce qu'ils s'étaient premièrement adressés à Philotas par deux fois, qui n'avait fait compte de les introduire et les faire parler à lui : cela irrita fort Alexandre, et encore le fut-il plus quand celui qu'il envoya pour prendre Limnus au corps, le tua, à cause qu'il se mit en défense et ne se voulut pas laisser prendre, pensant avoir perdu un grand moyen de découvrir entièrement et avérer toute la conspiration.

LXXXV. Et pour autant qu'il faisait mauvais visage à Philotas, il incita ceux qui de longue main lui voulaient mal, lesquels commencèrent[4] tout

[1] Ville de Macédoine. B.
[2] Quinte-Curce le nomme Cebalinus.
[3] Nommé Métron dans Quinte-Curce. B.
[4] Lisez : *allèrent disant tout ouvertement*. C.

ouvertement que c'était désormais trop attendu au roi, parce qu'il n'était point à croire que ce Chalestrien Limnus eût jamais eu la hardiesse d'entreprendre une telle conspiration, et qu'il n'en était que le ministre, ou, pour mieux dire, que l'instrument remué et manié par une plus grande puissance que la sienne, et qu'il fallait enquérir de cette conjuration sur ceux qui avaient si grand intérêt à la faire celer. Depuis qu'Alexandre eut une fois ouvert les oreilles à telles paroles et telles présomptions, il y eut aussitôt mille calomnies proposées à l'encontre de Philotas, de manière qu'il fut saisi au corps et mis à la torture en présence des autres seigneurs familiers du roi, qu'il commit à lui faire et parfaire son procès, étant lui-même caché derrière une tapisserie pour écouter tout ce qu'il dirait : là où l'on conte qu'ayant ouï les paroles lâches qu'il dit à Éphestion, en le suppliant d'avoir compassion de lui, et les prières viles et basses qu'il lui fit, il dit en soi-même : « Da, ayant le cœur si mou et si efféminé, Philo-« tas, osais-tu bien entreprendre de si grandes « choses? » Tant y a que Philotas fut exécuté à mort; et, incontinent après son exécution, Alexandre envoya en diligence au royaume de la Médie, faire tuer aussi Parménion, qui y était son lieutenant, personnage qui avait servi Philippe en la plupart de ses principales affaires, et qui seul ou plus que nul des autres anciens serviteurs de son père, avait incité Alexandre à entreprendre le voyage de la conquête de l'Asie, et qui, de trois enfans

qu'il y avait menés quand et lui, en avait vu mourir deux devant lui, et puis fut occis avec le troisième. Cette exécution rendit Alexandre redoutable à plusieurs de ses amis, mêmement à Antipater, lequel envoya secrètement devers les Étoliens traiter sous main une alliance avec eux, parce qu'eux-mêmes craignaient aussi Alexandre, à cause qu'ils avaient détruit les Œniades [1]; ce qu'Alexandre ayant entendu, dit que ce ne seraient pas les enfans des Œniades, mais lui-même qui en ferait la vengeance sur les Étoliens.

LXXXVI. Non guère de tems après advint aussi l'inconvénient du meurtre de Clitus, lequel, à l'ouïr nuement et simplement réciter, semblerait encore plus cruel que celui de Philotas : mais, en racontant la cause ensemble, et le tems auquel il advint, on trouvera que ce ne fut point de propos délibéré, mais plutôt par cas d'aventure et de méchef, ayant Alexandre seulement prêté l'occasion de son ire et de son vin à la male fortune de Clitus : car voici comme le cas advint : il était arrivé quelques gens des pays bas devers la marine, qui avaient apporté à Alexandre des fruits de la Grèce. Alexandre, s'ébahissant de les voir ainsi beaux et frais, appela Clitus pour les lui montrer et lui en donner. Clitus d'aventure sacrifiait lors aux dieux, et laissa son sacrifice pour y aller : mais il y eut trois moutons sur lesquels on avait déjà fait les effusions accoutumées pour les immoler, qui le suivirent : ce qu'entendant, Alexandre le communiqua

[1] Peuple d'Acarnanie, voisin des Étoliens. B.

aux devins Aristandre et Cléomantis Laconien, qui tous deux répondirent que c'était un mauvais signe. A raison de quoi il ordonna sur l'heure que l'on sacrifiât pour le salut de Clitus, pour autant mêmement que trois jours auparavant il avait eu la nuit, en dormant, une vision étrange; parce qu'il lui fut avis qu'il voyait Clitus vêtu de robe noire, assis entre les enfans de Parménion, qui tous étaient morts : toutefois, Clitus n'acheva point son sacrifice, mais s'en alla souper chez le roi, qui ce jour-là avait sacrifié à Castor et Pollux.

LXXXVII. Il fut bu à bon escient à ce festin, durant lequel furent chantés quelques vers d'un poète nommé Pranichus, ou, comme les autres mettent, d'un Piérion, composés à l'encontre de quelques capitaines macédoniens, qui naguère avaient été battus par les Barbares, pour leur faire honte et apprêter à rire à la compagnie, dont les vieux qui étaient à ce festin furent malcontens, et injurièrent le poète qui les avait faits et le musicien qui les chantait. Au contraire, Alexandre et ses mignons y prenaient plaisir et commandaient au chantre qu'il continuât : de quoi Clitus, qui était déjà un peu surpris de vin, avec ce qu'il était de sa nature homme assez rebours, arrogant et superbe, se courrouça encore davantage, disant que ce n'était point bien ni honnêtement fait d'injurier ainsi, mêmement parmi des Barbares ennemis, de pauvres capitaines macédoniens, qui valaient mieux que ceux qui se riaient et se mo-

quaient d'eux, encore qu'il leur fût advenu par fortune quelque malheur. Alexandre là-dessus lui répondit qu'en disant cela il plaidait pour lui-même, appelant couardise et lâcheté, malheur. Et adonc Clitus, se dressant sur ses pieds, se prit à lui répliquer : « Mais cette mienne couardise te « sauva la vie, à toi qui te dis fils des dieux, lors- « que tu avais déjà tourné le dos à l'épée de Spi- « thridate, et le sang que ces pauvres Macédoniens « ont répandu pour toi, et les blessures qu'ils ont « reçues en combattant pour toi, t'ont fait si grand, « que tu dédaignes maintenant le roi Philippe « pour ton père, et te veux à toute force faire fils « de Jupiter Hammon. » Alexandre, piqué au vif de ces paroles, lui répliqua soudain : « Da, méchant « malheureux que tu es, penses-tu demeurer à la « fin impuni de tels propos que tu tiens ordinai- « rement à l'encontre de moi en mutinant contre « moi les Macédoniens ? » Et Clitus lui répliqua : « D'ici et déjà sommes-nous assez punis, Alexan- « dre, vu que nous recevons un tel loyer de nos « travaux et labeurs, que nous tenons pour bien- « heureux ceux qui sont morts avant de voir les « Macédoniens fouettés de verges médoises et con- « traints de prier les Perses pour avoir accès et en- « trée devers le roi. »

LXXXVIII. Clitus allait disant, la tête levée, de semblables paroles, et Alexandre se soulevait à l'encontre, et lui disait injures : mais les plus vieux tâchaient à apaiser la noise et le tumulte : au moyen de quoi Alexandre, se tournant devers Xéno-

dochus Cardian, et Artémius Colophonien, leur demanda : « Vous semble-t-il point que les Grecs « entre les Macédoniens soient comme demi-dieux « se promenant entre bêtes sauvages? » Mais Clitus pour cela ne cédait point, ni ne diminuait rien de son audace, mais allait criant qu'Alexandre dît publiquement tout haut ce qu'il avait à dire, ou qu'il ne conviât point à venir souper avec lui des hommes libres et qui avaient accoutumé de parler franchement, mais qu'il se tînt avec des Barbares esclaves qui adoreraient sa ceinture persienne et sa longue cotte blanche. Adonc Alexandre, ne pouvant plus tenir sa colère, prit une pomme de celles que l'on avait servies à sa table, et la lui jeta à la tête, et chercha son épée, laquelle Aristophane[1], l'un des gardes de son corps, lui avait expressément ôtée : et comme tous les autres se missent à l'entour de lui pour le retenir et le prier de s'apaiser, il se jeta néanmoins hors de table et appela ses gardes en langage macédonien, qui était signe d'un bien grand trouble, et commanda à un trompette qu'il sonnât alarme; et, parce qu'il reculait et ne le voulait pas faire, lui donna un coup de poing : de quoi le trompette fut depuis bien estimé, comme celui qui avait seul empêché que tout le camp ne se mutinât. Encore ne fléchissait point Clitus pour cela, jusqu'à ce que ses amis à toute peine le jetèrent hors de la salle : mais il y rentra par une autre porte, prononçant fort audacieusement et irrévéremment ce

[1] Ariston, suivant Quinte-Curce et Arrien. B.

vers de la tragédie d'Andromaque du poète Euripide[1] :

Las! que les mœurs de Grèce se corrompent!

Adonc Alexandre, ôtant par force à un de ses gardes la javeline qu'il tenait en sa main, ainsi que Clitus lui venait à l'encontre[2], et avait déjà levé la tapisserie qui était au-devant de la porte, lui en donna tout à travers le corps, dont il tomba tout aussitôt par terre avec un soupir et un cri qu'il jeta.

LXXXIX. La colère fut à l'instant même passée à Alexandre, qui demeura tout piqué : et, voyant ses familiers autour de lui, qui ne disaient mot, retira la javeline du corps pour s'en donner à lui-même dans la gorge : mais ses gardes incontinent lui prirent les mains, et l'emportèrent malgré lui de là en sa chambre, où il passa toute la nuit et tout le jour suivant à pleurer amèrement, jusqu'à

[1] On ne peut sentir la malignité de cette citation, sans connaître le reste du passage, qui était alors connu de toute la Grèce, les tragédies d'Euripide étant dans toutes les bouches : voici donc ce passage en entier : « Il s'est établi une bien mauvaise coutume dans la « Grèce; lorsqu'une armée est victorieuse, pourquoi le chef en rem- « porte-t-il la gloire, tandis qu'on oublie les instrumens de son « triomphe? Confondu parmi les autres guerriers, qu'a-t-il de plus « qu'eux pour qu'on en parle davantage? Cependant ces chefs or- « gueilleux commandent dans les conseils, méprisent leurs conci- « toyens, quoique méprisables eux-mêmes, et entourés d'hommes « supérieurs en mérite, auxquels il ne manque que de vouloir et « d'oser. » *Andromaque* d'Euripide, v. 694 et suivans. C.

[2] Quinte-Curce dit qu'Alexandre sortit de table, et s'alla placer dans le vestibule obscur par où il fallait que tous les conviés passassent pour sortir, et que Clitus sortant le dernier, il le tua, après lui avoir demandé son nom. B.

ce que, ne pouvant plus crier ni lamenter, il demeura étendu tout de son long, jetant seulement de profonds soupirs. A l'occasion de quoi, ses amis n'entendant plus sa voix, eurent peur et entrèrent par force en sa chambre pour le réconforter : mais il n'en voulut ouïr parler pas un, sinon Aristandre le devin, qui lui ramena en mémoire la vision qu'il avait eue touchant Clitus, en dormant, étant le présage de ce qui devait advenir : par où l'on devait juger que c'était chose fatale et prédestinée avant qu'il fût né. Il sembla qu'il prit pied à ces paroles. Depuis, on fit entrer Callisthène [1] le philosophe, allié d'Aristote, et Anaxarque, natif de la ville d'Abdère [2], dont Callisthène entrant doucement en propos, et allant à l'entour sans lui alléguer chose qui le pût offenser, tâchait dextrement à lui amollir son deuil.

XC. Mais Anaxarque, qui dès son commencement avait toujours tenu un chemin à part en l'étude de la philosophie, et avait acquis le bruit d'être homme écervelé et méprisant ses compagnons, en entrant dans la chambre se prit à crier dès la porte, tout haut : « Voilà Alexandre-le-« Grand, celui que toute la terre habitable regarde « et redoute maintenant. Vois-le là jeté par terre, « pleurant comme un esclave pour la peur qu'il a « des lois et du blâme des hommes, comme s'il ne « dût pas lui-même leur donner la loi et leur éta-« blir les bornes de ce qui est juste ou injuste, at-

[1] Callisthène était né à Olynthe, ville de Thrace.

[2] Ville de Thrace.

« tendu qu'il a vaincu pour demeurer seigneur et « maître, non pas pour servir à une vaine opinion. « Ne sais-tu pas que les poètes disent que Jupiter « a Thémis, c'est-à-dire le droit et la justice, assise « à ses côtés ? Que signifie cela, sinon que tout ce « que le prince fait est saint, droit et juste ? » Ces langages d'Anaxarque allégèrent bien pour lors la douleur du roi Alexandre; mais aussi rendirent-ils depuis ses mœurs bien plus dissolues en beaucoup de choses, et bien plus violentes : et comme par ce moyen-là il s'insinua soi-même merveilleusement avant en la bonne grace du roi, autant rendit-il la conversation de Callisthène, qui de soi-même n'était pas autrement trop agréable à cause de son austérité, encore plus odieuse qu'elle n'avait jusqu'alors été.

XCI. Auquel propos on raconte qu'un jour au souper du roi, on mit en avant un discours touchant les saisons de l'année et la température de l'air, et que Callisthène fut de l'opinion de ceux qui tenaient que la région où ils étaient pour lors était plus froide, et que l'hiver y était plus âpre qu'en la Grèce. Anaxarque soutenait le contraire, et contestait opiniâtrément à l'encontre, tant que Callisthène lui dit : « Si est-il force que « tu confesses qu'il fait plus froid en ce pays-ci « qu'en celui-là; car tu passais là tout l'hiver avec « une pauvre simple cape seulement sur ton dos, « et ici tu es couvert de trois tapis l'un sur l'autre « quand tu es à table. » Cette atteinte poignit au vif Anaxarque, et l'irrita bien encore plus âprement :

et quant aux autres gens de lettres, rhétoriciens et flatteurs, ils haïssaient aussi semblablement Callisthène, parce qu'ils le voyaient estimé, suivi et honoré des jeunes hommes à cause de son éloquence, et non moins aimé des vieux à cause de l'honnêteté de sa vie, laquelle était grave, vénérable et contente du sien, sans qu'il demandât jamais rien. Par où l'on connaissait que la cause qu'il alléguait, pour laquelle il suivait Alexandre en ce voyage, était véritable : car il disait que c'était pour impétrer du roi que ses citoyens bannis fussent remis en leur pays et leur ville repeuplée et rebâtie. Mais, combien que la bonne réputation qu'il avait fût cause principale de l'envie qu'on lui portait, si est-ce que lui-même donnait bien aussi quelques occasions à ses envieux et malveillans de le calomnier, parce qu'il refusait souvent, quand on le conviait, d'aller souper chez le roi, et, s'il y allait, il ne disait mot, montrant par cette sienne gravité et taciturnité que ce que l'on y disait et faisait ne lui plaisait point; de sorte qu'Alexandre même dit une fois de lui :

Je hais celui qui d'être sage fait
Profession, et ne l'est en son fait.

XCII. Suivant lequel propos on raconte que, soupant un jour chez le roi, il fut requis par plusieurs de ceux qui avaient aussi été conviés, de faire à l'impourvu une harangue à la louange des Macédoniens durant le souper, et qu'il parla sur ce sujet-là avec un tel flux d'éloquence, que les

écoutans s'en levèrent de table, et battant des mains en signe de joie, jetèrent plusieurs bouquets et chapeaux de fleurs dessus lui, mais qu'Alexandre allégua lors ce que dit le poète Euripide[1]:

Malaisé n'est de bien dire amplement,
Quand on en a bel et riche argument.

« Mais montre-nous, dit-il, ton éloquence à blâ-« mer les Macédoniens, à celle fin que, reconnais-« sant ce en quoi ils faillent, ils l'émendent pour « en être meilleurs à l'avenir : » et qu'adonc Callisthène, se tournant à dire tout le contraire, déduisit franchement plusieurs choses au grand désavantage des Macédoniens, montrant comme la division et dissension des Grecs entre eux avait été cause de l'accroissement de Philippe, alléguant ces vers :

Là où discord règne en une cité,
Le plus méchant a lieu d'autorité.

A l'occasion de quoi il suscita encontre soi-même une grande et griève malveillance des Macédoniens, tellement qu'Alexandre même dit à l'heure qu'il n'avait pas tant fait montre de son éloquence que de sa malignité, et de la mauvaise volonté qu'il portait aux Macédoniens. Hermippus[2], historien, écrit qu'un Strébus, serviteur de Callis-

[1] Les Bacchantes, v. 267. D.

[2] De la ville de Smyrne; il vivait du tems de Ptolémée Évergète I. B.

thène, qui lisait devant lui, le récita ainsi depuis à Aristote, et que Callisthène, voyant bien qu'Alexandre s'en était offensé et qu'il lui en voulait mal, répéta deux ou trois fois ces vers d'Homère[1] en s'en allant :

> Patroclus est lui-même décédé,
> Qui en vertu t'avait bien excédé.

A quoi l'on peut voir clairement qu'Aristote jugea bien, quand il dit de ce Callisthène qu'il était bien homme éloquent, mais qu'il n'avait point de jugement. Car, en rejetant fort et ferme, comme philosophe, l'adoration de faire, en s'inclinant et ployant le genou, la révérence au roi, et en disant haut et clair en public ce que les plus gens de bien et les plus vieux Macédoniens n'osaient dire que secrètement en l'oreille, combien qu'ils en fussent tous fort marris, il délivra bien la Grèce d'une grande honte, et Alexandre aussi d'une plus grande, en le divertissant de pourchasser telle manière d'adoration ; mais aussi se perdit-il soi-même, parce qu'il sembla qu'il voulût avoir le roi d'audace, et le forcer plutôt que l'induire par raison.

XCIII. Suivant lequel propos Charès le Mitylénien a laissé par écrit que, un jour en un festin, Alexandre, après avoir bu, tendit sa coupe à l'un de ses amis, lequel la prit, et, se levant sur ses pieds, y but aussi, en se tournant devers l'autel domestique, et, faisant premièrement une grande révérence, alla baiser Alexandre et puis se mit à

[1] Iliade, l. XXI, ỳ. 107. C.

table, ce que tous les autres conviés firent semblablement les uns après les autres, jusqu'à ce que Callisthène prit aussi la coupe à son rang, le roi n'y prenant point garde, mais devisant avec Ephestion, et, après avoir bu, s'approcha pour le baiser comme les autres; mais qu'il y eut un Démétrius, surnommé Phidon, qui dit au roi: « Ne « le baise point, sire, car lui seul ne t'a point fait « de révérence: » Alexandre tourna la tête de l'autre côté sans le vouloir baiser, et que Callisthène adonc cria tout haut: « Et bien, de par dieu, je « m'en vais ayant moins que les autres d'un bai- « ser. » Ainsi commença la malveillance contre lui à s'imprimer au cœur d'Alexandre, dont il s'ensuivit que premièrement Éphestion fut cru, disant que Callisthène lui avait promis qu'il adorerait et ferait la révérence à Alexandre, mais qu'il lui avait failli de parole: et puis un Lysimaque, un Agnon et autres semblables, poussèrent encore à la roue, disant que ce sophiste s'en allait glorifiant, ni plus ni moins que s'il eût ruiné et aboli une tyrannie, et que tous les jeunes gens le suivaient et s'amassaient autour de lui par honneur, comme celui qui seul, entre tant de milliers d'hommes portant les armes, avait le cœur franc et noble. Et pourtant, quand la conjuration d'Hermolaüs à l'encontre de la propre personne d'Alexandre vint à être découverte, l'on trouva la calomnie vraisemblable, que quelques faux accusateurs proposèrent à l'encontre de Callisthène, qu'il avait répondu à cet Hermolaüs, qui lui demandait comment il pour-

rait devenir le plus renommé homme du monde : « En tuant celui qui était déjà le plus renommé ; » et que pour l'inciter à exécuter sa conspiration, il lui avait dit qu'il ne fallait point qu'il eût peur d'un lit d'or, mais se souvenir qu'il avait affaire à un homme, lequel était aucunefois malade et aucunefois blessé comme les autres.

XCIV. Toutefois, il n'y eut jamais pas un des complices d'Hermolaüs, quelque angoisse de tourmens qu'on leur fît souffrir pour leur faire dire qui étaient leurs consorts, qui nommât Callisthène : et Alexandre même écrivant de ce fait incontinent après à Cratère, à Attale et à Alcétas, dit que les serviteurs mis à la torture avaient toujours persisté à dire qu'eux seuls avaient conspiré contre lui, et que nul autre n'en était consentant. Mais depuis, en une autre missive qu'il en écrivit à Antipater, il en chargea Callisthène, disant : « Ses serviteurs ont été lapidés par les Macédoniens, mais « je punirai moi-même le maître ci-après et ceux « qui me l'ont envoyé et qui ont reçu et logé en « leurs villes les meurtriers qui venaient de propos délibéré pour me tuer. » En quoi il découvre manifestement la mauvaise volonté qu'il avait contre Aristote, parce que Callisthène avait été nourri en sa maison à cause de la parenté qui était entre eux, étant Callisthène fils de Héro, nièce d'Aristote. Si disent les uns qu'Alexandre le fit pendre ; et les autres, qu'il mourut de maladie en prison : toutefois, Charès écrit qu'il fut gardé prisonnier l'espace de sept mois entiers, afin qu'il fût jugé en

plein conseil, présent Aristote même : mais qu'étant devenu fort gras, il mourut à la fin de la maladie des poux [1], environ le tems qu'Alexandre fut blessé en combattant contre les Malliens Oxydraques, en la conquête des Indes, ce qui fut quelque tems après. Mais Démarate, Corinthien, étant déjà bien avant au déclin de son âge, prit envie d'aller voir Alexandre, et l'ayant vu de fait, dit que les Grecs qui étaient décédés auparavant étaient privés d'un singulier plaisir, de ne voir point Alexandre séant sur le trône royal de Darius. Toutefois, il ne jouit pas longuement de la bienveillance que le roi lui portait, parce qu'il mourut de maladie bientôt après qu'il fut arrivé en son camp; et lui furent faites des funérailles magnifiques, car tout l'exercite en armes lui dressa un comble de terre en forme de tombeau, duquel l'enceinte était fort grande et la hauteur de quatre-vingts coudées. Ses cendres puis après furent conduites jusqu'à la côte de la marine, dessus un chariot à quatre chevaux équipé et accoutré somptueusement.

XCV. Au demeurant Alexandre étant prêt à partir pour aller à la conquête des Indes, s'avisa que son armée était pesante et malaisée à remuer pour la grande multitude de bagage et de butin qu'elle traînait après elle : parquoi un matin que les chariots étaient déjà chargés, il brûla premièrement les siens et ceux de ses amis après, puis commanda

[1] Diogène-Laërce assure qu'il fut enfermé dans une cage de fer, où il mourut couvert de crasse et d'ordure. Vie d'Aristote, liv. v.

que l'on mît aussi le feu dans ceux des soudards macédoniens, dont le conseil en sembla plus dangereux au délibérer, que l'exécution à l'épreuve ne s'en trouva difficile; parce qu'il y en eut bien peu qui en fussent malcontens, et la plupart, ni plus ni moins que s'ils eussent été poussés et inspirés par quelque esprit divin, avec un cri et un chant de joie, s'entredonnèrent les uns aux autres qui en avaient affaire les ustensiles nécessaires dont l'homme ne se saurait passer, et puis brûlèrent et gâtèrent eux-mêmes le demeurant. Ce qui encouragea et incita Alexandre encore davantage, outre ce qu'il était déjà devenu un peu sévère, et qu'il punissait aigrement sans pardonner à ceux qui faisaient faute: car ayant ordonné Ménandre, l'un de ses familiers, pour lui garder une forte place, il le fit mourir, à cause qu'il n'y voulut pas demeurer, et tua lui-même à coups de trait Orsodate, un capitaine Barbare qui s'était rebellé et soulevé contre lui.

XCVI. Au reste environ ce tems-là y eut une brebis qui fit un agneau, lequel avait dessus la tête la forme et la couleur propres d'un chapeau royal à la persienne, qui s'appelle tiare, aux deux côtés duquel il y avait deux génitoires. Alexandre eut ce présage en horreur et abomination, tellement qu'il se fit purifier par quelques prêtres babyloniens, qu'il avait toujours accoutumé de mener quant et lui pour cet effet, et dit à ses amis que ce présage ne l'émouvait pas tant pour le regard de soi, que pour le regard d'eux, craignant que

les dieux après son décès n'eussent destiné de faire tomber la puissance de son empire entre les mains de quelque homme couard et de lâche cœur. Toutefois un autre signe et présage qui advint incontinent après, lui ôta cette crainte et ce découragement. Car un Macédonien nommé Proxène, qui avait charge des meubles du roi, ainsi comme il faisait caver en quelque lieu près la rivière d'Oxus[1] pour y dresser la tente et le logis du roi, découvrit une source d'humeur grasse et huileuse, dont après que l'on eut épuisé la première, il en sourdit une autre claire, qui ne différait de rien, ni en odeur ni en goût et saveur, de l'huile naturelle, ayant le lustre et la grassesse si semblables, que l'on n'y eût su trouver ni connaître aucune différence : ce qui était de tant plus émerveillable, qu'en toute cette contrée il n'y avait point d'oliviers. L'on dit bien que l'eau même de la rivière d'Oxus est fort molle, de manière qu'elle laisse le cuir gras de ceux qui s'y lavent ou s'y baignent : toutefois on voit bien par ce qu'Alexandre lui-même en écrit à Antipater, qu'il en fut fort aise, mettant cela entre les plus grands signes que les dieux lui eussent envoyés. Les devins lui interprétèrent ce présage, que c'était signe que son voyage lui serait glorieux, mais pénible et laborieux, à cause que les dieux, disaient-ils, ont donné l'huile aux humains pour un rafraîchissement en leurs travaux.

XCVII. Aussi encourut-il en plusieurs griefs dan-

[1] Dans l'Hyrcanie.

gers, et fut blessé à bon escient par plusieurs fois en combattant en ce voyage. Mais la principale perte qu'il y fit de ses gens vint de faute de vivres et du mauvais air : mais lui s'efforçant de surmonter fortune par hardiesse, et sa puissance par vertu, n'estimait rien imprenable à cœur vaillant et hardi, ni rien trop fort pour un courage ferme et assuré. Auquel propos on récite, que comme il allât mettre le siége devant la roche de Sisimèthre.[1], qui semblait du tout inaccessible, de manière que les soudards en désespéraient, il demanda à Oxiarthe quel cœur avait ce Sisimèthre. Oxiarthe lui fit réponse que c'était le plus couard homme de tout le monde. « Cela va bien, dit adonc « Alexandre, car la place est donc prenable, s'il « est vrai ce que tu dis, puisque celui qui y com« mande, n'a point de cœur : » et de fait il la prit par la frayeur qu'il fit à Sisimèthre : mais il en assiégea depuis encore une autre, aussi roide et aussi difficile à approcher que celle-là, et y faisant aller les jeunes soudards macédoniens à l'assaut, en appela l'un qui se nommait Alexandre comme lui, et lui dit : « Il faut bien que tu te montres « aujourd'hui homme de bien, quand ce ne se« rait que pour le nom que tu portes. » Le jeune homme n'y faillit pas, car il y combattit si hardiment qu'il y fut occis, de quoi Alexandre fut fort déplaisant.

XCVIII. Une autre fois comme ses gens craignis-

[1] On ne la connaît point sous un autre nom. Ce fut là qu'Alexandre épousa Roxane. Elle était dans la Bactriane. B.

sent d'approcher la ville de Nyse[1], pour autant que le long d'icelle passe une rivière profonde, il se présenta sur la rive, et dit : « O lâche que je « suis, que n'ai-je appris à nager ? » et voulut traverser la rivière à nage sur son écu : mais après qu'il eut fait cesser le combat de l'assaut, il vint devers lui des ambassadeurs des villes assiégées, pour lui requérir pardon, lesquels furent bien ébahis premièrement de le voir armé de toutes pièces, sans cérémonie à l'entour de sa personne : mais plus encore, quand lui étant apporté un carreau, il commanda au plus vieux d'entre eux, qui s'appelait Acuphis, qu'il le prît pour se seoir. Acuphis s'émerveillant de cette grande courtoisie et humanité, lui demanda quelle chose il voulait qu'eux fissent pour désormais être ses bons amis. « Je veux, lui répondit-il, que ceux au nom des« quels tu viens en ambassade devers moi t'élisent « pour leur prince, et qu'ils m'envoient pour ôta« ges cent les plus gens de bien qui soient entre « eux. » Acuphis se prit à rire de ce commandement, et lui répliqua : « Voire mais, sire, je les « régirai bien mieux et plus facilement en t'en« voyant les pires qu'en t'envoyant les meil« leurs. »

XCIX. Il y avait aussi un roi nommé Taxile, qui tenait un pays aux Indes de non moindre étendue, à ce que l'on dit, que toute l'Égypte, gras en pâturages, et abondant de tous fruits autant qu'il

[1] Il y a plusieurs villes de ce nom. Celle-ci est dans l'Inde, entre les fleuves Cophène et Indus. B.

y en ait point au monde, et si était homme sage, lequel après avoir salué Alexandre, lui dit : « Qu'a-« vons-nous besoin de nous combattre et faire la « guerre l'un à l'autre, Alexandre, si tu ne viens « point pour nous ôter l'eau ni le demeurant de ce « qui est nécessaire pour notre nourriture? pour « lesquelles choses seules les hommes de bon sens « doivent entrer en combat : car, quant aux autres « biens et richesses, si j'en ai plus que toi, je suis tout « prêt et appareillé de t'en départir des miens : et « si j'en ai moins, je ne refuse pas de t'en remer-« cier si tu m'en veux donner des tiens. » Alexandre ayant pris plaisir à l'ouïr ainsi sagement parler, l'embrassa et lui dit : « Crois-tu que cette « entrevue nôtre se puisse démêler sans combattre, « nonobstant toutes ces bonnes paroles et ces ai-« mables caresses? non, non, tu n'y as rien gagné : « car je te veux combattre et te combattrai de cour-« toisie et d'honnêteté, afin que tu ne me surmon-« tes point en bénéficence et bonté. » Ainsi recevant de lui plusieurs beaux présens, et lui en donnant encore davantage, finalement à un souper en buvant à lui, il lui dit : « Je bois à toi mille talens [1] « d'or monnayé. » Ce présent fâcha bien ses familiers : mais en récompense il lui gagna bien aussi les cœurs de plusieurs princes et seigneurs Barbares du pays.

C. Or y avait-il quelque nombre de gens de guerre Indiens les plus belliqueux de tout le pays,

[1] Six cents mille écus. A. — 4,668,775 livres de notre monnaie. B.

qui, vivant de la solde ordinairement, se mettaient au service des bonnes villes franches, et les défendaient vaillamment, faisant beaucoup de maux et d'empêchemens en plusieurs endroits à Alexandre, lequel ayant fait appointement avec eux dans une ville où ils s'étaient enfermés, quand ils en furent sortis sur la fiance de l'appointement qu'ils avaient fait, il les rencontra par le chemin ainsi comme il se retiraient, et les mit tous au fil de l'épée. Il n'y a que cette seule tache en tous ses hauts faits d'armes qui ternisse un peu son honneur, car au demeurant il s'est toujours en tout et partout porté justement et royalement en toutes ses guerres. Au demeurant les philosophes et gens de savoir des Indiens ne lui donnaient pas moins d'affaire, parce qu'ils allaient blâmant et tançant les princes et rois qui se rendaient à lui, et faisaient prendre les armes aux cités franches à l'encontre de lui, à raison de quoi il en fit pendre plusieurs.

CI. Quant au roi Porus, Alexandre lui-même en ses épîtres décrit au long ce qu'il fit contre lui: car comme la rivière Hydaspe courût entre les deux armées, Porus tenait toujours ses éléphans sur l'autre rive en bataille, les têtes tournées devers les ennemis, pour les engarder de passer, et lui [1] faisait tous les jours mener grand bruit, et faire grand tumulte dans son camp, afin d'accoutumer les Barbares à ne s'en étonner point, et ayant choisi une nuit fort obscure, que la lune ne luisait point,

[1] Alexandre.

il prit une partie de ses gens de pied, et la fleur de sa chevalerie, et s'en alla bien loin des ennemis passer en une île qui n'était pas guère grande, là où passé qu'il fut, il se leva un orage impétueux de pluies, vents, éclairs et tonnerres, qui tombaient dans son camp, tellement qu'il vit devant ses yeux plusieurs de ses gens qui furent ars et brûlés par la foudre en cette petite île : mais pour cela il ne laissa pas de vouloir, comment que ce fût, gagner l'autre rive. Or la rivière étant enflée des grandes pluies qu'il avait fait la nuit précédente, rompit une grande ouverture par où bonne partie de l'eau s'écoulait : ainsi se trouva-t-il, quand il fut passé sur l'autre bord de la rivière, entre deux eaux mal assuré, et n'ayant pas le pied ferme, parce que la terre y étant fort trempée, glissait, et l'impétuosité de la rivière la minait et rompait d'un côté et d'autre. Ce fut là où l'on écrit qu'il dit : « O « Athéniens, pourriez-vous bien croire combien « de travaux et de dangers j'endure pour être « loué de vous ? » Toutefois c'est Onésicrite qui le met ainsi quant à ce point-là : mais lui-même écrit qu'ils laissèrent là les radeaux sur lesquels ils avaient passé le grand cours de la rivière, et qu'ils traversèrent avec leurs armes sur leur dos le bras qui s'écoulait par la rupture, étant dans l'eau jusqu'aux mamelles, et qu'ayant à la fin passé, il piqua avec sa chevalerie environ cinq quarts de lieue devant la bataille de ses gens de pied, faisant son compte que si les ennemis le venaient choquer avec leur gendarmerie, il se trouverait de beaucoup

le plus fort, et que s'ils poussaient en avant leurs gens de pied, les siens y pourraient bien arriver assez à tems. L'un des deux advint comme il l'avait imaginé : car mille chevaux et soixante chariots armés des ennemis se jetèrent devant leur grosse troupe, qu'il défit, et prit tous les chariots, et des hommes d'armes en demeura quatre cents de morts sur le champ.

CII. Parquoi Porus connaissant à telles enseignes qu'Alexandre en personne était passé, lui marcha adonc à l'encontre avec toute son armée en bataille, excepté quelque partie qu'il laissa derrière pour faire tête au reste des Macédoniens, s'ils s'efforçaient de passer la rivière. Alexandre donc craignant la multitude grande de ses ennemis et la violence de leurs éléphans, ne donna pas de front dans le milieu, mais étant en la pointe gauche de sa bataille, chargea sur un coin de celle des ennemis, ayant ordonné à ceux qui étaient en la droite d'en faire autant de leur côté tout ensemble. Ainsi furent les deux coins de l'armée des ennemis rompus et tournés en fuite; mais ceux qui y avaient été forcés se retirèrent vers leurs éléphans, et se rallièrent à l'entour d'eux. Par ce moyen, étant la bataille mêlée, le combat y fut long; tellement qu'à peine furent les Barbares déconfits entièrement à trois heures après midi[1]. Ainsi le décrit en ses épîtres celui même qui gagna la journée. Au reste, la plupart des his-

[1] Lisez : la bataille ayant commencé le matin, les Barbares furent à peine déconfits à la huitième heure du jour. C.

toriens s'accorde à écrire que Porus avait quatre coudées et une palme de haut[1], et qu'étant monté dessus un éléphant, il ne s'en fallait rien qu'il ne répondît en hauteur, grandeur et grosseur à la proportion de sa monture, combien que ce fût un fort grand éléphant, lequel montra en ce combat une merveilleuse prudence naturelle et un grand soin de sauver le roi son maître : car tant qu'il le sentit encore fort, il repoussa toujours courageusement et rebouta ceux qui lui couraient sus : mais quand il aperçut que, pour les coups de trait et autres blessures qu'il avait reçues sur son corps, le cœur lui commençait à faillir, alors craignant qu'il ne tombât en terre, il se baissa tout bellement à genoux, et prenant doucement avec sa trompe les dards et traits qu'il avait dans le corps, les lui tira tous l'un après l'autre dehors.

CIII. Étant donc ce roi Porus pris, Alexandre lui demanda comment il le traiterait. Porus lui répondit qu'il le traitât royalement. Alexandre lui redemanda s'il voulait rien dire davantage, et il répondit derechef que le tout se comprenait sous ce mot royalement. Parquoi Alexandre ne lui laissa pas seulement les provinces dont il était roi auparavant, pour de là en avant les tenir de lui comme

[1] A suivre la lettre du texte, il semble que Porus était plus grand que les hommes ordinaires de quatre coudées et une palme; ce qui ferait un furieux géant : Amyot s'est trompé ici. Diodore de Sicile, liv. XVII, chap. 88, dit que Porus avait la poitrine deux fois aussi large que l'homme le plus robuste; et qu'il lançait un javelot avec tant de force qu'on eût dit qu'il partait d'une batterie. D.

satrape, en forme de gouvernement[1], mais aussi lui ajouta encore beaucoup de pays. Et ayant aussi subjugué les peuples francs et libres, dont il y avait jusqu'à quinze nations, cinq mille villes assez bonnes, sans un nombre infini de villages, et encore trois fois autant d'autre pays, il en établit gouverneur et satrape un de ses familiers qui s'appelait Philippe. En cette bataille mourut son bon cheval Bucéphale, non sur le champ, mais depuis, ainsi comme on le pansait des blessures qu'il y avait reçues, ou, comme dit Onésicrite, de vieillesse, pour avoir trop travaillé vu son âge, car il avait trente ans quand il mourut : dont Alexandre eut aussi grand regret comme s'il eût perdu quelque sien familier ami, en témoignage de quoi il fit bâtir une grosse ville au lieu où son corps fut enterré, sur la rivière d'Hydaspe, qu'il appela de son nom Bucéphalie. L'on dit aussi qu'ayant perdu un chien nommé Péritas, qu'il avait nourri et qu'il aimait, il fit semblablement bâtir une ville qu'il appela de son nom. Sotion[2] écrit qu'il l'avait ainsi entendu de Potamon le Lesbien.

[1] Tout ce passage est mutilé; il est très-difficile de le rétablir; mais on peut le suppléer par le moyen d'Arrien : il faut donc lire: « Mais aussi lui ajouta beaucoup de pays, ainsi que les peuples francs « et libres dont il y avait jusqu'à quinze nations, qui habitaient « trente-sept villes, dont la moindre avait cinq mille habitans, et « plusieurs en avaient plus de dix mille, sans un nombre infini de « villages. Il prit encore un pays trois fois aussi grand, dont il éta- « blit satrape un de ses familiers qui s'appelait Philippe. ». Voyez Arrien, *De Expedit. Alex.* l. v, p. 221, édit. de Gronovius. C.

[2] Potamon le Lesbien enseigna à Rome du tems de Tibère, ce qui fixe aussi l'époque de Sotion l'historien, qu'il ne faut pas con-

CIV. Cette dernière bataille contre le roi Porus fit reboucher (rebrousser) les cœurs des Macédoniens, et les dégoûta de passer outre à la conquête du demeurant des Indes : car considérant qu'ils avaient eu tant de peine à le rompre, encore qu'il n'eût que vingt mille hommes de pied et deux mille chevaux, ils dédirent fort et ferme Alexandre quand il les cuida à toute force faire encore passer la rivière de Gange, entendant dire aux gens du pays qu'elle avait deux lieues de large et cent brasses de profond, et que la rive de delà était toute couverte d'armes, de chevaux et d'éléphans, parce que l'on disait que les rois des Gangarides[1] et des Présiens attendaient avec quatre-vingt mille combattans à cheval et deux cent mille à pied, huit mille chariots de guerre bien armés et six mille éléphans aguerris. Si n'était point cela un compte faux augmenté et enrichi à plaisir : car un roi nommé Androcotte, qui régna peu de tems après, donna à Séleucus cinq cents éléphans pour un coup, et, avec une armée de six cent mille combattans, traversa, conquit et subjugua toutes les Indes.

CV. Alexandre donc, irrité et courroucé du refus de ses gens, se tint quelques jours renfermé en sa tente, couché par terre, disant qu'il ne leur savait gré aucun de tout ce qu'ils avaient fait jus-

fondre avec Sotion le philosophe, qui vivait au tems de Ptolémée Philométor, sixième successeur d'Alexandre. B.

[1] Plutarque les nomme Gandarites, aussi bien que Strabon. Les Présiens sont appelés Tabrésiens par Diodore de Sicile. B.

ques à là s'ils ne passaient encore la rivière de Gange, et que le retourner en arrière n'était autre chose que confesser avoir été vaincu. Mais quand il vit et considéra qu'il y avait grande apparence aux remontrances que ses amis lui faisaient pour le réduire et réconforter, et que les soudards venaient à sa porte crier et lamenter, en le suppliant de les remener, il en eut à la fin compassion, et se laissa conduire à vouloir retourner : toutefois, avant que partir il imagina plusieurs fausses et vaines inventions pour augmenter et perpétuer la gloire de son nom en ces quartiers-là : car il fit forger des armes plus grandes, des mangeoires pour les chevaux plus hautes, et des mors de brides plus pesans que l'ordinaire, et les fit semer et laisser çà et là. Il y fit aussi bâtir de grands autels à l'honneur des dieux, que les rois des Præses jusqu'aujourd'hui ont encore en vénération grande, et traversant la rivière, y viennent faire des sacrifices à la guise des Grecs. Androcotte était lors un jeune garçon, qui vit Alexandre, et depuis dit qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne prît et gagnât tout le pays, tant le roi qui régnait pour lors était méprisé et haï de ses sujets pour sa méchanceté et pour la bassesse du lieu dont il était issu [1]. Au partir de là, il voulut aller voir la grande mer Océane, et fit faire plusieurs bateaux à rames

[1] Quinte-Curce nomme ce roi *Agrammes*, et dit qu'il était fils d'un barbier; qu'il dut sa fortune à ce que la reine l'ayant trouvé bien fait, l'avait pris en affection, et l'avait élevé à une grande place auprès du roi son époux, qu'il tua en trahison pour s'emparer du royaume.

et plusieurs radeaux sur lesquels il se dévala tout à son aise par les rivières : mais cette navigation cependant ne fut point oisive ni sans guerre, car il descendait souvent en terre, et allait assaillant les villes et conquérant tout par où il passait.

CVI. Mais en assaillant la ville des Malliens [1], que l'on dit être les plus belliqueux hommes de tous les Indiens, il s'en fallut bien peu qu'il ne fût lui-même mis en pièces : car ayant fait retirer à coups de trait ceux qui défendaient les murailles, il monta dessus le premier par une échelle, laquelle rompit aussitôt qu'il fut monté : et adonc les Barbares se ralliant ensemble tout contre la muraille, lui tirèrent d'en bas force coups, et lui, ayant bien peu de ses gens autour de soi, se lança en se tenant serré, du haut à bas au beau milieu des ennemis; là où de bonne aventure il se trouva, en tombant, sur ses pieds : et comme ses armes eussent sonné de la secousse, les Barbares effrayés cuidèrent voir une lumière et un fantôme qui marchât devant lui, de façon qu'ils se prirent à fuir du commencement et s'écartèrent les uns çà, les autres là : mais depuis, s'étant un peu revenus de l'effroi, quand ils aperçurent qu'il n'y avait que deux de ses écuyers seulement autour de lui, ils recoururent tous contre lui, et le combattirent les uns de près, à coups d'épée ou de javeline, dont ils le blessèrent à travers son harnais; et un entre les autres, soi tenant quelque peu plus ar-

[1] Les Malliens et les Oxydraques habitaient près du confluent de l'Indus et de l'Hydaspe. B.

rière, lui tira un coup de flèche si violent et si roide, qu'il lui faussa la cuirasse et lui entra dans les côtes à l'endroit de la mamelle. Le coup fut si grand, que le corps s'en laissant aller, ploya le genou en terre : parquoi celui qui lui avait tiré accourut vitement avec son cimeterre tout nu en la main; mais Peucestas et Limnée [1] se jetèrent au-devant, qui tous deux furent blessés, tellement que Limnée en mourut sur la place, et Peucestas fit tête tant qu'Alexandre lui-même tua le Barbare de sa main après avoir reçu plusieurs plaies et blessures sur son corps. Finalement, il lui fut délâché un coup de pilon sur le col, duquel se trouvant étourdi, il s'appuya contre la muraille regardant les ennemis : mais à l'instant accoururent les Macédoniens de tous côtés, qui le prirent et l'emportèrent dans sa tente tout pâmé et ayant déjà perdu toute connaissance : à l'occasion de quoi il courut incontinent un bruit par tout le camp qu'il était mort. Si y eut grande difficulté et beaucoup d'affaire à scier la flèche, qui était de bois : ainsi lui étant sa cuirasse à toute peine ôtée, il fallut encore tirer le fer de la flèche [2], lequel était fiché dans l'un des os, ayant quatre doigts de long et trois de large, à ce que l'on dit : au moyen de quoi, en le lui arrachant, il lui prit tant d'évanouissemens qu'il approcha bien près de rendre

[1] Quinte-Curce l'appelle Timée. B.

[2] Le fer de la flèche; car Plutarque n'a pas voulu dire qu'elle ne fût point armée de fer, mais qu'elle était de bois au lieu d'être de roseau. B.

l'esprit : toutefois, à la fin il se revint et échappa de ce danger; mais se sentant fort faible, il demeura long-tems à tenir diète et à se faire achever de panser, sans sortir du logis, jusqu'à ce qu'il entendit les Macédoniens qui criaient et menaient un grand bruit devant son logis, pour le désir qu'ils avaient de le voir. Et adonc il prit une robe longue et sortit en public : puis après avoir sacrifié aux dieux pour le recouvrement de sa santé, il se remit derechef en chemin, sur lequel il subjugua encore plusieurs grands pays, et prit beaucoup de bonnes villes.

CVII. Il prit aussi dix des sages du pays, qui vont tout nus et que l'on appelle pour cette cause Gymnosophistes, lesquels avaient fait rebeller Sabbas contre lui et avaient fait beaucoup de grands maux aux Macédoniens : et parce qu'on les tenait pour les plus aigus, plus subtiles et plus courts en leurs réponses, il leur proposa plusieurs questions qui semblaient insolubles, leur commandant de les soudre, autrement qu'il ferait mourir celui qui aurait le premier failli à bien répondre et tous les autres après, et voulut que l'un, qui était le plus vieux de tous, fût le juge de leurs réponses. La demande qu'il fit au premier fut : « Lesquels « il estimait être en plus grand nombre, les morts « ou les vivans. Il répondit que c'étaient les vivans; « parce, dit-il, que les morts ne sont plus. Au se« cond il demanda, laquelle nourrissait de plus « grandes bêtes, la terre ou la mer. Il répondit : « la terre; parce que la mer n'est qu'une partie

« d'icelle. Au troisième, lequel est le plus fin des « animaux. Il répondit : celui que l'homme n'a « point encore connu. Au quatrième, pourquoi il « avait fait rebeller Sabbas : afin, dit-il, qu'il vé« cût honorablement ou qu'il mourût malheureu« sement [1]. Au cinquième, lequel avait été le pre« mier, le jour ou la nuit. Il répondit : Le jour a « précédé d'un jour. Et comme le roi trouvât cette « réponse étrange, il y ajouta : A demandes étran« ges, il est force que les réponses soient aussi « étranges. Parquoi passant outre, il demanda au « sixième par quel moyen se pourrait l'homme plus « faire aimer. En étant très-bon et ne se faisant « point craindre. Au septième il demanda com« ment se pourrait un homme faire dieu. En fai« sant, répondit-il, quelque chose impossible à « l'homme. Au huitième, laquelle était la plus forte, « la vie ou la mort. Il répondit, la vie, vu qu'elle « supporte tant de maux. Et au dernier : Jusqu'à « quel âge est-il expédient que l'homme vive? Jus« qu'à tant, dit-il, qu'il n'estime point le mourir « meilleur que le vivre [2]. » Ces réponses ouïes, il se tourna devers le juge, lui commandant de prononcer sa sentence sur icelles. Le juge dit, « Qu'ils « avaient tous répondu l'un pis que l'autre. » « Tu « mourras donc toi-même le premier, lui dit adonc « Alexandre, ayant donné une telle sentence. »

[1] Je préfère l'autre leçon : ou qu'il mourût glorieusement. B.

[2] Pour donner un sens vrai et juste à cette réponse du brachmane, M. Dacier supprime avec raison la négation et propose de lire, *jusqu'à ce qu'il soit bien persuadé que la mort est préférable à la vie.*

« Non ferai pas, répliqua-t-il, sire, si tu ne veux
« être menteur, attendu que tu as dit que tu fe-
« rais mourir le premier celui qui aurait pirement
« répondu. » La fin fut qu'il les laissa aller en leur donnant encore des présens.

CVIII. Il envoya aussi Onésicrite devers les autres sages indiens qui étaient les plus estimés et réputés les plus gens de bien, vivant à part en repos, pour les prier de venir devers lui. Cettuy Onésicrite avait été des disciples de Diogène le cynique, auquel on dit que Calanus, un de ces sages, répondit fort arrogamment et fièrement qu'il dépouillât ses habillemens, pour ouïr ses paroles tout nu, autrement qu'il ne parlerait point à lui, non pas s'il venait de la part de Jupiter même : mais Dandamis lui répondit plus gracieusement ; et l'ayant ouï conter quels hommes avaient été Socrate, Pythagore et Diogène, il dit que ces personnages-là lui semblaient avoir été bien nés et de bon entendement, mais qu'ils avaient trop révéré les lois en leur vie : toutefois les autres écrivent que Dandamis ne dit autre chose, sinon qu'il demanda pour quelle cause Alexandre avait fait un si long chemin que d'être venu jusqu'aux Indes. Quant à Calanus, le roi Taxile fit tant envers lui, qu'il lui persuada de s'en aller devers Alexandre. Il s'appelait par son droit nom Sphine : mais parce qu'il saluait ceux qu'il rencontrait en son langage indien, disant, Cale, qui était autant à dire comme Dieu vous garde, les Grecs le surnommèrent Calanus : et dit-on qu'il mit devant les yeux d'A-

lexandre une figure et exemple de son empire : ce fut qu'il jeta en terre devant lui un cuir tout sec et retrait de grande sécheresse, puis mit le pied sur un des bouts. Le cuir, baissé de ce côté-là, se releva en tous les autres; et, tournoyant tout à l'environ en marchant toujours sur les bords, lui fit voir que le cuir, pressé d'un côté, se relevait semblablement partout ailleurs; jusqu'à ce qu'il vint à mettre le pied sur le milieu du cuir; et lors le total se tint également bas. Voulant donner à entendre par cette similitude à Alexandre qu'il devait principalement et le plus de tems résider au milieu de ses pays, et non point s'en éloigner trop loin.

CIX. Au reste le voyage que fit Alexandre par les rivières, pour aller voir la grande mer Océane, dura sept mois entiers : et y entrant sur des navires, y navigua jusqu'en une petite île qu'il appela Scyllustin [1], mais les autres l'appellent Psitulcin, là où il descendit, et y fit des sacrifices aux dieux, et y considéra la nature de la grande mer Océane, et la qualité de toute cette côte de marine, autant comme il y put pénétrer. Puis ayant fait prières aux dieux, que jamais conquérant après lui ne passât outre les bornes de son voyage, il s'en retourna arrière de la marine : mais il voulut que ses vaisseaux, qui étaient en mer, fissent le

[1] Cilluta, suivant Arrien, qui la place à l'embouchure de l'Indus. Ce fut là que les soldats d'Alexandre virent pour la première fois le flux et le reflux de l'Océan, qui leur causèrent une grande épouvante. B.

circuit, en laissant le pays des Indes à la main droite, établissant pour capitaine de toute la flotte Néarque, et pour principal pilote Onésicrite. Et cependant lui-même se mit en chemin par terre, à travers le pays des Orites [1], là où il se trouva en extrême nécessité de vivres, et y perdit beaucoup d'hommes : tellement qu'il ne ramena pas des Indes la quatrième partie des gens de guerre qu'il y avait menés, qui étaient jusqu'au nombre de six vingt mille combattans à pied, et bien quinze mille chevaux : car les uns mouraient de maladies aiguës, les autres pour avoir mangé de mauvaises choses ; les autres pour les chaleurs et sécheresses extrêmes : mais la plupart mourait de male faim, en traversant le pays non cultivé ni semé de ces pauvres gens, qui vivaient fort durement, n'ayant pour tous moyens qu'un peu de petites brebis, qu'ils nourrissent de poissons de mer, dont leur chair est de mauvaise senteur. A la fin ayant traversé ce pays avec beaucoup de peine en l'espace de soixante journées, il entra en la Gédrosie, là où il trouva abondance grande de tous vivres, dont lui firent provision les gouverneurs, princes et rois les plus voisins de cette marche.

CX. Après donc avoir là un peu rafraîchi son armée, il se remit en chemin à travers la Carmanie [2], où il fut l'espace de sept jours durant à ban-

[1] Ils font partie de la Gédrosie, ou y touchent. B.

[2] La Carmanie touche à la Gédrosie. Ces pays sont à l'occident de l'Indus vers la mer Érythrée. Strabon parle des Icthyophages qui touchent aux Orites, et se nourrissent de poissons eux et leurs troupeaux. B.

quester continuellement, en passant toujours pays : car il était dessus un échafaud plus long que large, haut élevé, et traîné par huit coursiers, en continuel festin, avec ses plus privés amis, la nuit et le jour: après lequel échafaud suivaient plusieurs chariots couverts, les uns de belles tapisseries et de riches draps de pourpre, les autres de belle ramée fraîche que l'on renouvelait à chaque bout de champ, où étaient ses autres amis et capitaines tous couronnés de chapeaux de fleurs, qui buvaient et faisaient bonne chère ensemble. L'on ne voyait ni armet, ni lance, pique ni rondelle en toute l'armée : mais par tout ce chemin les soudards avec flacons, coupes [1], tasses et gobelets d'or et d'argent, puisaient le vin dans de grandes pipes et tonneaux défoncés, dont ils buvaient les uns aux autres, aucuns en marchant par les champs et tirant toujours avant, autres assis à table : et ne oyait-on que flûtes et hautbois, aubades, chansons et danses de femmes qui ballaient et folâtraient par tout ce chemin: car parmi cette dissolue manière de marcher par pays, et parmi toutes ces ivrogneries était mêlé un jeu, que chacun s'efforçait de contrefaire toutes les insolences des Bacchanales, comme si le dieu Bacchus y eût été présent en personne, et qu'il eût lui-même guidé et conduit toute cette momerie. Quand il fut arrivé au château royal de la Gédrosie [2], il y séjourna encore

[1] Et vases Thériciéens. C.

[2] Il y a sans doute ici quelque faute dans le texte, dont il suffit d'avertir, sans entreprendre de la corriger, parce qu'il n'y a point de

quelques jours pour rafraîchir son armée, en fêtes, banquets et festins, là où l'on dit qu'un jour après avoir bien bu il alla voir le jeu de prix des danses, entre lesquelles, celle qu'avait dressée et défrayée Bagoas, un jeune homme dont Alexandre était amoureux, emporta la victoire, et que ce Bagoas, tout ainsi vêtu qu'il était des accoutremens du bal, passa à travers le théâtre, et s'alla seoir tout joignant Alexandre, de quoi les Macédoniens furent si aises, qu'ils se prirent à battre des mains et à mener un grand bruit de joie, lui criant tout haut qu'il le baisât, tant qu'à la fin il le prit entre ses bras, et le baisa devant tout le monde. Là le revint trouver Néarque, qui lui raconta tout ce qu'ils avaient fait et vu en leur navigation : de quoi il fut si aise, qu'il lui prit envie de naviguer lui-même, entrant par la bouche de l'Euphrate en l'Océan avec une bonne et grosse flotte de vaisseaux, et s'en aller environner toutes les côtes de l'Arabie et de l'Afrique, pour puis après rentrer dans la mer Méditerranée par le détroit des colonnes d'Hercule : à laquelle intention il fit bâtir grand nombre de vaisseaux en la ville de Thapsaque [1], et assemblait-on déjà matelots, pilotes et mariniers de tous côtés.

CXI. Au demeurant la difficulté du voyage qu'il entreprit pour la conquête des Indes, le danger

secours. A la fin du chapitre CIX, Plutarque a fait entrer Alexandre dans la Gédrosie, de là traverser la Carmanie pendant sept jours, et au sortir de la Carmanie, nous voici dans la Gédrosie; cette marche n'est pas facile à concevoir. V.

[1] Aux confins de la Syrie et de l'Arabie, près de l'Euphrate. B.

où il fut en combattant contre les Malliens, avec le grand nombre que l'on disait qu'il avait perdu de ses gens en cette expédition, toutes ces causes ensemble, faisant croire qu'il n'en retournerait jamais à sauveté, donnèrent la hardiesse aux peuples qu'il avait déjà conquis de se soulever, et à ses lieutenans et gouverneurs de provinces occasion de commettre mille méchancetés, pilleries et oppressions de peuples. Brief, cela mit tout son état en grand branle, et y causa de grandes nouvelletés, et tant qu'Olympias et Cléopâtre, entrées en dissension à l'encontre d'Antipater, divisèrent entre elles deux son gouvernement, prenant Olympias pour soi le royaume d'Épire, et Cléopâtre celui de Macédoine. Ce qu'entendant Alexandre, dit que sa mère avait été la mieux avisée, parce que jamais les Macédoniens n'eussent enduré d'être régis et gouvernés par une femme. A cette cause il renvoya derechef Néarque vers la marine, délibérant d'emplir derechef d'armes et de guerre toutes les côtes et toutes les provinces maritimes : et lui-même en personne visitant les pays éloignés de la marine, alla punissant les capitaines et gouverneurs qui avaient malversé en leur charge, entre lesquels il tua de sa propre main avec un coup de pique, qu'il lui passa au travers du corps, Oxyarte, l'un des enfans d'Abulite. Et comme Abulite lui-même n'eût fait aucune provision de vivres pour son armée, mais lui eût préparé et amené trois mille talens [1] seulement, il lui fit mettre

[1] Dix-huit cent mille écus. A. — 14,006,225 livres de notre monnaie. B.

l'argent devant ses chevaux, lesquels n'en goûtèrent aucunement: et lors il lui dit : « Que me sert « donc maintenant ta provision ?» et quant et quant le fit arrêter prisonnier.

CXII. Et en passant par le pays de Perse premièrement il renouvela la coutume ancienne, qui était que toutes et quantes fois que les rois retournaient d'aucun lointain voyage, ils donnaient à toutes les femmes un écu [1] pour tête, de sorte que l'on dit que pour cette cause aucuns de leurs rois naturels ne retournaient pas souvent au pays, et qu'Ochus entre les autres n'y fut jamais une seule fois, se bannissant ainsi volontairement de son pays, pour la chicheté et crainte de faire cette dépense: et puis y ayant trouvé la sépulture de Cyrus découverte et fouillée, il fit mourir celui qui l'avait fait, combien qu'il fût natif de Pella en Macédoine, homme de qualité, nommé Polymaque; et en ayant lu l'inscription qui était écrite en lettres et paroles persiennes, il voulut qu'on l'écrivît aussi en lettres grecques au-dessous, et était la substance de l'inscription telle : « O homme, « qui que tu sois, et de quelque part que tu viennes, « car je suis assuré que tu viendras: Je suis Cyrus, « celui qui conquit l'empire aux Perses : et te prie « que tu ne me portes point d'envie de ce peu de « terre qui couvre mon pauvre corps. » Ces paroles émurent grandement à compassion le cœur d'Alexandre, quand il considéra l'incertitude et l'instabilité des choses humaines.

[1] Dans le grec, une pièce d'or.

CXIII. Et là même Calanus ayant été un peu de tems indisposé de flux de ventre, requit qu'on lui dressât un bûcher tel que l'on fait pour brûler le corps d'un trépassé, là où il alla à cheval: et après avoir fait sa prière aux dieux, épandit sur soi-même les effusions que l'on a accoutumé de répandre aux funérailles des trépassés : et ayant coupé un touffeau de ses cheveux, avant que monter dessus le bûcher, il prit congé de tous les Macédoniens, qui étaient là présens, en leur touchant en la main, les priant de faire ce jour-là bonne chère et banqueter avec le roi, lequel il reverrait bientôt après dans la ville de Babylone. Ayant dit ces paroles il se coucha de son long sur le bûcher, et se couvrant le visage, ne se remua oncques, quand le feu s'approcha et l'alla saisir : mais se maintenant toujours en la même disposition qu'il s'était couché, sans remuer ni pied ni main se sacrifia lui-même, selon que le portait la coutume des sages du pays. Autant en fit, plusieurs années depuis, un autre Indien, qui était à la suite de César en la ville d'Athènes, et y montre-t-on encore jusqu'aujourd'hui une sépulture que l'on nomme communément la sépulture de l'Indien. Alexandre, retourné de voir ce feu, convia plusieurs de ses amis et de ses capitaines à souper quant et lui, là où il proposa une couronne en prix à celui qui boirait le mieux. Celui qui but le plus fut un nommé Promachus, qui but jusqu'à quatre brocs de vin [1], et gagna la couronne, qui

[1] M. Dacier évalue la capacité du broc à 4 pintes et demie.

valait six cents écus, mais il ne vécut que trois jours après; et des autres qui jouèrent à ce jeu de boire à l'envi, il en mourut quarante et un, comme Charès l'a écrit, parce qu'il survint un fort grand froid sur leur ivresse et leur vin.

CXIV. Quand ils furent en la ville de Suse, il y fit les noces de ses plus familiers, et y épousa lui-même Statira, l'une des filles de Darius, départant semblablement les autres dames persiennes, selon qu'elles étaient de plus grand sang et de plus haut lignage, aux plus grands de ses amis [1]. Si fit un festin solennel des épousailles publiques des Macédoniens, de ceux mêmes qui auparavant avaient été mariés, auquel festin on écrit qu'y ayant neuf mille personnes assises à table, à chacune fut donnée une coupe d'or, pour épandre et offrir du vin à l'honneur des dieux, et là, outre les autres magnificences admirables qu'il fit, il acquitta toutes les dettes des Macédoniens, lesquelles montèrent à la somme de dix mille talens [2], cent trente moins. Mais comme Antigène le borgne se fût fait enrôler à fausses enseignes entre les endettés, ayant amené un qui affirmait lui avoir prêté argent à la banque, il fit payer l'argent: mais depuis on avéra contre lui qu'il n'en était rien,

[1] Élien parle de la magnificence de ces noces; il y eut quatre-vingt-dix seigneurs macédoniens qui se marièrent, et chacun eut sa chambre nuptiale; il y avait dans la salle du festin cent lits tous avec des pieds d'argent; ceux du lit d'Alexandre étaient en or. Les festins durèrent cinq jours.

[2] Six millions d'or, moins soixante-dix-huit mille écus. A. — 46,687,750 livres de notre monnaie. B.

dont Alexandre fut si courroucé contre lui, qu'il l'en chassa de sa cour, et le priva de son état de capitaine, combien que ce fût un vaillant homme à la guerre: car étant encore jeune, il eut un coup de trait dans l'œil devant la ville de Périnthe, que Philippe tenait assiégée, et lui voulut-on bien sur l'heure même ôter le trait, mais lui ne se lâcha oncques pour ce coup, ni ne voulut permettre qu'on lui arrachât le trait qu'il n'eût premièrement repoussé et rembarré les ennemis jusqu'aux dedans de leurs murailles. Il prit adonc fort aigrement cette ignominie, et l'eut si fort à cœur, qu'il était tout évident qu'il en mourrait de douleur et de regret: ce qu'Alexandre craignant lui pardonna, et si voulut encore qu'il retînt l'argent qui lui avait été baillé.

CXV. Or les trente mille jeunes garçons qu'il avait laissés sous des maîtres pour les duire, dresser et exerciter à tout ce qui appartient au métier de la guerre, étant devenus forts et puissans de corps, beaux de visage, et merveilleusement dispos et adroits aux armes, à les voir en leurs exercices, Alexandre en fut fort joyeux quand il les vit: mais cela découragea grandement les Macédoniens, et les mit en grande crainte, parce qu'ils estimèrent que dorénavant le roi ferait moins de compte d'eux: et pourtant comme il voulût renvoyer dans les pays bas devers la mer les malades ou impotens, et qui avaient perdu quelque membre à la guerre, ils répondirent que cela était leur faire tort et injure, d'éloigner ainsi de soi ces pauvres gens-là,

après s'en être servi à tout ce qu'il avait voulu, et puis les rejeter ainsi à leurs pays et à leurs parens, non en telle disposition qu'ils étaient quand il les en avait tirés. A l'occasion de quoi ils disaient, s'il voulait donner congé aux uns, qu'il le donnât donc à tous, et qu'il les réputât tous inutiles, mêmement puisqu'il avait autour de lui ses beaux jeunes danseurs, disaient-ils, avec lesquels il irait achever de conquérir toute la terre habitable. Alexandre fut fort indigné de ces propos, tellement qu'il leur en dit à tous des injures en colère, et chassant ses gardes ordinaires, en prit d'autres persiens, en faisant les uns gardes de son corps et ses satellites, les autres ses huissiers, hérauts et exécuteurs de ses mandemens, desquels les Macédoniens le voyant accompagné, et eux méprisés, reculés et rejetés honteusement en arrière, rabaissèrent bien la hautesse de leur courage, et après avoir parlé ensemble cuidèrent enrager de jalousie et de dépit. Finalement la matière consultée entre eux, ils s'en allèrent d'un commun avis sans armes tous nus en chemises devant sa tente se rendre à lui, criant et plorant, en le priant qu'il fît d'eux ce qu'il lui plairait, comme de méchans et ingrats qu'ils étaient; mais lui, encore que son courroux s'amollît et s'adoucît déjà, ne les reçut pas néanmoins pour cette première fois, et eux aussi ne s'en allèrent point, mais demeurèrent deux jours et deux nuits devant sa porte en tel état, se plaignant à lui, et l'appelant leur souverain et leur roi, jusqu'à ce qu'au troisième jour sortant hors

de son logis, et les voyant ainsi affligés, éplorés et piteux à voir, il s'en prit à plorer lui-même bien longuement : puis, après les avoir un peu tancés, leur usa de gracieuses paroles, donnant congé de se retirer à ceux qui étaient devenus inutiles pour la guerre, en leur faisant de très-magnifiques présens, et écrivant à son lieutenant Antipater, qu'en toutes les assemblées de jeux et ébattemens publics, ils fussent toujours préférés et assis aux plus honorables lieux, couronnés de chapeaux de fleurs, et voulut que les enfans orphelins de ceux qui seraient décédés à son service reçussent la solde de leurs pères.

CXVI. Au reste, étant arrivé en la cité d'Ecbatane [1] au royaume de la Médie, après y avoir dépêché les plus pressives affaires, il se remit derechef à faire jeux, fêtes et passe-tems publics, lui étant nouvellement venus de la Grèce trois mille maîtres et ouvriers de tels ébattemens. Mais il advint environ ce tems-là qu'Éphestion tomba malade d'une fièvre, et comme jeune homme de guerre qu'il était, il ne se contregarda pas de la bouche, comme il devait, mais ayant épié l'occasion que son médecin Glaucus s'en était allé au théâtre pour voir les jeux, il se mit à dîner, et mangea un chapon rôti, et but un grand plein pot

[1] Près du mont Oronte, ville dont l'origine remonte au moins, suivant Hérodote, à Déjoce, roi de Médie, c'est-à-dire, vers la 21[e] olympiade, et l'an de Rome 58; beaucoup plus haut, suivant Diodore de Sicile; beaucoup plus bas, suivant Pline, qui s'est trompé certainement. Il y avait une autre ville de ce nom dans la Perse, et une dans la Syrie. B.

de vin qu'il avait fait rafraîchir, dont sa fièvre lui rengregea si fort, que peu après il en mourut. Alexandre porta cet inconvénient impatiemment outre toute mesure : car il commanda que les crins des chevaux et des mulets, en signifiance de deuil, fussent tous coupés sur l'heure, et que tous les créneaux des murailles des villes en fussent semblablement abattus, et fit pendre le pauvre médecin, et défendit que l'on ne jouât de flûtes ni d'autre instrument quelconque de musique dans son camp, jusqu'à ce que l'on lui apporta un oracle de Jupiter Hammon, par lequel il était commandé de révérer Éphestion et lui sacrifier comme à un demi-dieu. A la fin, pour réconforter son deuil, et passer un peu son ennui, il s'en alla à la guerre, comme à la chasse d'hommes, là où il subjugua la nation des Cosseïens [1] qu'il extermina toute, y tuant jusqu'aux petits enfans : ce qui fut appelé le sacrifice des funérailles d'Éphestion. Et ayant volonté de despendre en sa sépulture et en l'appareil de ses obsèques dix mille talens [2] et de surmonter encore la dépense par la singularité de l'invention et excellence de l'artifice, il désira fort entre les autres maîtres ingénieurs un Stasicrate, parce qu'en ses inventions il y avait toujours quelque chose de grand, de hardi et de magnifique : car un jour

[1] C'est leur nom chez les autres écrivains, mais Plutarque les appelle Cusséens. Ils les croient à l'orient de la Susiane, selon Pline : ils étaient contigus à la Médie, selon Arrien. Il faut donc les placer vers les portes de Suze. B.

[2] Six millions d'or. A. — 46,687,750 l. de notre monnaie. B.

en devisant avec lui, il lui dit, que de toutes les montagnes qu'il connaissait au monde, il n'y en avait point qui fût plus propre à former en figure de l'homme, qu'était le mont Athos en la Thrace, et que s'il voulait, il lui en ferait la plus noble et la plus durable statue, qui oncques eût été au monde, laquelle en sa main gauche tiendrait une ville habitable de dix mille personnes, et de la droite verserait une grosse rivière en la mer : toutefois Alexandre n'y voulut point entendre, mais lors il était après à deviser et imaginer avec les maîtres ingénieurs des inventions bien plus étranges et de plus excessive dépense.

CXVII. Et comme il prenait son chemin pour s'en aller en Babylone, Néarque étant derechef retourné de la grande mer Océane par la rivière d'Euphrate, lui dit qu'il s'était adressé à lui quelques devins chaldéens qui lui conseillaient et l'admonestaient qu'il n'entrât point dans Babylone, de quoi Alexandre ne fit point autrement de compte, et tira outre : mais quand il fut tout joignant les murailles, il aperçut un grand nombre de corbeaux qui criaillaient et s'entrebattaient les uns les autres, dont les uns tombèrent en terre tout auprès de lui : et lui ayant été rapporté que le capitaine de Babylone, Apollodore, avait sacrifié aux dieux pour savoir qu'il adviendrait de lui, il envoya quérir le devin Pythagoras pour savoir de lui s'il était vrai. Le devin ne renia point le fait, et Alexandre lui demanda quels avaient été les signes du sacrifice : il répondit qu'ils n'avaient point trouvé de tête au

foie : « O dieux, dit adonc Alexandre, voilà un « véhément présage ! » toutefois il ne fit point de déplaisir pour cela à Pythagoras ; mais bien se repentit-il qu'il n'avait ajouté foi aux paroles de Néarque.

CXVIII. A l'occasion de quoi il se logeait souvent en campagne hors de Babylone, et s'en allait ébattant sur la rivière d'Euphrate : car il advint plusieurs autres signes et présages les uns sur les autres, qui le fâchèrent. Entre les autres il y eut un âne privé qui alla assaillir le plus beau et le plus grand des lions que l'on nourrissait en Babylone, et le tua d'un coup de pied. Et un jour comme il se fût dépouillé tout nu pour se faire frotter et huiler, et jouer à la paume, quand il voulut après reprendre ses vêtemens, les jeunes gentilshommes qui jouaient avec lui trouvèrent un homme assis dans sa chaire, qui ne disait mot, mais avait mis le bandeau royal à l'entour de sa tête, et la robe du roi sur son dos : on lui demanda qui il était, et il fut longuement sans répondre, jusqu'à ce que s'étant à la fin revenu, il dit qu'il se nommait Denys, qu'il était natif de Messène, et que, pour aucunes charges que l'on lui avait mis sus, il avait été envoyé de la mer jusque là, où l'on l'avait longuement détenu prisonnier : mais que naguère le dieu Sérapis s'était apparu à lui, lui avait détaché ses fers, et commandé qu'il prît la robe et le diadème du roi, et qu'il s'assît en son siége sans dire mot.

CXIX. Cela ouï, Alexandre fit mourir l'homme,

suivant ce que les devins lui en conseillèrent : mais il en entra en une grande tristesse, et grande appréhension d'être destitué de l'aide des dieux, et aussi en grande défiance de ses amis, entre lesquels il redoutait plus Antipater et ses enfans, que nuls autres ; car l'un, nommé Iolas, était son premier échanson, et l'autre Cassandre, étant nouvellement arrivé du pays, la première fois qu'il vit quelques Barbares faisant la révérence à Alexandre, comme celui qui avait été nourri à la grecque, et qui n'avait jamais vu telle chose, il s'en prit à rire un peu trop licencieusement à pleine gorge, dont Alexandre fut si dépité, qu'il le prit par les cheveux à deux mains, et battit les murailles de sa tête. Une autre fois comme Cassandre s'ingérât de vouloir répondre à quelques-uns qui accusaient Antipater son père, Alexandre le rabroua fort âprement, en lui disant : « Que veux-tu alléguer ? penses-tu « que ces gens-ci eussent entrepris un si long « voyage pour calomnier à tort et faussement ton « père, s'il ne leur eût point fait d'injustice ? » Cassandre au contraire lui répliqua que cela même qu'il disait était indice évident et présomption grande de calomnie, qu'ils étaient venus ainsi loin, afin que l'on ne pût promptement avérer et convaincre leur fausse accusation : de quoi Alexandre se prit à rire tout haut, et dit : « Voilà des arguces « et subtilités d'Aristote, pour prouver le pour et « le contre : mais cela ne vous garantira pas que « je ne vous châtie bien si je trouve que vous ayez « fait tort à ces gens-ci. » Brief l'on dit que dès-

lors il s'imprima si fort au cœur de Cassandre une frayeur, et y pénétra si avant, que long-tems depuis comme il était déjà roi des Macédoniens, et tenait toute la Grèce en sa main, en se promenant par la ville de Delphes, et regardant les images qui y sont, il en aperçut une d'Alexandre, dont il fut soudainement si effrayé, que les cheveux lui en dressèrent en la tête, et en trembla de telle sorte, qu'à peine se put-il de long-tems après rasseoir ni rassurer.

CXX. Alexandre donc depuis qu'une fois il se fut laissé aller à cette défiance de l'aide des dieux, en devint si troublé de sens, et si épouvanté en son entendement, qu'il ne lui advenait plus chose extraordinaire, pour petite qu'elle fût, qu'il n'en fît cas comme d'un signe et présage céleste, de manière que son logis était toujours plein de prêtres et de devins qui sacrifiaient, ou qui le purifiaient, et qui vaquaient aux divinations : tant a de pouvoir et d'efficace d'un côté la mécréance et l'impiété de contemner les dieux, quand elle se met dans les cœurs des hommes, et de l'autre côté aussi la superstition, coulant toujours, ni plus ni moins que l'eau contre bas, dans les ames abaissées et ravalées par crainte, comme elle remplit alors Alexandre de folie, depuis qu'une fois la frayeur l'eut saisi.

CXXI. Toutefois lui ayant été apportées quelques réponses touchant Éphestion, de l'oracle de Jupiter Hammon, il laissa son deuil, et se remit derechef à faire banquets et sacrifices : car il fêtoya magni-

fiquement Néarque, et s'étant un jour étuvé, comme de coutume, ainsi qu'il se voulait endormir, l'un de ses capitaines, Médius, le vint prier de se trouver à un banquet qu'il faisait en son logis : il y alla, et y but tout ce soir et tout le lendemain, tellement qu'il en prit la fièvre, non pour avoir bu la coupe tout entière d'Hercule, comme quelques-uns écrivent, ni pour avoir tout soudainement senti une griève douleur entre deux épaules, ni plus ni moins que qui lui eût donné un coup de lance ; car ce sont toutes choses controuvées à plaisir, et faussement écrites par aucuns qui ont voulu rendre l'issue de cette grande tragédie, par manière de dire, plus lamentable et plus pitoyable : mais Aristobule met qu'ayant une fièvre violente et une altération extrême, il but du vin, dont il commença à entrer en rêverie, et à la fin en mourut le vingt-huitième jour du mois de juin [1] : et au papier journal de sa maison, où est décrit par le menu tout ce qu'il faisait à chaque jour, il y a que le dix-huitième de juin il dormit dans l'étuve, parce qu'il eut la fièvr.

CXXII. Le lendemain après s'être lavé et étuvé, il s'en alla en sa chambre, et passa tout ce jour chez Médius à jouer aux dés, puis le soir bien tard, après s'être baigné, et avoir sacrifié aux dieux, il mangea et eut la fièvre la nuit : le vingtième s'étant derechef baigné, et ayant fait son sacrifice ordinaire aux dieux, il se mit à table dans l'étuve

[1] Dans le grec, du mois Daésius. B.

même, écoutant cependant Néarque qui lui contait de sa navigation, et des choses qu'il avait vues en la grande mer Océane : le vingt et unième jour ayant fait de même, il se trouva encore plus enflammé que jamais, et se sentit fort mal la nuit d'une grosse fièvre, et tout le jour ensuivant, auquel il se fit remuer et porter son lit au long du grand vivier, là où il devisa avec ses capitaines, touchant quelques places vacantes en son armée, leur commandant de n'y mettre point d'hommes qui ne fussent bien éprouvés. Le vingt-troisième ayant la fièvre fort grosse, il se fit porter aux sacrifices, et ordonna que ses principaux capitaines demeurassent dans son logis seuls, et que les autres moindres, comme centeniers et chefs de bandes, veillassent et fissent le guet au-dehors. Le vingt-quatrième il se fit porter en l'autre palais royal, qui est delà le lac, où il dormit un petit, mais la fièvre ne le lâcha oncques, et quand ses capitaines vinrent pour lui faire la révérence et le saluer, il ne parlait plus : autant en fit-il le vingt-cinquième, de sorte que les Macédoniens pensèrent qu'il fût mort, à raison de quoi ils vinrent battre aux portes du palais, et crier en menaçant ses plus privés amis, de façon qu'ils les forcèrent de leur ouvrir : si leur furent les portes ouvertes, et passèrent un à un en saye au long de son lit. Ce jour-là Python et Séleucus, par ordonnance des principaux familiers du roi, furent envoyés au temple du dieu Sérapis, pour enquérir de lui s'ils porteraient là Alexandre. Le dieu leur répondit

qu'ils le laissassent là, où il mourut le vingt-huitième sur le soir. Il est ainsi écrit, presque de mot à mot, en ces mêmes termes, dans le papier journal de sa maison.

CXXIII. Si n'y eut sur l'heure suspicion aucune qu'il eût été empoisonné : mais on dit que six ans après il s'en découvrit quelque indice, à raison de quoi sa mère Olympias fit mourir beaucoup de gens, et jeta au vent les cendres d'Iolas, auparavant décédé, parce que l'on disait que c'était lui qui lui avait baillé à boire le poison. Ceux qui tiennent que ce fut Aristote qui conseilla à Antipater de ce faire, par le moyen duquel fut porté le poison, disent qu'un Agnothémis le raconta après l'avoir ainsi ouï dire au roi Antigone : et fut le poison, à ce qu'ils disent, une eau froide comme glace qui distille d'une roche étant au territoire de la ville de Nonacris, et la recueille-t-on ni plus ni moins qu'une rosée dans la corne du pied d'un âne, parce qu'il n'y a autre sorte de vaisseau qui la puisse contenir, tant elle est extrêmement froide et perçante. Les autres maintiennent que tout ce que l'on conte de cet empoisonnement est faux et allèguent pour le prouver un argument qui n'est pas petit, c'est que les principaux capitaines, incontinent qu'il eut rendu l'esprit, entrèrent en grande dissension, à raison de laquelle le corps demeura par plusieurs jours tout nu sans être enseveli en pays chaud et étouffé : et néanmoins jamais n'apparut signe aucun sur le corps qui donnât suspicion ni conjecture de poi-

son, mais se maintint toujours net et frais et entier.

CXXIV. Il laissa Roxane enceinte [1], laquelle, pour cette occasion, était honorée et révérée des Macédoniens : mais elle haïssait extrêmement Statira, pour une jalousie qu'elle avait conçue à l'encontre d'elle, et la trompa moyennant une lettre contrefaite qu'elle lui envoya, comme si Alexandre lui eût mandé qu'elle vînt devers lui : mais sitôt qu'elle fut arrivée, Roxane la tua, elle et sa sœur, puis en jeta les corps dans un puits, qu'elle fit après combler du su et avec l'aide de Perdiccas, qui eut incontinent après le décès d'Alexandre l'autorité et puissance principale, à cause d'Aridée, lequel il traînait toujours quant et lui, comme sauvegarde de son autorité royale. Cet Aridée était né d'une femme de basse condition et publique, nommée Philinna, et si n'avait pas au demeurant le sens bon pour une indisposition de sa personne, laquelle ne procédait point de nature ni d'aucun accident fortuit : car au contraire, l'on dit qu'en sa première enfance il apparaissait en lui ne sais quoi de bonne et gentille nature; mais que le corps ayant été gâté par quelques breuvages qu'Olympias lui bailla, l'entendement s'en sentit aussi et s'en dévoya.

[1] Le fils qui naquit de Roxane fut nommé Alexandre comme son père, mais Cassandre le fit mourir avec sa mère.





JULES CÉSAR.

Médaille du Cabinet Impérial.

VIE DE JULES CÉSAR.

SOMMAIRE.

I. Inimitié de Sylla et de César. II. César est pris par des corsaires ; il les fait pendre. IV. Faveur de César auprès du peuple. VI. Il épouse Pompéia. VIII. Il est nommé grand pontife. XI. Clodius s'introduit chez Pompéia, pendant les mystères de la bonne déesse. XIV. Son gouvernement d'Espagne. XV. Il réconcilie Pompée et Crassus. XVI. Il est élu consul. XVII. Conduite odieuse de César et de Pompée. XIX. Guerres et succès de César dans les Gaules. XX. Attachement qu'il inspire à ses officiers et à ses soldats. XXIII. Première guerre des Gaules. XXIV. Seconde guerre contre Arioviste. XXVI. César défait les Belges. XXVII. On lui continue le gouvernement des Gaules pour cinq ans. XXXI. Il attaque l'Angleterre. XXXII. La Gaule se soulève. César y retourne, et défait Ambiorix. XXXIII. Autre soulèvement sous Vercengentorix. XXXV. Vercengentorix se rend avec ses troupes. XXXVI. Commencement des divisions de César et de Pompée. XXXIX. César offre de quitter les armes, à condition que Pompée les quitterait aussi. XLVI. Il vient à Rome. XLVIII. Il se met à la poursuite de Pompée. XLIX. Il entreprend de passer à Brindes dans une nacelle; comment il encourage le patron. LV. Position des deux armées en présence dans la Pharsalie. LVII. Dispositions de César. LVIII. Dispositions de Pompée. LIX. César remporte la victoire. LXII. Il pleure en voyant la tête de Pompée. LXIII. Cléopâtre se fait porter chez César. LXIV. Il la met sur le trône d'Égypte. LXV. Victoires en Asie. LXVII. César passe en Afrique. LXIX. Il défait Scipion, Afranius et Juba. LXX. Pourquoi il écrivit l'Anti-Caton. LXXIII. Il est nommé dictateur perpétuel. LXXVII. Il réforme le calendrier. LXXX. Conjuration de Brutus et de Cassius. LXXXI. Présages qui annoncent à César sa mort. LXXXII. Il va au sénat malgré les avis qu'on lui donne. LXXXIV. Il est tué par Brutus et les autres conjurés. LXXXVI. Fureur du peuple contre ses meurtriers. LXXXVII. Mort de Cassius. LXXXVIII. Mort de Brutus.

De l'an 654 à l'an 710 de Rome; avant J.-C. 44.

VIE DE JULES CÉSAR.

I. Sylla, se trouvant au-dessus de ses affaires, voulut que César répudiât sa femme Cornélia, fille de Cinna, qui avait pour un tems eu souveraine puissance à Rome : mais ne l'ayant pu ni par promesses, ni par menaces induire à ce faire, il lui confisqua son douaire : et la cause pourquoi César voulait mal à Sylla était la parenté qu'il avait avec Marius, lequel avait eu à femme Julia, propre sœur du père de César, de laquelle il avait eu le jeune Marius, qui par ce moyen venait à être cousin germain de César. Mais Sylla, au commencement de ses victoires étant empêché à de plus grandes choses, et à faire mourir tant d'autres de ses adversaires, ne tint pas compte de le faire chercher : et lui ne se contenta pas d'être en sûreté caché, mais se présenta de lui-même au peuple, demandant une place vacante de prêtrise, étant à peine entré en son adolescence, dont il fut débouté, par le moyen de ce que Sylla sous main lui fut adversaire : et comme il fût entre deux de le faire davantage tuer, quelques-uns de ses familiers lui dirent qu'il n'y avait point de propos de faire mourir un si jeune garçon : mais il leur répliqua qu'ils n'étaient pas bien sages, s'ils n'apercevaient qu'en ce jeune garçon y avait plusieurs tels que Marius. Cette parole ayant été rapportée

à César, il s'ôta de Rome, et demeura long-tems caché au pays des Sabins, allant toujours d'un lieu à autre.

II. Mais un jour, comme il se faisait transporter d'une maison en une autre, à cause qu'il était malade, il tomba entre les mains des satellites de Sylla, qui allaient recherchant ces lieux-là, et prenaient au corps ceux qu'ils y trouvaient cachés : toutefois il corrompit le capitaine, qui avait nom Cornélius, moyennant deux talens [1] qu'il lui donna, et étant ainsi échappé, descendit vers la côte de la mer, où il s'embarqua, et se retira en la Bithynie devers le roi Nicomède, là où ayant été un peu de tems, il remonta derechef sur mer, et fut pris par des corsaires auprès de l'île de Pharmacuse [2], car ces écumeurs-là tenaient déjà toute la marine, avec grosses flottes de navires, et nombre infini de vaisseaux. Ces corsaires de prime-face lui demandèrent vingt talens [3] pour sa rançon, dont il se moqua d'eux, comme ne sachant pas quel personnage ils avaient pris, et de lui-même leur en promit cinquante [4], puis envoya ses gens l'un deçà, l'autre delà, au recouvrement des deniers, tellement qu'il demeura seul entre ces larrons ciliciens, qui sont les plus grands meurtriers et les plus sanguinaires hommes du

[1] Douze cents écus. A. — 9,337 livres 10 sous de notre monnaie. B.

[2] Il y avait, selon Étienne de Bysance, deux petites îles de ce nom auprès de celle de Salamine. B.

[3] Douze mille écus. A. — 93,390 livres de notre monnaie. B.

[4] Trente mille écus. A. — 233,437 livres 10 sous de notre monnaie. B.

monde, avec un de ses amis et deux esclaves seulement : et néanmoins il en faisait si peu de compte, que quand il avait envie de dormir, il leur envoyait commander qu'ils se tussent. Si fut trente-huit jours entiers avec eux, non comme prisonnier gardé, mais plutôt comme prince suivi et accompagné d'eux, ni plus ni moins que si c'eussent été ses satellites. Durant lequel tems il se jouait et ébattait aux exercices de la personne avec eux naïvement en toute assurance, et quelquefois écrivait des vers, ou composait des harangues, puis les appelait pour les lui ouïr réciter, et si d'aventure ils ne montraient y prendre goût et en faire estime, il les appelait tout devant eux ignorans et barbares, et en riant les menaçait souvent qu'il les ferait pendre : dont eux étaient bien aises, à cause qu'ils prenaient le tout en jeu, pensant que cette sienne franchise de parler ainsi librement à eux ne procédait que d'une simplicité de jeunesse naïve : mais quand sa rançon fut venue de la ville de Milet, et que l'ayant payée il fut remis en sa liberté, il arma soudainement quelques vaisseaux dans le port de Milet pour aller après ces larrons, lesquels il trouva encore à l'ancre en la même île : si en prit la plus grande partie et pilla leur bien, mais quant aux personnes, il les mena en la ville de Pergame, là où il les mit en prison, pendant qu'il alla parler à celui qui pour lors avait le gouvernement de l'Asie, qui était un nommé Junius, comme à lui appartenant de faire la justice de ces malfaiteurs, attendu qu'il était

préteur de l'Asie : mais ce préteur ayant belle envie de mettre la main sur leur argent, à cause qu'il y en avait bonne somme, répondit qu'il aviserait tout à loisir au fait de ces prisonniers : parquoi César le laissant là, s'en retourna à Pergame, là où il fit publiquement pendre et mettre en croix tous ces larrons, comme il leur avait souventefois prédit et promis en l'île, là où il semblait qu'il ne se fît que jouer.

III. Depuis, comme la puissance de Sylla commençât à se passer, ses amis lui mandèrent qu'il s'en retournât à la maison : parquoi il s'en alla premièrement à Rhodes, pour y étudier quelque tems sous Apollonius, fils de Molon [1], que Cicéron même oyait, car c'était un honnête homme, et un grand maître de rhétorique et d'éloquence. L'on dit que César était fort heureusement né pour bien parler et plaider devant un peuple, et qu'outre l'aptitude naturelle qu'il y avait, il s'y était encore fort diligemment exercité, de manière que sans nul doute il avait le second lieu des bien-disans de son tems, et en quitta le premier pour entendre à se faire plutôt le premier en armes, en puissance et autorité, n'étant pas arrivé jusqu'à tel degré de la perfection de bien dire, que sa nature l'eût pu conduire, pour avoir plutôt voulu vaquer aux guerres et au maniement d'affaires, qui en fin de compte le rendirent seigneur de l'empire Romain. A l'occasion de quoi au

[1] M. Dacier observe qu'Apollonius n'était pas fils de Molon, mais que lui-même portait ces deux noms, et était appelé *Apollonius Molo* ; Suétone, Quintilien et Cicéron le nomment ainsi.

livre qu'il composa depuis à l'encontre de celui que Cicéron avait écrit à la louange de Caton, il prie les lecteurs que l'on ne fasse pas comparaison du style d'un homme de guerre à l'éloquence d'un excellent orateur, qui y avait employé la plupart de sa vie. Retourné qu'il fut à Rome, il appela en justice Dolabella, le chargeant d'avoir mal et violentement versé au gouvernement de sa province, et y eut plusieurs villes grecques qui lui envoyèrent leur témoignage : toutefois Dolabella en fut absous, et César voulant rendre la pareille aux Grecs de la bonne affection qu'ils avaient montrée envers lui au fait de cette accusation, prit en main la cause pour eux, quand ils accusèrent de concussion Publius Antonius, devant Marcus Lucullus, préteur de la Macédoine, là où il le poursuivit si vivement, qu'Antonius fut contraint d'appeler devant les tribuns du peuple à Rome, alléguant, pour donner couleur à son appel, qu'il ne pouvait avoir sa raison en plaidant dans la Grèce contre les Grecs.

IV. Si fut incontinent César à Rome en la grace de beaucoup de gens, par le moyen de son éloquence, à cause qu'il défendait leur cause en jugement, et singulièrement aimé et bien voulu de la commune, pour une gracieuse façon qu'il avait de saluer, caresser et arraisonner privément et familièrement tout le monde, étant en cela plus soigneusement courtois que son âge ne portait; et si y avait encore quelque faveur pour la bonne table et maison plantureuse qu'il tenait ordinaire-

ment, et pour la magnificence de la dépense qu'il faisait en tout le reste de son vivre, laquelle petit à petit le poussait en avant, et lui donnait crédit envers le peuple. Et ses envieux cuidant que cette faveur lui dût faillir aussitôt comme il ne pourrait plus fournir à la dépense, ne tinrent compte de la rabattre du commencement, et la laissèrent peu à peu croître et venir en vigueur : mais à la fin l'ayant laissé devenir grande et malaisée à renverser, combien qu'elle tendît manifestement à remuer et changer un jour tout l'état de la chose publique, ils aperçurent trop tard qu'il n'y a si petit commencement en chose quelconque, que la continuation et persévérance ne rende bientôt grand et fort, quand pour le mépriser on n'y met point d'empêchement. Le premier donc qui semble avoir eu défiance et crainte de sa façon de procéder en l'entremise des affaires de la chose publique, ni plus ni moins que le sage pilote qui redoute une bonace riante en haute mer, et qui connut la rusée malice qu'il cachait sous le manteau de cette privauté, courtoisie et gaieté qu'il montrait au-dehors, fut Cicéron. « Mais quand je « considère, ce disait-il, cette perruque si bien pei- « gnée, et si curieusement accoutrée, que je lui vois « gratter sa tête du bout d'un doigt seulement, « il m'est avis au contraire qu'un tel homme ne « pourrait jamais avoir mis en sa tête une si mal- « heureuse entreprise, que de vouloir ruiner la « chose publique romaine. » Toutefois cela fut longtems depuis.

V. Au reste, la première démonstration que lui fit le peuple de la bienveillance qu'il lui portait, fut quand il demanda un état de tribun, c'est-à-dire de capitaine de mille hommes de pied, à l'encontre de Caïus Pompilius, et qu'il l'emporta et fut élu devant lui. La seconde et plus évidente que la première, fut quand la femme de Marius, Julia, qui était sa tante, mourut : car il fit sur la place, comme son neveu, une harangue funèbre à sa louange, et au convoi de ses obsèques eut bien la hardiesse de mettre en évidence des images de Marius, qui fut la première fois qu'elles furent vues depuis la victoire de Sylla, à cause que Marius et tous ses consorts et adhérens avaient été jugés et déclarés ennemis de la chose publique. Car comme quelques-uns murmurassent et criassent pour ce fait contre lui, le peuple bruyant à l'encontre, avec grands battemens des mains, montra qu'il en était bien aise, et qu'il lui savait bon gré de ce qu'il ramenait des enfers, par manière de dire, les honneurs de Marius en la ville de Rome, après un si long tems que l'on les avait tenus ensevelis. Or était-ce bien la coutume de toute ancienneté, que les Romains faisaient des harangues funèbres à la louange des femmes âgées, quand elles venaient à décéder, mais non pas des jeunes ; et César fut le premier qui loua ainsi publiquement sa femme[1] décédée, ce qui lui ajouta encore quelque bienveil-

[1] Cornélie, fille de Cinna, qu'il avait épousée, dit Suétone, après avoir répudié Cossutie, qui n'était que de famille équestre, mais extrêmement riche. B.

lance, et fit que la commune par une compassion l'en aima encore davantage, comme homme débonnaire et de nature cordiale.

VI. Après les obsèques de sa femme il s'en alla questeur, c'est-à-dire trésorier sous le préteur Antistius Vétus, lequel il honora toujours depuis, en sorte que quand il fut lui-même fait préteur, il fit élire son fils questeur, puis au retour de cette charge il épousa sa troisième femme Pompéia [1], ayant de sa première Cornélia une fille qui depuis fut mariée à Pompée le Grand. Mais en faisant cette dépense extrême qu'il faisait, pour laquelle il semblait à quelques-uns qu'il achetait une fumée de faveur populaire, courte et de peu de durée, trop chèrement, là où au contraire il achetait les plus grandes choses qui soient en ce monde à bien petit prix, on dit que devant qu'il eût aucun office de la chose publique, il se trouva endetté de la somme de treize cents talens [2]. Et parce qu'ayant été commis à la charge de faire réparer et entretenir le pavé du grand chemin qui s'appelle la voie d'Appius, il y dépensait beaucoup du sien: et que d'autre part à son avènement à l'office d'édile, il donna au peuple l'ébattement de voir combattre trois cent vingt couples de gladiateurs, c'est-à-dire, escrimeurs à outrance: et qu'en toute autre somptuosité de faire jouer jeux, et donner festins publics, il abîma, par ma-

[1] Fille de Quintus Pompée, et petite-fille de Sylla. B.

[2] Sept cent quatre-vingt mille écus. A. — 6,069,385 livres de notre monnaie. B.

nière de dire, la magnificence de tous ceux qui s'étaient efforcés d'en faire auparavant : il rendit le peuple tellement affectionné envers lui, qu'il allait imaginant de nouveaux états, nouveaux honneurs et nouvelles charges pour le récompenser.

VII. Or y avait-il dans Rome deux ligues et partialités, l'une de Sylla, qui était forte et puissante, et celle de Marius, qui n'osait pas alors lever la tête, tant elle était dissipée, mise au bas et ravalée : mais César la voulant remettre sus, au tems mêmement que les fêtes, ébattemens et jeux publics de son édilité étaient en leur plus grande vogue, il fit secrètement faire des images de Marius, et des victoires qui portaient des trophées, lesquelles images il alla une nuit poser et dresser dans le Capitole. Le lendemain au matin quand on y vit reluire ces ouvrages dorés et singulièrement bien faits et bien labourés, témoignant par les inscriptions que c'étaient les victoires que Marius avait gagnées sur les Cimbres, chacun s'émerveilla grandement de la hardiesse de celui qui les avait osé mettre là, car on savait assez qui c'était : et en étant incontinent le bruit répandu par toute la ville, chacun y accourut pour les voir. Si y en eut aucuns qui crièrent à l'encontre de César, que c'était une tyrannie qu'il se bâtissait en ressuscitant, par manière de parler, des honneurs qui avaient été ensevelis et enfouis dans la terre par édits et ordonnances publiques, et que cela n'était qu'une épreuve et un essai pour son-

der la volonté du peuple, qu'il avait appâté (charmé) par la magnificence de ses ébats publics, afin de sentir s'il était assez apprivoisé, et s'il endurerait bien que l'on jouât à tels jeux, et que l'on remuât de telles nouvelletés. Au contraire, ceux de la part de Marius s'assurant les uns les autres, se déclarèrent en bien grand nombre, faisant retentir tout le mont du Capitole à force de crier et de battre des mains, en manière que les larmes en vinrent aux yeux de plusieurs, de grande joie qu'ils eurent, quand ils virent les images de Marius, et en fut César hautement loué et estimé par eux, comme personnage plus digne que nul autre de la parenté de Marius : et étant le sénat assemblé là-dessus, Catulus Luctatius, l'homme de la plus grande autorité qui fût pour lors dans Rome, se leva et parla fort âprement contre César, où il dit une parole, qui depuis a bien été notée, que César n'allait plus par mines secrètes, mais par ouverte batterie, attentant de ruiner la chose publique : toutefois César à l'heure lui répondit si bien, que le sénat s'en contenta, dont ceux qui l'avaient en estime se levèrent en espérance encore davantage, et l'admonestèrent qu'il prît hardiment cœur de ne céder à personne, et que de la volonté du peuple même, il surmonterait tous les autres, et serait le premier homme de la ville.

VIII. Sur ces entrefaites alla de vie à trépas le souverain pontife Métellus, pour la prélature duquel deux des plus notables personnages de la ville et qui avaient plus d'autorité au sénat, Isau-

ricus et Catulus, entrèrent en brigue l'un contre l'autre : et néanmoins César ne leur céda point, mais se présenta au peuple, la demandant aussi bien comme eux; et étant la brigue des uns et des autres égale, Catulus, d'autant qu'il était homme de plus grande dignité, craignant davantage l'incertitude de l'issue de l'élection, envoya devers César lui faire présenter sous main grosse somme de deniers, s'il se voulait déporter de sa poursuite : mais il lui fit réponse qu'il en emprunterait encore plus grosse somme pour débattre cette brigue à l'encontre de lui. Quand le jour de l'élection fut échu, comme sa mère le convoyât jusqu'à la porte de son logis les larmes aux yeux, il lui dit en l'embrassant : « Ma mère, tu verras « aujourd'hui ton fils souverain pontife, ou bien « banni de Rome. » Finalement, les voix du peuple recueillies, et la brigue bien débattue, il se trouva vainqueur et l'emporta : ce qui donna grande crainte au sénat et aux gens de bien, parce qu'ils estimèrent que dorénavant il ferait faire au peuple tout ce qu'il voudrait.

IX. A l'occasion de quoi Catulus et Pison reprenaient grandement Cicéron de ce qu'il l'avait épargné en la découverture de la conjuration de Catilina, où il lui avait donné prise sur lui. Car Catilina ayant proposé non-seulement de renverser l'état de la chose publique, mais aussi de ruiner entièrement l'empire de Rome et mettre tout sens dessus dessous, échappa des mains de la justice à faute de preuves suffisantes, avant que le

fond de ses conseils fût à plein découvert : mais il laissa dans la ville Lentulus et Céthégus, compagnons de sa conspiration, auxquels on ne sait pas si César ne donna point secrètement quelque confort et aide : mais bien est-il certain que publiquement eux ayant été en plein sénat convaincus à fait, comme Cicéron, qui était pour lors consul, demandât à chaque sénateur son opinion comment on les devait punir, tous les autres précédens jusqu'à César opinèrent qu'il les fallait faire mourir ; mais César, quand ce fut à lui à parler, se dressant en pieds, prononça une harangue qu'il avait préméditée, en laquelle il discourut que ce n'était point chose accoutumée ni juste que de faire mourir des hommes, mêmement de telle noblesse et de telle dignité, que préalablement on ne leur eût fait leur procès et qu'ils ne fussent judiciellement condamnés, si ce n'était en une extrême nécessité ; mais si on les mettait en prison en quelques villes de l'Italie, telles que Cicéron aviserait pour le mieux, jusqu'à ce que Catilina fût défait, alors le sénat pourrait en paix ordonner tout à loisir ce qui en devrait être fait. Cette opinion sembla plus humaine, avec ce qu'elle fut prononcée d'une grande grace et véhémence d'éloquence, de sorte que non-seulement ceux qui opinèrent après lui la suivirent, mais aussi plusieurs de ceux qui avaient opiné auparavant révoquèrent leur première sentence et adhérèrent à la sienne, jusqu'à ce que le rang de parler fut venu à Caton et à Catulus, lesquels y contredirent fort

et ferme, principalement Caton, qui parla de sorte qu'il rendit César même suspect de la conspiration, et se formalisa vigoureusement contre lui, de façon que les criminels furent mis entre les mains des exécuteurs de justice pour les faire mourir : et comme César sortît du sénat, il y eut une troupe de jeunes hommes qui accompagnaient Cicéron pour la sûreté de sa personne, qui lui coururent sus les épées traites aux poings : mais on dit que Curion le couvrit lors de sa robe et le tira d'entre leurs mains ; et Cicéron même, comme ces jeunes hommes jetassent les yeux sur lui, leur fit signe de la tête qu'ils ne le tuassent point, fût ou parce qu'il redoutât la fureur du peuple, ou bien qu'il estimât que ce serait méchamment et injustement fait. Toutefois, si cela est véritable, je m'ébahis bien comment Cicéron ne l'a mis au traité qu'il a fait de son consulat : mais, comment qu'il en soit, il fut depuis blâmé de n'avoir usé de l'occasion qui se présentait lors à propos contre César, et d'avoir trop redouté le peuple, qui embrassait fort affectueusement sa protection.

X. Car peu de jours après, étant allé au sénat pour répondre aux soupçons et présomptions qu'il y avait contre lui, et y ayant été rabroué fort rudement, tenant le sénat plus long-tems qu'il n'avait accoutumé, le peuple s'en vint à l'entour de la salle le demander, et crier tout haut qu'on le laissât sortir : parquoi Caton craignant principalement la mutination des pauvres disetteux, qui étaient ceux qui émouvaient tout le demeurant

du peuple, ayant mis leur espérance en César, il suada au sénat de leur faire distribuer gratuitement du blé pour un mois, laquelle distribution venait à apporter de dépense nouvelle à la chose publique la somme de cinq cent cinquante mille écus [1]. Ce conseil éteignit pour lors évidemment une grande crainte, et dissipa la principale partie de la puissance de César en tems fort opportun, lorsqu'il s'en allait être préteur et qu'il était plus à craindre que jamais pour l'autorité que lui donnait son magistrat, du tems duquel toutefois il n'advint aucun trouble en la chose publique, mais lui arriva à lui-même un sinistre accident en sa maison.

XI. C'est qu'il y avait un jeune homme de noble et patricienne maison, nommé Clodius, homme riche et éloquent, mais qui au demeurant ne cédait en audace, insolence et témérité à nul de ceux qui ont été les plus renommés pour leur méchanceté. Il devint amoureux de Pompéia, femme de César, laquelle n'en était pas mal-contente; mais on la tenait en si étroite garde, et la mère de César, Aurélia, femme de bien et d'honneur, avait l'œil sur elle de si près, que ces deux amans ne se pouvaient trouver ensemble qu'avec grande difficulté et non moindre danger. Or adorent les Romains une déesse qu'ils appellent la bonne déesse, comme les Grecs ont celle qu'ils appellent Gynécia, qui est à dire la déesse des femmes, et les Phrygiens

[1] Dans le grec, cinq millions cinq cent mille sesterces, 1,049,411 liv. 14 sous de notre monnaie. B.

se l'attribuant à eux particulièrement, disent que c'est la mère du roi Midas : mais les Romains tiennent que c'est une nymphe des bois, mariée au dieu Faune, et les Grecs veulent que ce soit celle des mères de Bacchus que l'on n'ose nommer [1]; en signe de quoi, au jour de sa fête, se font des ramées et feuillades de branches de vigne, et y a un dragon sacré près de l'image de la déesse, suivant la fable que l'on en récite, joint qu'il n'est point loisible à homme, quel qu'il soit, d'assister à ses sacrifices, non pas seulement être dans la maison là où on les fait [2] : et dit-on que les femmes à part elles y font plusieurs cérémonies, lesquelles ressemblent fort à celles des sacrifices d'Orphée. Quand donc le tems de la fête est échu, le mari en la maison duquel se doit faire l'assemblée du sacrifice, qui est l'un des consuls ou des préteurs, et avec lui tout autre mâle sort de son logis, et sa femme demeure pour donner ordre à toute la maison, là où la plupart des cérémonies se font la nuit, et y a tout plein de joyeusetés, de chants et de musique mêlés parmi ces veilles, qui durent toute la nuit. Pompéia donc, femme de César, ayant

[1] Il est probable que cette mère de Bacchus qu'on n'osait pas nommer était Proserpine, qui avait eu Bacchus de Jupiter son propre père. On apprend dans plusieurs mythologues que Jupiter s'était transformé en serpent pour jouir de sa fille. Cette naissance de Bacchus jouait un grand rôle aux mystères d'Éleusis. C.

[2] L'obscurité religieuse qu'on observait avec soin dans ces mystères fait l'éloge de la discrétion des dames romaines. Le secret en était si scrupuleusement observé que, quoique cette fête remontât à l'origine de Rome, les hommes ne savaient pas même le nom véritable de cette déesse.

à célébrer cette année la fête, Clodius, qui n'avait point encore de barbe, et par ce moyen espérait n'être point découvert, se déguisa de l'accoutrement d'une ménétrière, parce qu'il avait le visage assez semblable à une jeune femme : et trouvant les portes ouvertes, fut sans être aperçu mis au-dedans par une chambrière qui était de l'intelligence, et qui s'en courut devant pour avertir Pompéia de sa venue : elle demeura assez longuement à retourner, et Clodius n'ayant pas la patience de l'attendre au lieu où elle l'avait laissé, s'en alla errant çà et là parmi la maison qui était grande et spacieuse, fuyant toujours la lumière, et fut d'aventure rencontré par l'une des servantes d'Aurélia, laquelle croyant que ce fût une femme, le pria de jouer; et comme il en fit refus, elle le tira en avant, lui demandant qui et dont elle était. Clodius adonc lui répondit qu'il attendait l'une des femmes de Pompéia, qui s'appelait Abra[1] : ainsi étant connu à la voix, la servante d'Aurélia s'en courut incontinent là où étaient les lumières et la troupe des dames, criant qu'elle avait trouvé un homme déguisé en habit de femme : de quoi les dames se trouvant étonnées, Aurélia fit aussitôt cesser les cérémonies du sacrifice et cacher ce qu'il y avait de secret, et quant et quant elle-même, les portes de la maison fermées, alla partout avec tor-

[1] *Abra* n'est point un nom propre, et je suis surpris que Dacier s'y soit aussi trompé; ce mot signifiait plus particulièrement ce que nous nommons une femme de chambre. Voyez l'Index du Trésor d'Henri Étienne, à ce mot. C.

ches et flambeaux, pour trouver cet homme, lequel fut à la fin trouvé dans la chambre de la servante de Pompéia, avec laquelle il s'y en était fui, et étant reconnu des dames, fut chassé dehors de la maison par les épaules.

XII. Si ne faillirent pas les dames de raconter le fait à leurs maris la nuit même, aussitôt qu'elles furent de retour en leurs maisons, et courut le lendemain un bruit par toute la ville, que Clodius avait attenté une chose malheureuse et méchante, et qu'il en devait payer la peine, non-seulement à ceux à qui il avait fait cet outrage, mais aussi à la chose publique et aux dieux, et y eut l'un des tribuns du peuple qui l'appela en justice et l'accusa de lèze-majesté divine; et y eut aucuns des plus puissans et principaux hommes du sénat qui se bandèrent aussi contre lui, le chargeant de plusieurs autres horribles dissolutions, mêmement d'avoir commis inceste avec sa propre sœur, qui était mariée à Lucullus : toutefois le peuple s'opposant à leurs chaudes poursuites, défendit Clodius et lui servit de beaucoup envers ses juges, qui se trouvèrent étonnés et eurent peur d'irriter la commune. Ce néanmoins, César incontinent répudia sa femme ; à raison de quoi étant appelé par l'accusateur pour porter témoignage à l'encontre de Clodius, il répondit qu'il ne savait rien de ce que l'on proposait contre lui. Cette réponse étant trouvée étrange, l'accusateur lui demanda comment et pourquoi donc il avait répudié sa femme : « Parce, « dit-il, que je ne veux pas que ma femme soit

seulement soupçonnée. » Et disent les uns que César le pensait à la vérité ainsi comme il l'affirmait. Les autres estiment qu'il le faisait pour gratifier au commun peuple, qui désirait, comment que ce fût, sauver Clodius, lequel fut aussi absous de ce crime, parce que la plupart des juges donna sa sentence en lettres confuses, craignant d'un côté le danger de la commune, s'ils le condamnaient, et de l'autre côté, la mauvaise opinion des gens d'honneur, s'ils l'absolvaient.

XIII. Au demeurant, étant échu à César, à l'issue de sa préture, le gouvernement de l'Espagne, ses créanciers vinrent crier après lui, et l'importuner pour être payés sur son partement, et ne pouvant chevir (satisfaire) à eux, il fut contraint de recourir à Crassus, qui était pour lors le plus riche homme de la ville de Rome, et qui avait besoin de l'exécution et active vivacité de César à l'encontre de la puissance de Pompée, au gouvernement de la chose publique. Crassus répondit pour lui à ses plus importuns créanciers et qui le pressaient le plus, en se constituant pleige (caution) pour la somme de huit cents trente talens[1]; quoi moyennant, ils le laissèrent aller en son gouvernement; auquel voyage l'on dit, qu'en traversant les monts des Alpes il passa par une petite villette de Barbares habitée de peu d'hommes pauvres et mal en point, là où ses familiers qui l'accompagnaient se prirent à demander, en riant entre eux,

[1] Neuf cent quatre-vingt-dix mille écus. A. — 3,875,062 livres 10 sous de notre monnaie. B.

s'il y avait point de brigues pour les états et offices de la chose publique en cette ville-là, et s'il y avait point de débats et d'envies entre les principaux pour les honneurs d'icelle, et César, parlant à certes, répondit : « Je ne sais pas cela, dit-il, mais « quant à moi j'aimerais mieux être ici le premier, « que le second à Rome. » Une autre fois semblablement en Espagne il se mit à lire quelque histoire des faits d'Alexandre, et l'ayant lue, il demeura longuement pensif en soi-même, et puis se prit à plorer. Ce que voyant ses amis, s'émerveillèrent fort quelle douleur en pouvait être la cause, et il leur répondit : « Ne vous semble-t-il pas que ce « soit assez pour se douloir, que le roi Alexandre, « en l'âge où je suis, ait jadis tant conquis de « peuples et de pays, et que je n'aie encore fait « chose quelconque digne de mémoire. »

XIV. Parquoi sitôt qu'il eut le pied en Espagne, il commença incontinent à mettre la main à la besogne, de manière qu'en peu de jours il eut fait dix nouvelles enseignes de gens de pied, outre vingt autres qui y étaient déjà, et les menant contre les Galléciens[1] et Lusitaniens y conquit tout, et pénétra jusqu'à la grande mer Océane, subjuguant toutes les nations qui auparavant ne reconnaissaient point les Romains à seigneurs : et s'il y donna bon ordre, quant aux affaires de la guerre,

[1] La position des Galléciens n'est pas bien connue, mais il paraît par Strabon, liv. III, qu'ils étaient voisins des Lusitaniens, qui sont aujourd'hui les Portugais, on peut présumer que ce sont les habitans de la Galice.

il n'ordonna pas moins sagement ni moins diligemment celles de la paix, remettant les villes en bonne union et concorde les unes avec les autres, et surtout pacifiant les procès et différends qui étaient entre les débiteurs et les créanciers à raison des usures : car il ordonna que les créanciers prendraient par chacun an les deux parts du revenu de leurs débiteurs, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement remboursés, et que les débiteurs s'aideraient de la troisième, pour lesquelles il retourna de son gouvernement en bonne réputation, s'y étant lui-même fait riche, et y ayant aussi enrichi ses soudards, qui à raison de ce lui donnèrent le titre et le nom d'Impérator, qui signifie souverain capitaine.

XV. Mais parce que les lois et ordonnances romaines voulaient que ceux qui poursuivaient l'honneur du triomphe demeurassent dehors la ville, et que ceux qui demandaient le consulat fussent au contraire dedans en personne, se trouvant en cette difficulté, à cause qu'il était arrivé justement au tems que se devait faire l'élection des consuls, il envoya supplier le sénat de lui faire la grace qu'il pût absent par l'entremise de ses amis pourchasser le consulat : à laquelle requête Caton du commencement résista, alléguant la loi expresse qui était formellement au contraire : mais depuis, voyant que nonobstant ses oppositions plusieurs des sénateurs gagnés par César inclinaient à sa requête, il essaya de la faire néanmoins ressortir à néant, lui soustrayant le tems, en consumant tout le jour

à parler. A l'occasion de quoi César se résolut de quitter plutôt la poursuite du triomphe et d'entendre à celle du consulat, et entrant dans la ville y mena une pratique, laquelle abusa tout le monde, excepté Caton : ce fut la réconciliation de Pompée et de Crassus, les deux plus grands et les plus puissans personnages de la ville de Rome, lesquels étaient auparavant en pique l'un contre l'autre, et César les ayant réduits en amitié, et ayant par ce moyen recueilli la puissance de tous les deux en lui seul, on ne se donna garde que, sous un acte qui avait la plus belle apparence et le plus honnête titre du monde, il renversa sens dessus dessous toute la chose publique romaine : car ce ne fût pas la dissension de Pompée et de César qui suscita la guerre civile, ainsi que l'on estime communément, mais fut plutôt leur union, parce qu'ils s'allièrent ensemble, premièrement pour ruiner l'autorité du sénat et de la noblesse, et puis après en entrèrent en querelle l'un contre l'autre. Et Caton, qui le prédit et prophétisa par plusieurs fois, en rapporta pour lors la réputation d'homme fâcheux et importun, mais depuis en fut estimé plus sage qu'heureux en ses conseils.

XVI. Ainsi fut adonc César au milieu de ces deux grands personnages, qu'il avait réconciliés ensemble, conduit à l'assemblée de l'élection, là où il fut, sans contredit, élu consul avec Calpurnius Bibulus : et sitôt comme il fut installé, commença à mettre en avant des édits et des lois mieux séantes à quelque séditieux tribun du peuple, que non pas

à un consul; attendu qu'il proposait par icelles des départemens de terres et distributions de blés, sans payer, à chaque citoyen, pour agréer à la commune : en quoi les gens de bien et d'honneur du sénat s'opposèrent à son attente, et lui, qui ne demandait que quelque occasion colorée, commença à crier et protester que la rudesse et dureté du sénat le chassait malgré lui et le contraignait d'avoir recours à caresser le peuple, et de fait s'y en courut, ayant à l'un de ses côtés Crassus et à l'autre Pompée, auxquels il demanda tout haut, en pleine assemblée de ville, s'ils n'approuvaient pas les édits qu'il avait mis en avant? ils répondirent tous deux que oui : parquoi il les pria de leur vouloir tenir main-forte à l'encontre de ceux qui menaçaient de les empêcher à pointe de l'épée, ce que Crassus promit de faire, mais Pompée y ajouta davantage, que à l'encontre de ceux qui y apporteraient l'épée, il y viendrait avec l'épée et le bouclier. Cette parole déplut grandement aux seigneurs du sénat, comme n'étant pas seulement indigne de sa gravité et malséante à la révérence qu'on lui déférait, et au respect qu'il devait porter au sénat, mais étant plutôt furieuse, et plus convenable à quelque jeune étourdi : mais le commun peuple, au contraire, en fut fort aise.

XVII. Et César, voulant encore plus étroitement embrasser la puissance de Pompée, lui donna en mariage sa fille Julia, laquelle était déjà fiancée à Servilius Cépion, lui promettant en échange de lui donner celle de Pompée, laquelle était aussi

promise à Faustus, fils de Sylla; et peu de tems après, lui-même épousa Calpurnia, fille de Pison, lequel il fit désigner consul pour lui succéder l'année suivante. A raison de quoi Caton allait criant et appelant les dieux à témoin que c'était chose que l'on ne devait point endurer ni souffrir, qu'ils allassent ainsi butinant entre eux l'empire Romain par le maquerellage de telles noces, en se faisant ainsi donner les uns aux autres des gouvernemens de provinces, et des charges de grosses armées par le moyen de leurs mariages. Et Bibulus, compagnon de César au consulat, voyant que pour faire toute la résistance qu'il pouvait à ces lois, il ne gagnait rien, mais que par plusieurs fois il s'était mis en danger d'être tué sur la place avec Caton, il se tint renfermé dans sa maison tant que le reste de son consulat dura. Et Pompée, aussitôt qu'il eut épousé Julia, remplit toute la place de gens armés, et fit passer et autoriser les lois que César mettait en avant en faveur du peuple, et puis décerner à César pour sa province toutes les Gaules, tant de deçà que de delà les monts, ensemble l'Esclavonie, avec quatre légions, pour le tems et le terme de cinq années.

XVIII. A quoi comme Caton s'efforçât de contredire, César le fit prendre par ses sergens pour le mener en prison, pensant qu'il en appellerait devant les tribuns du peuple : mais il s'y en allait sans mot dire : et César voyant que non-seulement les gens de bien et d'honneur en étaient marris, mais aussi que le commun populaire, pour la révé-

rence qu'il portait à la vertu de Caton, s'en allait après avec un silence et une chère morne et triste, il pria lui-même sous main l'un des tribuns qu'il allât ôter Caton d'entre les mains des sergens. Depuis lequel acte il y eut peu de sénateurs qui se voulussent trouver sous lui présidant au sénat, mais ne pouvant supporter les choses qu'il faisait, s'en allaient hors de la ville : entre lesquels il y en eut un fort vieux, nommé Considius, qui lui dit un jour franchement que c'était pour la crainte de ses armes que les autres n'y osaient comparoir : et César lui répondit : « Et que ne te tiens-tu donc « toi-même pour la même crainte en ta maison? » A quoi Considius lui répliqua : « Parce que ma « vieillesse m'ôte la crainte : car ayant désormais « si peu à vivre, je ne me soucie plus guère de la « contregarder. » Mais la plus vilaine chose qui fut faite en tout le consulat de César, semble avoir été de faire élire Publius Clodius tribun du peuple, qui lui avait fait un si grand outrage en sa femme, et avait pollu et violé les saintes veilles mystiques des dames, qui se faisaient dans sa maison. Ce Clodius ne cherchait à se faire élire tribun du peuple pour autre raison que pour ruiner Cicéron, et César même ne se partit point de Rome pour aller trouver son armée, qu'il ne les eût attachés l'un à l'autre, et chassé Cicéron hors de l'Italie. Voilà ce que l'on trouve qu'il fit avant les guerres de la Gaule.

XIX. Mais le tems des grandes armes et conquêtes qu'il fit depuis, et de la guerre, en laquelle il sub-

jugua et dompta toutes les Gaules, prenant un tout autre commencement de vie, et entrant en une façon de faire toute différente du passé, le fit connaître aussi grand homme de guerre et aussi excellent capitaine que nul des autres qui oncques furent renommés pour sages et vaillans chefs d'armées, et qui plus ont acquis de gloire pour leurs hauts faits de prouesse. Car qui lui voudra comparer tous les Fabiens, les Scipions, les Métellus, et ceux même de son tems, ou un peu plus anciens, comme un Sylla, un Marius, les deux Lucullus, et Pompée même,

Duquel le nom jusques aux cieux s'élève,

on trouvera que les gestes de César en toute vertu militaire et préférence au fait de la guerre, les surmontent tous entièrement. L'un en malaisance des pays où il fit ses conquêtes; l'autre en l'étendue des régions qu'il ajouta à l'empire Romain: l'autre en multitude et puissance des ennemis qu'il défit: l'autre en dureté et âpreté des hommes auxquels il eut affaire, les mœurs desquels il polit et adoucit depuis: l'autre en douceur, humanité et clémence vers ceux qu'il avait pris: l'autre en libéralité et bénéficence grande vers ceux qui combattirent sous sa charge en ces guerres: et tous en nombre des journées qu'il gagna, et multitude des ennemis qu'il occit en bataille. Car en moins de dix ans que dura la guerre de la Gaule, il prit d'assaut ou par force huit cents villes, subjugua trois cents nations; et ayant eu devant soi en bataille trois millions

d'hommes armés, à plusieurs fois, il en occit un million, et en prit de prisonniers bien autant.

XX. Au reste il se fit tant aimer de ses gens, qu'ils furent si ardemment affectionnés à lui faire service, qu'au lieu qu'ils n'étaient rien plus que les autres quand ils combattaient pour quelqu'autre querelle, s'il était question de l'honneur ou de la gloire de César, alors ils étaient invincibles, et se jetaient la tête baissée à tout péril, par telle fureur que nul ne les pouvait soutenir: comme l'on peut connaître par l'exemple d'Acilius, qui, en une bataille navale qu'il eut devant la ville de Marseille, étant sauté dans un vaisseau des ennemis, y eut la main droite abattue d'un coup d'épée, et néanmoins pour cela n'abandonna point son bouclier qu'il tenait de la main gauche, mais en poussant et frappant les ennemis au visage, les fit tous fuir, de manière qu'il demeura maître du vaisseau: et Cassius Scéva, en une rencontre près de la ville de Dyrrachium, ayant eu l'œil crevé d'un coup de trait, l'épaule percée d'un coup de javelot, et la cuisse aussi d'un autre, et ayant reçu sur son pavois trente coups de flèches [1], appela les ennemis, feignant de se vouloir rendre à eux: mais comme deux y fussent accourus, il avala (mit bas) l'épaule à l'un d'un coup d'épée, et blessa l'autre au visage, de sorte qu'il lui fit tourner le dos, et à la fin encore se sauva-t-il, parce que quelques-uns de ses compagnons y accoururent au secours.

[1] César, liv. IV, de la guerre civile, dit deux cent trente coups. Il lui distribua de très-grandes récompenses.

Et en Angleterre, comme les chefs des bandes se fussent jetés les premiers dans un marais plein d'eau et de bourbe, et les ennemis leur y coururssent sus âprement, il y eut un simple soudard [1] qui, en la présence de César, lequel voyait à l'œil tout le combat, se jeta au milieu des combattans, et y faisant de grands et admirables efforts de prouesse, continua si vaillamment, qu'il fit enfin prendre la fuite aux Barbares, et sauva les capitaines des bandes, qui autrement étaient en grand danger de leurs personnes; puis passant le marais le dernier de tous avec grande difficulté à travers de l'eau boueuse et fangeuse, partie à nage, et partie à pied, il fit tant à la fin qu'il gagna l'autre rive, mais ce fut sans son bouclier: César s'émerveillant de son gentil cœur, lui alla au-devant avec grands cris de joie pour le recueillir et caresser; mais le soudard, au contraire, la tête baissée et la larme à l'œil, se jeta à ses pieds, lui requérant pardon de ce qu'il avait abandonné son bouclier. Et en Afrique, Scipion ayant surpris un des navires de César, dans lequel était entre autres Granius Pétronius, de naguère élu questeur, il fit mettre en pièces tous les autres, et quant au questeur, il dit qu'il lui donnait la vie. Mais Pétronius lui répondit: Que les soudards de César n'avaient point accoutumé de recevoir en don, mais de donner la vie aux autres, et en disant cela, il se passa

[1] Le simple soudard dont il s'agit est le même Cassius Scéva dont il vient d'être question; mais cette aventure est antérieure à celle rapportée plus haut. V.

son épée propre à travers le corps, et se tua lui-même.

XXI. Or ce qui engendrait et nourrissait cette grandeur de courage et cette affection véhémente de bien faire en eux, c'était César lui-même: premièrement en leur donnant et en les honorant largement, et leur faisant connaître par effet qu'il n'amassait point des richesses à la guerre pour vivre puis après en délices à son plaisir, ni pour en abuser à ses propres voluptés, mais que c'était un prix et salaire commun de la vertu qu'il serrait pour en récompenser les hommes de valeur et les gens de bien, auquel salaire il ne participait lui-même, sinon en tant qu'il le départait aux soudards qui le méritaient: et puis en s'exposant lui-même le premier franchement à tout péril, et ne se lassant jamais de travail quelconque; et quant à sa hardiesse de se hasarder ainsi aventureusement à tout danger, ils ne s'en ébahissaient pas tant, sachant bien que c'était la convoitise de gloire dont il était enflammé qui l'incitait à ce faire: mais la fermeté qu'il avait de supporter tous travaux plus que les forces de son corps ne portaient, c'était ce qui plus les faisait émerveiller: car il était grêle et menu du corsage, et avait la charnure blanche et molle, sujet à douleurs de tête, et si tombait quelquefois du mal caduc, lequel lui prit la première fois, comme l'on dit, à Cordoue, ville d'Espagne; mais il ne se servit pas de la faiblesse de son corps pour une couverture de se traiter mollement et délicatement, mais au contraire il

prit les labeurs de la guerre comme une médecine pour guérir l'indisposition de sa personne, combattant à l'encontre de sa maladie en étant continuellement par chemin, en vivant sobrement, et en couchant à l'air ordinairement : car la plupart des nuits il dormait dans un chariot ou dans une litière, employant par ce moyen son repos à faire toujours quelque chose. Et de jour en allant par pays visitant les villes, les places fortes ou les camps fortifiés, il avait toujours auprès de lui dans son chariot un secrétaire assis, lequel était accoutumé à écrire en allant par pays, et un soudard derrière lui qui portait son épée, combien qu'il allât en si grande diligence, que la première fois qu'il sortit de Rome avec charge publique, il arriva en huit journées à la rivière du Rhône. Or d'être bien à cheval et y avoir ferme tenue, ce lui était chose fort aisée, parce qu'il l'avait apprise dès son enfance, s'étant accoutumé à donner carrière à un cheval courant à toute bride, en tenant ses mains entrelacées derrière son dos. Mais en la guerre de la Gaule, il s'exercita encore davantage à dicter lettres missives en chevauchant par les champs, et à fournir à deux secrétaires ensemble, tant qu'ils en pouvaient écrire, encore dit Oppius à plus de deux, et dit-on que ce fut lui qui inventa le premier la manière de parler avec ses amis par chiffre [1] de lettres transposées, quand il n'avait

[1] Ce qu'Amyot dit ici des chiffres de César, formés par la transposition des lettres, n'est point dans le texte de Plutarque, mais il est dans la vérité de l'histoire. Suétone le dit expressément dans la Vie

pas loisir de parler de bouche à eux pour la pressive nécessité de quelque affaire, ou pour la multitude de ses occupations, ou pour la grande étendue de la ville de Rome.

XXII. Et pour montrer sa facilité et simplicité grande en son vivre ordinaire, on allègue cet exemple, que Valérius Léo, un sien hôte, lui donnant un jour à souper en la ville de Milan, servit à table des asperges où l'on avait mis d'une huile de senteur au lieu d'huile : il en mangea simplement, sans faire semblant de rien, et tança ses amis qui s'en offensaient, en leur disant qu'il leur devait bien suffire de n'en manger point si cela leur faisait mal au cœur, sans en faire honte à leur hôte, et que celui qui se plaignait de telle incivilité était bien incivil lui-même. Quelque autre fois en allant par pays il fut contraint, par une grosse tempête qui s'éleva soudainement, de s'héberger en la maisonnette d'un pauvre paysan, où il n'y avait pour tout logis qu'une seule chambre si petite, qu'il n'y pouvait gésir (demeurer) qu'une seule personne, encore bien maigrement; il dit à ses amis qui l'accompagnaient : « Il faut céder les lieux honorables « aux plus grands, et les nécessaires aux plus ma« lades. » Suivant lequel propos il voulut que Oppius, qui était mal disposé, couchât à couvert audedans, et lui avec ses autres amis coucha sous la saillie de la couverture de la maison au-dehors.

de César, et nous apprend que ce chiffre consistait dans l'emploi des mêmes lettres de l'alphabet, mais de manière que le D était la première, et avait la valeur de l'A, et ainsi de suite de toutes les autres.

XXIII. Au demeurant, la première guerre qu'il eut à son arrivée en la Gaule fut contre les Helvétiens et contre les Tiguriniens[1], lesquels ayant brûlé leurs bonnes villes jusqu'au nombre de douze, et bien quatre cents bourgades, voulaient passer à travers cette partie de la Gaule qui était en l'obéissance des Romains, ni plus ni moins qu'avaient fait anciennement les Cimbres, auxquels ils ne cédaient point en hardiesse, et si étaient bien en aussi grand nombre, comme de trois cent mille ames en tout, dont il y en avait cent quatre-vingt-dix d'hommes portant les armes. Ce ne fut pas lui-même en personne qui défit les Tiguriniens, mais fut Labiénus l'un de ses lieutenans qu'il y envoya, et qui les défit au long de la rivière d'Arar[2] : mais les Helvétiens le vinrent charger lui-même au dépourvu par le chemin, ainsi comme il conduisait son armée vers une ville[3] de ses alliés. Quoi voyant, il se hâta de gagner vitement un lieu fort d'assiette, auquel il rangea ses gens en bataille, et comme on lui eût amené son cheval de bataille pour monter dessus, il dit : « Quand j'aurai rompu « les ennemis, je monterai alors dessus, pour les « chasser et poursuivre : mais pour cette heure, « allons les charger. » En disant cela il marcha à pied, et alla donner dedans, où il demeura longuement à combattre, avant que pouvoir forcer ceux qui étaient en bataille ; mais la plus grande affaire

[1] C'est le canton de Zurich. B.

[2] La Saone.

[3] Bibracte, aujourd'hui Autun.

fut encore à forcer leur camp, et le rempart qu'ils avaient fait de leur charroi, parce que là non-seulement ceux qui avaient été rompus en la bataille se rallièrent ensemble, et firent tête, mais aussi leurs femmes et leurs enfans combattant jusqu'au dernier soupir, se firent tous tailler en pièces, de sorte qu'à peine fut achevé le combat à minuit. Si l'acte de cette victoire fut beau de soi-même, il y en ajouta encore un autre autant ou plus beau, c'est qu'il remit ensemble les Barbares qui étaient échappés de la bataille en nombre de bien cent mille ames, et les contraignit de retourner au pays qu'ils avaient laissé, et aux villes qu'ils avaient eux-mêmes brûlées: ce qu'il fit de peur que les Allemands passant le Rhin ne vinssent occuper ce pays-là comme vacant.

XXIV. La seconde guerre fut ouvertement en défendant les Gaulois contre les Allemands, combien que lui-même non guère auparavant eût fait recevoir et avouer leur roi Arioviste pour ami et allié du peuple romain: mais ils étaient insupportables à leurs voisins, et si était tout apparent que là où le moyen et l'occasion se présenterait de eux élargir, ils ne se contenteraient pas de ce qu'ils tenaient, mais voudraient usurper et occuper aussi le reste de la Gaule: et sentant que quelques-uns de ses capitaines restifvaient (reculaient) de peur, mêmement les jeunes hommes des nobles maisons de Rome, qui pensaient être venus à la guerre sous lui, comme pour un ébat et pour s'enrichir et prendre leur plaisir seulement, il tint assemblée

de conseil, là où il leur commanda que ceux qui auraient peur se retirassent, et qu'ils ne se présentassent point envis (malgré eux) à la bataille, puisqu'ils avaient les cœurs si lâches et si faibles que de reculer au besoin, et qu'au regard de lui il était tout résolu d'aller trouver les Barbares, quand il n'aurait que la dixième légion seulement: « Parce, disait-il, que ni les ennemis auxquels ils « avaient affaire n'étaient point plus vaillans que « les Cimbres, ni Marius n'avait point été plus « grand capitaine que lui. » Cette harangue entendue, les soudards de la dixième légion lui envoyèrent des ambassadeurs pour le remercier de la bonne opinion qu'il avait d'eux, et les autres légions injurièrent leurs capitaines, et tous ensemble le suivirent plusieurs journées en bonne intention et bonne affection de bien faire leur devoir, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à douze lieues près des ennemis.

XXV. Si fut adonc l'insolence et la braverie d'Arioviste bien refroidie, quand il entendit cette arrivée, à cause que les Romains venaient assaillir et chercher les Allemands, au lieu qu'ils n'espéraient pas et ne faisaient pas leur compte qu'ils les dussent attendre seulement, au moyen de quoi ne s'étant jamais douté qu'il en pût ainsi advenir, il admirait grandement la hardiesse de César, joint qu'il voyait que son armée en était toute troublée. Mais ce qui plus encore rebouchait la pointe de leur courage, étaient des femmes devineresses qu'ils avaient entre eux, lesquelles faisaient profes-

sion de connaître et prédire les choses à advenir, en considérant les tournoyemens des rivières, les tourbillons et le bruit que font les eaux en coulant à val, et toutes ces choses considérées leur défendaient de venir à la bataille jusqu'à la nouvelle lune: de quoi César étant averti et voyant que pour cette raison les Barbares ne se bougeaient, estima qu'il serait bon de les aller assaillir ce pendant qu'ils étaient ainsi découragés par cette superstition, plutôt que de perdre tems à attendre leur occasion: et les allant escarmoucher jusque dans leurs forts et jusque dessus des coteaux et collines, où ils s'étaient logés et fortifiés, les irrita tant, qu'à la fin ils descendirent tous courroucés en la plaine, là où ils furent rompus en bataille rangée, et chassés par l'espace de bien dix-huit lieues de pays, jusqu'à la rivière du Rhin, et fut la campagne qui est entre deux toute couverte de morts et de dépouilles. Mais Arioviste gagnant le devant de vitesse, passa le Rhin, et se sauva avec peu de ses gens: car on dit qu'il mourut bien en cette déconfiture jusqu'au nombre de quatre-vingt mille hommes.

XXVI. Après lequel exploit César laissa son armée pour hiverner en garnison dans le pays des Séquaniens [1], et lui cependant voulant entendre aux affaires de Rome, passa en la Gaule [2], à travers laquelle court la rivière du Pô, étant partie

[1] La Franche-Comté, la Bourgogne, etc.

[2] La partie de l'Italie qu'on appelait alors la Gaule Cisalpine, comme on le reconnaîtra par ce qui suit. B.

du gouvernement qui lui avait été donné, parce que la rivière qui s'appelle Rubicon fait la séparation de la Gaule qui est deçà les Alpes, d'avec le reste de l'Italie : là où faisant séjour, il allait pratiquant et gagnant amis dans Rome, à cause que plusieurs l'y allaient voir, auxquels il donnait tout ce dont ils avaient affaire, et les renvoyait bien garnis de bons présens, et encore plus de promesses et d'espérances pour l'avenir. Et durant tout le tems de cette conquête des Gaules, Pompée ne se donna point garde que réciproquement il subjuguait les Gaulois par les armes des Romains et gagnait les Romains par l'argent des Gaulois : mais ayant nouvelles que les Belges, qui sont les plus belliqueux et les meilleurs hommes de guerre des Gaulois, tenant la tierce partie de la Gaule[1], s'étaient soulevés, ayant mis ensemble grand nombre de combattans armés, il dressa incontinent son chemin cette part en toute diligence, et les trouva comme ils couraient et pillaient le pays de leurs voisins Gaulois alliés des Romains : si leur donna la bataille et en défit la plus grande partie qu'il trouva en troupe, s'étant portée lâchement au combat, tellement qu'il en tua si grand nombre, que, pour la multitude des corps morts, les Romains passaient à pied les rivières profondes, les lacs et les étangs qui en étaient comblés.

XXVII. Depuis laquelle défaite ceux qui sont les plus maritimes et plus voisins de l'Océan se rendirent à lui sans coup férir : à raison de quoi il

[1] La Picardie et les Pays-Bas.

mena son armée contre les Nerviens [1], les plus âpres et plus belliqueux de toutes ces marches-là, lesquels habitant en pays pleins de bois, avaient retiré leurs femmes, leurs enfans et leurs biens en un fond de forêt, le plus arrière qu'ils avaient pu de leurs ennemis, et eux, en nombre de plus de soixante mille combattans, vinrent un jour en dessoude courir sus à César ainsi comme il se logeait et qu'il entendait à faire fortifier son camp, ne se doutant de rien moins que d'avoir la bataille ce jour-là. Si rompirent de prime-saut la chevalerie romaine, et environnant la douzième et septième légion, en tuèrent tous les capitaines et chefs des bandes; et n'eût été que César lui-même, prenant un pavois sur son bras et fendant la presse de ceux qui combattaient au-devant de lui, s'alla ruer à travers les Barbares, et que la dixième légion, voyant sa personne en danger, accourut cette part de dessus un coteau où elle était en bataille et fendit les rangs des ennemis, il ne se fût pas ce jour-là sauvé un seul homme des Romains : mais prenant exemple à la prouesse de César, ils combattirent, ainsi que l'on dit en commun langage, par-dessus leur puissance : et néanmoins encore ne purent-ils faire tourner le dos à ces Nerviens, mais fallut qu'ils les taillassent en pièces sur le champ : car on écrit que de soixante mille combattans qu'il y avait, il ne s'en sauva que cinq cents, et trois de leurs conseillers seulement, de

[1] Ils habitaient la partie de la Belgique comprise aujourd'hui dans le département du Nord. B.

quatre cents qu'ils étaient. Ce que le sénat romain ayant entendu, ordonna que l'on sacrifierait aux dieux et ferait-on processions et fêtes chômées par l'espace de quinze jours durant, n'en ayant jamais auparavant été tant ordonné à Rome pour victoire quelconque qui eût été gagnée, parce que l'on trouva que le danger avait été fort grand pour s'être tant de nations soulevées tout à un coup; mais encore l'amour et la bienveillance que le commun peuple portait à César, faisait trouver la victoire plus glorieuse et plus illustre : car, quand il avait donné ordre aux affaires de la Gaule de delà les monts, il s'en venait toujours passer son hiver aux environs du Pô pour disposer les choses de Rome à sa dévotion.

XXVIII. Car non-seulement ceux qui briguaient les offices étaient élus par le moyen de l'argent qu'il leur fournissait, dont ils corrompaient et achetaient les voix du peuple et faisaient puis après en leurs magistrats tout ce qu'ils pouvaient pour accroître et augmenter sa puissance : mais aussi la plupart des plus grands et plus nobles personnages allèrent jusqu'à Lucques par-devers lui, comme Pompée, Crassus, et Appius, gouverneur de la Sardaigne, et Népos, vice-consul en Espagne, tellement qu'il s'y trouva pour une fois six-vingts sergens portant verges et haches devant les magistrats, et des sénateurs plus de deux cents, lesquels tinrent conseil ensemble, là où ils arrêtèrent que Pompée et Crassus seraient élus pour l'année suivante une autre fois consuls, que l'on

ferait de nouveau ordonner argent à César, pour l'entretènement de son armée, et prolonger le tems de son gouvernement pour autres cinq ans. Cela sembla fort étrange et fort déraisonnable aux gens de bien et de bon sens, car ceux même à qui César donnait et fournissait tant d'argent allaient prêchant et suadant au sénat que l'on lui en devait décerner et ordonner du public, comme s'il n'en eût point eu, ou, pour mieux dire, contraignaient le sénat de soupirer et gémir en voyant les choses qu'ils mettaient en avant. Caton n'y était pas présent, car on l'avait expressément envoyé en Cypre; mais Favonius, qui suivait la trace de Caton, quand il vit qu'il ne gagnait rien à y résister et contredire, se jeta hors du sénat en courroux et s'en alla criant parmi le peuple que c'était une grande honte; mais personne ne lui prêtait l'oreille, les uns pour la révérence qu'ils portaient à Pompée et à Crassus, les autres, parce qu'ils désiraient favoriser aux affaires de César, comme sur lequel ils avaient fondé toute leur espérance: au moyen de quoi ils ne s'en émouvaient de rien.

XXIX. Au demeurant, César s'en retournant en la Gaule de delà les monts, trouva une grosse guerre au pays, à cause que deux grandes et puissantes nations d'Allemagne avaient de naguère passé le Rhin pour y conquérir de nouvelles terres, et s'appelait l'une de ces nations les Ipes[1], et l'au-

[1] Dans le grec, les Usipes, appelés ailleurs Usipiens ou Usipètes. Ils habitaient la rive ultérieure du Rhin, aussi bien que les Tenterides, que César appelle Tenchtères, aujourd'hui les peuples de Westphalie, de Munster et de Clèves. B.

tre les Tenterrides : et quant à la bataille que César leur donna, il en écrit lui-même en ses Commentaires de cette sorte : que les Barbares ayant envoyé devers lui et fait trèves pour quelque tems, ce néanmoins lui vinrent courir sus ainsi comme il passait son chemin, tellement que huit cents de leurs hommes d'armes en rompirent cinq mille des siens, parce qu'ils ne s'en doutaient ni ne s'en défiaient point aucunement ; et qu'ils lui renvoyèrent encore d'autres ambassadeurs pour l'abuser une autre fois ; lesquels il retint, et fit quant et quant marcher toute son armée contre eux, estimant être simplesse de garder foi ni loi à tels Barbares si déloyaux et si infidèles. Mais Canusius écrit que, comme le sénat décernât que l'on sacrifiât encore et que l'on fît de nouveau des processions et des fêtes en l'honneur des dieux, pour leur rendre graces de cette victoire, Caton au contraire fut d'opinion qu'il fallait livrer César entre les mains des Barbares, pour décharger et purger la chose publique du crime de foi violée, et en détourner la malédiction sur celui seul qui en était auteur. Il était bien passé de ces Barbares jusqu'au nombre de quatre cent mille chefs, lesquels furent presque tous défaits, excepté quelque petite troupe qui, s'étant sauvée de la déconfiture, repassa le Rhin.

XXX. Les Sycambriens [1], qui sont une autre nation d'Allemagne, les recueillirent ; et César pre-

[1] Peuple voisin qui habitait sur la petite rivière appelée la Lippe. B.

nant cette occasion, avec la bonne envie qu'il avait autrement d'acquérir la gloire d'être le premier homme romain qui eût passé le fleuve du Rhin avec armée, bâtit un pont dessus. C'est une rivière fort large, mêmement à l'endroit où il dressa son pont : car il se répand là fort loin tant d'un côté que d'autre, et si est son cours fort âpre et fort roide, tellement que les troncs d'arbres et les grosses pièces de bois que l'on jetait à val la rivière avaient grand coup et faisaient grand effort contre les poutres qui soutenaient le pont : mais pour résister à leur choc et aussi pour rompre et alentir un peu l'impétuosité du fil de l'eau, il fit planter au-dessus de son pont des défenses de grosses pièces de bois que l'on ficha à force au fond de la rivière, et eut en l'espace de dix jours dressé et achevé son pont de la plus belle charpenterie, et à voir de plus ingénieux devis, que l'on saurait penser ni croire : et passant son armée par-dessus, ne trouva personne qui s'osât présenter en bataille devant lui : car les Suéviens [1] même, qui étaient les plus belliqueux de toute la Germanie, s'étaient retirés avec leurs biens en des profondes vallées et fondrières toutes couvertes de bois et de forêts : parquoi après y avoir brûlé le pays de ses ennemis et assuré ceux qui toujours avaient tenu le parti des Romains, il s'en re-

[1] Tacite comprend sous ce nom générique non-seulement des peuples de la Germanie, mais même des habitans de la Sarmatie et de la Scandinavie : ceux dont il est question ici sont les habitans de ce qu'on appelle aujourd'hui la Souabe. V.

tourna derechef en la Gaule, après avoir demeuré dix-huit jours en tout dans l'Allemagne au-delà du Rhin.

XXXI. Le voyage qu'il fit aussi en Angleterre fut d'une hardiesse grandement recommandable : car ce fut lui premier qui navigua l'Océan occidental avec armée navale, et qui à travers la mer Atlantique passa son armée pour aller faire la guerre en cette île, si grande, que plusieurs des anciens n'ont pas voulu croire qu'elle fût en nature, et qui a mis plusieurs historiens en grande dispute, maintenant que c'était chose fausse et controuvée à plaisir, et lui fut le premier qui commença à la conquérir, et qui étendit l'empire Romain plus avant que le rond de la terre habitable : car il y passa par deux fois de la côte opposite, vis-à-vis en la terre ferme de la Gaule, et en plusieurs batailles qu'il y eut, fit plus de dommage aux ennemis que de profit à ses gens, parce qu'ils n'eussent su rien prendre ni gagner qui eût valu, sur des hommes pauvres et nécessiteux : au moyen de quoi sa guerre n'y eut pas telle issue comme il la désirait, mais prenant seulement des ôtages du roi et lui imposant certain tribut qu'il paierait par chacun an au peuple romain, s'en retourna derechef en la Gaule, là où il trouva à sa descente des lettres prêtes à passer la mer, par lesquelles ses amis lui mandaient de Rome le trépas de sa fille, laquelle était morte en travail d'enfant chez Pompée, dont Pompée même et César aussi menèrent grand deuil, et leurs amis s'en trouvèrent fort troublés, pen-

sant bien que l'alliance qui maintenait la chose publique, laquelle autrement n'était pas guère saine, en quelque paix et en quelque repos, était dissoute et rompue; mêmement parce que l'enfant, après avoir peu de jours survécu sa mère, mourut aussi. Si prit la commune le corps de Julia, en dépit qu'en eussent les tribuns du peuple, et le porta au Champ-de-Mars, là où elle fut inhumée.

XXXII. Mais César ayant été contraint de départir son armée en plusieurs garnisons pour hiverner, tant elle était grande et grosse, et s'en étant allé, pendant l'hiver, du côté de l'Italie, comme il avait accoutumé, toute la Gaule à un coup se souleva en armes et mit sus de puissans exercites qui allèrent çà et là courir sus aux soudards romains, et essayer à forcer les forts où ils s'étaient logés en leurs garnisons. Le plus grand nombre, et des plus belliqueux Gaulois qui fussent en cette conspirée rébellion, était conduit par un nommé Ambiorix, et s'adressèrent premièrement aux garnisons de Cotta et de Titurius, qu'ils occirent, eux et tout ce qu'ils avaient de gens de guerre quant et eux : puis allèrent assiéger avec soixante mille combattans la garnison qui était sous la charge de Quintus Cicéron, et s'en fallut bien peu qu'ils ne la prissent à force, parce que les soudards y furent tous entièrement blessés : mais ils eurent si bon cœur qu'ils firent en se défendant plus, par manière de dire, qu'ils ne pouvaient. Ces nouvelles venues à César, qui en était lors bien loin,

il s'en retourna en extrême diligence, et ayant assemblé sept mille hommes de guerre en tout, se hâta d'aller secourir Cicéron, qui était ainsi pressé. Les assiégeans en furent avertis, qui levèrent incontinent leur siége pour lui aller à l'encontre, faisant leur compte qu'ils l'emporteraient tout du premier coup, à cause qu'il avait si peu de gens. César, pour les abuser, reculait toujours en arrière et faisait semblant de fuir devant eux, se logeant en lieux propres pour capitaine qui a à combattre avec peu de gens contre grand nombre d'ennemis, défendant à ses soudards de sortir du logis à l'escarmouche en quelque sorte que ce fût, et les contraignant de hausser les remparts de son camp et d'en fortifier les portes, comme gens qui ont peur, afin que les ennemis l'en eussent en plus grand mépris, jusqu'à ce qu'il épia l'occasion qu'ils vinrent un jour en désordre assaillir les tranchées de son camp, tant ils furent pleins de présomptueuse témérité ; et alors faisant une saillie sur eux, les mit tous en fuite avec meurtre d'un bien grand nombre. Ce qui amortit et apaisa les rébellions des Gaulois en ce quartier-là, joint que lui-même en personne allait au cœur d'hiver aux lieux où il entendait qu'il se remuait quelque nouvelleté, parce qu'il lui était venu de l'Italie un renfort de trois légions entières au lieu de celles qu'il avait perdues, deux que Pompée lui avait prêtées des siennes, et une qu'il avait nouvellement levée en la Gaule d'alentour du Pô.

XXXIII. Mais en ces entrefaites, les commen-

cemens de la plus grande et plus périlleuse guerre qu'il eut en toute la Gaule, ayant été de longue main projetés et menés secrètement par les principaux hommes des plus belliqueuses nations du pays, se découvrirent tout à un coup, y ayant une puissance grande à merveilles, tant pour le grand amas de gens de guerre qu'ils levèrent et d'armes qu'ils assemblèrent de toutes parts, comme pour les richesses qu'ils mirent ensemble, pour les fortes places qu'ils préparèrent et pour la malaisance des pays où ils se soulevèrent, mêmement lorsqu'il était encore la saison d'hiver, auquel les rivières étaient gelées, les bois et forêts couverts de neige, les campagnes noyées de torrens et les champs comblés de neige si haute, que l'on ne pouvait pas reconnaître les chemins, les marais, ruisseaux et rivières sorties hors des rives et débordées, rompant ou couvrant et cachant les voies publiques. Toutes lesquelles difficultés ensemble étaient bien, à ce qu'il leur était d'avis, suffisantes pour empêcher que César ne pût courir sus à ceux qui s'étaient rebellés. Si étaient plusieurs nations ensemble qui avaient conspiré cette rébellion : mais les deux principales étaient les Arverniens et les Carnutes[1], qui avaient élu pour capitaine en chef, et auquel ils avaient donné la superintendance de toute cette guerre, un Vercingentorix, duquel auparavant les Gaulois avaient fait mourir par justice le père, à cause qu'il leur sembla qu'il

[1] Qui habitaient ce qu'on appelle aujourd'hui l'Auvergne et le pays Chartrain. B.

aspirât à se faire roi. Ce Vercingentorix donc divisant ses forces en plusieurs parties, et y commettant à chacune plusieurs particuliers capitaines sous lui, avait si bien pratiqné qu'il avait tiré à sa ligue tous les peuples d'alenviron jusqu'à ceux qui sont devers [1] la mer Adriatique, ayant entrepris de faire prendre les armes tout à un coup à toute la Gaule ensemble, de tant plus mêmement qu'il était bien averti que ceux de Rome se bandaient déjà à l'encontre de César : tellement que s'il eût attendu un peu plus tard, jusqu'à ce que César fût entré en ses guerres civiles, il eût mis l'Italie en aussi grande crainte et aussi grand danger qu'elle avait été du tems des Cimbres.

XXXIV. Mais César, qui conduisait très-sagement toutes choses appartenant au fait de la guerre, et qui surtout se savait très-bien servir à point de l'occasion du tems, sitôt qu'il entendit les nouvelles de ce soulèvement, se partit en diligence, retournant par les mêmes chemins qu'il était allé, faisant connaître aux Barbares qu'ils avaient affaire à une force invincible et à laquelle il leur serait impossible de résister, vu la diligence extrême qu'il avait faite avec son armée par un si cruel hiver ; car là où ils n'eussent pu croire qu'un simple messager fût venu en si peu de tems de là où il était jusqu'à eux, ils furent ébahis qu'ils le virent avec tout son exercite, gâtant et brûlant leur plat

[1] Les autres lisent en ce lieu, *pros ton Ararin*, qui serait à dire jusqu'à la rivière de la Saone. A. — C'est là la bonne leçon, comme les savans en conviennent. B.

pays, forçant et détruisant leurs villes et places fortes, et recevant à merci ceux qui se retournaient devers lui, jusqu'à ce que les Éduens[1] prirent les armes contre lui, lesquels auparavant se soulaient nommer frères des Romains et étaient grandement honorés par eux : à l'occasion de quoi les gens de César, quand ils entendirent comme ils s'étaient conjoints avec les peuples conjurés, en reçurent grand déplaisir et en furent fort découragés : et pour cette cause, César se partant de là, passa à travers le pays des Lingones[2] pour entrer en celui des Séquaniens, qui étaient amis des Romains et les plus près de l'Italie de ce côté-là, au regard du reste de la Gaule. Là le vinrent les ennemis assaillir et environner de tous côtés, avec un nombre infini de milliers de combattans; et lui aussi ne faillit pas de les attendre et combattre si bien, qu'avec le tems et l'effroi qu'il leur donna, il les rangea finalement à sa volonté : mais du commencement pourtant il semble qu'il y reçut quelque secousse, car les Arverniens montraient en un de leurs temples une épée pendue, qu'ils disaient avoir été gagnée sur César; et lui-même depuis, en passant un jour par-là, la vit et s'en prit à rire; et comme ses amis la voulussent faire ôter de là, il ne voulut pas qu'ils le fissent, disant qu'il n'y fallait pas toucher, puisque c'était

[1] Entre la Saonē, la Loire et la Seine. Leur capitale était Autun. B.

[2] Leur capitale était Langres, mais leurs possessions s'étendaient fort loin. B.

chose sacrée : toutefois à ce premier commencement, ceux qui se sauvèrent de vitesse, ou la plupart d'iceux, se retirèrent et s'enfuirent avec leur roi dans la ville d'Alexia [1], devant laquelle César alla mettre le siége, encore qu'elle semblât être imprenable, tant pour la hauteur des murailles, que pour la multitude des hommes de défense qu'il y avait dedans.

XXXV. Mais durant ce siége il lui survint un péril de dehors plus grand que l'on ne saurait à peine exprimer : car une armée de trois cent mille combattans, les meilleurs qui fussent entre toutes les nations de la Gaule, le vint trouver ainsi qu'il était au siége devant Alexia, outre ceux qui étaient renfermés dans la ville, qui ne montaient pas moins de soixante-dix mille : tellement que se trouvant enserré entre deux si grosses puissances, il fut contraint de se fortifier de deux murailles, l'une contre ceux de la ville, et l'autre contre ceux du dehors, parce que si ces deux grosses puissances se fussent jointes et assemblées ensemble, certainement c'eût été fait de César : parquoi ce siége d'Alexia et la bataille qu'il gagna devant, à bon droit lui acquirent plus d'honneur et de gloire que nulle autre, parce que ce fut le danger où il fit plus d'actes de prouesse, de hardiesse, de bon sens et sagesse qu'il ne fit en affaire où il se trouvât oncques. Mais ce qui fait plus à émerveiller

[1] Aujourd'hui Sainte-Reine en Bourgogne, non loin de Semur. Ce n'est plus qu'un village ; du tems de César quatre voies romaines aboutissaient à cette ville. Alexia était sur une hauteur. B.

en cela, est que ceux de la ville ne surent jamais rien de ceux qui les venaient secourir, sinon après que César les eut défaits, et encore plus, que les Romains même qui étaient ordonnés pour garder la muraille bâtie contre la ville, n'en surent rien non plus, sinon après le fait, quand ils entendirent le cri des hommes et les lamentations des femmes qui étaient dans Alexia, quand ils aperçurent aux autres côtés de la ville force pavois étoffés d'or et d'argent, force cuirasses et corselets sanglans, force meuble et vaisselle, force tentes et pavillons faits à la mode des Gaulois, que les Romains apportaient de la déconfiture en leur camp, tant cette grosse puissance disparut et s'évanouit soudainement, ni plus ni moins qu'un fantasme ou un songe, ayant été la plupart occise en un jour de bataille sur le champ [1]. Au reste ceux d'Alexia, après avoir donné beaucoup de travail à César et à eux-mêmes, finalement se rendirent; et Vercingentorix, celui qui avait suscité et conduit toute cette guerre, s'étant armé de ses plus belles armes, et ayant aussi paré et accoutré son cheval de même, sortit par les portes de la ville, et alla faire un tour tout à cheval à l'entour de César, étant assis en sa chaire: puis, descendant à pied, ôta tous les ornemens à son cheval, et dépouilla toutes ses armes,

[1] Il est bien difficile de concevoir qu'une armée de 300,000 hommes ait pu arriver près d'une ville assiégée sans qu'elle ait été aperçue par les assiégés; il paraît que Plutarque a suivi une relation infidèle, car César, liv. VII, dit que les assiégés sortirent au-devant du secours qui leur venait, pour se féliciter mutuellement de son arrivée.

qu'il jeta en terre, et s'alla seoir aux pieds de César sans mot dire, jusqu'à ce que César le bailla en garde comme prisonnier de guerre, pour après le mener à Rome en triomphe.

XXXVI. Or avait César de long-tems proposé et entrepris de ruiner Pompée, comme aussi Pompée lui, parce qu'ayant Crassus été tué par les Parthes, qui seul pouvait épier que l'un d'eux deux donnât en terre, il ne restait plus à César, pour se faire le plus grand, que de détruire Pompée qui l'était, ni à Pompée, pour obvier à ce que cela ne lui advînt, que de défaire le premier César, que seul il craignait: combien qu'il n'y avait pas long-tems qu'il commençait à le craindre, parce que jusqu'à un peu devant ce tems il avait toujours fait peu de compte de lui, estimant que ce lui serait toujours chose bien facile de défaire, quand il voudrait, celui qu'il avait fait tel comme il était. Mais César au contraire, s'étant dès son commencement proposé ce but-là, comme un champion de lutte, qui n'étudie sinon comment il pourra terrasser et abattre ses adversaires, se retira à l'écart loin de Rome pour s'exerciter en ces guerres de la Gaule, là où il aguerrit son armée, et quant et quant augmenta la gloire de son nom par ses hauts faits d'armes: de manière qu'il se vint à égaler aux gestes de Pompée, et ne lui resta plus pour exécuter et mettre à effet son entreprise, que quelques occasions colorées, que Pompée en partie lui donna et en partie aussi les tems lui apportèrent, et surtout le mauvais gouvernement qu'il y avait pour lors

en la chose publique romaine, parce que ceux qui y poursuivaient les états et offices achetaient les voix du peuple à beaux deniers comptans, qu'ils délivraient publiquement à la banque sans vergogne ni crainte quelconque, et venait le commun populaire ayant vendu ses voix à prix d'argent, au lieu et jour de l'élection, combattre pour celui qui l'avait payé, non avec ses voix et suffrages, mais avec arcs, frondes et épées, de sorte que l'assemblée bien peu souvent se départait, que la tribune aux harangues ne fût souillée et diffamée de sang et de morts qui y étaient occis sur la place, demeurant cependant la ville en trouble sans magistrats qui y commandassent, ni plus ni moins qu'un navire en tourmente, sans pilote : tellement que les hommes de bon sens et de bon jugement voyant une telle fureur et une telle confusion, se fussent bien contentés, de peur qu'il ne leur advînt pis, s'ils fussent tombés en une monarchie, et en la main d'un seul qui eût eu souveraine puissance, et y en avait plusieurs qui osaient bien dire publiquement qu'il n'y avait plus ordre de remédier aux maux de la chose publique que par le moyen d'un seul, auquel on donnât plein pouvoir, puissance et autorité souveraine, et qu'il fallait prendre cette médecine par la main de celui qui serait le plus doux et plus gracieux médecin, voulant couvertement donner à entendre Pompée : et comme lui-même, sous belles paroles fardées, montrât semblant de ne le vouloir point, et cependant sous main procurât toutes les choses qui pouvaient

servir à cette fin, et tâchât, plus que nul autre, à se faire élire dictateur, Caton s'en apercevant bien, et craignant qu'à la fin le peuple ne fût par lui forcé de ce faire, suada au sénat de le déclarer plutôt seul consul, afin que se contentant de cette plus juste et plus légitime principauté, il n'en convoitât point d'autre : ce que non-seulement le sénat lui octroya, mais davantage lui prolongea le tems du gouvernement de ses provinces : car il en avait deux, l'Espagne et l'Afrique tout entière, lesquelles il régissait et administrait par ses lieutenans qu'il y commettait, entretenant son armée des mille talens [1] que la chose publique lui fournissait par chacun an.

XXXVII. Cela fut cause que César envoya aussi gens pour demander en son nom le consulat, et semblablement prolongation du tems de son gouvernement; à quoi Pompée du commencement se tut : mais Marcellus et Lentulus, qui haïssaient César d'ailleurs, y contredirent fort et ferme, en ajoutant à ce qui était nécessaire à dire ou à faire, d'autres choses qui ne l'étaient pas, pour lui faire honte et dépit : car ils privèrent du droit et privilége de bourgeoisie romaine les manans et habitans de la ville de Novocome [2], en la Gaule de devers l'Italie, où César de naguère les avait logés :

[1] Six cent mille écus. A. — 4,668,775 livres de notre monnaie. B.

[2] Come, depuis appelée Novocome, lorsque César y établit ces nouveaux colons, au-dessus du lac de Come, autrefois Larius, dans la partie de l'Italie appelée alors la Gaule Transpadane, c'est-à-dire au-delà du Pô. B.

et Marcellus étant consul, fit de son tems fouetter de verges un des sénateurs de là, qui était venu pour cette affaire à Rome, en disant qu'il lui imprimait expressément ces marques-là, afin qu'il connût par-là qu'il n'était point citoyen romain, et qu'il les allât montrer à César. Mais depuis ce consulat de Marcellus, César laissant déjà puiser en ses coffres les richesses gauloises à ceux qui s'entremettaient du gouvernement de la chose publique à Rome, tant comme ils en voulaient, et ayant déjà acquitté Curion d'une somme de dettes, et donné au consul Paulus mille cinq cents talens [1], dont il fit bâtir ce tant renommé palais, joignant la place, que l'on appelle la basilique de Paulus, au lieu de celui de Fulvius, alors Pompée entrant en crainte de cette menée, commença à pourchasser ouvertement, tant par lui comme par ses amis, que l'on envoyât un successeur à César, et lui redemanda les gens de guerre qu'il lui avait prêtés pour la guerre et conquête de la Gaule.

XXXVIII. César les lui renvoya, faisant présent à chaque particulier soudard de deux cent cinquante drachmes d'argent [2] : mais ceux qui les ramenèrent, quand ils furent à Rome, semèrent parmi le peuple des paroles qui n'étaient ni belles ni bonnes à l'encontre de César, et abusèrent Pompée même de fausses persuasions et vaines

[1] Neuf cent mille écus. A. — 7,003,125 livres de notre monnaie. B.

[2] Vingt-cinq écus. A. — 194 livres 10 sous 7 deniers de notre monnaie. B.

espérances, lui donnant à entendre qu'il était singulièrement désiré au camp et en l'armée de César; et que si par-deçà dans Rome il faisait malaisément ce qu'il voulait, tant pour l'envie qu'on lui portait que pour quelques mauvaises humeurs cachées entre ceux qui se mêlaient du gouvernement de la chose publique, il se pouvait assurer que par-delà toute l'armée était à son commandement; et que si les soudards repassaient une fois les monts et retournaient en Italie, ils se viendraient incontinent tous rendre devers lui, tant ils haïssaient César, à cause qu'il les faisait trop travailler et continuellement combattre, joint aussi qu'il leur était suspect, et qu'ils se doutaient qu'il aspirait à se faire monarque. Ces propos enflèrent Pompée de vaine présomption de soi-même, et le rendirent nonchalant, de sorte qu'il ne tint compte de faire ses préparatifs pour la guerre, comme n'ayant point d'occasion de craindre, et s'amusant à résister à César de paroles seulement, et d'opinions contraires à ses demandes au sénat, cuidant bien le combattre pour dire : Je suis d'avis de ceci ou de cela. Mais César ne s'en souciait point; car l'on dit que l'un de ses capitaines, qu'il avait envoyé pour ses affaires à Rome, étant devant la porte du sénat, et entendant que l'on ne lui avait pas voulu donner la prolongation du tems de son gouvernement qu'il avait demandée, en frappant de la main sur la poignée de son épée, dit : « Et « puisque vous ne lui voulez pas octroyer, cette-ci « le lui baillera. »

XXXIX. Toutefois les demandes que proposait César avaient la plus belle apparence du monde : car il disait qu'il était content de laisser les armes pourvu que Pompée les laissât aussi, et que tous deux, comme personnes privées, vinssent à pourchasser d'obtenir quelque bonne récompense de leurs citoyens, remontrant que ceux qui lui ôtaient la force des armes et la confirmaient à Pompée, le calomniaient à tort de se vouloir faire monarque, et cependant donnaient les moyens à l'autre de l'être. Curion, faisant ces offres et remontrances au nom de César publiquement devant le peuple, fut ouï à grande joie et grands battemens de mains, de manière qu'il y en eut qui lui jetèrent des bouquets et des fleurs sur lui quand il s'en alla, ni plus ni moins que l'on fait aux champions qui sont déclarés victorieux dans les jeux de prix. Et Antoine, l'un des tribuns du peuple, en apporta une lettre missive que César en écrivait, et la fit lire publiquement malgré les consuls. Mais au sénat, Scipion, beau-père de Pompée, mit en avant une telle sentence, que si dans certain jour préfix César ne posait les armes, qu'il fût jugé et déclaré ennemi du peuple romain. Et lors les consuls demandèrent tout haut à l'assistance des sénateurs, s'ils étaient d'avis que Pompée laissât les armes; à laquelle demande il y en eut bien peu qui s'accordassent : et puis après demandèrent s'ils étaient d'avis que César les laissât : et à celle-là presque tous dirent que oui. Mais comme Antoine adonc requît que tous deux ensemble les laissassent,

alors tous également en furent d'avis : toutefois pour l'importune violence de Scipion et de Marcellus, qui criaient qu'il fallait user de force d'armes, non pas d'opinions, contre un larron, le sénat adonc se leva sans rien arrêter, et changea-t-on de robes par la ville, comme l'on a accoutumé de faire en un deuil public, à cause de cette dissension.

XL. Depuis il vint d'autres lettres de César, qui semblaient encore plus raisonnables; car il requérait qu'on lui baillât la Gaule qui est entre les monts des Alpes et l'Italie, avec l'Esclavonie, et deux légions seulement, en délaissant toute autre chose, jusqu'à ce qu'il pût pourchasser un second consulat. Et Cicéron l'orateur, naguère retourné de son gouvernement de la Cilicie, cherchant tous moyens de les accorder, amollissait le plus qu'il pouvait Pompée, lequel disait qu'il était bien d'opinion de lui accorder le demeurant de ce qu'il demandait, pourvu qu'il laissât ses gens de guerre. Et Cicéron sollicitait envers les amis de César qu'ils se contentassent de ces deux provinces et de six mille hommes de guerre seulement, pour avoir paix : à quoi Pompée même se pliait bien et les lui concédait : mais Lentulus le consul ne le voulut point, mais chassa Curion et Antoine ignominieusement hors du sénat; en quoi faisant ils donnèrent eux-mêmes à César la plus belle couleur et plus honnête couverture qu'il eût su désirer, par laquelle il irrita le plus ses soudards, en leur montrant ces deux personnages constitués en di-

gnité et office publique, qui avaient été contraints de s'enfuir devers lui déguisés en esclaves, sur des voitures de louage, car ils s'étaient ainsi habillés de peur, au sortir de Rome.

XLI. Or n'avait-il pas pour lors à l'entour de lui plus de cinq mille hommes de pied et trois cents chevaux, parce que le reste de son armée était demeuré delà les monts, qu'il avait déjà envoyé quérir : mais voyant que l'exécution de son dessein et de son entreprise n'avait pas besoin de grand nombre de gens de guerre du commencement, mais plutôt d'étonnement de sa hardiesse, et de soudaineté de ravir l'occasion du tems, pour autant qu'il effraierait plus facilement ses adversaires en les surprenant au dépourvu, lorsqu'ils ne croiraient jamais qu'il dût venir, qu'il ne les forcerait en les allant assaillir avec toute sa puissance, quand il leur donnerait loisir de se pourvoir, il commanda à quelques siens capitaines et chefs de bandes qu'ils s'en allassent sans faire semblant de rien avec leurs épées seulement, et non autres armes, en la ville d'Ariminum, grande ville que l'on rencontre la première au sortir de la Gaule [1], et qu'ils s'en saisissent sans tuer ni blesser personne, et sans émouvoir tumulte, que le moins qu'il leur serait possible : puis ayant commis la superintendance de tout ce qu'il avait de force quant et lui à l'un de ses familiers nommé Hortensius, tout le long du jour il demeura en public

[1] Cispadane, c'est-à-dire en deçà du Pô, partie de la Cisalpine. B.

en vue de tout le monde à regarder combattre des escrimeurs à outrance, qui s'exercitaient aux armes devant lui, jusqu'à un peu devant le soir, qu'il entra dans son logis, là où après s'être un peu étuvé, il entra dans la salle, et fut quelque tems avec ceux qu'il avait fait convier à souper quant et lui; puis quand ce vint à la nuit close, que l'on ne voyait déjà plus goutte, il se leva de table et pria la compagnie de faire bonne chère, et que personne ne bougeât, parce qu'il reviendrait incontinent : mais il avait devant averti quelques-uns de ses plus féaux amis en petit nombre qu'ils le suivissent, non pas tous ensemble, mais les uns par un chemin, les autres par un autre; et lui, montant dessus un coche de louage, fit semblant d'aller d'un autre côté du commencement, et puis tourna tout court devers Ariminum.

XLII. Quand il fut arrivé au petit fleuve de Rubicon, lequel sépare la Gaule de deçà les Alpes d'avec le reste de l'Italie, il s'arrêta tout coi : car plus il approchait du fait, plus il lui venait en l'esprit un remords de penser à ce qu'il attentait; et plus il variait en ses pensemens, quand il considérait la grande hardiesse de ce qu'il entreprenait. Si fit adonc plusieurs discours en son entendement sans en dire mot à personne, inclinant tantôt en une part et tantôt en une autre, et changea son conseil en beaucoup de partis contraires à part soi : aussi en disputa-t-il beaucoup avec ceux qu'il avait de ses amis quant et lui, entre lesquels était Asinius Pollio, discourant avec eux de com-

bien de maux par le monde serait cause et commencement ce passage de la rivière, et combien leurs successeurs et survivans en parleraient un jour à l'avenir. Mais finalement, se jetant comme par une impétuosité de courage hors de tout ce pensement de l'avenir, et disant ce mot qu'ont accoutumé de dire ordinairement ceux qui s'aventurent à entreprises fort hasardeuses et hardies : A tout perdre n'y a qu'un coup périlleux, poussons[1]; il se mit à passer la rivière, et depuis qu'il l'eut une fois passée, il ne fit plus que courir sans arrêter nulle part, de sorte qu'avant le jour il fut dans Ariminum et s'en saisit. Mais on dit que la nuit de devant qu'il passa cette rivière, il eut en dormant une illusion damnable[2]; c'est qu'il lui fut avis qu'il avait affaire avec sa propre mère.

XLIII. Sitôt que les nouvelles de la prise d'Ariminum furent répandues, ni plus ni moins que si la guerre eût été ouverte tant par mer que par terre à portes arrière renversées, et que si toutes les lois romaines, aussi bien que les bornes de son gouvernement, fussent entièrement transgressées, on eût dit que les villes mêmes tout entières, se levant de leurs places, s'enfuyaient de l'une à l'autre par toute l'Italie, non pas les hommes et les femmes à l'effroi, comme l'on avait bien vu autrefois, de manière que la cité de Rome même fut incontinent toute remplie, comme d'un flux, des peuples voisins tout à l'environ qui s'y jetèrent de

[1] Le grec dit en sa manière de parler : Le dé soit jeté. A.

[2] Un songe affreux.

tous côtés à la foule, sans qu'il y eût plus officier ni magistrat qui la pût par autorité régir, ni par remontrance de raison contenir en une si violente tempête ni tourmente, tellement qu'il s'en fallut bien peu qu'elle ne se ruinât d'elle-même, pour autant qu'il n'y avait endroit où il n'y eût des affections contraires et des émeutes violentes et dangereuses, à cause que ceux qui étaient bien aises de ce trouble ne s'arrêtaient pas en une place, mais allant çà et là par la ville, quand ils en rencontraient d'autres en plusieurs lieux qui montraient semblant d'être épouvantés ou déplaisans de ce tumulte, comme il est impossible autrement en une si grande ville, entraient de paroles en pique avec eux, et les menaçaient audacieusement de l'avenir.

XLIV. Pompée même, qui d'ailleurs se trouvait assez étonné, était encore plus troublé par les mauvais langages que les uns lui venaient tenir d'un côté, les autres d'un autre, lui reprochant aucuns que c'était bien employé et qu'il portait adonc méritoirement la pénitence de ce qu'il avait agrandi César à l'encontre de soi-même et de la chose publique : autres le blâmant de ce qu'il avait refusé les honnêtes offres et raisonnables conditions de paix que César lui avait offertes, en le laissant contumélieusement injurier par Lentulus. D'autre côté Favonius lui disait qu'il frappât lors contre la terre, à cause qu'un jour en plein sénat, Pompée parlant hautainement, avait dit que personne ne s'enquît ni ne se souciât de ses préparatifs pour la

guerre, parce que toutes et quantes fois qu'il voudrait frapper du pied contre la terre, il emplirait d'armées toute l'Italie. Ce néanmoins encore était-il lors plus puissant que César en nombre de gens de guerre : mais on ne le laissa jamais user de son conseil, mais lui apporta-t-on tant de nouvelles fausses, et lui mit-on tant de frayeurs devant les yeux, comme s'ils eussent déjà eu leur ennemi à la queue, et qu'il eût déjà tenu tout en sa main, qu'il céda à la fin et se laissa emporter à la foule des autres, prenant cette résolution, qu'il voyait les choses en tel trouble et en tel tumulte, qu'il était force d'abandonner la ville, commandant à ceux du sénat qu'ils le suivissent, et qu'il n'y en eût pas un qui demeurât derrière, si n'était qu'il aimât mieux la tyrannie que la liberté et la chose publique. Ainsi les consuls même, avant que faire les sacrifices ordinaires qu'ils ont accoutumé de faire premier que sortir de la ville, s'enfuirent : aussi fit la plupart des sénateurs, prenant à la hâte chez eux ce qui premier leur venait à la main, ni plus ni moins que s'ils l'eussent pillé à la dérobée chez autrui : et y en eut aucuns de ceux mêmes qui de tout tems avaient fort affectueusement tenu le parti de César, qui eurent lors le sens si troublé de cet effroi, qu'ils s'enfuirent aussi et se laissèrent emmener au cours de l'émeute sans qu'il en fût aucun besoin.

XLV. Mais surtout était-ce chose pitoyable à voir que la ville, laquelle s'en allait à l'aventure, comme un navire abandonné des pilotes, désespé-

rant de la pouvoir sauver en si grosse tourmente : toutefois, quoique la départie en fût si misérable, encore estimaient les hommes que la fuite fût leur pays, pour l'amour qu'ils portaient à Pompée, et abandonnaient Rome ni plus ni moins que si c'eût été le propre camp de César, vu que Labiénus même, qui était l'un des plus grands amis de César, comme celui qui avait toujours été son lieutenant en la guerre de la Gaule, et qui s'était toujours porté très-vaillamment en toutes les affaires où il s'était trouvé, l'abandonna lors en se retirant devers Pompée : mais César lui envoya après lui son argent et tout son bagage, puis alla camper devant la ville de Corfinium [1], dans laquelle était Domitius avec trente enseignes : lequel se voyant assiégé cuida incontinent être perdu, et désespérant de son fait, demanda à un sien esclave, qui était médecin, du poison. Le médecin lui bailla un breuvage qu'il but, pensant bien en mourir : mais tantôt après, oyant raconter comme César usait d'une merveilleuse clémence et humanité envers ceux qu'il prenait, il se repentit d'avoir bu le breuvage et commença à se lamenter et à regretter le trop téméraire conseil qu'il avait pris. Le médecin le réconforta en lui remontrant qu'il avait bu un breuvage pour faire dormir seulement, dont il fut fort aise, et s'en alla tout aussitôt rendre à César ; lequel lui donna la vie sauve, et néanmoins l'autre ne laissa pas de se dérober incon-

[1] Aujourd'hui Sulmona, dans le canton des Péligniens, maintenant l'Abruzze, au royaume de Naples. B.

tinent et s'enfuir devers Pompée. Ces nouvelles portées à Rome réjouirent et réconfortèrent fort ceux qui y étaient demeurés : et y en eut de ceux qui en étaient sortis qui y retournèrent.

XLVI. Cependant César prit à sa solde les gens de Domitius, et autant en fit-il par toutes les villes où il surprit les capitaines qui levaient gens de guerre pour Pompée, de sorte qu'ayant déjà assemblé une grosse et redoutable puissance, il tira droit où il le pensait trouver lui-même : mais Pompée ne l'attendit pas, mais s'enfuit en la ville de Brundusium [1], de là où il fit passer devant à Dyrrachium [2] les deux consuls, avec ce qu'ils avaient de forces, et lui-même y passa aussi puis après, quand il sentit que César était arrivé, ainsi comme nous déclarerons plus amplement et par le menu ci-après en sa vie. Si eût bien voulu César aller après et le poursuivre tout promptement : mais à faute de vaisseaux il s'en retourna tout court à Rome, s'étant fait en l'espace de soixante jours maître et seigneur de toute l'Italie, sans aucune effusion de sang. Étant à Rome, il la trouva beaucoup plus paisible qu'il ne s'y attendait, et y rencontra plusieurs sénateurs, auxquels il parla très-humainement et gracieusement, les priant de vouloir envoyer devers Pompée, pour accorder leurs différends avec toutes conditions justes et raisonnables : ce que toutefois ils ne firent pas, soit ou parce qu'ils redoutassent la fureur de Pompée,

[1] Brindes, ville du royaume de Naples.

[2] Durazzo, ville de la Turquie européenne.

à cause qu'ils l'avaient abandonné, ou qu'ils estimassent que César au fond de son cœur ne le voulût pas ainsi qu'il le disait de bouche, usant de tel langage pour une honnête couverture seulement : et comme l'un des tribuns du peuple, Métellus, le voulût empêcher de prendre de l'argent dans les coffres du trésor et épargne publique, et lui alléguât quelques lois qui le défendaient, il lui répondit : « Que le tems des armes « et le tems des lois étaient deux : et si ce que je « fais d'aventure te déplaît (dit-il), ôte-toi d'ici « pour cette heure, car la guerre ne comporte « point cette licence de contredire ainsi franche- « ment de paroles : et puis quand j'aurai posé les « armes, et que nous aurons fait appointement, « alors tu viendras prêcher et haranguer tant que « tu voudras : encore te dis-je cela de grace, en « remettant et relâchant autant de mon droit : car « tu es à moi, toi et tous ceux qui, ayant été sé- « ditieux contre moi, êtes tombés sous mes mains. » En disant ces paroles, il s'en alla au trésor : et parce que l'on ne trouvait point les clefs, il fit venir des serruriers, et fit lever les serrures : à quoi Métellus s'opposa derechef, et y eut là quelques-uns qui l'en louèrent, disant qu'il faisait bien, jusqu'à ce que César grossissant sa parole, le menaça qu'il le tuerait tout roide, s'il le fâchait davantage, et si lui dit plus : « Tu sais bien, jeune « homme, qu'il m'est plus malaisé de le dire que « de le faire. » Cette parole fit non-seulement que Métellus se retira lors bien vite de peur, mais

aussi que depuis on lui fournit toujours promptement tout ce qu'il lui fallut pour la guerre.

XLVII. Car il la voulait aller faire en Espagne pour en chasser Pétréius et Varron, lieutenans de Pompée, et mettre en ses mains les armées et les provinces qu'ils tenaient premièrement, afin de s'en aller puis après contre Pompée même, en ne laissant rien derrière qui lui fût ennemi. Il fut en ce voyage-là par plusieurs fois en danger de sa personne, pour les embûches et aguets que l'on lui dressa en beaucoup de lieux et de manières, et en danger aussi de perdre toute son armée à faute de vivres; et néanmoins il ne cessa jamais de poursuivre, provoquer à la bataille et enfermer de tranchées ces lieutenans de Pompée, jusqu'à ce qu'il eût réduit leurs camps et leurs armées par force en son obéissance: vrai est que les chefs se sauvèrent et s'enfuirent devers Pompée.

XLVIII. Quand il fut de retour à Rome, son beau-père Pison le pria d'envoyer des ambassadeurs à Pompée, pour chercher les moyens d'appointer avec lui: mais Isauricus pour gratifier à César y contredit; et ayant été créé dictateur par le sénat, il rappela incontinent les bannis, il remit en tous honneurs les enfans des proscrits, condamnés et bannis du tems de Sylla, et soulagea un peu les débiteurs, en retranchant partie des usures qui couraient sur eux, et fit encore quelques autres telles ordonnances, mais bien peu: car il ne retint la souveraine puissance de dictateur que onze jours seulement, et en la quittant, il se

nomma lui-même consul avec Servilius Isauricus, puis se mit aussitôt à poursuivre le reste de sa guerre, laissant derrière par le chemin le reste de son armée, et se mettant devant avec six cents chevaux, et cinq légions de gens de pied seulement, au cœur d'hiver, environ le mois de janvier, qui répond à celui que les Athéniens appellent posidéon : et ayant traversé la mer Ionique, et mis ses gens en terre, il prit les ville d'Oricum et d'Apollonie, puis renvoya ses vaisseaux en la ville de Brundusium pour lui amener le reste de ses soudards, qui n'avait pu cheminer sitôt que lui, lesquels, pendant qu'ils furent par le chemin, comme gens qui avaient déjà passé la fleur de leur âge et la vigueur de leurs corps, et qui désormais se trouvaient las et recrus de combattre tant d'ennemis en tant de batailles, faisaient entre eux leurs plaintes de César, en disant: « Quand sera-ce « à la fin, et à quel but, que cet homme cessera de « nous traîner par tout le monde après lui, en se ser- « vant de nous, ni plus ni moins que si nous fussions « outils insensibles et impassibles? il n'est pas le fer « de nos armes qui ne soit usé à force de coups: « ne cesserons-nous jamais après un si long tems « d'avoir le halecret (cuirasse) sur le dos, et le « pavois sur le bras? César ne dût-il pas penser, « au moins quand il voit notre sang, nos plaies et « nos blessures, que nous sommes hommes mor- « tels et que nous sentons les maux et les douleurs « que sentent les autres hommes? et il nous va au « cœur d'hiver exposer à la merci des vents et de

« la mer, en tems que les dieux mêmes ne sau« raient pas forcer, comme s'il fuyait devant ses en« nemis et ne les poursuivait pas. » En tenant ces langages, les soudards s'acheminaient toujours à petites journées devers la ville de Brundusium: mais quand ils y furent arrivés, et qu'ils trouvèrent que César avait déjà fait voile, ils changèrent bien soudainement de langage et de volonté: car ils se blâmèrent eux-mêmes, et dirent injures à leurs capitaines aussi, pour autant qu'ils ne les avaient hâtés davantage de cheminer, et se séant sur les plus hauts rochers et pointes de la côte, jetaient leur vue dessus la haute mer, regardant vers le royaume d'Épire, s'ils verraient point revenir les vaisseaux pour les passer.

XLIX. Cependant César, qui était en la ville d'Apollonie, n'ayant pas armée suffisante pour combattre son ennemi, se trouvait en grande peine de ce que le reste demeurait trop à venir, ne sachant ce qu'il devait faire: mais à la fin il se résolut à un conseil fort dangereux, de s'embarquer à la dérobée sur une frégate à douze rames seulement pour repasser derechef à Brundusium, ce qui ne se pouvait faire sans extrême péril, vu que toute cette mer était occupée par grosses flottes et puissantes armées des ennemis. Si s'embarqua une nuit vêtu d'une robe d'esclave, et se jeta dans la frégate sans mot dire, non plus que s'il eût été quelque personne de basse et vile condition. La frégate était sur la rivière d'Anius [1], la bouche de laquelle

[1] Strabon, Tite-Live, Pline, la nomment tous Aous, ou Æas. Elle coule, selon Strabon, à dix stades (un peu moins d'une demi-lieue) d'Apollonie. D.

soulait être ordinairement plate et tranquille, pour un petit vent de terre qui se levait tous les matins, et repoussait bien loin les flots de la haute mer : mais cette nuit-là d'aventure il souffla un vent marin qui amortit le vent de terre, de manière que la roideur du cours de la rivière venant à combattre contre le flot de la mer et à l'encontre de la violence des vagues, l'embouchure en devenait fort périlleuse, étant l'eau de la rivière repoussée et rebroussée contremont avec grand bruit et dangereux tournoiment d'eau : au moyen de quoi le maître qui gouvernait la frégate, voyant qu'il ne pouvait venir à bout de sortir hors de cette embouchure, commanda à ses mariniers de scier en arrière pour retourner amont l'eau, ce que sentant César, se donna incontinent à connaître à lui, qui fut de prime-face bien étonné de le voir au visage, et César le prenant par la main lui dit : « Mon ami, aie bon courage, et pousse hardiment « sans craindre rien, car tu mènes César et sa « fortune quant et lui. » Adonc les matelots oubliant tout le danger de la tourmente, se remirent à voguer en avant, et firent tout l'effort qui leur fut possible pour cuider forcer le vent et sortir hors la bouche de cette rivière : mais à la fin il n'y eut ordre, parce que la frégate s'emplissait fort d'eau, et fut bien près d'aller à fond, tellement que César se trouva contraint à son grand regret de retourner en arrière : et comme il s'en retournait en son camp, les soudards lui vinrent au-devant en foule, se plaignant à lui, et lui

faisant leurs doléances, de ce qu'il ne s'assurait pas de pouvoir vaincre ses ennemis avec eux seuls, mais se tourmentait jusqu'à mettre sa personne en danger pour aller quérir les absens, à cause qu'il ne se fiait pas des présens.

L. Mais sur ces entrefaites arriva Antoine amenant de Brundusium le demeurant de l'armée : parquoi César se sentant fort assez, alla présenter la bataille à Pompée, lequel était logé fort à propos pour avoir vivres tant par mer que par terre; mais César, qui dès le commencement n'en avait pas eu abondance, s'en trouva bientôt à l'étroit, tellement que ses gens cueillaient des racines qu'ils mêlaient avec du lait, et les mangeaient : ils en faisaient aussi du pain, et quelquefois en escarmouchant contre les ennemis, et courant au long de ceux qui faisaient le guet, leur en jetaient jusque dans leurs tranchées, disant que tant comme la terre produirait de telles racines, jamais ne cesseraient de tenir Pompée assiégé. Pompée défendit que l'on ne semât ni ces paroles ni ce pain parmi son camp, de peur que cela ne fît perdre le cœur à ses gens, et qu'ils n'eussent horreur quand ils viendraient à considérer la dureté et âpreté des ennemis à qui ils avaient affaire, attendu qu'ils ne se lassaient de rien, non plus que bêtes sauvages.

LI. Or se faisait-il ordinairement des courses et escarmouches tout joignant les tranchées et fortifications du camp de Pompée, dans lesquelles César avait presque toujours l'avantage, excepté en

une seule où ses gens fuirent à val de route si effroyément, qu'il fut ce jour-là en grand danger de perdre camp et tout, parce que Pompée sortit en bataille sur eux, et ne le purent soutenir, mais furent menés battant jusque dans leur camp, les tranchées duquel en furent toutes comblées de morts que l'on tuait jusque dans les portes et tout contre les remparemens, tant ils furent vivement et de près poursuivis. César alla bien au-devant des fuyans pour tâcher à leur faire tourner visage, mais il n'y gagna rien; car quand il croyait prendre les enseignes pour les arrêter, ceux qui les portaient les jetaient à terre, de manière que les ennemis en prirent jusqu'au nombre de trente-deux, et s'en fallut bien peu que lui-même n'y fût occis : car comme il eût jeté sa main sur celle d'un grand et puissant soudard qui fuyait tout au long de lui, en lui faisant commandement de demeurer et montrer visage à l'ennemi, le soudard plein de frayeur haussa l'épée pour le frapper : mais l'écuyer de César le prévint qui lui abattit l'épaule d'un coup d'épée : et fut César ce jour-là en si grand désespoir de ses affaires, que quand Pompée, pour quelque crainte ou par quelque envie de fortune, eût failli de mettre fin à cette grande besogne et se fut retiré en son camp, se contentant d'avoir rembarré et chassé ses ennemis jusque dans le leur, César retournant au sien avec ses amis, dit haut et clair : « La victoire était aujourd'hui à nos ennemis s'ils eussent eu un chef « qui eût su vaincre. »

LII. Retourné qu'il fut en son logis, il se coucha, et lui fut cette nuit la plus mauvaise et plus fâcheuse qu'il eut oncques, car il ne cessa de discourir en son entendement avec une grande détresse la grande faute qu'il avait faite en sa conduite de s'être opiniâtré à demeurer tant là au long de la marine, étant ses ennemis les plus puissans par la mer, vu qu'il avait devant soi un pays large et plantureux de tous biens, des villes de la Macédoine et de la Thessalie, et n'avait pas eu le sens de tirer la guerre hors de là, sans tant s'amuser à perdre tems en lieu où il était plus assiégé de ses ennemis par faute de vivres, que lui ne les assiégeait par force d'armes : ainsi se fâchant et ennuyant de se voir si fort à l'étroit de vivres et ses affaires en si mauvais train, il se délogea de là où il était, en délibération d'aller trouver Scipion en la Macédoine, faisant son compte que, ou il attirerait Pompée à la bataille malgré lui, quand il n'aurait plus la mer à son dos qui lui fournît vivres en abondance, ou bien qu'il déferait aisément Scipion quand il serait seul, s'il n'était secouru.

LIII. Ce délogement de César éleva le cœur à l'armée de Pompée et à ses capitaines, qui voulurent à toute force que l'on allât après lui, comme déjà fuyant et défait : mais quant à lui, il ne voulait point en sorte du monde hasarder la bataille qui était de si grande conséquence, mais se sentant très-bien pourvu de toutes choses nécessaires pour attendre le tems, voulait tirer cette guerre

en longueur afin de mâter et consumer par trait de tems ce peu de vigueur qui restait à l'armée de César, de laquelle les meilleurs hommes étaient bien aguerris et avaient une hardiesse nompareille pour un jour de bataille : mais d'aller ainsi errant par pays, et remuant si souvent le camp de lieu à autre, combattre une muraille, aller au guet et être en armes toutes les nuits, ils ne le pouvaient la plupart plus faire à cause de leur vieillesse, étant désormais devenus trop pesans pour porter cette peine, de manière que la faiblesse de leurs corps leur diminuait aussi d'autant la vigueur du courage. Davantage il s'était mis quelque maladie pestilente entre eux, procédée des mauvaises viandes qu'ils avaient été contraints de manger; et, qui était encore pis, il n'était ni fort d'argent ni n'avait moyen de recouvrer vivres, de sorte qu'il semblait qu'en peu de tems il se déferait et se ruinerait de soi-même. Pour lesquelles raisons Pompée ne voulait combattre en sorte quelconque : mais il n'avait en cela que Caton seul de son opinion, encore était-ce pour autant qu'il voulait épargner le sang de ses citoyens : car ayant vu ceux qui étaient demeurés morts sur la place du côté des ennemis en la dernière escarmouche, lesquels n'étaient pas moins de mille hommes, il se couvrit le visage et s'en alla pleurant. Tous les autres au contraire le tançaient et le blâmaient de ce qu'il restivait ainsi à venir à la bataille, et aucuns le piquaient en l'appelant Agamemnon et le roi des rois, disant qu'il faisait ainsi durer cette guerre

parce qu'il ne voulait pas se dessaisir de cette autorité souveraine, et qu'il était bien aise de voir toujours tant de capitaines à ses côtés, qui lui venaient faire la cour jusqu'en son logis : et Favonius, un écervelé, qui allait contrefaisant furieusement le franc et rond parler de Caton, faisait semblant de se tourmenter en disant : « N'est-ce pas « grande pitié que nous ne mangerons pas encore « cette année des figues de Tusculum [1], pour l'ambitieuse convoitise de dominer qui est en Pompée ? » Et Afranius, naguère retourné de l'Espagne, là où parce qu'il lui était mal succédé, on le calomniait d'avoir trahi et vendu à César son armée pour un prix d'argent, allait demandant pourquoi c'était que l'on ne combattait ce marchand que l'on disait avoir acheté de lui la province d'Espagne : tellement que Pompée à la fin, poussé par ces langages, alla malgré lui après César pour le combattre.

LIV. Si se trouva César du commencement en grande peine par le chemin, parce qu'il ne trouvait pas qui lui voulût bailler vivres, étant méprisé de tout le monde à cause de la perte et défaite qu'il avait reçue nouvellement : mais depuis qu'il eut pris la ville de Gomphes [2] en la Thessalie, non-seulement il recouvra vivres à foison pour nourrir

[1] Tusculum était à cinq lieues de Rome en tirant au sud-est. Ce canton était plein de maisons de plaisance ; le territoire en était très-fertile. C'est là qu'est aujourd'hui Frascati : l'ancien Tusculum était à mi-côte ; Frascati est au pied de la montagne.

[2] La première ville de Thessalie, en sortant de l'Épire, dit César. B.

son armée, mais aussi la garantit et délivra étrangement de maladie, parce que y ayant les soudards trouvé grande quantité de vins, ils chassèrent la contagion de pestilence à force de boire et de faire grande chère; car ils ne firent autre chose que baller, mommer et jouer les Bacchanales par tout le chemin, tant qu'ils se guérirent de cette maladie par ivrogner, et se firent des corps tout neufs.

LV. Quand ils furent tous deux arrivés en la Pharsalie, et tous deux campés l'un devant l'autre, Pompée retourna derechef à sa première résolution, de tant plus mêmement qu'il avait eu des présages de signifiance sinistre et de mauvaises visions en dormant : car il lui fut avis une nuit qu'il entrait dans le théâtre, là où les Romains le recueillaient avec grands battemens de mains [1] : mais ceux d'alentour de lui étaient si présomptueux et si téméraires, et se promettaient si assurément la victoire, que déjà Domitius Spinther et Scipion se débattaient entre eux et briguaient le souverain pontificat que tenait César, et y en eut plusieurs qui envoyèrent devant à Rome pour retenir et louer les plus prochaines maisons de la place, comme étant plus commodes aux préteurs et aux consuls, faisant déjà leur compte que ces offices-là ne leur pouvaient fuir incontinent après la fin de cette guerre. Mais sur tous autres brillaient d'ar-

[1] L'original grec est défectueux en cet endroit, et le faut remplir de ce qui est ci-devant écrit en la Vie de Pompée. A. — Le passage qui manque au texte commence à cet alinéa, LV, et finit à ce renvoi.

deur de combattre les jeunes gentilshommes et chevaliers romains, qui étaient bien montés et armés à l'avantage de harnais bien fourbis et reluisans, leurs chevaux gras et refaits, et eux beaux jeunes hommes, et en nombre de sept mille, là où ceux de César n'étaient que mille seulement.

LVI. Le nombre des gens de pied n'était pas semblable non plus : car ils étaient quarante-cinq mille contre vingt-deux : parquoi César fit assembler les siens, auxquels il remontra comme Cornificius était près de là qui lui amenait deux légions entières et qu'il avait quinze autres cohortes sous la charge de Calénus, lesquelles il faisait tenir à l'entour de Mégare et d'Athènes : puis leur demanda s'ils voulaient attendre ce renfort-là ou s'ils aimaient mieux hasarder la bataille eux seuls : les soudards s'écrièrent tout haut qu'ils le priaient de ne différer point, mais plutôt qu'il imaginât et inventât quelque ruse pour attirer l'ennemi à la bataille le plus tôt qu'il pourrait.

LVII. Et ainsi comme il sacrifiait aux dieux pour la purification de son armée, la première hostie n'eut pas plus tôt été immolée, que son devin lui assura que dans trois jours il aurait la bataille. César lui demanda s'il apercevait point dans les sacrifices quelque heureux présage touchant l'issue; et le devin lui répondit : « Tu feras mieux « toi-même la réponse à cela que moi; car les dieux « nous promettent une grande mutation et grand « changement de l'état des choses qui sont à pré- « sent, en un autre tout contraire : parquoi si tu

« es bien maintenant, attends-toi d'avoir ci-après « pire fortune : et si tu es mal, assure-toi que tu « l'auras meilleure. » Et la nuit de devant la bataille, ainsi comme il allait environ la minuit visitant les guets, on vit comme un grand brandon de feu allumé en l'air, qui, passant par-dessus le camp de César, alla fondre dans celui de Pompée : et environ l'heure que l'on remue le guet du matin, l'on entendit une fausse alarme sans cause apparente, que l'on appelle communément terreur panique, qui s'émut dans le camp des ennemis : toutefois si ne s'attendait-il point de combattre pour ce jour-là, mais avait proposé de déloger de là où il était campé pour tirer vers la ville de Scotuse, et étaient déjà les tentes et pavillons de son camp abattus, quand ses coureurs vinrent à grande hâte devers lui, apporter nouvelles comment les ennemis se préparaient pour venir à la bataille : de quoi il fut fort joyeux; et après avoir fait prières aux dieux qu'ils lui voulussent être ce jour-là en aide, il rangea ses gens en bataille qu'il départit en trois troupes, donnant pour chef à celle du milieu Domitius Calvinus, et à celle de la pointe gauche Antoine; et lui se mit à la droite, choisissant son lieu pour combattre en la dixième légion, contre laquelle voyant que les ennemis avaient ordonné toute leur chevalerie, il eut peur quand il les vit en si grand nombre et en si brave équipage; au moyen de quoi il fit habilement venir de la queue de sa bataille six cohortes, lesquelles il mit en embûches derrière sa pointe

droite, ayant premièrement bien instruit les soudards de tout ce qu'ils auraient à faire quand la chevalerie des ennemis viendrait à commencer la charge [1].

LVIII. De l'autre côté Pompée se mit aussi en la pointe droite de sa bataille, baillant à conduire la gauche à Domitius, et Scipion, beau-père de Pompée, prit à mener le milieu. Or s'étaient les chevaliers romains tous jetés en la pointe gauche, comme nous avons déjà dit, en intention d'envelopper la droite de César par derrière, et de faire leur plus grand effort à l'endroit même où était le chef de leurs ennemis, faisant leur compte qu'il n'y avait bataillon de gens de pied si profond qui pût soutenir le choc d'une si grosse troupe de chevalerie, et qu'au premier heurt ils foudroieraient tout et leur passeraient par-dessus le ventre. Quand ce vint sur le point que d'un côté et d'autre les trompettes commencèrent à sonner le son de la bataille, Pompée commanda à ses gens de pied qu'ils se tinssent fermes en leur marche, bien serrés ensemble, et qu'ils attendissent sans bouger le pied la course de leurs ennemis, jusqu'à ce qu'ils fussent prêts à lancer leurs javelots. En quoi César depuis dit qu'il avait fait une lourde faute, ne considérant pas que cette rencontre, qui se fait en courant de roideur, outre ce qu'elle donne force plus roide aux premiers coups, encore enflamme-t-elle le courage des hommes, parce que cet

[1] César, en parlant à ses soldats avant la bataille, leur avait annoncé que ces six cohortes en décideraient le gain.

élancement commun de tous les combattans qui courent ensemble, lui est comme un soufflet qui l'allume.

LIX. Ainsi donc que César faisait déjà marcher sa bataille pour aller commencer la charge, il aperçut l'un de ses capitaines vaillant homme et bien expérimenté au fait de la guerre, et duquel il se fiait beaucoup, qui prêchait les soudards qu'il avait sous sa charge, les exhortant de bien faire leur devoir de combattre vaillamment. Si l'appela par son nom, et lui dit tout haut : « Et bien, « Caius Crassinius [1], quelle espérance devons-nous « avoir ? et comment sommes-nous délibérés de « bien faire ce jourd'hui? » Adonc Crassinius haussant la main, lui répondit tout haut : « Nous vain- « crons glorieusement ce jourd'hui, César, et te « promets que tu me loueras avant que ce jour « passe ou mort ou vif. » Ces paroles dites, il fut le premier qui alla courant donner dans les ennemis, tirant sa bande après lui qui était de six vingts hommes, et fendant les premiers rangs, entra avec grande occision bien avant dans la bataille des ennemis, jusqu'à ce qu'en faisant ses grands efforts, il fut à la fin rembarré d'un coup d'estoc qui lui donna droit dans la bouche par telle violence, que la pointe de l'épée lui vint à ressortir par derrière au chinon du col. Ainsi étant déjà les gens de pied au milieu de la bataille attachés au combat de main, les gens de cheval de la pointe gau-

[1] Dans la Vie de Pompée il est appelé Crassianus; César le nomme Crastinus. B.

che de Pompée marchèrent aussi fièrement, élargissant leurs troupes pour envelopper par derrière la pointe droite de la bataille de César : mais avant qu'ils commençassent à charger, les six cohortes que César avait mises en aguet derrière lui se prirent à courir droit à eux, sans lancer de loin leurs javelots comme ils ont accoutumé, ni en frapper à coups de main les cuisses, ni les jambes des ennemis, mais tâchant à leur donner droit dans les yeux, et à les en asséner au visage, suivant ce que César leur avait enseigné : parce qu'il espérait que ces jeunes gentilshommes, qui n'avaient guère hanté les armes ni accoutumé de se voir blessés, et qui étaient en la fleur de leur âge et de leur beauté, craindraient fort ces blessures-là et n'arrêteraient jamais, tant pour la crainte du danger présent d'y perdre la vie, que pour le doute que leurs beaux visages n'en demeurassent difformes à l'avenir, comme il en advint : car ils ne purent oncques souffrir que l'on leur apportât ainsi près du visage les pointes des javelots, mais s'éblouirent de peur, quand ils virent qu'on leur approcha le fer luisant si près des yeux, et tournèrent le dos en se couvrant le visage de peur que l'on ne les y blessât : ainsi se rompant d'eux-mêmes, ils se prirent finalement à fuir très-lâchement à val de route, et furent cause de faire perdre tout le demeurant : car ceux qui les avaient rompus coururent incontinent assaillir le bataillon des gens de pied par derrière, et les mirent en pièces.

LX. Adonc Pompée voyant de l'autre pointe de

sa bataille ses gens de cheval ainsi débandés et écartés en déroute, ne fut plus celui qu'il était auparavant, ni ne se souvint plus d'être le grand Pompée, mais ressemblant proprement à un homme auquel les dieux ont ôté le sens, et qui est étonné d'une ruine divinement advenue, il se retira sans mot dire en sa tente, là où il s'assit, attendant ce qui pourrait advenir, jusqu'à ce que toute son armée ayant été défaite et mise en déroute, les ennemis vinrent à monter sur les remparts qui clouaient son camp, et à combattre à coups de main contre ceux qui les gardaient: et lors comme étant un peu revenu à soi, il ne dit que cette seule parole : « Comment ? jusqu'à notre camp ! » et dépouillant à grande hâte sa cotte d'armes et son accoutrement de capitaine, vêtit une robe convenable à sa fortune, et s'en sortit à la dérobée. Au reste, comment il se gouverna depuis cette fortune, et comme s'étant mis entre les mains de quelques Égyptiens, il fut par eux occis méchamment, nous le déclarons en sa vie. Mais lors César entrant dans le camp de Pompée, et y voyant les corps étendus de ceux que l'on avait déjà tués, et d'autres que l'on tuait encore, se prit à dire en soupirant : « Ils « l'ont eux-mêmes ainsi voulu, et m'ont à ce con« traint. » Car Caius César, après avoir fait tant de belles conquêtes, et victorieusement achevé tant et de si grosses guerres, eût néanmoins été condamné s'il se fût dessaisi de son armée. Asinius Pollio dit qu'il prononça la sentence de ces paroles en langage romain, que lui depuis a

écrites en grec : et dit davantage que la plupart de ceux qui furent mis à l'épée dans le camp étaient valets et serviteurs, et qu'en toute la bataille il ne mourut pas plus de six mille soudards. Quant à ceux qui furent pris prisonniers, César en mêla beaucoup parmi ses légions, et pardonna à plusieurs personnages de qualité, entre lesquels fut Brutus, celui qui depuis le tua ; et dit-on qu'il fut en grande peine, quand après la bataille on ne le trouva point soudainement ; mais depuis il sut qu'il était vif, et s'étant venu de lui-même rendre à lui, il en fut fort joyeux.

LXI. Si y eut plusieurs signes qui pronostiquèrent l'issue de cette bataille, telle comme elle fut, mais le plus notable fut celui qui advint en la ville de Tralles [1], où il y avait dans le temple de la Victoire une image de César : la terre d'alentour étant fort dure d'elle-même, était pavée de pierre encore plus dure, et néanmoins on dit qu'il en sourdit une palme, tout joignant la base de la statue. Et en la ville de Padoue, Caius Cornélius, homme excellent en l'art de deviner, citoyen et familier ami de Tite-Live l'historien, était d'aventure ce jour-là assis à contempler le vol des oiseaux, et ainsi que Live même le raconte, connut le point du tems que fut la bataille donnée et prédit à ceux qui étaient présens : « A cette heure propre se « commence la mêlée : à ce même instant s'entre- « choquent les deux armées. » Puis se rasseyant une autre fois, pour considérer derechef les oi-

[1] Ville de l'Asie mineure, dans la Lydie. D.

seaux, après en avoir contemplé les présages, se dressa soudain sur ses pieds, et cria tout haut comme s'il eût été inspiré et poussé par quelque esprit divin : « La victoire est tienne, César. » De quoi s'émerveillant tous les assistans, il ôta la couronne qu'il avait dessus sa tête, en faisant serment que jamais ne l'y remettrait, que l'événement n'eût porté témoignage à la vérité de son art. Live affirme qu'il fut ainsi fait.

LXII. Au reste César ayant donné entière exemption et affranchissement à la nation thessalienne, en considération de la victoire qu'il avait eue en leurs pays, s'en alla après Pompée, et étant passé en Asie, y affranchit aussi les Gnidiens, en faveur de Théopompe, celui qui a fait le recueil des fables, et relâcha à tous les habitans de l'Asie le tiers des tributs qu'ils payaient : puis arriva en Alexandrie, que Pompée y avait déjà été mis à mort : si eut en horreur Théodote, qui lui en présenta la tête, tournant le visage d'un autre côté pour ne la point voir : mais bien prit-il son cachet, et en le regardant se prit à pleurer, et à tous ses familiers et amis, que le roi d'Égypte avait fait arrêter ainsi qu'ils allaient errant par ses pays, il leur fit des biens, et les gagna tous à sa dévotion : suivant lesquels offices il écrivit à ses amis de Rome, que le plus grand et le plus doux fruit qu'il recevait de sa victoire, était qu'il sauvait tous les jours la vie à quelques-uns de ses citoyens, qui avaient porté les armes contre lui.

LXIII. Quant à la guerre qu'il eut en Alexan-

drie, aucuns disent qu'elle ne fut point nécessaire, et qu'il l'entreprit volontairement pour l'amour de Cléopâtre : en quoi il acquit peu d'honneur, et si mit sa personne en grand danger. Les autres en rejettent la coulpe (faute) sur les ministres du roi d'Égypte, mêmement sur Pothin l'eunuque, lequel ayant la principale autorité entre les serviteurs du roi, après avoir naguère fait occire Pompée, et chassé de la cour Cléopâtre, épiait encore secrètement les moyens comme il en pourrait autant faire à César : à raison de quoi, en ayant senti quelque vent, il commença dès-lors à passer les nuits entières en banquets et festins, afin d'être en plus grande sûreté de sa personne. Mais outre ce, encore allait ce Pothin disant et faisant ouvertement beaucoup de choses insupportables, pour faire honte et susciter envie à l'encontre de César : car il faisait distribuer à ses gens de guerre le plus mauvais et le plus vieux blé qu'il pouvait trouver : et si les soudards s'en plaignaient, il leur répondait qu'il fallait qu'ils eussent patience, et qu'ils s'en contentassent, puisqu'ils mangeaient aux dépens d'autrui : et à la table il ne faisait servir qu'en vaisselle de bois et de terre, disant que César avait eu toute celle d'or et d'argent pour quelque dette, à cause que le père du roi qui lors régnait en Égypte devait à César un million et sept cent cinquante mille écus [1], dont César auparavant en avait remis les sept cent cinquante mille à ses en-

[1] Dans le grec, dix-sept millions cinq cent mille sesterces.--3,349,609 livres de notre monnaie. B.

fans : mais lors il demanda le million qui restait pour en payer ses gens, à quoi Pothin lui répondit que pour lors il ferait mieux de s'en aller à la poursuite de ses autres affaires, qui lui étaient de plus grande conséquence, et que puis après il recouvrerait tout à loisir une autre fois sa dette avec la bonne grace du roi. César lui répliqua qu'il n'avait que faire du conseil des Égyptiens pour ses affaires, mais qu'il voulait être payé : et secrètement manda à Cléopâtre, qui était aux champs, qu'elle revînt : et elle prenant en sa compagnie Apollodore Sicilien, seul de tous ses amis, se mit dans un petit bateau, sur lequel elle vint aborder au pied du château d'Alexandrie, qu'il était déjà nuit toute noire ; et n'ayant moyen d'y entrer sans être connue, elle s'étendit tout de son long dessus un faisceau de hardes qu'Apollodore plia et lia par-dessus avec une grosse courroie, puis le chargea sur son col, et le porta ainsi dedans à César par la porte du château.

LXIV. Ce fut-la première émorche (amorce), à ce que l'on dit, qui attira César à l'aimer, parce que cette ruse lui fit apercevoir qu'elle était femme de gentil esprit : mais depuis quand il eut connu sa douceur et bonne grace, il en fut encore bien plus épris, et la remit en bonne amitié avec le roi son frère, sous condition qu'elle régnerait aussi quant et lui. Si fut pour cette réconciliation préparé un grand festin, auquel le barbier de César, qui était l'un de ses esclaves, la plus craintive personne du monde, ne laissant rien à fureter, re-

chercher et oreiller, pour cette défiance naturelle qu'il avait, découvrit que Pothin et Achillas dressaient une embûche à son maître pour le tuer. Ce que César ayant avéré, mit bonnes et sûres gardes à l'entour de la salle où se faisait le festin, si bien qu'il occit Pothin lui-même: mais Achillas se sauva de vitesse, et s'enfuit au camp du roi, là où il suscita une dangereuse et malaisée guerre à César, parce qu'avec bien peu de gens qu'il se trouvait lors à l'entour de lui, il avait à combattre une grosse et puissante ville. Mais le premier danger auquel il se trouva, fut la faute d'eau, parce que ses ennemis firent boucher et fermer les canaux par lesquels l'eau venait de la rivière au château. Le second fut que, voyant comme les ennemis venaient pour lui ôter ses vaisseaux, il fut contraint de repousser ce péril avec le feu, lequel brûla quant et l'arsenal où étaient les vaisseaux, cette grande et tant renommée librairie d'Alexandrie. Le troisième fut en la bataille navale qui se donna près la tour du Phare [1], là où voulant aller secourir ses gens qui combattaient en la mer, il sauta de dessus le môle ou la levée dans un bateau: ce que voyant les Égyptiens voguèrent de tous côtés cette part, et lui se jetant dans la mer, se sauva à nage en grande peine et avec grande

[1] On donnait ce nom de phare à des tours bâties sur des côtes ou des ports de mer, où on allumait des feux pour éclairer les vaisseaux pendant la nuit. Vis-à-vis d'Alexandrie il y avait une île appelée Phare ou Pharos, et sur le promontoire de cette île un phare bâti par Ptolémée Philadelphe, d'une grandeur et d'une magnificence telle que quelques-uns l'ont compté parmi les merveilles du monde. B.

difficulté. Et dit-on que ce fut là que, tenant plusieurs papiers en l'une de ses mains, il ne les lâcha jamais, mais les tint toujours hors de l'eau en nageant de l'autre main, combien qu'on lui tirât cependant infinis coups de trait, et qu'il fût contraint de se plonger souvent en l'eau : mais le bateau fut incontinent mis à fond. Et finalement le roi s'étant retiré devers ses gens, qui faisaient la guerre à César, il lui alla à l'encontre, et lui donna la bataille, qu'il gagna, avec grande effusion de sang; mais quant au roi, il ne comparut ni ne fut vu oncques puis[1] : à raison de quoi il établit reine d'Égypte sa sœur Cléopâtre, laquelle étant grosse de lui, peu de tems après accoucha d'un fils, que ceux d'Alexandrie appelèrent Césarion.

LXV. Et lui s'en alla en la Syrie, et de là se promenant par l'Asie, il eut nouvelles comme Domitius ayant été défait en bataille par Pharnace, fils de Mithridate, s'en était fui du royaume de Pont, avec bien peu de gens, et que ce roi Pharnace, poursuivant sa victoire avec une convoitise insatiable, ne se contentait pas d'avoir déjà occupé la Bithynie et la Cappadocie, mais tentait encore l'Arménie, que l'on appelle la Mineure, suscitant tous les rois, princes et potentats de cette marche-là à l'encontre des Romains. Si dressa incontinent César son chemin droit cette part avec trois légions, et lui donna une grosse bataille près

[1] Ce prince périt en traversant le Nil dans une barque trop chargée, où il s'était jeté à la hâte dans sa fuite pêle-mêle avec d'autres soldats.

la ville de Zéla, en laquelle il lui mit en pièces toute son armée, et le déchassa de tout le royaume de Pont : et pour donner à entendre la soudaineté de cette victoire, l'écrivant à Rome à l'un de ses amis Anitius, il lui manda ces trois paroles seulement : VENI, VIDI, VICI [1], c'est-à-dire, je vins, je vis, je vainquis. Mais ces paroles, pour avoir presque une semblable cadence en langage romain, ont une grace de brièveté plus plaisante à l'ouïe qu'elle ne se peut rencontrer en autre langue.

LXVI. Cela fait, il repassa en Italie et s'en retourna à Rome, finissant l'année pour laquelle il avait été élu dictateur la seconde fois, là où cet office auparavant lui n'avait jamais été annuel : si fut élu consul pour l'année suivante ; mais on le blâma fort de ce que ses gens de guerre en une mutination ayant tué deux personnages de dignité prétoriale, Cosconius et Galba, il n'en fit jamais autre punition ni autre démonstration, qu'au lieu de les appeler soudards, il les appela citoyens, et leur donna à chacun par tête la valeur de cent écus, et de grandes terres dans l'Italie. Aussi lui donna-t-on grand blâme pour les insolences furieuses et forcenées que faisait Dolabella, pour l'avarice d'Anitius, et les ivrogneries d'Antoine et de Cornificius [2] qui faisait démolir et rebâtir la

[1] On sent bien que Plutarque les a écrites en grec; ainsi les trois mots latins, qui sont ceux de César, ont été mis par Amyot pour présenter trois mots seulement, ce que le français ne permet pas à cause de la nécessité de joindre au moins le pronom au verbe. B.

[2] Ce qu'on dit ici de la maison de Pompée n'a point de rapport avec Cornificius, mais bien avec Antoine, comme on le verra dans

maison de Pompée, comme n'étant pas suffisante pour lui, dont les Romains étaient fort malcontens. César n'ignorait point tout cela, et eût bien voulu que les choses n'eussent point été telles : mais pour parvenir aux fins où il prétendait, il était contraint de se servir de tels ministres qui le secondaient en ses desseins.

LXVII. Or, depuis la bataille de Pharsale, Caton et Scipion s'en étant fuis en Afrique, et s'y étant le roi Juba joint avec eux, ils avaient assemblé une grosse et puissante armée : parquoi César se résolut de leur aller faire la guerre. Si passa environ le cœur d'hiver en la Sicile, là où, afin de retrancher à ses soudards et capitaines toute espérance d'y faire un long séjour, il s'alla loger sur la grève même de la marine, et au premier vent propice s'embarqua avec trois mille hommes de pied, et quelque petit nombre de gens de cheval : puis les ayant mis en terre, avant qu'ils s'en aperçussent il se rembarqua derechef pour aller quérir les autres, craignant qu'il ne leur advînt quelque malencontre au passage, et les ayant trouvés par le chemin, les conduisit tous en son camp : là où étant averti que ses ennemis se confiaient en un ancien oracle, qui portait que c'était chose fatalement destinée à la famille des Scipions, que d'être victorieux en Afrique, on ne sait s'il le fit par moquerie en mépris du chef de ses ennemis

sa Vie, et comme on le voit dans les Philippiques de Cicéron, et ailleurs. C'est Antoine, en effet, qui s'était fait adjuger la maison de Pompée, où il faisait tous les jours des débauches horribles. D.

Scipion, ou bien si ce fut à bon escient pour s'attribuer le présage du nom : mais comment que ce fût, en toutes les rencontres, escarmouches et batailles de cette guerre, il donna toujours la superintendance de son armée à un personnage de bien petite qualité, et dont on ne faisait compte quelconque, parce qu'il était extrait de la race des Scipions Africains, et de fait s'appelait Scipion, surnommé Sallution, auquel il donnait la prééminence, comme s'il eût été capitaine en chef, toutes les fois qu'il fallait combattre.

LXVIII. Et était contraint de souvent aller harceler ses ennemis, parce que ni les hommes en son camp n'avaient abondance de blé, ni les bêtes de fourrage, mais étaient les gens de guerre contraints de prendre de la mousse et de l'algue qui croît en la mer, après en avoir lavé la salure avec de l'eau douce, pour la donner à manger à leurs chevaux parmi quelque peu de cette herbe, que l'on appelle dent de chien, pour lui donner goût, à cause que les Nomadiens, qui sont chevau-légers et hommes fort dispos, et en grand nombre, survenaient en un moment partout, et tenaient toute la campagne à l'environ, de sorte que l'on ne s'osait écarter du camp pour aller au fourrage. Et un jour comme les hommes d'armes s'amusassent à regarder un Africain, lequel faisait merveilles de baller et de jouer de la flûte, eux étant assis en grand plaisir, et ayant cependant baillé leurs chevaux à leurs valets, les ennemis par une soudaine surprise les enveloppèrent de toutes

parts, et en tuèrent sur le champ une partie, et chassant les autres à val de route, les poursuivirent jusqu'à entrer pêle-mêle dans leur camp parmi eux : et si n'eût été que César en personne, et avec lui Asinius Pollio, sortant du camp y allèrent au secours, et arrêtèrent les fuyans, la guerre ce jour-là eût été toute parachevée. Encore y eut-il une autre rencontre où les ennemis eurent le meilleur, en laquelle on dit que César prenant au collet le porte-enseigne qui portait l'aigle, l'arrêta par force, et lui faisant tourner visage, lui dit : « C'est là où sont les ennemis. »

LXIX. Ces avantages élevèrent le cœur à Scipion, et lui donnèrent hardiesse de vouloir hasarder la bataille : et laissant d'un côté Afranius, et de l'autre côté le roi Juba, campés assez près l'un de l'autre, il se mit à fortifier un logis près la ville de Thapsaque [1] au-dessus du lac, pour leur servir de fort et de sûre retraite à tous en cette bataille : mais ainsi comme il travaillait après, César ayant traversé en extrême et incroyable diligence un grand pays de bois par des avenues dont on ne se doutait point, en surprit les uns par-derrière, et assaillit les autres par-devant au dépourvu, de manière qu'il les mit tous en déroute, et leur fit prendre la fuite : puis suivant cette première pointe de l'occasion et le cours de sa bonne fortune, il alla tout d'une tire assaillir le camp d'Afranius, qu'il prit aussi de prime-saut, et celui des

[1] Il faut écrire Thapse, comme Ptolémée, Strabon et tous les autres l'écrivent. B.

Nomades semblablement, s'en étant le roi Juba fui, tellement qu'en une petite partie d'un seul jour il prit trois camps, et tua sur le champ cinquante mille hommes de ses ennemis sans perdre que cinquante soudards des siens. Ainsi racontent en somme le discours de cette bataille aucuns des historiens; mais il y en a d'autres qui écrivent qu'il n'assista pas en personne à l'exécution, parce que comme il ordonnait ses gens en bataille, l'accès du mal caduc, auquel il était sujet, le surprit, et que, sentant bien qu'il lui voulait venir, avant qu'il en eût le sens troublé, et qu'il en fût totalement saisi, il se fit emporter en un château, près du lieu auquel se donna la bataille, là où il se tint en repos, jusqu'à ce que l'accès de sa maladie fût entièrement passé.

LXX. Quant à ceux qui échappèrent de cette bataille, personnages de dignité prétoriale ou consulaire, plusieurs se défirent eux-mêmes quand ils se virent prisonniers, et plusieurs aussi en fit mourir César; mais désirant pouvoir tenir sur tous les autres Caton vif en sa puissance, il tira incontinent à la plus grande hâte qui lui fut possible vers la ville d'Utique, que Caton avait prise à garder et défendre, au moyen de quoi il ne s'était point trouvé en la bataille: toutefois étant par le chemin certifié qu'il s'était lui-même défait de sa propre main, il montra bien évidemment qu'il en fut fort marri; mais en quelle part, ni pour quelle occasion, on n'en sait rien. Vrai est qu'il dit bien sur l'heure: « O Caton, je te porte envie

« de cette tienne mort, puisque tu m'as envié la gloire « de te sauver la vie. » Ce néanmoins le livre qu'il écrivit depuis à l'encontre de Caton mort, ne montre point apparence de cœur amolli ni adouci envers lui. Et comment lui eût-il pardonné s'il l'eût tenu vivant en sa puissance, vu que contre lui mort il épandit une si violente colère ? Toutefois on conjecture qu'il lui eût pardonné, par l'humanité dont il usa envers Cicéron, envers Brutus, et infinis autres, qui avaient porté les armes contre lui : et dit-on qu'il écrivit ce livre, non tant par rancune qu'il eût à l'encontre du mort, que par une ambition civile, pour une telle occasion : Cicéron avait écrit un livre à la louange de Caton, et l'avait intitulé Caton. Ce livre, ainsi que l'on peut penser, fut fort bien recueilli, comme étant composé par un très-éloquent orateur, et sur un fort bel argument. César en fut bien malcontent, estimant que louer celui de la mort duquel il avait été cause, n'était autre chose que l'accuser lui-même, et pour cette cause écrivit un livre à l'encontre, dans lequel il ramasse plusieurs charges et imputations qu'il met sus à Caton : le livre est intitulé Anti-Caton. L'un et l'autre livres jusqu'aujourd'hui ont encore beaucoup de partisans qui les défendent, les uns pour l'affection qu'ils portent à la mémoire de César, et les autres à celle de Caton.

LXXI. Mais retourné qu'il fut de l'Afrique à Rome, tout premièrement il fit une harangue devant le peuple, en laquelle il magnifia et loua fort

hautement cette sienne victoire dernière, disant qu'il avait acquis à l'empire Romain tant de pays, qu'il pourrait fournir à la chose publique deux cent mille minots de blé de rente par chacun an, et deux millions de livres d'huile: puis fit trois entrées triomphales, l'une de l'Égypte, l'autre du royaume de Pont, et la troisième de l'Afrique [1], non pour y avoir défait Scipion, mais le roi Juba: le fils duquel, qui avait aussi nom Juba [2], étant lors un jeune enfant, fut mené captif en la montre de ce triomphe. Cette captivité lui a été très-heureuse, ayant fait qu'au lieu qu'il fût demeuré un Barbare nomadien, il a depuis, par le moyen de l'étude qu'il fit en sa prison, été nombré entre les plus savans historiographes des Grecs. Après ces trois triomphes il fit de grands dons à ses gens de guerre, et pour gagner la grace du commun populaire, fit de grands festins publics et des jeux aussi: car il festoyá tout le peuple romain à un coup, en vingt-deux mille tables, et lui donna le passe-tems de voir combattre plusieurs couples d'escrimeurs à outrance, et des batailles navales en mémoire de sa fille Julia, qui était décédée long-tems auparavant: puis après tous ces ébattemens fut faite la revue et le dénombrement accoutumé du peuple,

[1] Pourquoi Plutarque ne met-il que trois triomphes, puisqu'il y en eut quatre? Il oublie même le plus important et le plus considérable, qui est celui des Gaules. D.

[2] C'est celui dont nous avons parlé ailleurs. Auguste le rétablit dans la suite sur le trône, en lui donnant, au lieu des états de son père, une partie de la Gétulie et des provinces qui avaient été soumises précédemment à Bocchus et à Bogade. B.

auquel furent trouvés, au lieu de trois cent vingt mille chefs de citoyens, qui y étaient auparavant, cent cinquante mille seulement, tant cette guerre civile avait apporté de calamité et de perte à la chose publique, et tant elle avait consumé grand nombre de peuple romain, sans encore parler des maux et misères qu'elle avait causés au reste de l'Italie, et aux autres provinces de l'empire Romain.

LXXII. Ces choses toutes achevées, il fut élu consul pour la quatrième fois [1], et s'en alla en Espagne pour y faire la guerre aux enfans de Pompée, lesquels étaient encore jeunes, mais néanmoins avaient assemblé une merveilleusement grosse et puissante armée, et s'y montraient avoir le courage et la hardiesse digne de commander à une telle puissance, de sorte qu'ils mirent César en extrême danger de sa propre vie. La plus grande bataille qui fut donnée entre eux en toute cette guerre, fut près la ville de Munda [2], en laquelle César voyant ses gens fort pressés, et ayant beaucoup d'affaires à soutenir les ennemis, se jeta à travers la mêlée des combattans, criant aux siens, s'ils n'avaient autrement point de honte de se laisser battre, qu'ils le prissent au corps et le livrassent eux-mêmes de leurs propres mains à ces jeunes enfans, et ainsi avec tout l'extrême effort qu'il put faire, ayant à toute peine fait reculer et

[1] L'an de Rome 709; avant J. C. 45.

[2] Munda, dans l'ancienne Bétique, aujourd'hui le royaume de Grenade, à cinq lieues de Malaga, très-près du détroit de Gibraltar. B.

fuir les ennemis, il en tua sur le champ plus de trente mille, et en perdit des siens mille les meilleurs qu'il eût. Après cette bataille, se retirant en son logis, il dit à ses familiers que plusieurs fois auparavant il avait combattu pour la victoire, mais qu'à cette dernière seule il avait combattu pour sauver sa propre vie. Il gagna cette bataille le jour propre de la fête des Bacchanales, auquel on dit que Pompée le père était sorti de Rome pour aller commencer cette guerre civile, et y eut entre deux quatre ans entiers de distance. Quant à ses enfans, le plus jeune se sauva de la bataille: mais peu de jours après Didius apporta la tête de l'aîné.

LXXIII. Cette guerre fut la dernière de celles de César; mais l'entrée triomphale qu'il en fit à Rome déplut autant et plus aux Romains que chose qu'il eût point encore faite, parce qu'il n'avait point défait des capitaines étrangers, ni des rois Barbares; mais avait ruiné les enfans du plus grand personnage qui fût en Rome, à qui la fortune avait été contraire, et en ayant éteint la race, on n'estimait point qu'il lui fût bienséant de triompher ainsi des calamités de son pays, en s'éjouissant d'une chose, pour laquelle défendre il n'avait qu'une seule excuse envers les dieux et envers les hommes, c'est, que ce qu'il en faisait, il le faisait par contrainte, de tant plus mêmement que jamais auparavant il n'avait envoyé ni lettres ni message au public, pour victoire quelconque qu'il eût obtenue ni gagnée en toutes ces guerres civiles, mais en avait toujours de honte rejeté la

gloire. Ce nonobstant, les Romains fléchissant à sa fortune, et recevant le mors en la bouche, à cause qu'ils estimaient que la principauté d'un seul leur donnerait moyen de respirer un petit de tant de maux et de misères qu'ils avaient endurés en ces guerres civiles, ils l'élurent dictateur perpétuel[1] pour toute sa vie. Cela était manifestement une tyrannie certaine, parce que l'on ajoutait à la souveraine puissance et plein pouvoir de la dictature, le non craindre d'en être jamais déposé. Et lors Cicéron commença à mettre en avant au sénat qu'on lui décernât des honneurs, dont la grandeur était encore aucunement humaine; mais il y en eut d'autres depuis qui lui en ajoutèrent d'excessifs : et faisant à l'envi les uns des autres à qui plus lui en donnerait, le rendirent odieux et fâcheux à ceux mêmes qui lui étaient les plus équitables, pour la hautesse démesurée, et l'importunité des honneurs, prééminences et prérogatives qu'ils lui décernèrent : aussi dit-on que ceux qui le haïssaient n'y favorisèrent pas et n'y tinrent pas moins la main que ceux qui le flattaient, afin qu'ils eussent plus grandes occasions de conspirer contre lui, et qu'il semblât qu'avec plus justes querelles ils eussent attenté contre sa personne.

LXXIV. Car au demeurant, quant à lui, depuis qu'il eût achevé ses guerres civiles, il se porta de sorte, que l'on n'eût su que reprendre en lui, et me semble que méritoirement et à bon droit fut décerné lors entre autres honneurs, que l'on fe-

[1] L'an de Rome 710; avant J. C. 44.

rait bâtir un temple de Clémence pour lui rendre graces de l'humanité dont il avait usé en sa victoire; car il pardonna à plusieurs de ceux qui avaient porté les armes et fait la guerre contre lui, et, qui plus est, donna des honneurs et offices de la chose publique à quelques-uns d'eux, comme à Cassius et à Brutus, entre autres, qui tous deux étaient préteurs. Et ayant été les images de Pompée abattues, il les fit redresser : à raison de quoi Cicéron dit lors, que César, en relevant les images de Pompée, avait assuré les siennes. Et comme ses amis lui conseillassent qu'il prît des gardes pour la sûreté de sa personne, et aucuns d'eux se présentassent à l'en servir, il ne voulut oncques le faire, disant qu'il valait mieux mourir une fois que toujours attendre la mort en crainte : mais pour acquérir l'amour et la bienveillance du peuple, comme la plus honorable et la plus sûre garde qu'il eût su avoir, il fit derechef des festins publics, et des données et distributions générales de blé : et pour aussi gratifier aux gens de guerre, il repeupla plusieurs villes qui par le passé avaient été détruites, où il logea ceux qui n'avaient point de retraite, dont les plus nobles et les principales furent celles de Carthage et de Corinthe [1], et advint que tout ainsi comme elles avaient toutes deux été auparavant prises et détruites ensemble, aussi furent-elles alors repeuplées en un

[1] Diodore de Sicile le dit ainsi, et Strabon et Pausanias sont d'accord avec lui par rapport à Corinthe; mais pour Carthage, elle ne fut rétablie que par Auguste. B.

même tems. Et quant aux hommes de qualité, il les gagna aussi, promettant aux uns des prétures et des consulats à l'avenir, et aux autres d'autres honneurs et prééminences, et à tous en général bonne espérance, tâchant à faire par tous moyens que chacun fût content de sa domination: tellement qu'étant l'un des consuls, nommé Maximus, par cas fortuit décédé un jour avant la fin de son consulat, il déclara consul, pour ce jour qui restait seulement, en son lieu, Caninius Rébilius, en la maison duquel comme tout le monde allât pour le saluer, et s'éjouir avec lui de sa promotion, comme est la coutume de faire aux magistrats nouvellement élus, Cicéron en se jouant dit: « Hâtons-nous d'y aller, devant que son con« sulat expire. »

LXXV. Au reste, César étant né pour faire toutes grandes choses, et ayant de sa nature le cœur convoiteux de grand honneur, les prospérités de ses conquêtes et prouesses passées ne le convièrent point à vouloir jouir en paix et en repos du fruit de ses labeurs, mais plûtôt l'échauffèrent et l'encouragèrent à en vouloir entreprendre encore d'autres pour l'avenir, lui engendrant toujours de plus en plus imaginations de plus hautes entreprises et désir de gloire nouvelle, comme si la présente fût déjà tout usée. Laquelle passion n'était autre chose qu'une jalousie et émulation de soi-même, ni plus ni moins que d'une autre personne, et une obstination de se vouloir toujours vaincre soi-même, combattant toujours

en lui l'espérance de l'avenir avec la gloire du passé, et l'ambition de ce qu'il désirait faire, avec ce qu'il avait déjà fait. Car il avait proposé et faisait déjà ses préparatifs pour aller guerroyer les Parthes, et après les avoir subjugués passer par l'Hyrcanie, et en environnant la mer Caspienne et le mont Caucase, revenir gagner le royaume de Pont, pour puis après entrer en la Scythie : et ayant couru tout le pays et toutes les nations et provinces voisines de la grande Germanie, et la Germanie même, s'en retourner à la fin par la Gaule en Italie, et étendre ainsi l'empire Romain à la ronde, de sorte qu'il fût de toutes parts borné de la grande mer Océane.

LXXVI. Mais cependant que ce voyage s'apprêtait, il essaya de couper l'encoulure du détroit du Péloponèse, à l'endroit où est assise la ville de Corinthe, et fit tirer un canal des rivières de Teveron et du Tibre [1], commençant à la ville même de Rome, et le fit aller droit à la ville de Circées, par une large et profonde fosse qu'il fit caver, laquelle s'allait dégorger en la côte de Terracine, pour donner sûreté et commodité plus grande aux marchands qui venaient à Rome pour y trafiquer.

[1] L'ancien nom du Teveron était Anio, et c'est celui qu'on croit lire dans le texte. Mais l'Anio se jette dans le Tibre à trois mille pas environ au-dessus de Rome. Le canal dont parle Plutarque ne pouvait donc pas prendre le Tibre et l'Anio à la ville de Rome. Ainsi je pense avec Dusoul qu'il faut joindre ce nom d'Aniénus, qu'on prend pour la rivière d'Anio, avec la phrase précédente et lire : « Il essaya de couper l'Isthme de Corinthe, ayant chargé Aniénus de cette entreprise, et de conduire le Tibre par un canal commençant à la ville même de Rome, etc. » V.

Davantage il délibéra aussi de détourner l'eau qui cause les marais qui sont entre les villes de Nomentum [1] et de Sétium, pour y assécher la terre, et la rendre labourable à plusieurs milliers d'hommes, et en la côte de la mer plus prochaine de Rome faire jeter bien avant des grosses et fortes levées, et faire nettoyer toute la rade d'alentour d'Ostie [2] des rochers et pierres cachées sous l'eau, au long de la côte, et ôter tous autres empêchemens, qui en rendaient l'abord mal sûr aux vaisseaux, et y bâtir des ports, des arsenaux et abris dignes de tant de navires qui y hantaient et arrivaient ordinairement.

LXXVII. Toutes ces choses se préparaient encore, et ne vinrent point à effet. Mais la composition du calendrier, et réformation de l'année, pour ôter toute confusion des tems, fut sagement inventée et conduite à fin par lui, laquelle s'est trouvée à l'user fort commode et plaisante : car non-seulement dans les plus anciens tems, les Romains n'avaient point de certain formulaire, ni de règle arrêtée pour accorder les révolutions des mois avec le cours de l'année, dont il advènait une telle confusion des tems, que les sacrifices et les fêtes annuelles venaient à tomber petit à petit en saisons totalement contraires à ce pourquoi elles étaient instituées : mais encore lors le peuple

[1] Il s'agit ici des marais de la campagne de Rome, où est aujourd'hui Terracine. V.

[2] A l'embouchure du bras gauche du Tibre, divisé en cet endroit par une petite île. B.

ne savait en façon quelconque combien montait le cours de la révolution du soleil, et n'y avait que les prêtres seuls qui l'entendissent, et qui en eussent connaissance : au moyen de quoi ils ajoutaient soudainement, quand bon leur semblait, sans que personne qu'eux en prévît rien, le mois supernuméraire et intercalaire, qui anciennement se nommait Mercédonius. L'on dit que le roi Numa Pompilius fut le premier qui inventa cette façon d'interposer un mois : toutefois ce fut un faible remède, et qui ne s'étendit pas guère loin pour corriger les erreurs qui se faisaient au compte de l'année, et les remettre à leur point. Mais César proposant la matière aux plus savans philosophes, et aux plus experts mathématiciens de son tems, inventa et publia par le moyen des sciences qui étaient déjà en être, une réformation singulière, et plus exquisement calculée que nulle autre, de laquelle les Romains usant jusqu'ici, semblent moins errer que les autres nations en la réduction de cette inégalité des mois aux ans : toutefois encore ne put-il si bien faire, que ceux qui portaient envie à sa grandeur, et qui enduraient mal volontiers sa domination, ne lui en donnassent des atteintes. Car Cicéron l'orateur se trouvant en quelque compagnie où il y eut un qui dit : « Demain se lèvera l'étoile de la « Lyre, » il ne se put tenir de dire : « Oui par édit : » comme si les hommes recevaient encore cela par contrainte de commandement.

LXXVIII. Mais ce qui lui engendra une plus ma-

nifeste haine et plus mortelle, fut la convoitise de se faire nommer et déclarer roi, laquelle donna au commun populaire la cause première de lui vouloir mal, et à ceux qui de longue main lui gardaient une mauvaise volonté couverte, en donna la plus honnête occasion qu'ils eussent pu désirer. Toutefois ceux qui lui procuraient cet honneur semèrent un bruit parmi le peuple, qu'il était porté par les livres prophétiques de la Sibylle que les Romains déferaient alors la puissance des Parthes, quand ils leur feraient la guerre sous la conduite d'un roi, mais autrement qu'ils n'y adviendraient jamais, et eurent bien la hardiesse, un jour qu'il retournait de la ville d'Albe à Rome, de l'appeler et saluer roi, dont le peuple se courrouça, et lui en étant marri, répondit qu'il ne s'appelait point roi, mais se nommait César, à quoi n'y eut personne qui lui répliquât rien, mais se fit un silence grand de toute l'assistance, et adonc lui tout fâché, marri et ennuyé, tira outre son chemin. Et comme on lui eût décerné au sénat des honneurs transcendant toute hautesse humaine, les consuls et les préteurs suivis de toute l'assemblée des sénateurs l'allèrent trouver en la place, où il était assis sur la tribune aux harangues, pour lui notifier et déclarer ce qui avait été en son absence décerné à sa gloire : mais lui ne se daigna oncques lever au-devant d'eux à leur arrivée, mais parlant à eux comme si c'eussent été personnes privées, leur répondit que ses honneurs avaient plutôt besoin d'être retranchés qu'augmentés. Cela ne fâ-

cha pas seulement le sénat, mais fut aussi trouvé fort mauvais du peuple, qui estima la dignité de la chose publique être par lui méprisée et contemnée, à voir le peu de compte qu'il faisait des principaux magistrats d'icelle et du sénat, et n'y eut homme de ceux à qui il fût loisible de s'ôter de là, qui ne s'en allât la tête baissée, avec une morne et triste taciturnité : tellement que lui-même s'en apercevant, se retira sur l'heure en sa maison, là où retirant sa robe d'alentour de son cou, il cria tout haut à ses amis qu'il était tout prêt de tendre la gorge à qui la lui voudrait couper. Toutefois on dit que depuis, pour s'excuser de cette faute, il allégua sa maladie, à cause que le sens ne demeure pas en son entier à ceux qui sont sujets au mal caduc, quand ils parlent debout sur leurs pieds devant une commune, mais se trouble aisément, et leur prend soudain un éblouissement : mais cela était faux, car il avait bien voulu se lever lors au-devant du sénat; mais Cornélius Balbus, l'un de ses amis, ou pour mieux dire, de ses flatteurs, qui se trouva lors auprès de lui, l'en engarda, en lui disant : « Ne te veux-tu pas « souvenir que tu es César, et souffrir que l'on te « fasse l'honneur et la révérence qui t'est due? »

LXXIX. Outre ces occasions de malveillance et de mécontentement du peuple, survint encore de surcharge la honte qu'il fit aux tribuns du peuple, en telle manière : il était d'aventure lors la fête des Lupercales, laquelle plusieurs écrivent avoir anciennement été propre et péculière (particu-

lière) aux pasteurs, et qu'elle ressemble en quelque chose à celle que l'on appelle la fête des Lycéiens en Arcadie. Comment que ce soit, à ce jour-là, y a plusieurs jeunes hommes et aucuns de ceux mêmes qui lors sont en magistrat, qui courent tous nus parmi la ville, frappant par jeu et en riant avec des courroies de cuir à tout le poil ceux qu'ils rencontrent en leur chemin, et y a plusieurs dames de bien et d'honneur qui leur vont expressément au-devant, et leur présentent leurs mains à frapper, comme font les enfans de l'école à leur maître, ayant opinion que cela sert à celles qui sont grosses, pour plus aisément enfanter, et à celles qui sont stériles, pour devenir grosses. César regardait ce passe-tems étant assis sur la tribune aux harangues dans une chaire d'or, en habit triomphal : et était Antoine l'un de ceux qui couraient cette course sacrée, parce qu'il était lors consul. Quand donc il vint à entrer sur la place, le monde qui y était se fendit pour lui faire voie à courir, et lui s'en alla présenter à César un bandeau royal, que l'on appelle diadème, entortillé d'un délié rameau de laurier, à laquelle présentation il se fit un battement de mains non guère grand, de quelques gens que l'on avait expressément apostés pour ce faire : mais au contraire quand César le refusa, tout le peuple unanimement frappa des mains : et comme derechef Antoine le lui représentât, il y eut derechef peu de gens qui déclarassent en être contens par leurs battemens de mains : mais quand il le rebouta

pour la seconde fois, tout le peuple universel fit encore derechef un grand bruit à force de battre des mains. Ainsi César ayant connu à cette épreuve que la chose ne plaisait point à la commune, il se leva de sa chaire, commandant que l'on portât ce diadème à Jupiter au Capitole : mais depuis on trouva quelques-unes de ses images par la ville, qui avaient les têtes bandées de diadèmes à la guise de rois; et y eut deux des tribuns du peuple, Flavius et Marcellus, qui les allèrent arracher, et qui plus est, trouvant ceux qui avaient les premiers salué César roi, les firent mener en prison, et le peuple à grosse foule allait après battant des mains en signe de liesse, en les appelant des Brutus à cause que Brutus fut anciennement celui qui déchassa les rois de Rome, et qui transféra la souveraine autorité et puissance qui soulait être en la main d'un seul prince, au peuple et au sénat. César fut si fort irrité et courroucé de cela, qu'il déposa Marcellus et son compagnon de leurs offices, et en les accusant injuriait quant et quant aussi le peuple, disant qu'ils étaient véritablement Brutaux et Cumains [1], c'est-à-dire, bêtes et lourdaux.

LXXX. A l'occasion de quoi le peuple adonc se tourna devers Marcus Brutus, lequel du côté de son père était extrait et descendu de la race de ce premier Brutus, et du côté de sa mère était de la maison des Serviliens, l'une des plus nobles et

[1] Selon Strabon, Cumes était brocardé pour la stupidité de ses habitans.

des plus anciennes de toute Rome, et si était neveu et gendre de Marcus Caton. Mais les grands honneurs, grandes graces et faveurs que lui faisait César, le retenaient et refroidissaient que de lui-même il ne conspirât la destruction et extermination de la monarchie, parce que non-seulement il lui sauva la vie après la journée de Pharsale et la défaite et fuite de Pompée, et la donna aussi à sa requête à plusieurs autres de ses familiers et amis, mais encore montra-t-il qu'il se fiait beaucoup en lui: car il lui avait déjà fait avoir la plus honorable préture cette année-là, et si était désigné pour être consul de là à quatre ans, l'ayant emporté devant Cassius, qui le briguait à l'encontre de lui, par la faveur de César, qui dit en cette brigue, ainsi que l'on a laissé par écrit: « Il est vrai que « Cassius allègue de plus justes remontrances et « raisons, mais pourtant si ne passera-t-il point « devant Brutus [1]. » Et un jour comme quelques-uns le lui accusassent, ainsi que la conjuration se menait et ourdissait déjà, il ne leur voulut point ajouter de foi, mais touchant son corps avec la main leur répondit: « Brutus attendra cette peau; » comme voulant dire, que Brutus pour sa vertu était bien digne de dominer, mais néanmoins que pour ambition de dominer il ne se montrerait jamais ingrat, ni ne commettrait jamais une méchanceté. Toutefois ceux qui demandaient la mutation,

[1] Ce trait est rapporté dans la Vie de Brutus; mais par rapport à la préture urbaine, que Plutarque désigne quelques lignes plus haut, par ces mots, *la plus honorable*. B.

et qui ne regardaient que celui-là seul, ou à tout le moins qui le regardaient plus que nul autre, ne s'osaient adresser à lui pour lui dire de bouche ce qu'ils désiraient, mais la nuit ils emplissaient son tribunal et siége prétorial, là où il tenait son audience, de petits billets et écriteaux, dont la plupart était de telle substance: « Tu dors, Bru-« tus, et n'es pas vrai Brutus. » Pour lesquels écriteaux Cassius sentant que le désir d'honneur s'échauffait de plus en plus en lui, sollicita plus instamment que jamais ceux [1] qui écrivaient ces petits billets, ayant lui-même quelques causes particulières de haine à l'encontre de César, lesquelles nous avons déclarées en la vie de Brutus. Aussi l'avait César pour suspect: tellement qu'un jour parlant à ses plus féaux, il leur demanda: « Que « vous semble-t-il que Cassius veuille faire? car « quant à moi, il ne me plaît point de le voir ainsi « pâle. » Une autre fois on calomnia envers lui Antoine et Dolabella, qu'ils machinaient quelque nouvelleté à l'encontre de lui; à quoi il répondit: « Je ne me défie pas trop de ces gras-ci, si bien « peignés et en si bon point, mais bien plutôt de « ces maigres et pâles-là, » entendant de Brutus et de Cassius.

LXXXI. Mais certainement la destinée se peut bien plus facilement prévoir, que non pas éviter, attendu mêmement qu'il en apparut des signes et présages merveilleux: car quant à des feux cé-

[1] Il faut lire, je crois, *il le sollicita lui-même en particulier;* et supprimer, *ceux qui écrivaient ces petits billets.* B.

testes et des figures et fantasmes que l'on vit courir çà et là parmi l'air, et aussi quant à des oiseaux solitaires, qui, en plein jour, se vinrent poser sur la grande place, à l'aventure ne méritent pas tels pronostics d'être remarqués ni déclarés en un si grand accident. Mais Strabon le philosophe [1] écrit que l'on vit marcher des hommes tout en feu, et qu'il y eut un valet de soudard qui jeta de sa main force flamme, de manière que ceux qui le virent pensèrent qu'il fût brûlé, et quand le feu fut cessé, il se trouva qu'il n'avait eu nul mal. César même sacrifiant aux dieux, il se trouva une hostie immolée qui n'avait point de cœur, qui était chose étrange et monstrueuse en nature, parce que naturellement une bête ne peut vivre sans cœur : et y en a beaucoup qui content qu'il y eut un devin qui lui prédit et l'avertit longtems devant qu'il se donnât bien de garde du jour des Ides de Mars, qui est le quinzième, parce qu'il serait en grand danger de sa personne. Ce jour étant venu, il sortit de sa maison pour s'en aller au sénat, et saluant le devin, lui dit en riant : « Les « Ides de Mars sont venues ; » et que le devin lui répondit tout bas : « Elles sont venues voirement, « César, mais elles ne sont pas passées. » Et le jour de devant chez Marcus Lépidus, qui lui donnait à souper, il signait d'aventure des lettres missives, comme il faisait souvent, et oyant un propos que les autres mirent en avant, quelle sorte de mort était la meilleure et la plus désirable, il cria

[1] Connu par sa géographie.

tout haut, en prévenant lès autres : « Celle que « moins on attend. » Après le souper étant couché auprès de sa femme, comme il avait accoutumé, tous les huis et fenêtres de sa chambre s'ouvrirent d'elles-mêmes, et s'étant éveillé en sursaut tout ému du bruit et de la clarté de la lune, qui rayait dans la chambre, il ouït sa femme Calpurnia dormant d'un profond sommeil, qui jetait quelques voix confuses, et quelques gémissemens non articulés, et que l'on ne pouvait entendre : car elle songeait que l'on l'avait tué, et qu'elle le lamentait, le tenant mort entre ses bras : toutefois il y en a qui disent que ce ne fut point cette vision qu'elle eut, mais que par ordonnance du sénat il avait été apposé au comble de sa maison, pour un ornement et une majesté, comme quelque pinacle [1], ainsi que Livius même le récite : Calpurnia en dormant songeait qu'elle le voyait rompre et casser, et lui semblait qu'elle le regrettait et en plorait, à l'occasion de quoi, le matin quand il fut jour elle pria César qu'il ne sortît point pour ce jour-là dehors, s'il était possible, et qu'il remît l'assemblée du sénat à un autre jour, ou bien s'il ne se voulait mouvoir pour ses songes, à tout le moins qu'il enquît par quelqu'autre manière de divination ce qui lui devait ce jour-là advenir, mêmement par les

[1] Un pinacle était une sorte d'ornement que l'on mettait au faîte des grands monumens. Le sénat avait accordé à César des temples, des autels et les honneurs réservés aux dieux. Le pinacle dont on avait décoré sa maison était une distinction du même genre; il était orné de quelque statue des dieux, ou de quelque figure de la Victoire.

signes des sacrifices. Cela le mit en quelque soupçon et quelque défiance, parce que jamais auparavant il n'avait aperçu en Calpurnia aucune superstition de femme, et lors il voyait qu'elle se tourmentait ainsi fort de son songe : mais encore quand il vit qu'après avoir fait immoler plusieurs hosties les unes après les autres, les devins lui répondaient toujours que les signes et présages ne lui en promettaient rien de bon, il résolut d'envoyer Antoine au sénat pour rompre l'assemblée.

LXXXII. Mais sur ces entrefaites arriva Décimus Brutus, surnommé Albinus, auquel César se fiait tant, que par testament il l'avait institué son second héritier, et néanmoins était de la conjuration de Cassius et de Brutus, et craignant que si César remettait l'assemblée du sénat à un autre jour, leur conspiration ne fût éventée, se moqua des devins, et tança César, en lui remontrant qu'il donnait occasion au sénat de se mécontenter de lui et de le calomnier, parce qu'il prendrait cette remise comme pour un mépris, à cause que les sénateurs s'étaient ce jour-là assemblés à son mandement, et qu'ils étaient tous prêts à le déclarer par leurs voix roi de toutes les provinces de l'empire Romain hors l'Italie, en lui permettant de porter à l'entour de sa tête le bandeau royal partout ailleurs, tant sur la terre que sur la mer, là où si maintenant quelqu'un leur allait dénoncer de sa part, que pour cette heure ils se retirassent chacun chez soi, et qu'ils retournassent une autre fois

quand Calpurnia aurait songé de meilleurs songes, que diraient les malveillans et les envieux, et comment pourraient-ils recevoir et prendre en paiement les raisons de tes amis qui leur cuideraient donner à entendre, que cela ne soit point servitude à eux, et à toi domination tyrannique? toutefois si tu as (dit-il) du tout résolu d'abominer et détester ce jourd'hui, encore serait-il meilleur au moins, que sortant de ta maison, tu allasses jusque-là, pour les saluer, et leur faire entendre que tu remets l'assemblée à un autre jour. En lui disant ces paroles il le prit par la main, et le mena dehors. Il ne fut guère loin de son logis, qu'il vint un serf étranger qui fit tout ce qu'il put pour parler à lui, et quand il vit qu'il n'y avait ordre d'en approcher, pour la foule du peuple et la grande presse qu'il eut incontinent autour de lui, il s'alla jeter dans sa maison, et se mit entre les mains de Calpurnia, lui disant qu'elle le gardât jusqu'à ce que César fût de retour, parce qu'il avait de grandes choses à lui dire : et un Artémidore, natif de l'île de Gnide, maître de rhétorique en langue grecque, qui, pour cette sienne profession, avait quelque familiarité avec aucuns des adhérens de Brutus, au moyen de quoi il savait la plupart de ce qui se machinait contre César, lui vint apporter en un petit mémoire écrit de sa main tout ce qu'il lui voulait découvrir; et voyant qu'il recevait bien toutes les requêtes qu'on lui présentait, mais qu'il les baillait incontinent à ses gens qu'il avait autour de lui, il s'en approcha le

plus près qu'il put, et lui dit : « César, lis ce mé-« moire-ci que je te présente, seul et prompte-« ment, car tu trouveras de grandes choses dedans, « et qui te touchent de bien près. » César le prit, mais il ne le put oncques lire pour la multitude grande des gens qui parlaient à lui, combien que par plusieurs fois il essayât de le faire : toutefois tenant toujours le mémoire en sa main, et le gardant seul, il entra dans le sénat. Les autres disent que ce fut un autre qui lui présenta ce mémoire, et qu'Artémidore, quelque effort qu'il fît, ne put oncques approcher de lui, mais fut toujours repoussé tout au long du chemin.

LXXXIII. Or peuvent bien toutes ces choses être advenues accidentellement, et par cas fortuit : mais le lieu auquel était lors assemblé le sénat ayant une image de Pompée, et étant l'un des édifices qu'il avait donnés et dédiés à la chose publique avec son théâtre, montrait bien évidemment que c'était pour certain quelque divinité qui guidait l'entreprise, et qui en conduisait l'exécution notamment en cette place-là. Auquel propos on raconte que Cassius, un peu devant qu'ils missent la main à l'œuvre, jeta sa vue dessus l'image de Pompée qui là était, et l'invoqua tout bas à son aide, combien qu'autrement il adhérât assez aux opinions d'Épicure : mais le point du danger présent le ravit et transporta sur l'heure hors de soi, engendrant en lui une passion soudaine au lieu des discours qui le mouvaient, et auxquels il adhérait quand il était en sens rassis. Quant à Antoine,

parce qu'il était fidèle à César, et fort et robuste de sa personne, Brutus Albinus[1] l'entretint au-dehors du sénat, lui ayant commencé tout exprès un bien long propos. Ainsi comme César entra, tout le sénat se leva au-devant de lui par honneur; et adonc les uns des conjurés se mirent derrière sa litière, les autres lui allèrent à l'encontre de front, comme voulant intercéder pour Métellus Cimber, qui requérait le rappel de son frère étant en exil, et le suivirent ainsi en le priant toujours, jusqu'à ce qu'il se fût assis en son siége : et comme il rejetât leurs prières, et se courrouçât à eux les uns après les autres, à cause que d'autant plus qu'il les refusait, d'autant plus ils le pressaient et l'importunaient plus violemment, à la fin Métellus lui prenant sa robe à deux mains la lui avala d'alentour du cou, qui était le signe que les conjurés avaient pris entre eux pour mettre la main à l'exécution : et adonc Casca lui donna par derrière un coup d'épée au long du cou; mais le coup ne fut pas grand ni mortel, parce que s'étant troublé, comme il est vraisemblable, à l'entrée d'une si hardie et si périlleuse entreprise, il n'eut pas la force ni l'assurance de l'asséner au vif. César se retournant aussitôt vers lui, empoigna son épée, qu'il tint bien ferme, et tous deux se prirent ensemble à crier, le blessé, en latin : « O traître méchant Casca, que fais-tu? » Et celui qui l'avait frappé, en grec : « Mon frère, aide-moi. »

LXXXIV. A ce commencement de l'émeute, les

[1] Dans la Vie de Brutus, c'est Caïus Trébonius qui joue ce rôle. B.

assistans qui ne savaient rien de la conspiration furent si étonnés et si épris d'horreur de voir ce qu'ils voyaient, qu'ils ne surent oncques prendre parti ni de s'enfuir, ni de le secourir, non pas seulement d'ouvrir la bouche pour crier : mais ceux qui avaient conjuré sa mort l'environnèrent de tous côtés les épées nues en leurs mains, de sorte que de quelque part qu'il se tournât, il trouvait toujours quelques-uns qui le frappaient, et qui lui présentaient les épées luisantes aux yeux et au visage, et lui se démenait entre leurs mains ni plus ni moins que la bête sauvage acculée entre les veneurs : car il était dit entre eux que chacun lui donnerait un coup et participerait au meurtre: à l'occasion de quoi Brutus même lui en donna un à l'endroit des parties naturelles ; et y en a qui disent qu'il se défendit toujours, et résista aux autres, en traînant son corps çà et là, et en criant à pleine voix, jusqu'à ce qu'il aperçut Brutus l'épée traite en la main, car alors il tira sa robe à l'entour de sa tête, sans plus faire de résistance, et fut poussé, ou par cas d'aventure, ou par exprès conseil des conjurés, jusque contre la base sur laquelle était posée l'image de Pompée, qui en fut toute ensanglantée : de manière qu'il semblait proprement qu'elle présidât à la vengeance et punition de l'ennemi de Pompée, étant renversé par terre à ses pieds, et tirant aux traits de la mort, pour le grand nombre de plaies qu'il avait : car on dit qu'il eut vingt-trois coups d'épée, et y eut plusieurs des conjurés, qui, en tirant tant de coups

sur un seul corps, s'entre-blessèrent eux-mêmes.

LXXXV. Ayant donc été César ainsi tué, le sénat, quoique Brutus se présentât pour vouloir rendre quelque raison de ce qu'ils avaient fait, n'eut jamais le cœur de demeurer, mais s'enfuit à travers les portes, et remplit toute la ville de tumulte et d'effroi, tellement que les uns fermaient leurs maisons, les autres abandonnaient leurs boutiques et leurs bancs, et s'en allaient courant sur le lieu pour voir que c'était, les autres l'ayant vu s'en retournaient chez eux. Mais Antoine et Lépide, qui étaient les deux plus grands amis de César, se dérobant secrètement, s'enfuirent en autres maisons que les leurs. Et Brutus et ses consorts étant encore tout bouillants de l'exécution de ce meurtre, et montrant leurs épées toutes nues, sortirent tous ensemble en troupe hors du sénat, et s'en allèrent sur la place n'ayant point visages ni contenance d'hommes qui fuissent, mais au contraire, fort joyeux et assurés, admonestant le peuple de vouloir maintenir et défendre sa liberté, et s'arrêtant à parler aux gens de qualité qu'ils rencontraient par le chemin, dont il y en eut aucuns qui les suivirent, et se mêlèrent parmi eux, comme s'ils eussent été de la conjuration, pour en usurper à fausses enseignes partie de l'honneur: entre lesquels furent Caius Octavius et Lentulus Spinther, qui depuis furent tous deux punis de leur vaine convoitise de gloire par Antoine et par le jeune César, qui pour cette cause les firent mourir, et si encore ne jouirent-ils oncques de la

gloire, pour l'ambition de laquelle ils mouraient, parce que l'on ne crut jamais qu'ils eussent été du nombre des conjurés; car ceux qui les en punissaient vengeaient plutôt en eux la volonté que l'effet. Le lendemain Brutus avec ses consorts descendit en la place pour parler au peuple, qui lui donna audience telle, qu'il apparaissait qu'il ne réprouvait ni n'approuvait trop ce qui avait été fait, car il montrait par un grand silence morne, que d'un côté il avait pitié de César mort, et de l'autre côté il révérait la vertu de Brutus. Mais le sénat décerna une abolition générale de tout le passé : et pour contenter et accorder un chacun, ordonna aussi que la mémoire de César serait honorée comme d'un dieu, et qu'il ne serait changé aucune chose de ce qu'en son vivant il aurait ordonné, et décerna aussi des provinces et des honneurs convenables à Brutus et à ses adhérens, de manière que chacun estimait les choses être fort bien composées et remises en très-bon état.

LXXXVI. Mais quand on vint à ouvrir le testament de César, auquel on trouva qu'il léguait à chaque citoyen romain un honnête présent d'argent, et que le commun peuple vit son corps qui fut porté à travers la place, tout découpé à coups d'épée, adonc n'y eut-il plus d'ordre de contenir et arrêter la commune, qu'ils ne fissent un amas de bois autour de ce corps, des tables, bancs, établis et barrières qu'ils allaient arracher çà et là par la place, et mettant le feu dedans, le brûlèrent dans l'endroit même; puis quand le feu fut bien

allumé, ils prirent des tisons ardens et s'en allèrent aux maisons de ceux qui l'avaient occis pour les brûler, les autres coururent par toute la ville cherchant s'ils en pourraient trouver quelqu'un pour le déchirer en pièces : toutefois ils n'en rencontrèrent pas un, parce qu'ils s'étaient très-bien renfermés, munis et fortifiés dans leurs maisons. Mais il y eut un des familiers de César nommé Cinna, qui, la nuit de devant, avait eu en dormant une vision étrange, parce qu'il lui fut avis que César le conviait à souper, et que lui n'y voulait point aller, toutefois que le prenant par la main il l'y avait mené malgré lui : et lors ayant entendu comme le peuple brûlait son corps sur la place, il partit de son logis pour cuider aller faire honneur aux funérailles du défunt: encore que la vision qu'il avait eue la nuit précédente le tînt en quelque doute, et qu'il eût outre cela la fièvre. Étant arrivé sur la place, il y eut quelqu'un de la commune qui demanda qui il était : il fut nommé par son nom : ce premier le dit à un autre, et cet autre encore à un autre de main en main, de manière que le bruit courut incontinent parmi le peuple, que c'était un de ceux qui avaient occis César, à cause qu'il y en avait un entre les conjurés qui s'appelait aussi comme lui, Cinna; et pensant que ce fût lui, ils se ruèrent incontinent sur lui par telle fureur, qu'ils le démembrèrent en pièces sur la place même. Cela épouvanta Brutus et Cassius plus que nulle autre chose, à l'occasion de quoi peu de jours après ils sortirent

de la ville, et quant à ce qu'ils firent et qu'ils souffrirent depuis jusqu'à leur mort, nous l'avons amplement écrit en la vie de Brutus.

LXXXVII. Au demeurant César mourut en l'âge de cinquante-six ans [1], et ne survécut à Pompée guère plus de quatre ans, n'ayant reçu autre fruit de cette domination et principauté qu'il avait si ardemment pourchassée toute sa vie, et à laquelle il était enfin parvenu avec tant de travaux et tant de dangers, qu'un nom vain seulement, et une gloire qui lui suscitait l'envie et la haine de ses citoyens : toutefois cette grande fortune et faveur du ciel qui l'avait accompagné tout le long du cours de sa vie, lui continua encore en la vengeance de sa mort, poursuivant et par mer et par terre tous ceux qui avaient conspiré contre lui, tant qu'il n'en demeura pas un seul à punir de tous ceux qui de fait ou de conseil avaient participé à la conspiration de sa mort. Mais de toutes les choses qui en advinrent aux hommes en la terre, la plus émerveillable fut celle de Cassius, lequel, après avoir été défait en bataille en la journée de Philippes, se tua lui-même de la propre épée dont il avait frappé César : et de celles qui advinrent au ciel, la grande comète qui apparut fort évidente sept nuits continuelles après sa mort [2] et aussi l'offuscation de la lumière du soleil, lequel tout

[1] L'an de Rome 710.

[2] Le peuple crut que cet astre annonçait l'admission de César parmi les dieux immortels. Voilà l'origine de l'étoile qu'on remarque dans les médailles sur la tête de César.

le long de cette année-là se leva toujours pâle et non jamais avec clarté étincelante, dont sa chaleur en fut aussi toujours fort faible et débile, et l'air conséquemment tout le long de l'année gros, ténébreux et épais, pour l'imbécillité de la chaleur qui ne le pouvait résoudre ni subtiliser : ce qui fut cause que les fruits de la terre en demeurèrent crus et imparfaits, se flétrissant avant que pouvoir mûrir pour la froideur de l'air.

LXXXVIII. Mais surtout la vision qui s'apparut à Brutus montra évidemment que l'occision n'en avait point été agréable aux dieux, et fut la vision telle : Brutus étant prêt à passer son armée de la ville d'Abydos en la côte opposite qui est vis-à-vis, se reposait comme de coutume la nuit dans sa tente, ne dormant point encore, mais pensant à ses affaires et à l'avenir ; car on dit que ç'a été l'un des plus vigilans capitaines et moins sujet à dormir qui fut oncques, et qui de sa nature veillait le plus ; il lui fut avis qu'il entendit quelque bruit à la porte de sa tente, et regardant cette part à la lumière d'une lampe qui se baissait déjà fort, il aperçut une vision horrible, comme d'un homme de grandeur extraordinaire et excessive, et hideux de visage, de quoi il s'effraya du commencement ; mais quand il vit que ce fantôme ne lui faisait ni ne lui disait rien, mais se tenait devant lui tout coi auprès de son lit, il lui demanda à la fin qui il était ; le fantôme lui répondit : « Je suis ton mauvais ange et esprit, Brutus, et tu me verras près « la ville de Philippes. » Brutus lui répliqua : « Eh

« bien je t'y verrai donc : » et incontinent l'esprit disparut. Depuis se trouvant en bataille près cette ville de Philippes à l'encontre d'Antoine et de César, à la première journée il gagna la victoire, et, rompant tout ce qu'il trouva de front au-devant de lui, chassa jusque dans le camp du jeune César, qu'il pilla : mais la nuit de devant le jour auquel il devait donner la seconde bataille, ce même fantôme s'apparut une autre fois à lui sans lui mot dire : parquoi Brutus entendant bien que son heure était venue, se jeta la tête baissée à tous les périls et dangers de la bataille, et néanmoins n'y put encore mourir en combattant : mais voyant ses gens devant soi rompus et défaits, il se retira à la course sur une croupe de rocher coupé, là où se jetant de l'estomac sur la pointe de son épée nue, avec l'aide de l'un de ses amis qui aida le coup, à ce que l'on dit, il se perça le corps d'outre en outre, et mourut sur-le-champ.

COMPARAISON

D'ALEXANDRE-LE-GRAND AVEC JULES CÉSAR[1],

PAR DU HAILLAN.

I. Quand on considère Alexandre et César, c'est chose bien facile à dire, et plus aisée encore à prouver, que ce sont les deux plus braves chefs de guerre qu'on puisse remarquer dans les histoires; que leurs vertus hors du combat sont excellentes et ont grand rapport ensemble: que tous deux ont été de très-noble race, doctes, éloquens, libéraux, modérés, très-affectionnés envers leurs amis et serviteurs: ardemment chéris et obéis des capitaines, soldats et armées, débonnaires envers leurs ennemis: que dès leurs jeunes ans ils ont fait belle preuve de la future grandeur de leur courage; que leurs exploits sont du tout admirables; que ce sont deux miracles en l'art militaire, soit qu'on regarde la brièveté du tems de leurs guerres, et les pays qu'ils ont traversés, comme en un instant, soit qu'on jette l'œil sur les ennemis par eux défaits, les villes et provinces conquises, leur sagesse, vaillance et bonheur, n'ayant jamais été repoussés, mais portant toujours la victoire en leurs mains, et faisant valoir leur avantage avec une adresse assurée. Tous deux se sont trouvés en des dangers

[1] La comparaison de Plutarque est perdue; Dacier l'a suppléée dans sa traduction comme Du Haillan dans celle-ci.

merveilleux de leurs personnes, l'un en la ville des Malliens, l'autre en Espagne contre le fils de Pompée. Tous deux ont été avertis bien expressément de leur mort par les devins, lesquels ils aimaient et respectaient : cependant tous deux se sont comme jetés à yeux clos au danger dont on les voulait retirer.

II. Mais qui entre en particulière considération de la vie de chacun d'eux, il se trouve en une campagne dont l'œil ne peut marquer le bout ni les divers chemins qui s'y présentent, et demeure ébloui, ne sachant où se rendre, tant il voit de choses à la fois. S'il vient à mettre une vie devant l'autre, il entre lors en un océan de discours, et ne sait laquelle des deux choisir, ni à quel port tendre pour se décharger de celle-ci devant celle-là. Néanmoins pour encourager quelqu'un à faire voile en cette mer, voguons au long du bord : et (pour parler sans figure) voyons en quoi l'un devance l'autre, pour laisser au lecteur son jugement libre sur ce que nous en dirons. Pour le présent je traiterai en peu de paroles de ce qu'on peut observer de plus digne de mémoire en l'adolescence de l'un et de l'autre, de leurs exploits de guerre, de leurs vices et vertus, de leur mort et de ce qui s'en est ensuivi.

III. Je plaide premièrement pour Alexandre, et sans toucher à sa race, ni à sa beauté, ni à ce qu'on dit de sa charnure, tout cela étant de nulle conséquence au prix de la vertu : sa continence envers les femmes, et ce qu'il prenait fort sobrement

les plaisirs du corps, condamne tant plus les excès que commit César, étant jeune, faisant et souffrant des ordures qu'il ne faut pas remuer davantage. L'ambition d'Alexandre était merveilleusement noble, témoin ce qu'il dit de la course des jeux Olympiques, ses devis avec les ambassadeurs de Perse, et la plainte qu'il faisait à ses compagnons que son père ne lui laisserait rien à conquérir, au lieu que César, après avoir croupi quelque tems en Nicomédie et en Grèce, se vint jeter entre les bras de la commune à Rome, faisant du libéral et du harangueur pour gagner les uns et les autres, briguant les petites charges pour s'emparer finement des grandes; bref suivant des voies tout autres qu'Alexandre, qui tenait le grand chemin royal de la vertu pour être un jour l'honneur du monde. Aussi eut-il le plus docte de tous les hommes pour précepteur, et se montra par effet très-digne disciple d'Aristote : mais César, tiré par son naturel et par les tyranniques mœurs de son tems, prit à la malheure pour lui et pour son pays une teinture d'opiniâtreté et d'ambition du tout insupportable, qui fut cause de sa mort. L'amour qu'Alexandre porta dès son enfance aux bonnes lettres et aux hommes doctes, l'élève par-dessus beaucoup de princes. Cet honneur qu'il faisait au poète Homère retourne à lui-même. Combien sont louables ses courtoisies et largesses à l'endroit de Diogène, Xénocrate et autres? A l'opposite, César semble n'avoir guère tenu compte de personne que de soi-même; ou s'il a respecté

quelques-uns, s'il a donné l'or et l'argent à poignées, ç'a été afin d'acheter les hommes et s'en servir de degrés pour monter là où il prétendait, plutôt que pour autre considération,

Sage en conseil et vaillant au combat.

IV. Or comme on peut appeler l'un et l'autre, voire dire que c'est leur vrai titre d'honneur, et l'avantage qu'ils ont par-dessus tous ceux qui les ont devancés et précédés, voyons un peu si l'on ne peut point particulièrement qualifier Alexandre,

Rude guerrier, combattant de pied stable,
Aux ennemis en armes redoutable,

comme dit Eschile : car que fut toute sa guerre en Asie après la mort de Philippe, que tempêtes, chaleurs extrêmes, rivières profondes infiniment, des excessives hauteurs de montagnes, des bêtes de grandeur effroyable à voir, des façons de vivre sauvages, des changemens de gouverneurs à tous propos, trahisons et rébellions d'aucuns? Au commencement de son voyage la Grèce se débattait encore pour la souvenance des guerres que Philippe lui avait faites; les villes se ralliaient; la Macédoine inclinait à quelques remuemens; divers peuples, près et loin, étaient au guet attendant ce que feraient leurs voisins; l'or et l'argent de Perse coulant dans les bourses des orateurs et gouverneurs du peuple en chaque ville, suscitait le Péloponèse; les trésors et coffres de Philippe

étaient épuisés, et y avait de grandes dettes. Malgré tous ces brouillis, et parmi la pauvreté, un jeune homme qui ne faisait que sortir d'enfance osa bien mettre en son entendement la conquête de l'Asie, voire de l'empire de tout le monde, avec trente mille piétons et quatre mille chevaux, ou (comme les autres tiennent) avec quarante-cinq mille hommes de pied et cinq mille cinq cents de cheval, n'ayant pour entretenir cela que quarante-deux mille écus comptant, ou (selon que Duris l'écrit) provision de vivres et d'argent pour trente jours seulement.

V. Mais il était muni de magnanimité, de tempérance, de prudence et de vaillance, étant plus secouru en cette entreprise martiale de ce qu'il avait appris de son précepteur Aristote, que de ce que lui avait laissé son père Philippe. Il était armé d'une juste querelle contre les Perses, ennemis jurés de la Grèce, à laquelle ils avaient fait une infinité de torts. Sa magnanimité et vaillance s'est montrée en tous ses combats, soit en bataille rangée, soit en assauts et prises de villes, sans y épargner nullement sa personne, ayant été grièvement blessé en plusieurs combats. Quelles vaillances fit-il en la ville des Malliens, lui seul contre tant de Barbares? De quelle constance encourageait-il ses chirurgiens à lui tirer un trait fiché dans les os de sa poitrine? Nul, dit-il, ne se montre lâche ni couard, non pas pour ma vie même: je ne saurais penser qu'on croie que je ne craigne point la mort, si on la craint pour moi. Or d'avoir

fait ces choses en douze ans au plus, et traversé victorieux la plupart du monde, c'est une louange surpassant toute pensée humaine. César, au contraire, ayant fait ses apprêts de longue main, trouve Crassus tout à propos pour répondre des dettes qu'il avait faites afin de corrompre la ville de Rome: puis ayant brassé une très-pernicieuse ligue avec Pompée, prend les armes et entre en Gaule, où ses ruses lui servirent pour le moins autant que ses armes ; cependant il avait ses entremetteurs, à l'aide desquels il mit enfin sens dessus dessous la république romaine.

VI. Mais Alexandre n'est pas tant admirable en ce qu'il défit par prouesse ses ennemis, qu'en une infinité de sages et vertueux déportemens parmi les armes, où il se montra philosophe par effet, de quoi il est bon d'alléguer quelques exemples qui nous tireront au beau discours des vertus de ce prince, surpassant César en cet endroit. Donc on voit sa prouesse accompagnée d'une grande justice, une attrempance (modération) douce, une excellente bonté, un bel ordre et prudence exquise, conduisant toutes choses par sens rassis et mûr jugement. A peine saurait-on discerner en ses gestes, cela est un fait de vaillance, cela d'humanité, cela de patience: mais tout exploit de lui semble avoir été mêlé et composé de toutes les vertus ensemble. Bien est-il vrai que toujours en chaque action il y a une vertu éminente par-dessus les autres : mais cela les pousse et dresse à même fin. On voit dans les faits d'Alexandre que

sa vaillance est humaine, et son humanité vaillante, sa libéralité ménagère, sa colère aisée à apaiser, ses amours tempérés, ses passetems non oisifs, ses travaux gracieux. Qui est celui qui a mêlé la fête parmi la guerre et les expéditions militaires parmi les jeux? Qui a entrelacé parmi les siéges des villes, parmi les escarmouches et combats, les joyeusetés, les banquets, et les chansons nuptiales? Qui fut oncques plus ennemi de ceux qui font injustice, ni plus gracieux aux affligés? Qui fut jamais plus âpre aux combattans ou plus équitable aux supplians? Rapportons ici l'apophthegme de Porus, lequel amené prisonnier à Alexandre, et enquis par lui comme il voulait qu'on le traitât, répondit, en roi. Et comme Alexandre poursuivit, demandant s'il voulait rien dire davantage: Non, dit-il, car tout est compris sous ce mot-là. Aussi peut-on en tous les faits d'Alexandre, envers amis et ennemis, au commencement, en la suite et fin de sa vie, ajouter ce refrain, en sage. Comment a-t-il vécu? en sage. Comment s'est-il comporté en tous ses exploits de guerre? en sage. Comment a-t-il conversé en public et en particulier? en sage.

VII. Il a quelques fautes en ses déportemens, et nous n'oublierons pas à en parler: mais comme toutes règles ont des exceptions qui ne les abolissent pas pourtant, une lentille ou verrue n'éteindra pas les perfections d'un visage autrement très-beau: aussi les imperfections et folies d'Alexandre ne peuvent lui ôter cet honneur que les sages lui

attribuent. Si nous voulions en ajouter ici les exemples, il nous faudrait décrire ce que Plutarque en a si doctement et succinctement recueilli de tant de bons auteurs qui ont pris plaisir à faire en la vie d'Alexandre ce qu'on estime Xénophon avoir fait en Cyrus, à savoir de proposer à tous hommes le patron d'un prince accompli en vertus. Et au lieu que César souilla sa vie d'un continuel violent désir de subjuguer sa patrie, commettant beaucoup plus grand crime en ses dernières guerres et sur la fin de sa vie que s'il eût habité charnellement avec sa propre mère, comme aussi cette illusion damnable le tourmenta la nuit avant qu'il entrât en Italie pour violer la liberté de Rome, Alexandre ne fut poussé que de la vertu seule à commencer une guerre digne d'un grand roi, ne visant pas à ce but de mettre le pied sur la gorge aux Grecs, mais de ranger tout le monde sous un paisible et heureux gouvernement. Ses guerres ne firent point pleurer les Grecs : César remplit sa patrie de feux et de larmes. Alexandre tenant ses soldats en devoir, et, ne permettant à ceux qui le suivaient de faire des désordres, à l'aide de ses amis dompta et civilisa les Barbares. César ruina une partie de ses amis, fut abandonné des autres, emplit Rome d'insolence militaire, et y sema les graines d'infinies confusions qui sortirent de son sang.

VIII. Mais quelle a été la continence d'Alexandre, à qui toutes choses succédaient tant à souhait? Il ne veut pas même voir les dames prison-

nières, et fut autant vainqueur de leurs beautés par tempérance (quoiqu'il fût en fleur d'âge et de robuste complexion) comme de la prouesse des hommes par sa vaillance; même il fit moins de compte de celles qu'on lui montra, que de celles qu'il ne vit oncques : et là où il était gracieux à toutes sortes de gens il se montrait rebours à ceux qui étaient beaux. Comment rabroua-t-il ce Philoxène qui voulait lui acheter deux garçons d'un marchand de Tarente? S'il s'enamoura de Roxane et de Statira, ce fut pour les épouser légitimement, et pour le bien de ses affaires, non pas comme César qui s'est trop oublié en ces matières-là. Mais au reste combien est louable Alexandre qui ne veut point dérober la victoire! combien est son courage généreux de n'accepter les offres de Darius, mais vouloir que la Grèce commandât à l'Asie, comme il le fallait aussi! Quelle diligence fit-il à poursuivre son ennemi! Et d'autre part quelle compassion eut-il de l'indigne mort d'icelui! Comment châtia-t-il le traître Bessus! Tous ses déportemens précédens montrent qu'il avait l'ame bonne et vraiment royale; qu'il n'aimait les traîtres ni la trahison, et ne voulait avoir le dessus qu'avec honneur. César poursuivit bien Pompée, mais il ne châtia pas les meurtriers, sinon après qu'il eut découvert qu'ils conspiraient contre lui.

IX. Pour achever ce que nous avions à dire pour Alexandre, on peut recueillir du discours de sa vie que la Providence divine fit présent des ver-

tus les plus apparentes dans les autres hommes illustres grecs et romains à ce prince-ci, lequel outre sa piété, justice, équité, prudence, suffisance, conduite, expérience, sagesse, vaillance, continence et félicité, en ses adversités se fortifie d'espérance, en prospérité, environné de flatteurs, ne s'enivre point de sa grandeur humaine, se reconnaît mortel et fait joug en diverses sortes, est patient à merveilles, supporte les médisances de ses familiers, ne met pas la main à la plume ou à l'épée pour se venger de ceux qui l'offensaient, estimant chose digne d'un roi souffrir d'être blâmé, et ouïr mal pour faire bien : démontrant une affection cordiale et un grand honneur à ses amis, jusqu'à quitter ses commodités nécessaires pour l'amour d'eux, leur écrire fort familièrement, et avoir un soin spécial de leurs personnes et de leurs affaires. Il pourvoit ses serviteurs, paie aux créanciers six millions d'or dus par ses soldats, envoie d'Asie en Grèce pareille somme pour faire rebâtir des temples aux dieux au lieu de ceux que les Perses avaient démolis : bref au milieu des affaires il montre une adresse et valeur invincible, sans succomber à difficulté quelconque. Vrai est que César a beaucoup de choses communes avec lui en cet endroit, comme aussi nous en parlerons ci-après : ce nonobstant Alexandre se maintient ferme et d'une façon qui ne se donne pas en prise au vice, ni ne semble pas tant souiller ses beaux habits que l'autre.

X. On reproche à Alexandre, entre autres vices, l'ivrognerie et la colère. Je ne veux excuser ni l'un

ni l'autre : mais quant à ce dernier, comme il n'y a eu prince qui ait plus tôt reconnu ses fautes après les avoir commises par cette véhémence qui lui était aucunement naturelle, on peut aussi dire que Clitus, Callisthène et quelques autres, qui sentirent l'effort de son courroux, en étaient le principal motif et avaient attiré le mal sur eux. Et à la vérité ce n'est pas raison qu'un serviteur caressé par son maître devienne si haut à la main qu'il ne veuille rien endurer, et aille donner de la tête à son escient contre la pierre qu'il pouvait éviter aisément, s'il eût daigné contenir un peu sa langue et faire place à la véhémence de celui qui le peut renverser en un instant. Chacun condamnera le mauvais traitement qu'Alexandre fit aux soldats indiens sortis d'une ville sur la parole qu'il leur avait donnée. Et quant aux philosophes, c'est un fait dont on peut aucunement débattre, iceux ayant dû être un peu plus retenus en leurs pratiques pour faire un plus long service à leur patrie, sans trop irriter un puissant et victorieux ennemi. Quant à la nation des Cosséiens, qu'il extermina toute pour sacrifice des funérailles d'Éphestion, c'est une grande et inexcusable faute, quelque couleur qu'on lui veuille donner.

XI. Mais les gracieux traitemens faits à Taxile, à Porus, à tant de nations subjuguées, à tant de villes prises, les grands et divers honneurs qu'il départit aux capitaines de son armée, et le cours ordinaire de sa vie débonnaire à merveilles, rhabillent aucunement ses plaies de colère non préméditée et de

douleur excessive contre les particuliers : ce qu'il faut distinguer d'avec l'étrange haine que César couvait en son cœur contre tous ceux qui faisaient tête à ses desseins, sans épargner personne : et ce qu'il pardonna à quelques-uns devant et après la victoire, fut pour son avancement, et non pour amitié qu'il leur portât : car il fit mourir en Afrique grand nombre de ceux qui lui étaient suspects, et n'épargna pas même Caton après sa mort. Quant aux larmes qu'il jeta, prenant le cachet de Pompée, et ne voulant regarder la tête d'icelui, ni Théodote qui la lui présentait, au contraire favorisant les serviteurs et amis du défunt, et écrivant de belles lettres à Rome, cela s'appelle baiser son ennemi mort : et les actes précédens et suivans peuvent montrer qu'il y avait bien de la tragi-comédie et de la cérémonie en tout cela, encore qu'au reste ils avaient en tant d'affaires à démêler ensemble, qu'il n'était pas possible que quelque reste de l'ancienne connaissance se rencontrant lors au cœur n'émût du débat au-dedans, comme aussi cela advient aux hommes de gros cœur que les passions contraires s'entre-choquent et expriment plus au-dehors qu'il n'en reste au-dedans. Le malheureux Théodote n'en méritait pas moins que Bessus, mais César n'était pas Alexandre, ni n'était allé en Égypte, sinon pour l'avancement de ses affaires, qui ne pouvaient bonnement s'acheminer que par l'anéantissement de Pompée, dont étant venu à bout, le contentement secret qu'il en eut lui fit oublier son devoir en public.

XII. Quant à l'ivrognerie, aucuns l'ont voulu excuser, alléguant qu'Alexandre ne buvait pas beaucoup, mais demeurait longuement à table, et passait le tems à deviser avec ses familiers à table toute la nuit jusqu'au matin, dont aucuns disaient que les occupations pour la chose publique étaient cause, parce qu'il y vaquait tout le long du jour : à raison de quoi n'ayant pas loisir d'étudier, quand la nuit était venue il prenait plaisir à conférer et disputer avec les gens de lettres à table. Si Alexandre après avoir travaillé autour de tant d'affaires publiques, lesquelles il n'entremettait jamais pour vaquer à ses plaisirs, se récréait avec ses capitaines et buvait un peu largement, voire posé le cas qu'il ait passé mesure plus d'une fois, encore ne conclurai-je pas qu'il en fît métier, et qu'il mérite ce titre d'ivrogne. Je n'excuse point la faute qu'il commit à l'instigation de la courtisane Laïs, ni ce qu'il proposa un prix de six cents écus à ses capitaines pour celui qui boirait davantage : car ce n'est pas avec les verres et gobelets que les hommes se doivent montrer robustes. Aussi mourut-il quarante et un de ses capitaines en ce combat. Et quant à lui, certainement il se laissa trop légèrement mener par Médius pour aller boire chez lui tout le soir et le lendemain, dont il prit sa maladie, durant laquelle il ne voulut s'abstenir de vin, qui fut cause que la fièvre ne le lâcha point. Car ce qu'on dit qu'il fut empoisonné a peu d'apparence de raison. Soit donc que ce prince ait quelquefois excédé au boire, tant y a que le vin ne

doit pas noyer ni ensevelir tant de vertus excellentes qui reluisent en lui en tems de paix et de guerre. L'intempérance de César en ses voluptés et en son ambition insatiable, est une extrémité sans comparaison plus violente et plus dangereuse que la colère ni la coupe d'Alexandre.

XIII. Quant à sa mort, comme la durée et grandeur de sa gloire a été pure et nette, exempte de tache et d'envie durant cette vigueur d'âge qu'il est demeuré au monde, après son trépas on voit cette gloire debout et marchant son pas accoutumé, lui étant regretté de toute son armée, de la Grèce et de l'Europe, ayant fait naître de ses soldats de belles branches royales, laissant le monde en partage à quatre simples capitaines, desquels les descendans ont depuis duré l'espace de plusieurs années en possession de leurs parts : au lieu que César ayant eu tant de peine à monter par chemins obliques au sommet d'une honteuse gloire et qui lui acquérait la haine des principaux membres de la République, en fut incontinent précipité, peu plaint de ceux qui aimaient les bonnes lois et le bien de l'état, lequel il laissa embrouillé de guerres civiles, et qui reprit un peu de lustre sous son neveu que la Providence divine (ayant égard à choses trop plus excellentes que n'est le ciel ni la terre) avait désigné en son conseil monarque du monde : comme au contraire Alexandre se trouva arrêté de son heure en Babylone, dont il fut averti par les devins, le malin esprit ayant (selon l'efficace qu'il plaît au juste

juge lui donner) conjecturé et prédit quelque chose de ce que Dieu avait long-tems auparavant révélé aux siens par son fidèle prophète. Mais encore après Auguste, l'empire Romain retomba en nouveaux malheurs, et ne cessa de branler de là en avant à ce qu'il fondit finalement sous sa propre pesanteur. Il en advint bien autant aux successeurs d'Alexandre, mais non par sa faute : ce qui rend sa mémoire tant plus illustre. Voilà ce que je mets en avant pour lui.

XIV. Disons aussi quelque chose pour Jules César, non point que je prétende atteindre à ce qui s'en pourrait dire, car il en faudrait de beaucoup plus habiles que je ne suis pour en venir à bout : mais pour en faire quelque comparaison avec Alexandre, de qui lisant un jour les faits en un certain livre, il se prit à pleurer, comme portant envie aux braves exploits de l'autre. Avisons donc s'il n'a point fait choses qui en approchent, ou qui même passent plus avant. Premièrement à tout ce qu'on peut remarquer de généreux en la jeunesse d'Alexandre, j'oppose ce brave trait de César à l'endroit des corsaires, qui étaient plus ses prisonniers que lui le leur, auxquels il paya tellement rançon qu'il leur fit payer leur folie de s'être attachés à lui : tellement que sur terre ils sentirent qu'il parlait à bon escient à eux et comme leur juge sur mer, encore qu'il fût bien jeune entre leurs mains. Cela est un échantillon du reste de sa vie, qui n'a su endurer de compagnon, encore moins de maître : cet homme étant

né à toutes choses grandes, et ne prenant plaisir qu'à surpasser tout ce qu'il y avait de rare et de haut au monde, comme il se vérifie par ses déportemens, depuis qu'il commença d'entrer en charges publiques jusqu'à la fin de ses jours.

XV. Or combien que ce ne soit pas peu de chose de son éloquence, laquelle lui a fait de bien notables services en plusieurs fâcheuses rencontres : combien que ce soit un miracle que l'excellence de son style et sa grace à naïvement exprimer toutes choses en termes si purs et si beaux, que les muses bien peignées ne voudraient ni ne pourraient parler plus exquisement, toutefois, puisque c'est au bien faire que nous aimons mieux nous arrêter qu'au bien dire, passons ce point pour supporter d'autant Alexandre, et voyons si ce n'est pas vérité recevable de tous hommes d'entendement que César est le plus excellent capitaine qui ait jamais été au monde. Encore qu'Alexandre eût peu de moyens, si était-il seigneur d'un grand royaume, avait des hommes et du crédit, mais César, sans patrimoine qui valût beaucoup, sans argent et avec peu d'hommes, exécuta les plus grandes choses qu'il est possible de penser.

XVI. Alexandre eut affaire à des femmes et à des enfans : si on compare les peuples qu'il combattit avec ceux que César renversa, non point en cinq ou six batailles, mais en plus de cinquante bien assignées, où il était toujours plus faible en

nombre d'hommes, mais le plus en valeur, jamais vaincu, toujours vainqueur, sans avoir été blessé rudement que je sache, encore qu'il fût hasardeux jusqu'au bout, et fit aussi bon marché de sa peau que le moindre soldat de ses légions. Et cependant on le trouva beaucoup plus retenu en ses entreprises qu'Alexandre, qui court à force les dangers comme un torrent impétueux, lequel choque indifféremment tout ce qu'il rencontre : aussi était-il en la chaleur de son âge, et César entra en affaires étant déjà mûr et bien avancé. De dire que ce soit grande louange à un chef de guerre de se fourrer à tête baissée parmi tous dangers, et ne mettre différence entre soi et un simple soldat, cela passe trop avant, et je trouve César préférable à Alexandre en cet endroit, tant pour ne s'être ainsi avancé qu'en très-grande nécessité, en telle sorte que son bonheur l'a targué de toutes parts, qu'aussi parce qu'Alexandre semble avoir cherché à se faire battre.

XVII. Dirai-je que César a tué un million d'ennemis, a triomphé d'un million d'autres, et en a mis en déroute un nombre innombrable? Qu'en moins de dix ans que dura la guerre de la Gaule, il força huit cents villes, et subjugua trois cents nations? Si je spécifie ses guerres faites en l'espace de quinze ans, il faudra un livre pour toucher seulement les louanges qu'il a méritées. Les Suisses, Allemands, Gaulois, Romains, Égyptiens, Africains, Asiatiques, et ses cinq triomphes de tant d'ennemis, si puissans, et invincibles selon

l'apparence, font foi de sa valeur, et suffisance en toutes les parties qu'on saurait requérir en un chef de guerre. Ayant pour pédagogues sa vertu et son bonheur, il fait un amas de volontés de certains vaillans capitaines et soldats, les dresse si bien qu'il les accoutume à tous ses désirs, ayant une créance non pareille envers eux, les rend invincibles avec soi : et parmi ses continuels travaux lit, médite, dicte, écrit, et a laissé le plus beau livre que l'homme qui aime Mars et les muses saurait manier. Ses harangues ont été bien long-tems en honneur entre les Romains. Et quant à respecter les hommes doctes, vaillans et vertueux, César se fût renoncé soi-même s'il eût fermé sa porte à telles gens. Les dangers qu'Alexandre traversa sont très-grands; mais qu'est-ce au prix de ceux de César environné de si braves ennemis, et en tel nombre, comme étaient les Gaulois et les partisans de Pompée? Combien de mauvais tours lui ont été joués par aucuns des siens mêmes, sans que pourtant il s'en soit soucié? Au contraire il a souffert que les uns aient suivi telle route que bon leur semblait, a envoyé le bagage et les biens aux autres, a toujours respecté et honoré ses ennemis quand ils ont désisté de lui faire tête, et par ses amis présenta des conditions assez raisonnables à Pompée avant d'en venir aux mains.

XVIII. Au reste, lorsqu'il entra en guerres, étant accablé de dettes et soulagé d'espérance, ayant dans Rome les principaux pour adversaires, il en-

treprit de battre tous les ennemis qui étaient dehors et se faire voie malgré tout le monde à la souveraineté de Rome, laquelle il voyait avoir besoin d'un bon maître, non pas de tant de petits seigneurs. Sa prévoyance admirable lui servait de toutes occurrences, n'ayant jamais été frustré de chose qu'il ait entreprise, mais obtenant toujours plus qu'il ne désirait. Sa magnanimité pèse plus que nulle autre vertu qu'on puisse remarquer en lui, qui est autant comme si on disait que César emporte à la balance tous les capitaines grecs et romains. Il s'est trouvé presque en toutes les batailles des guerres où il commandait, n'a jamais été battu qu'en ses lieutenans ; car l'escarmouche en laquelle Pompée eut une fois du meilleur ne vaut pas la peine d'en parler, puisqu'il ne sut pas suivre sa victoire. Et c'est une adresse singulière favorisée d'un heur très-rare que, parmi tant de coups donnés, César n'en ait oncques reçu. S'il a trouvé quelque faveur envers Crassus avant qu'aller à la guerre, cela ne lui doit point tourner à blâme, vu qu'il a toujours bien contenté ses amis et mené à la raison ses ennemis, quoi qu'ils entreprissent contre lui.

XIX. Si la justice accompagne la prouesse d'Alexandre, s'il a usé de modération et de douceur en ses victoires, s'il se montre prudent en ses desseins, que faudra-t-il dire de César, la débonnaireté duquel est tant prêchée, que même on estime cela avoir été l'une des occasions de sa mort. Ses passe-tems étaient sérieux ; et depuis qu'il com-

mença de mettre la main aux affaires, il ne se joua plus qu'à bon escient, sans perdre toutefois ses heures de récréation et ses plaisans devis avec ses familiers. Mais au milieu de ses victoires, comment traite-t-il ses ennemis? C'est un foudre de guerre qui renverse tout ce qui lui ose résister, et ne touche point aux choses qui font joug devant son effort. Il est fidèle, et n'approuvait pas toutes sortes de moyens pour acquérir la victoire, encore que plus d'une fois il ait eu moyen de coudre, comme on dit, la peau du renard à celle du lion. Mais il se sentait encore du bon tems de ses prédécesseurs, combien qu'il ait dextrement donné le saut à la plupart de ses ennemis, et ruiné les uns par les autres. Au contraire Alexandre tailla en pièces certains soldats indiens qui lui avaient rendu une ville par composition, et se retiraient sur la fiance de l'appointement traité avec lui.

XX. L'ambition de César était extrême, mais il la cachait bien d'autre façon qu'Alexandre, qui au passage d'une rivière se laisse échapper des mots témoignant assez qu'il cherchait la louange des Athéniens. Et les fausses inventions pour perpétuer la gloire de son nom dans les Indes, ne découvrent-elles pas de la vanité bien grossière, et qui ne faisait que haleter après ce qu'elle ne pouvait obtenir? mais César souhaitait à bon escient, et touchait au but de ses intentions. Sa prouesse est gracieuse à merveilles, sa douceur grave et vaillante : sa libéralité si grande que plus lui coûtait la pensée de donner que le don même, tant

grand pût-il être; aussi n'amassait-il point des richesses à la guerre, pour vivre puis après en délices à son plaisir: c'était un salaire de la vertu qu'il serrait, pour en récompenser les hommes de valeur, et laisser aux bons soldats un moyen de vivre honnêtement chez eux, quand la vieillesse et les plaies les contraindraient de poser les armes. Il ne se lassa jamais, non plus qu'Alexandre, de travail quelconque, et ne se donna pas tant de relâche, encore qu'il fût plus âgé, fort grêle et menu de corsage, et sujet au mal caduc; mais il s'endurcit contre cela par un continuel exercice de corps et d'esprit, accompagné d'une incroyable promptitude et diligence. Ayant laissé la Gaule et courant après Pompée à Brundusium, il subjugua l'Italie en moins de trois semaines, revint de Brundusium à Rome, d'où il s'en alla au fond de l'Espagne, où il surmonta des difficultés extrêmes en la guerre contre Afranius et Petreius, et au long siége de Marseille. De là il s'en retourna en Macédoine, gagna la journée de Pharsale, poursuivit Pompée en Égypte laquelle il assujétit; puis vint en Syrie et au royaume de Pont, où il combattit Pharnace: de là en Afrique où il défit Scipion et Juba, puis rebroussa encore par l'Italie en Espagne, où il vint à bout des fils de Pompée. Or pesez maintenant avec cela les travaux, combats, conquêtes et diligences d'Alexandre, puis dites rondement ce qui vous en semble: César l'emporte de beaucoup. Les seules guerres des Gaules ont été plus difficiles et dangereuses que toutes les conquêtes

de l'Asie et des Indes: car ce n'est pas aux passages des montagnes et rivières mal gardées que se montre l'adresse des hommes : c'est à dompter un ennemi cauteleux et puissant.

XXI. Mais, je vous prie, ces paroles de César au maître de la frégate, qui sans le connaître le voulait passer d'Apollonie à Brundusium, étaient-elles point plus enflées que la mer même? Courage, mon ami, dit-il, pousse hardiment, car tu mènes César et sa fortune. Et ce qu'il dit traversant le Rubicon pour entrer en Italie, à tout perdre n'y a qu'un coup périlleux, quel esprit découvre cela? Un esprit véritablement qui regarde delà la mort, et ne se soucie de rien que de l'exécution de ses conseils. Si on remarque de l'adresse dans les exploits d'Alexandre, qu'est-ce au prix de la prudence de César? coutumier de dire qu'il aimait la victoire, laquelle s'obtenait plus par conseil que par force. Je sais qu'Alexandre a été orné de vertus excellentes, et taré de peu de vices apparens; qu'en cela il semble avoir barre sur César, et sur beaucoup d'autres des premiers en l'histoire grecque et romaine : combien que je ne puisse pas dissimuler aussi qu'il s'est laissé traîner par des flatteurs et par des femmes avec, témoin ce qu'il fit à l'instigation de Laïs et de ses mignons: item, qu'il y avait du vent en son fait; vices très-dangereux en tous hommes, surtout dans les princes, et dont César s'est garanti avec plus d'habileté.

XXII. Mais si on amène en jeu le bon sens, l'es-

prit, le jugement, la conduite, le profond savoir, l'éloquence, la hardiesse, la grandeur de courage, l'assurance plus qu'humaine au milieu des grands périls, les travaux, la diligence, la bonté, la douceur, la courtoisie, la largesse et le bonheur de César, il y aura bien à débattre. On lui objecte que d'entre les sénateurs et autres qui avaient tenu le parti de Pompée, il a épargné ceux qui ne lui pouvaient pas beaucoup nuire, et a exterminé en Afrique nommément les autres dont il pensait ne pouvoir chevir (satisfaire). Mais Brutus, Cassius et ses adhérens montrent que César ne demandait qu'à se porter gracieusement, si ses haineux l'eussent permis: et y a assez d'apparence que s'ils l'eussent supporté quelque peu davantage, les affaires ne se fussent pas passées avec tant de violence comme elles firent après sa mort: mais l'état de Rome eût été mieux policé, et l'ambition de ce personnage ayant atteint son désir, se fût soûlée et abaissée de soi-même.

XXIII. Car ce qu'il se laissa aller aux flatteries de Balbus et d'Antoine pour s'enorgueillir contre le sénat, et affecter les marques de la dignité royale, étaient des bouffées de ce mauvais vent que tels soufflets dangereux entretenaient et augmentaient en son cœur. Or n'est-il pas excusable en cela; au contraire on ne saurait trop condamner cette sienne passion qui se découvrit assez au premier voyage qu'il fit en Espagne, lorsque passant par une méchante bourgade il préférait le premier lieu en icelle au second de Rome. Elle accrut toujours

depuis en lui, régentant de si près toutes les autres, et possédant son ame d'une autorité si pleine qu'elle l'emporta où elle voulut, et fit que sans respect de sa patrie ni de soi-même, il ne cessa de courir jusqu'à ce que ce furieux cheval le jeta par terre et lui rompit le cou. Même tant de victoires et triomphes ne le convièrent point à chercher repos, mais (comme Alexandre voltigeait sur l'Océan, durant sa dernière maladie et quelques heures avant sa mort) il embrassait des plus grandes guerres et conquêtes qu'auparavant. Ce qu'il fit en la réformation du calendrier, et l'entreprise de tant de bâtimens et ouvrages pour le public, montre que cet esprit-là était toujours bandé. Quant à ses voluptés, à l'aventure ne nous serait-il pas séant d'en faire mention, et vaut mieux avec silence et honte déplorer l'imperfection humaine, qu'en décrivant les personnes illustres contenter ceux qui ne sont aises sinon quand on repaît leur malignité. L'ambition dont il était infiniment blessé venant à combattre cette débauche après les femmes lui fit bientôt quitter la place pour le maîtriser puis après entièrement, au lieu que ses plaisirs ne lui firent jamais dérober une minute d'heure, ni détourner un pas des occasions qui se présentaient pour son agrandissement.

XXIV. Quant à sa mort elle fut violente voirement, mais acheminée par ceux à la plupart desquels il avait donné la vie, et qui ne subsistèrent pas long-tems après lui. Vrai est qu'il l'attira par ses déportemens hautains: car rien ne défaillait à

son heur que d'aimer sa cité, et continuer plus soigneusement qu'il ne fit à donner contentement au sénat et au peuple, comme il avait commencé après ses cinq triomphes, pardonnant à tous, élevant en charges les uns et les autres, et redressant même les statues de Pompée. Or étant retombé en ce forcené désir d'être encore plus grand, il irrita tant de personnes, que plusieurs exécutèrent ce dont un seul ne fût pas aisément venu à chef. Mais encore a-t-il cela de plus qu'Alexandre, que sa mort fut vengée : au contraire la mère, les femmes et enfant d'Alexandre firent une très-pauvre fin ; son armée demeura comme un corps sans tête, et eut bonne grace celui qui l'accomparait au cyclope Polyphème, quand Ulysse lui eut crevé son œil : ses capitaines et successeurs s'entremangèrent par longues guerres. Quant à César il demeura debout en la personne de son successeur Auguste, lequel, ayant surmonté infinies difficultés, établit une monarchie, laquelle en dépit d'un million de tempêtes a duré plusieurs centaines d'années : même le nom de César par excellent privilége est demeuré à ceux qui ont présidé après lui sur l'empire Romain, et sa vaillance a été, et encore aujourd'hui est désirée de tous hommes qui par valeureux exploits désirent acquérir à leur nom louange et gloire immortelle.

XXV. Vous m'attendiez ici, lecteur, pour voir auquel des deux je donnerais préséance, mais puisque le monde a été trop petit à l'un et à l'autre, ce serait passer trop avant si je disais résolu-

ment ce qui m'en semble. Puisque j'ai débattu pour l'autre, je me retire, et vous en laisse le jugement.



CLÉOMENE.

Iconographie de Mr. Visconti.

VIES
D'AGIS ET DE CLÉOMÈNE.

SOMMAIRE.

I. De la fable d'Ixion, et des ambitieux. III. Les Gracques. IV. Mis en parallèle avec Agis et Cléomène. V. Généalogie d'Agis. VI. Son caractère. VIII. Tentatives d'Agis pour ramener le goût de l'ancienne sévérité. XI. Rétablissement de la constitution proposé au sénat et au peuple. XII. Contestation entre Agis et Léonidas. XIII. Lysandre fait déposer le roi Léonidas. XIV. Agis et Cléombrote chassent les éphores qui avaient rétabli Léonidas. XVI. Agis va au secours des Achéens. XVII. Léonidas remonte sur le trône. XVIII. Conduite de Chélonis, femme de Cléombrote. XX. Agis livré à ses ennemis. XXI. Est étranglé en prison. XXIV. Léonidas fait épouser à son fils Cléomène la femme d'Archidamus, frère d'Agis. XXV. Caractère de Cléomène. XXVI. Il se propose d'exécuter le projet d'Agis. XXIX. Il bat les Achéens, et prend Mantinée. XXXI. Nouvelle victoire sur les Achéens. XXXIV. Discours de Cléomène au peuple pour l'engager à rétablir les lois de Lycurgue. XXXVI. Il les rétablit. XLV. Il déclare de nouveau la guerre aux Achéens, prend Pallène et Argos. XLVII. Cléone, Phliunte, Corinthe s'allient avec Cléomène. LIII. Il surprend Mégalopolis. LVI. Il ravage le territoire d'Argos. LVII. Il entre dans Argos. LIX. Bataille de Sellasie. LX. Cléomène défait. LXI. S'embarque. LXIII. Therycion propose à Cléomène de finir leurs jours par une mort volontaire. LXIV. Il traite le suicide de lâcheté. LXV. Comment Ptolémée le reçoit. LXVII. Il demande qu'on le laisse aller avec ses amis. LXVIII. On l'enferme dans une maison. LXIX. Cléomène prend avec ses amis la résolution de se mettre en liberté. LXX. Comment ils exécutent leur projet. LXXI. Mort volontaire de Cléomène et de ses amis. LXXIV. Superstition des Égyptiens occasionée par la vue d'un serpent entortillé autour du cou de Cléomène.

De la 130e olympiade environ, à la 2e année de la 140e; avant J.-C. 219.

VIES
D'AGIS ET DE CLÉOMÈNE.

I. Ce n'est pas sans propos ni sans apparence que quelques-uns ont estimé la fable d'Ixion avoir été composée à l'encontre des ambitieux, qu'il eut affaire à une nuée, pensant que ce fût la déesse Junon, et que de cet embrassement les Centaures en furent engendrés: car tout ainsi les ambitieux embrassant la gloire comme une image de la vraie vertu, ne font jamais acte qui soit entièrement pur et net, ni ne se ressemblent point constamment en leurs faits, mais produisent des effets où il y a toujours quelque bâtardise et quelque mélange parmi, selon la diversité des vents qui les poussent, ores étant incités par envie ou par jalousie, ores par le désir de plaire à une commune, ni plus ni moins que les pasteurs disent en une tragédie de Sophocle, parlant de leurs troupeaux de bêtes :

> Nous leur servons, quoique maîtres soyons,
> Et sans parler [1] faut que nous les oyons.

Cela véritablement se peut aussi dire de ceux qui, au gouvernement de la chose publique, n'ont au-

[1] Sans qu'elles parlent. C.

tre but que s'accommoder aux appétits et aux affections du commun peuple, parce qu'à la vérité ils servent et obéissent en tout et partout, afin d'avoir le titre et l'apparence seule de magistrats et de gouverneurs, ni plus ni moins qu'en un navire les matelots qui sont sur la proue voient ce qui est devant, mieux que ne font les pilotes qui manient le timon en la poupe, et néanmoins se retournent toujours vers eux, et font ce qu'ils leur commandent : ainsi ceux qui, en leur gouvernement, ne visent à autre but qu'à la gloire, sont ministres esclaves de la commune, et n'ont que le nom seulement de gouverneurs. Or celui qui serait entièrement et parfaitement homme de bien, n'appéterait jamais gloire quelconque, sinon en tant qu'elle lui donnerait passage à pouvoir exécuter de grandes choses, d'autant que l'on se fierait plus en lui.

II. Bien est-il vrai qu'il faut permettre à un jeune homme de gentille nature, convoiteux d'honneur, qu'il se glorifie et se plaise un peu en son bien faire, parce que, comme dit Théophraste, les vertus boutent et florissent en cet âge-là, et prennent pied ferme par les louanges que l'on leur donne, puis vont en augmentant et croissant à mesure que le sens et le courage leur croît. Mais le trop étant de soi-même partout ailleurs dangereux, est pestilent et mortel aux ambitions de ceux qui s'entremettent du gouvernement des affaires : car s'ils ont grande puissance, il leur fait commettre des fautes manifestement furieuses, et commettre

des actes de gens forcenés, parce qu'ils veulent, non que l'honneur procède de la vertu, mais qu'il soit la vertu même : là où il faudrait qu'ils dissent au peuple ce que Phocion répondit une fois à Antipater, lequel lui voulait faire faire quelque chose qui n'était point honnête : « Tu ne saurais, lui dit-« il, avoir Phocion pour ami et pour flatteur en-« semble. » Ainsi ne pouvez-vous avoir un qui vous soit maître et valet, ni qui vous commande et vous obéisse ensemble : autrement il est force qu'il advienne l'inconvénient qui est en la fable du serpent, duquel la queue vint un jour à quereller contre la tête, disant qu'elle voulait à son tour aller devant, non pas toujours demeurer derrière ; ce que lui étant octroyé par la tête, elle s'en trouva très-mal elle-même, ne sachant pas comment ni par où il fallait cheminer, et si fut encore cause que la tête fut toute déchirée, étant contrainte de suivre contre nature une partie qui n'avait ni vue, ni ouïe pour se pouvoir conduire. Nous voyons le même être advenu à plusieurs, qui au gouvernement de la chose publique ont voulu faire toutes choses au gré de la multitude : car s'étant une fois attachés à ce joug de servitude, de vouloir en tout et partout agréer à la commune, qui bien souvent s'émeut témérairement et sans raison quelconque, ils n'ont su puis après retirer ni retenir et arrêter la fureur et témérité du peuple.

III. Or ce qui m'a fait entrer en ce discours à l'encontre de l'ambition et vaine gloire populaire, ç'a été la considération de la grande puissance

qu'elle a, quand j'ai bien eu considéré les accidens de Tibérius et de Caïus Gracchus, lesquels étant tous deux fort bien nés, ayant été très-bien nourris, et étant venus au maniement des affaires de la chose publique en bien bonne intention, furent néanmoins tous deux à la fin perdus, non tant par démesurée convoitise d'honneur, que par crainte de déshonneur, laquelle ne procédait encore que de grand et noble cœur; car ayant reçu du peuple plusieurs démonstrations d'amitié et de bienveillance, ils eurent honte de demeurer, par manière de dire, redevables, et tâchèrent à l'envi à surmonter les honneurs que le peuple leur faisait par nouvelles inventions et nouvelles ordonnances, qu'ils mettaient en avant au profit et avantage de la commune : et la commune aussi, de son côté, les honorait de tant plus qu'ils s'efforçaient de lui gratifier. Ainsi par égale ambition, s'enflammant les uns les autres, eux à gratifier de plus en plus au menu peuple, et le menu peuple à les honorer, ils ne se donnèrent de garde qu'ils se trouvèrent enveloppés en des affaires où ils ne pouvaient plus dire [1] ce commun proverbe :

Bien que de soi ne soit la chose honnête,
Le désister serait jà déshonnête.

[1] Cette phrase, où il manque peut-être quelque chose, a fort embarrassé les savans. On la rendrait claire en écrivant : Ils ne pouvaient plus *que* dire ce commun proverbe, etc. ; ce qui signifierait que s'étant laissé engager plus loin qu'ils n'auraient voulu, ils poussèrent leur pointe contre leur sentiment intérieur, par la mauvaise honte de reculer. V. Il me semble qu'il est bien plus simple de lire : « Ils ne se donnèrent de garde qu'ils se trouvèrent enveloppés en des

Ce que tu pourras toi-même aisément juger par la nue exposition de l'histoire [1].

IV. Nous leur comparons deux autres hommes populaires, tous deux rois de Lacédémone, Agis et Cléomène, lesquels voulant augmenter la puissance et autorité du commun peuple, aussi bien que les deux Romains, et remettre sus le juste et honnête gouvernement de la chose publique lacédémonienne qui déjà de long-tems était hors d'usage, encoururent semblablement la haine des grands, qui ne voulaient rien perdre ni diminuer de leur avarice accoutumée. Vrai est que les deux Laconiens n'étaient pas frères, mais ils suivirent tous deux une même et toute semblable forme de gouvernement, lequel commença en cette manière.

V. Depuis qu'une fois la convoitise d'amasser or et argent se fut coulée dans la ville de Sparte, et qu'avec la possession de la richesse suivit aussi l'avarice et la chicheté, et avec l'usage les voluptés et les délices, Sparte se trouva incontinent destituée de plusieurs grandes et honorables prééminences, et demeura long-tems indignement ravalée et rabaissée jusqu'à ce que Agis et Léonidas vinrent à régner, étant Agis de la maison des Eurytionides, fils d'Eudamidas, sixième en droite ligne après Agésilas, qui avait été le plus grand homme et le plus puissant de toute la Grèce en

« affaires où ils ne pouvaient plus dire : *cela n'est pas beau*, mais il « n'y a pas de honte à s'en retirer. » C.

[1] Plutarque parle à Sossius Sénecion, à qui il a dédié ces Vies ; Sossius était l'ami de Trajan, et fut plusieurs fois consul.

son tems : car Agésilas eut un fils nommé Archidame, qui fut défait par les Messapiens devant une ville d'Italie qui s'appelle Mandonium [1]. Cettui Archidame laissa deux fils, Agis l'aîné, et Eudamidas puîné, qui fut roi, ayant son frère Agis été tué devant la ville de Mégalopolis par Antipater, sans qu'il eût engendré aucuns enfans. Cettui laissa un fils qui eut nom Archidame, et Archidame un autre Eudamidas, et Eudamidas Agis duquel nous écrivons présent. Léonidas aussi, fils de Cléonyme, était de l'autre maison royale des Agiades, huitième en droite ligne après Pausanias, celui qui défit en bataille Mardonius le lieutenant du roi de Perse, devant la ville de Platée : car ce Pausanias eut un fils qui fut nommé Plistonax ; Plistonax un autre Pausanias, lequel s'enfuit de Sparte en la ville de Tégée, et au lieu de lui fut roi son fils aîné Agésipolis, lequel étant mort sans enfans, Cléombrote, son frère puîné, lui succéda au royaume. Ce Cléombrote eut deux fils, un autre Agésipolis et Cléomène, desquels Agésipolis ne fut pas long-tems roi, et n'eut aucuns enfans : mais son frère Cléomène, qui fut roi après lui, en eut deux, Acrotatus l'aîné, qui mourut, son père vivant encore, et Cléonyme le puîné, qui le survécut, et néanmoins ne fut point roi, mais le fut son neveu Aréus, fils d'Acrotatus. Cet Aréus mourut devant la ville de Corinthe, et son fils, qui

[1] On ne trouve pas de ville de ce nom dans les anciens géographes. Cellarius, pag. 902, croit qu'il faut lire *Mandurium*, ville de la Japygie.

fut un autre Acrotatus, lui succéda au royaume, qui mourut aussi en bataille devant la ville de Mégalopolis, où il fut défait par le tyran Aristodème, et laissa sa femme enceinte, laquelle depuis son trépas accoucha d'un fils, duquel Léonidas, fils de Cléonyme, eut la tutelle, et étant son pupille mort en bas âge, la succession du royaume par cette mort lui échut à lui-même: mais ses mœurs ne furent jamais agréables ni convenables à ses citoyens. Car encore que, par la corruption universelle de toute la chose publique, tous les citoyens également eussent déjà fourvoyé, si est-ce qu'en cettui Léonidas y avait plus notable dissolution et plus apparente torse et dévoiement de l'ancienne façon de vivre des Lacédémoniens, qu'en nul autre, comme en celui qui avait longuement hanté les maisons des princes et satrapes, et qui avait suivi la cour de Séleucus, dont il avait apporté mal à propos la pompe et l'orgueil duquel on use en ces cours-là, en la Grèce, là où les lois et la raison dominent.

VI. Mais Agis au contraire surpassa en gentillesse de nature, et en grandeur de courage, non-seulement ce Léonidas-là, mais aussi tous les autres presque, qui avaient régné en Sparte depuis le grand Agésilas, de manière que n'étant pas encore arrivé à l'âge de vingt ans, et ayant été nourri opulentement entre les délices et voluptueuses superfluités de deux femmes, Agésistrate sa mère, et Archidamie son aïeule, qui avaient plus d'or et d'argent comptant que nuls autres Lacédémo-

niens, commença néanmoins incontinent à se roidir à l'encontre des voluptés, et contre la curiosité de se rendre principalement agréable par la grace de sa beauté, ôtant tout parement et tout embellissement d'alentour de sa personne, fuyant toutes délices, et se dépouillant de toute superfluité, jusqu'à faire gloire d'aller simplement vêtu d'une pauvre méchante cape, et à regretter le manger, le laver, et tout le reste de la règle de vivre de l'ancienne discipline laconique, disant publiquement qu'il ne voudrait point être roi, si n'était pour l'espérance de remettre un jour sus cette forme de vivre par le moyen de l'autorité royale.

VII. Or avait commencé à se corrompre et gâter cette discipline dès-lors presque que les Lacédémoniens, ayant ruiné la puissance des Athéniens, s'étaient remplis d'or et d'argent : mais néanmoins étant toujours demeuré le nombre des parts et portions des héritages que Lycurgue avait instituées, et ayant toujours de main en main le père laissé à son fils la sienne, cet ordre et cette égalité s'étant aucunement maintenue, avait préservé la chose publique de plusieurs autres fautes et erreurs, jusqu'à ce qu'il y eut un personnage d'autorité nommé Épitadée, homme rebours, fier et superbe de nature, lequel étant en office d'éphore, vint à avoir débat à l'encontre de son propre fils, si âprement, qu'en haine de lui il mit en avant une loi et ordonnance, qu'il fût loisible à un chacun de donner son héritage et son bien dès son vivant,

ou bien après sa mort par testament, à qui l'on voudrait. Celui-là proposa cette ordonnance pour satisfaire à un sien particulier courroux, et les autres l'acceptèrent pour servir à leur avarice, qui fut cause de renverser et abolir une très-belle institution : car les riches commencèrent alors à acquérir de tous côtés, en déboutant les vrais héritiers des successions qui leur appartenaient : par ce moyen étant l'opulence en peu de tems coulée aux mains de petit nombre de gens, il y eut aussitôt une grande pauvreté en la ville de Sparte, qui fut cause d'y faire cesser tous exercices honnêtes et libéraux, et d'y introduire les mécaniques, avec envie et haine à l'encontre de ceux qui possédaient des biens, de manière qu'il n'y demeura pas plus de sept cents naturels Spartiates en tout, et de ceux-là encore n'y en avait-il pas plus de cent qui possédassent des terres et héritages : tout le reste était un amas de peuple souffreteux qui se tenait en la ville, sans y avoir degré d'honneur quelconque, allant mal-volontiers et lâchement à la guerre contre les ennemis de dehors, et n'attendant autre chose que quelque occasion de remuer et changer tout au-dedans.

VIII. Pourtant Agis estimant que ce serait une belle chose, comme à la vérité elle l'eût été, de repeupler la ville et y ramener l'ancienne égalité, allait sondant les cœurs et les volontés des hommes, et trouva contre son espérance que les jeunes furent ceux qui plus tôt y prêtèrent l'oreille et se rangèrent du côté de la vertu, en changeant faci-

lement, et tournant, ni plus ni moins qu'un habillement, leur manière de vivre pour recouvrer liberté : mais la plupart des vieux, comme ceux qui étaient envieillis en la corruption, craignaient de retourner à l'austérité des ordonnances de Lycurgue, comme un esclave fugitif qui tremble de peur quand on le remène devant son maître : au moyen de quoi ils tançaient Agis quand il venait à déplorer et à lamenter devant eux la malheureté de l'état présent, et à regretter l'honneur et la dignité ancienne que Sparte avait eue par le passé, excepté Lysandre, fils de Lybis, et Mandroclidas, fils d'Ecphane, et encore Agésilas, qui tous approuvèrent grandement son intention, et l'enhortèrent de la poursuivre vivement. Ce Lysandre était le mieux estimé et le plus honoré personnage qui fût en toute la ville; Mandroclidas, le plus avisé pour bien conduire une menée qui fût en toute la Grèce, et si était son astuce et sa finesse accompagnée de hardiesse : Agésilas était oncle du roi, homme éloquent, mais au demeurant voluptueux et avaricieux, et ce qui plus, à ce que l'on voyait au-dehors, le poussait et l'encourageait de favoriser cette entreprise, était son fils Hippomédon, qui s'était fort bien porté à la guerre en plusieurs batailles, et qui pouvait beaucoup pour l'amitié que lui portaient les jeunes hommes : mais la vraie cause secrète qui plus l'induisit à entrer en la conspiration, fut la multitude grande de ses dettes dont il espérait se décharger en remuant l'état de la chose publique.

IX. Sitôt donc qu'Agis eût gagné celui-là, il essaya d'attirer aussi par son moyen sa mère, qui était sœur dudit Agésilas, et femme qui pouvait beaucoup pour le grand nombre qu'elle avait d'amis, de serviteurs, d'obligés et de débiteurs en la ville, par le moyen desquels elle maniait à sa volonté une bonne partie des affaires de la chose publique : lui en ayant donc ouvert le propos, elle s'en étonna du commencement, et lui dit qu'il se tût s'il était sage et se déportât de mettre en sa fantaisie des choses qui n'étaient ni possibles ni utiles : mais quand Agésilas lui eut un peu remontré la belle chose que ce serait, et comme elle se pouvait bien conduire à chef avec une utilité très-grande, et que le roi Agis commença à la presser instamment de prières qu'il lui plût quitter volontairement sa richesse pour acquérir gloire et honneur à son fils, lui alléguant qu'il ne pourrait jamais arriver à être égal aux autres rois en chevance et en avoir, attendu que les serviteurs et facteurs seulement des rois Séleucus et Ptolémée [1] avaient plus de biens que n'en eurent jamais tous les rois de Sparte ensemble ; mais si, par tempérance, magnanimité et continence surmontant leurs délices, il venait à remettre les Lacédémoniens en communauté et égalité comme ils soulaient être anciennement, il acquerrait la gloire et le renom d'un véritablement grand prince et grand roi. Alors ces remontrances ouïes, les dames émues et en-

[1] Lisez : « les esclaves des satrapes et des intendans des rois Séleucus et Ptolémée, etc. » C.

couragées de voir si grande magnanimité en ce jeune homme, commencèrent à changer d'opinion et furent soudainement, comme par inspiration divine, si éprises de l'amour de vertu, qu'elles se mirent elles-mêmes à inciter et hâter Agis, et envoyèrent quérir leurs amis pour les prier et admonester de favoriser à son entreprise; et, qui plus est, en parlèrent aussi aux autres dames, sachant bien que de tout tems les Lacédémoniens croient et défèrent beaucoup à leurs femmes, leur permettant de s'enquérir et se mêler plus avant des affaires de la chose publique qu'elles ne leur permettent à eux-mêmes en leurs maisons de se mêler des affaires domestiques.

X. Or faut-il noter que la plupart de la richesse de Lacédémone était pour lors entre les mains des femmes, ce qui rendit l'entreprise plus difficile: car les femmes y résistèrent, non-seulement parce que par icelles elles venaient à perdre leurs délices, dans lesquelles, pour n'avoir pas connaissance du vrai bien, elles constituaient leur félicité: mais aussi parce qu'elles voyaient que l'honneur qu'on leur faisait et la puissance et autorité qu'elles avaient à cause de leurs richesses, leur venaient à être retranchées de tout point: à l'occasion de quoi en s'adressant à Léonidas, elles l'admonestèrent de reprendre Agis, comme étant plus âgé que lui, et d'empêcher ce qu'il avait entrepris de faire. Léonidas avait bien bonne envie de favoriser aux riches: mais craignant le commun peuple qui ne demandait autre chose que la mutation, il n'osait pas

lui résister ouvertement, mais faisait sous main tout ce qu'il pouvait pour rompre et empêcher ses desseins, en tenant propos avec les officiers de la ville, et calomniant Agis envers eux, leur donnant à entendre qu'il offrait aux pauvres les biens des riches, le département des héritages et abolition de toutes dettes, pour salaire de lui mettre la tyrannie en main, et que par ce moyen il s'allait achetant à lui-même plusieurs satellites, non pas plusieurs citoyens à la ville de Sparte.

XI. Ce nonobstant, Agis ayant fait élire Lysandre éphore, proposa incontinent au conseil et mit en avant son ordonnance, de laquelle les articles principaux étaient, « Que ceux qui devaient fus« sent entièrement absous de leurs dettes; que le « territoire de Lacédémone fût derechef divisé en « portions égales, de sorte que depuis la vallée de « Pallène [1] jusqu'au mont Tégète, et aux villes de « Mallée [2] de Sellasie [3], il y eût quatre mille cinq « cents parts, et hors ces bornes-là, qu'il y eût en « tout le reste autres quinze mille, lesquelles se« raient distribuées aux circonvoisins qui seraient « idoines à porter armes, et les autres aux naturels « Spartiates : le nombre desquels serait rempli des « peuples voisins et des étrangers aussi, qui auraient

[1] Pallène, ville d'Arcadie aux confins de la Laconie. Il y avait une autre ville dans l'Achaïe, que la similitude de nom fait quelquefois confondre avec celle-ci, mais qui doit se nommer Pellène, selon le scholiaste d'Apollonius. B.

[2] Mallée est seulement un promontoire au sud de la Laconie. B.

[3] Sellasie près de la rivière d'Œnus, à l'orient d'été par rapport à Sparte. B.

« été bien nourris, et qui se trouveraient forts et « dispos de leurs personnes, et en âge pour bien « servir : lesquels puis après seraient départis en « quinze convives, qui seraient, les uns de deux « cents, les autres de quatre cents hommes [1], et « vivraient selon la forme et règle de vivre que « leurs ancêtres avaient instituée et observée. » Cette ordonnance étant mise en avant au sénat, les sénateurs se trouvèrent différens d'opinion là-dessus : parquoi Lysandre de lui-même, sans attendre autres avis, assembla le grand conseil de tout le peuple : en laquelle lui-même parla aux assemblés, et Mandroclidas et Agésilas aussi, les priant de ne vouloir pas permettre que, pour les délices d'aucuns particuliers en petit nombre, la dignité de Sparte demeurât anéantie et éteinte : mais se vouloir souvenir des oracles des dieux qui anciennement leur avaient été répondus, qu'ils se donnassent soigneusement garde de l'avarice et convoitise d'avoir, qui serait un jour la peste et ruine de leur état : et semblablement aussi de celui qui naguère leur avait été apporté du temple de Pasiphaé [2] : car il y avait un temple et un oracle de Pasiphaé, auquel y avait grand apport en la

[1] Il paraît étonnant que le nombre des personnes qui se réunissaient à une même table ayant été de quinze environ au tems de Lycurgue, on le porte ici à deux cents ou quatre cents, et que ce soit le nombre des tables qui se trouve réduit à quinze. On vient de voir que le nombre des divisions du territoire était de 4500. Or, on ne peut trouver ce nombre en combinant 400, 200 et 15. Il y a sans doute une altération, et peut-être Plutarque a-t-il écrit : « Départis « en trois cents tables, qui seraient de quinze convives chacune. » V.

[2] Pausanias l'appelle Paphia dans ses Laconiques, p. 276; mais des savans prétendent qu'il faut lire en cet endroit Pasiphaé. B.

ville de Thalame[1]. Si disent aucuns que cette Pasiphaé était l'une des filles d'Atlas, laquelle conçut et enfanta de Jupiter un fils nommé Hammon : les autres tiennent que c'est Cassandre, l'une des filles du roi Priam, qui mourut en ce lieu-là, et fut surnommée Pasiphaé, parce qu'elle rendait à tout le monde les oracles des choses à venir. Mais Philarque[2] écrit que Daphné, fille d'Amycla, fuyant Apollon qui la voulait prendre à force, fut transmuée en un laurier, et honorée par Apollon du don de prophétie : si disaient que les oracles de ce dieu leur commandaient que les Spartiates retournassent derechef à être tous égaux, comme il avait été ordonné par les lois de Lycurgue.

XII. Quand tous les autres eurent parlé, le roi Agis le dernier se tira en avant, lequel, après peu d'autres paroles, dit qu'il contribuait à cette réformation de la chose publique, qu'il voulait remettre sus, de très-grandes contributions ; car premièrement il mettait en commun tous ses héritages, qui étaient grands, tant en terres labourables qu'en pâturages ; et davantage six cents talens[3] en argent comptant ; et qu'autant en feraient sa mère, son aïeule et ses parens et amis, qui étaient tous les plus riches des Spartiates. Ce qu'en-

[1] Au couchant de la Laconie, vers la Messénie. B.

[2] Il vivait du tems de Ptolémée Évergète Ier, et de son successeur Philopator, et par conséquent du tems de cet Agis même et de Cléomène. Il fut auteur de divers ouvrages historiques et mythologiques. On ignore sa patrie. B.

[3] Trois cent soixante mille écus. A. — 2,801,250 livres de notre monnaie. B.

tendant, le peuple s'émerveilla grandement de la magnanimité de ce jeune roi, et en fut merveilleusement aise, disant que depuis trois cents ans il n'y avait eu roi digne de Sparte que lui : mais Léonidas, au contraire, s'efforça lors de tout son pouvoir de lui résister, discourant en soi-même que si l'entreprise d'Agis avait lieu il serait contraint faire de même lui, et si ne lui en saurait-on pas même gré qu'à lui, parce que tous Spartiates également seraient contraints de mettre leurs biens en commun, mais l'honneur en demeurerait à celui qui aurait commencé : si demanda publiquement à Agis s'il estimait Lycurgue avoir été homme de bien. Agis lui répondit que oui : « Et « où as-tu vu, répliqua adonc Léonidas, qu'il ait « jamais aboli les contrats des dettes, ou qu'il ait « reçu des étrangers au nombre des bourgeois de « Sparte? vu qu'à l'opposite il n'estima point que « sa chose publique pût être saine, sinon que tous « étrangers en fussent entièrement bannis. » Agis à cela redoubla, disant qu'il ne s'ébahissait pas si Léonidas ayant été nourri en pays étranger, et ayant pris femme en cour de satrape, ignorait les ordonnances de Lycurgue, lequel chassant hors de sa ville l'or et l'argent, en chassa aussi le devoir et le prêter. Et quant aux étrangers, il haïssait ceux qui ne se voulaient ranger aux mœurs, coutumes et façons de vivre qu'il introduisait, et étaient ceux-là qu'il chassait, non qu'il voulût mal à leurs personnes, mais parce qu'il craignait leurs mœurs et leur manière de vivre, de peur que se

mêlant parmi ses citoyens, ils ne leur apportassent et engendrassent un désir de vivre mollement et délicieusement, avec une convoitise de s'enrichir : car au demeurant, Terpandre, Thalès et Phérécide, qui tous étaient étrangers de nation, furent jadis singulièrement aimés, honorés et révérés en Sparte, pour autant qu'ils chantaient en leurs écrits les mêmes choses que Lycurgue établissait en ses lois : et toi-même loues Ecprépès [1] de ce qu'étant éphore, il coupa avec une hache les deux cordes que Phrynis le musicien avait ajoutées à la cythre de plus que les sept ordinaires, et aussi semblablement ceux qui en firent autant à Timothée : et néanmoins tu me blâmes de ce que je veux ôter de Sparte la superfluité, les délices, la pompe et l'orgueil, comme si ces personnages-là n'eussent pas voulu de loin obvier à ce que cette superfluité et ce trop en la musique ne procédât jusqu'à telle corruption de vie et de mœurs des hommes, que l'inégalité démesurée et disproportionnée entre les citoyens rendît la cité discordante et mal-convenante avec soi-même.

XIII. Depuis cette contention le commun peuple suivit Agis, et les riches se rangèrent du côté de Léonidas, le priant et admonestant de ne les point abandonner : et par prières et remontrances firent tant envers les sénateurs, desquels l'autorité principalement consiste à consulter et digérer les matières avant qu'elles puissent être proposées

[1] Il est nommé Émérépès dans les Apophthegmes des Lacédémoniens, § XXIX. (Œuvres morales de Plutarque.) B.

au peuple, qu'ils gagnèrent ce point, que l'ordonnance fut reboutée par une voix de plus tant seulement. Parquoi Lysandre, étant encore en son magistrat, se mit à poursuivre Léonidas en justice par une ancienne loi, laquelle défendait qu'un de la race d'Hercule ne pût épouser femme étrangère ni engendrer des enfans légitimes, et qui établissait peine de mort contre ceux qui sortaient de Sparte pour aller demeurer ailleurs : et en suscita d'autres, auxquels il enseigna de tenir ces langages, pendant que lui avec ses compagnons observerait le signe du ciel : ce qui était une telle coutume : de neuf en neuf ans les éphores choisissant une nuit que le ciel fût fort clair et net, et qu'il ne fît point de lune, s'asseyaient en quelque lieu à découvert, regardant contre-mont vers le ciel, et s'ils apercevaient aucune étoile qui sautât d'un endroit du ciel à un autre, ils mettaient leurs rois en justice, comme ayant commis quelque péché à l'encontre des dieux, et les suspendaient de leur royauté, jusqu'à ce qu'il fût venu ou de Delphes ou d'Olympe quelques oracles qui les restituassent. Lysandre donc disant qu'il avait vu et observé le signe d'un astre volant, appela Léonidas en justice, et produisit des témoins contre lui, comme il avait épousé une femme asiatique, que l'un des lieutenans du roi Séleucus lui avait baillée en mariage, et qu'il en avait eu deux enfans : mais que depuis sa femme le haïssant et ne voulant plus de lui, il s'en était retourné contre sa volonté au pays, où il s'était emparé de la royauté

à faute d'autre hoir légitime qui la prétendît, et par même moyen en commençant ce procès il mit en tête à son gendre Cléombrote, lequel était aussi de la race royale, de quereller la royauté. Léonidas craignant l'issue de ce procès, s'alla jeter en franchise au temple de Junon surnommée Chalcéœcos[1], et sa fille aussi, abandonnant Cléombrote son mari. Si fut Léonidas ajourné à comparoir en personne: et ne l'ayant voulu faire, fut par sentence privé de la royauté, laquelle fut baillée à Cléombrote.

XIV. En ces entrefaites Lysandre sortit hors de son magistrat, étant son tems expiré: et les nouveaux éphores qui lui succédèrent relevèrent Léonidas, et accusèrent Lysandre et Mandroclidas de ce que contre les lois ils avaient voulu faire abolir les contrats des dettes, et faire derechef répartir les terres et héritages. Eux se voyant appelés en justice, suadèrent aux deux rois, que, s'entendant ensemble, ils ne fissent plus compte des décrets et ordonnances de ces éphores, alléguant que ce magistrat-là n'était venu à avoir autorité sinon par la dissension des deux rois, afin qu'ils donnassent leurs voix à celui des rois qui aurait plus saine opinion, quand l'autre se voudrait obstiner contre ce qui était le plus expédient: mais quand les deux rois s'accorderaient, qu'il leur était loisible de faire tout ce qu'ils voudraient, sans que personne les

[1] C'est-à-dire qui habite la maison d'airain.... Il y avait à Sparte un temple de Minerve, qui était tout d'airain. Il existait encore du tems de Pausanias.

pût empêcher, et que c'était contrevenir aux lois, que de résister aux rois, attendu que de droit il ne leur appartenait autre prérogative, sinon d'arbitrer et décider quand il advenait quelque différend entre eux, non pas les aller contrôler quand ils seraient d'accord. A quoi les deux rois ajoutant foi, s'en allèrent ensemble sur la place accompagnés de leurs amis, et firent lever les éphores de leurs siéges, et en mirent d'autres en leur place, desquels l'un fut Agésilas : outre cela ils armèrent un bon nombre de jeunes hommes, et tirèrent les prisonniers hors des prisons : ce qui effraya fort leurs adversaires, lesquels pensèrent incontinent qu'ils eussent proposé de faire mourir beaucoup de gens : mais ils ne firent tuer personne : mais au contraire comme Agésilas voulût faire tuer Léonidas, lequel s'enfuyait en la ville de Tégée, et eût envoyé gens sur le chemin pour l'attendre et exécuter cette volonté, Agis en ayant senti le vent, y envoya d'autres hommes, dont il se fiait, qui accompagnèrent Léonidas et le menèrent à sauveté jusque dans Tégée.

XV. Ainsi étant leur entreprise bien acheminée, n'y ayant personne qui osât lever la tête contre eux pour les empêcher, un seul homme, Agésilas, renversa tout, et gâta une très-belle et très-laconique ordonnance par un très-infame vice, qui fut son avarice et convoitise d'avoir. Car ayant beaucoup de terres et des meilleures du pays, et devant aussi beaucoup d'argent, il ne pouvait payer ses dettes, ni ne voulait laisser ses terres : à raison de

quoi il donna à entendre à Agis que s'ils attentaient de faire l'un et l'autre tout ensemble, ils susciteraient un grand trouble et dangereuse combustion en la cité : mais que s'ils gagnaient ceux qui possédaient des terres, en mettant en avant pour le commencement l'abolition des dettes seulement ils recevraient puis après plus facilement sans dire mot au contraire le département des terres. Lysandre en fut bien d'avis, l'un et l'autre étant déçu par la malice d'Agésilas. Si firent commandement à tous créanciers, qu'ils eussent à apporter sur la place tous papiers, cédules et lettres obligatoires, que les Lacédémoniens appellent claria, et en faisant un monceau, mirent le feu dedans. Quand les créanciers et ceux qui faisaient métier de prêter argent à usure en virent la flamme en l'air, ils s'en allèrent en leurs maisons fort mal-contens : mais Agésilas, en se moquant d'eux, dit qu'il n'avait jamais vu plus beau ni plus clair feu.

XVI. Le peuple demandait au surplus que le département des terres se fît tout quant et quant, et les rois le voulaient aussi : mais Agésilas, y faisant naître toujours quelques empêchemens, et alléguant quelques excuses, tirait la chose en longueur, jusqu'à ce qu'il advint une occasion, qu'il fallut qu'Agis allât à la guerre, ayant les Achéens envoyé demander le secours que ceux de Lacédémone étaient tenus de leur fournir par les capitulations de la ligue qu'ils avaient avec eux, à cause que l'on attendait de jour à autre que les Étoliens entrassent par les terres des Mégariens

dans le pays du Péloponèse : pour à quoi obvier, Aratus, capitaine général des Achéens, avait assemblé son armée, et avait écrit aux éphores qu'ils envoyassent leur secours : et eux dépêchèrent incontinent le roi Agis, voyant mêmement l'affection et la bonne volonté de ceux qui étaient députés pour aller à cette guerre sous lui, la plupart jeunes hommes et pauvres qui se voyaient déchargés de la crainte de leurs dettes, et espéraient que l'on leur départirait les terres aussitôt comme ils seraient de retour de ce voyage : à raison de quoi ils se montraient merveilleusement bien délibérés et obéissans au roi Agis : tellement que les villes par où ils passaient les considéraient avec admiration grande, voyant comme ils traversaient tout le Péloponèse d'un bout à autre doucement, sans faire déplaisir ni dommage à personne, et presque sans mener bruit quelconque, en manière de parler. Si allaient les Grecs discourant en eux-mêmes, comment il devait donc au prix faire bon voir l'armée de Lacédémone anciennement, quand ils avaient pour capitaines un Agésilas, un Lysandre, ou un Léonidas, vu que tous ceux qui lors étaient en l'armée qui passait, obéissaient si promptement à Agis, qui était à peu près le plus jeune homme de tout son camp, lequel faisant gloire de se passer de peu, d'aimer à beaucoup travailler, et à n'être point ni vêtu ni armé plus somptueusement qu'un privé soudard, en était bien regardé, loué et aimé de la commune : mais les riches ne prenaient point de plaisir à cette nouvelleté qu'il in-

troduisait, craignant que cela ne donnât occasion aux autres peuples de se mouvoir aussi, et d'en vouloir autant faire en leur endroit. Agis donc atteignit le camp d'Aratus près la ville de Corinthe, sur le point qu'il consultait s'il devait donner la bataille à l'ennemi ou non : et en ce conseil montra Agis une volonté bien délibérée, et une hardiesse non téméraire ni furieuse : car il dit qu'il était d'avis que l'on devait combattre, et ne laisser point entrer la guerre plus avant, en abandonnant l'entrée du Péloponèse : toutefois qu'il ferait ce qu'Aratus élirait pour le meilleur, à cause qu'il était plus ancien et capitaine général des Achéens, auxquels il n'était pas venu pour commander, mais pour leur aider et pour les secourir. Toutefois Baton Sinopien écrit qu'il ne voulut pas combattre, quoiqu'Aratus le voulût : mais il n'avait pas lu ce qu'Aratus même a laissé par écrit pour sa justification et défense là-dessus, alléguant que les laboureurs ayant déjà recueilli et serré la plus grande part des fruits de la terre, il estima qu'il valait mieux laisser entrer les ennemis, que de hasarder la bataille, où il était question de la perte de tout le Péloponèse, et que pour cette cause il donna congé à tous les alliés, et rompit son armée.

XVII. Ainsi se retira Agis aussi, fort estimé de tous ceux qui furent en ce camp, étant déjà les affaires fort brouillées et troublées en la ville de Sparte : car Agésilas étant éphore, et se sentant délivré de la crainte qui le tenait bas auparavant, n'épargna ni ne laissa à commettre crime quelcon-

que, pourvu qu'il lui en vînt argent : car entre autres choses, il fit cette année-là payer outre le devoir les tailles et tributs dus au public pour treize mois, en y ajoutant le treizième, sans que l'ordre du tems ni la révolution ordinaire des ans le requît. Au moyen de quoi, voyant qu'il était haï de tout le monde, et craignant ceux à qui il faisait tort, il entretenait des soudards portant épées qui l'accompagnaient et lui servaient de garde quand il allait au palais. Quant aux deux rois, il ne faisait compte de l'un, et de l'autre il voulait que l'on pensât qu'il en fît cas, plus à cause de la parenté qu'il avait avec lui, que pour la royale dignité, et si sema un bruit, qu'il serait encore éphore l'année suivante : au moyen de quoi ses malveillans se bandant ensemble premier que cela se fît, et se hasardant au péril, ramenèrent à vive force tout ouvertement Léonidas de Tégée pour le remettre en sa royauté : ce que le commun peuple même fut bien aise de voir : car ils étaient malcontens de se voir abusés, en ce que l'on ne faisait pas le département des terres, comme l'on leur avait promis : et quant à Agésilas, son fils Hippomédon étant bienvoulu de tout le monde pour sa vaillance, fit tant par ses prières envers le peuple, qu'il le sauva, et le tira hors du danger.

XVIII. Mais quant aux deux rois, Agis se jeta en franchise dans le temple de Junon Chalcéœcos, et Cléombrote en celui de Neptune : car il semblait que Léonidas lui en voulût plus qu'il ne faisait à Agis : tellement qu'il laissa Agis pour aller

contre lui, accompagné de gens de guerre : si lui reprocha, quand il fut près de lui, que combien qu'il fût son gendre, il l'avait néanmoins épié, pour le priver de sa royauté, et l'avait chassé de son pays. A quoi Cléombrote ne sachant que répondre, se tint assis sans lui rien répliquer : mais Chélonis sa femme, fille de Léonidas, qui auparavant s'était sentie outragée du tort que l'on faisait à son père, et s'était séparée d'avec son mari Cléombrote, qui avait usurpé la royauté sur lui, pour aller servir son père en son adversité, et tant comme il fut en franchise, se rendit aussi suppliante comme lui, puis quand il s'en fut allé à Tégée, demeura toujours portant le deuil, indignée à l'encontre de son mari : mais lors au contraire changeant son courroux avec la fortune, se rendit aussi suppliante avec son mari, se séant auprès de lui, et le tenant entre ses bras, ayant au-dessous d'elle ses deux petits enfans, l'un d'un côté et l'autre d'un autre : tellement que tous les assistans s'en émerveillaient, et pleuraient par compassion de voir la débonnaireté et charité de cette dame, laquelle montrant son vêtement de deuil et ses cheveux épars sans ornement quelconque, se prit à dire : « Ce n'est « point la pitié que j'ai de Cléombrote, qui me fait « prendre cet habit ni cette contenance, mon père, « mais est le deuil qui a toujours demeuré avec « moi, et que j'ai continuellement porté depuis le « commencement de tes maux, quand tu fus chassé « en exil : lequel donc des deux dois-je plutôt « faire maintenant, ou continuer de vivre en deuil

« et porter ce piteux accoutrement, ores (mainte-
« nant) que tu es venu au-dessus de tes ennemis,
« et es restitué en ta royauté, ou bien vêtir un ac-
« coutrement royal et robe de parement, voyant
« que tu veux occire le mari auquel tu m'as don-
« née fille en mariage? lequel s'il ne te peut mou-
« voir à pitié, et obtenir de toi merci par les larmes
« de sa femme et de ses enfans, souffrira encore
« une plus dure peine de son mauvais conseil,
« que celle que tu lui veux faire souffrir, c'est
« qu'il verra sa femme, laquelle il aime plus chè-
« rement que chose de ce monde, mourir devant
« lui : parce qu'autrement, comme pourrais-je ni
« avec quel front me trouver en la compagnie des
« autres honnêtes dames, quand je n'aurai oncques
« pu émouvoir à pitié ni mon père en priant pour
« mon mari, ni mon mari en priant pour mon
« père, et que je me vois née pour être et fille et
« femme toujours malheureuse et méprisée des
« miens? Mais quant à mon mari, s'il avait aucune
« raison apparente de faire ce qu'il fit, je la lui
« ôtai en me rangeant de ton côté, et protestant
« contre lui du tort qu'il te faisait : et au contraire
« tu lui donnes honnête couverture d'excuser sa
« faute, faisant paroir que la royauté soit chose
« si désirable et si grande, qu'il soit loisible de tuer
« ses gendres, et ne faire aucun compte de ses
« propres enfans pour l'amour d'elle. »

XIX. Chélonis, en faisant ces regrets et lamentations, mit son visage dessus la tête de Cléombrote, et jeta ses yeux enfoncés de douleur, et fondus à

force de larmoyer, devers les assistans : parquoi Léonidas, après avoir un peu communiqué avec ses amis, commanda à Cléombrote qu'il se levât de là, et qu'il s'en allât hors de la ville en exil, priant sa fille qu'elle voulût demeurer pour l'amour de lui, et n'abandonner point son père qui l'avait tant aimée, que pour l'amour d'elle il avait sauvé la vie à son mari : mais, quoi qu'il dît, il ne la sut induire à vouloir ce faire, mais se levant quant et son mari, lui tendit l'un de ses enfans, et prit elle-même l'autre entre ses bras : puis ayant fait son oraison devant l'autel du dieu [1], s'en alla en exil avec lui, de manière que si Cléombrote n'eût eu le jugement dépravé par ambition et vaine gloire, il eût dû estimer que cet exil lui était plus grand heur pour sa femme telle qui l'accompagnait, que n'était la royauté même sans elle.

XX. Ainsi Léonidas ayant chassé Cléombrote hors de la ville, et au lieu des premiers éphores qu'il déposa, en ayant substitué d'autres, se mit incontinent à penser les moyens comment il pourrait avoir Agis : si tâcha de lui persuader premièrement qu'il sortît de la franchise du temple où il était, et qu'il s'en allât avec lui à sûreté exercer sa royauté, lui donnant à entendre que ses citoyens lui avaient pardonné tout le passé, à cause qu'ils connaissaient bien qu'il avait été déçu et circonvenu par Agésilas, comme jeune homme désireux d'honneur qu'il était. Toutefois pour cela Agis ne bougeait

[1] On a vu au commencement du § XVIII, que Cléombrote s'était réfugié dans le temple de Neptune. B.

point de sa franchise, mais avait pour suspect tout ce que l'autre lui alléguait : au moyen de quoi Léonidas se déporta de tâcher à l'attirer et l'abuser par belles paroles : mais Ampharès, Démocharès et Arcésilas allaient souvent le visiter et deviser avec lui, tant que quelquefois ils le menaient jusqu'aux étuves : puis quand il s'y était étuvé et lavé, ils le ramenaient dans la franchise du temple, car ils étaient tous ses familiers. Mais Ampharès ayant de naguère emprunté d'Agésistrate quelques précieux meubles, comme tapisseries et vaisselle d'argent, entreprit de le trahir, lui, sa mère et son aïeule, sous espérance que ces meubles qu'il avait empruntés lui demeureraient. Et dit-on que ce fut lui qui plus que nul autre prêta l'oreille à Léonidas, et incita et irrita les éphores, du nombre desquels il était, à l'encontre de lui. Comme donc Agis eût accoutumé de se tenir toujours le reste du tems dans le temple, excepté que quelquefois il allait jusqu'aux étuves, ils proposèrent de le surprendre quand il serait hors de la franchise. Si épièrent un jour qu'il s'était étuvé, et ainsi qu'ils avaient accoutumé lui allèrent au-devant, et le saluèrent, faisant semblant de le vouloir reconvoyer, en devisant et raillant avec lui, comme avec un jeune homme duquel ils se tenaient fort familiers : mais quand ils furent à l'endroit du détour d'une rue traversante qui allait à la prison, Ampharès mettant la main sur lui, parce qu'il était en magistrat, lui dit, « Je te fais prisonnier, Agis, et te « mène devant les éphores pour rendre compte et

« raison de ce que tu as innové en l'état de la chose « publique. » Et lors Démocharès, qui était grand et puissant homme, lui jeta aussitôt sa robe à l'entour du cou et le tira par-devant, les autres le poussaient par-derrière, comme ils avaient conspiré entre eux. Ainsi n'y ayant personne auprès d'eux qui pût secourir Agis, ils firent tant qu'ils le traînèrent en prison, et incontinent y arriva Léonidas, avec bon nombre de soudards étrangers, qui environnèrent la prison par le dehors.

XXI. Les éphores entrèrent dedans et envoyèrent quérir ceux du sénat, qu'ils savaient bien être de même volonté qu'eux : puis commandèrent à Agis, comme par forme de procès, de dire pour quelle cause il avait fait ce qu'il avait remué en l'administration de la chose publique. Le jeune homme se prit à rire de leur simulation : et adonc Ampharès lui dit qu'il n'était pas tems de rire, et qu'il fallait qu'il payât la peine de sa folle témérité. Un autre éphore faisant semblant de lui favoriser et de lui montrer un expédient pour échapper de cette criminelle procédure, lui demanda s'il avait pas été séduit et contraint à ce faire par Agésilas et par Lysandre. Agis répondit qu'il n'avait été induit ni forcé de personne : mais qu'il l'avait fait seulement pour ensuivre l'ancien Lycurgue, ayant voulu remettre la chose publique au même état que lui jadis l'avait ordonnée. Le même éphore lui demanda s'il se repentait pas de ce qu'il en avait fait. Le jeune homme répondit franchement qu'il ne se repentirait jamais de chose si

sagement et si vertueusement entreprise, encore qu'il vît la mort toute certaine devant ses yeux. Alors ils le condamnèrent à mourir, et commandèrent aux sergens de le mener en la Décade [1], qui est un certain lieu de la prison, là où l'on étrangle ceux qui sont condamnés à mourir par justice. Et Démocharès voyant que les sergens n'osaient mettre la main sur lui, et que semblablement les soudards étrangers refuyaient et avaient en horreur une telle exécution, comme chose contraire à tout droit divin et humain, de mettre la main sur la personne d'un roi, en les menaçant et leur disant injure, traîna lui-même Agis dans cette chartre: car plusieurs avaient déjà entendu sa prise, et y avait déjà grand tumulte à la porte de la prison, et force lumières et torches, et y accoururent aussitôt la mère et l'aïeule d'Agis, qui criaient et requéraient que le roi de Sparte pût au moins avoir justice, et que son procès lui fût fait par ses citoyens. Cela fut cause de faire hâter et précipiter son exécution, parce que ses ennemis eurent peur que l'on ne le recourût (l'enlevât) par force la nuit d'entre leurs mains, s'il y arrivait encore plus de gens. Ainsi étant Agis mené à la fourche (à l'échafaud) aperçut en allant l'un des sergens qui plorait et se tourmentait, auquel il dit: « Mon ami, ne te tourmente point pour pitié

[1] Plusieurs savans croient qu'il faut lire: la Céade, nom connu de la prison de Sparte. V. La Céade n'était pas une prison, mais un précipice où l'on jetait les criminels condamnés au dernier supplice. Voyez Pausanias, Messéniaques, chap. 18, etc. C.

« de moi : car je suis plus homme de bien que « ne sont ceux qui me font mourir si méchamment « et si malheureusement : » et en disant ces paroles bailla volontairement son cou au cordeau.

XXII. Cependant Ampharès sortit à la porte de la prison, là où il trouva Agésistrate mère d'Agis, qui se jeta à ses pieds, et lui la relevant comme pour la familiarité et amitié qu'il avait eue avec elle, lui dit que l'on ne ferait force ni violence aucune à Agis, et qu'elle le pouvait aller voir si bon lui semblait : elle pria que l'on laissât donc entrer sa mère quant et elle. Ampharès répondit que rien ne l'empêchait, et ainsi les mit dedans toutes deux, faisant refermer les portes de la prison après elles. Mais entrées qu'elles furent, il bailla aux sergens Archidamie la première à exécuter, laquelle était fort ancienne, et avait vécu jusqu'à son extrême vieillesse en plus grand honneur et plus de dignité que nulle autre dame de la ville. Celle-là exécutée, il commanda à Agésistrate d'entrer après, et elle voyant le corps de son fils mort étendu, et sa mère encore pendue au gibet, aida elle-même aux bourreaux à la dépendre, et l'étendit au long du corps de son fils : et après l'avoir accoutrée et couverte, se jeta par terre auprès du corps de son fils, et en le baisant au visage : « Hélas ! dit-elle, ta « trop grande bonté, douceur et clémence, mon « fils, sont cause de ta mort et de la nôtre. » Adonc Ampharès qui regardait de la porte ce qui se faisait au-dedans, oyant ce qu'elle disait, entra sur ce point et lui dit en colère : « Puisque tu as

« été consentante du fait de ton fils, tu souffriras « aussi même peine que lui. » Lors Agésistrate se relevant pour être étranglée : « Au moins, dit-elle, « puisse ceci profiter à Sparte. »

XXIII. Ce cas étant divulgué par la ville, et les trois corps emportés hors la prison, la crainte des magistrats ne put être si grande, que les citoyens de Sparte ne montrassent évidemment qu'ils en étaient fort déplaisans, et qu'ils ne haïssent de mort Léonidas et Ampharès, estimant qu'il n'avait oncques été commis un si cruel, si malheureux ni si damnable forfait en Sparte, depuis que les Doriens étaient venus habiter au Péloponèse : car les ennemis même en bataille ne mettaient pas volontiers les mains sur les rois des Lacédémoniens, mais s'en détournaient s'il leur était possible, pour la crainte et révérence qu'ils portaient à leur majesté, de sorte qu'en tant de batailles que les Lacédémoniens avaient eues à l'encontre des Grecs, il n'y en eut onçques que Cléombrote, avant le tems de Philippe, qui fut tué d'un coup de javeline en la journée de Leuctres [1]. Il est vrai que les Messéniens tiennent que leur Aristomène tua aussi Théopompe : mais les Lacédémoniens disaient qu'il l'avait seulement blessé ; toutefois en cela il y a quelque diversité d'opinions : mais bien est-il certain que cet Agis fut le premier des rois que les éphores firent mourir, pour avoir voulu faire de très-belles choses et très-convenables à la

[1] La 2e année de la 102e olympiade, avant J. C. 371. C'est Cléombrote Ier. B.

gloire et dignité de Sparte, étant en l'âge, en lequel quand les hommes faillent, encore leur pardonne-t-on, et ayant eu ses amis plus juste occasion de se plaindre de lui, que non pas ses ennemis, parce qu'il sauva la vie à Léonidas, et se fia aux autres, comme la plus douce et la plus humaine créature du monde qu'il était.

XXIV. Ayant donc été Agis ainsi exécuté, Léonidas ne fut pas assez habile pour surprendre aussi Archidame son frère, car il s'enfuit incontinent : mais il fit emmener par force sa femme hors de sa maison, avec un petit enfant qu'elle avait de lui, et la fit épouser à son fils Cléomène, combien qu'il ne fût pas encore en âge de marier, de peur que cette jeune dame ne fût remariée ailleurs, parce qu'elle était héritière d'une grande et riche maison, étant fille de Gylippe, nommée Agiatis, outre ce qu'elle était la plus belle jeune dame qui fût pour lors en toute la Grèce, la plus honnête et la mieux conditionnée : pourtant fit-elle tout ce qui lui fut possible pour n'être point forcée : toutefois étant à la fin mariée avec Cléomène, elle eut toujours Léonidas en haine mortelle : mais elle se montra bonne et amiable envers son jeune mari, lequel aussi incontinent qu'il l'eut épousée en fut amoureux, et par une compassion lui sut bon gré de l'amour qu'elle portait encore à son premier mari, et de l'amiable souvenance qu'elle avait de lui, de manière que bien souvent il l'en mettait lui-même en propos, lui demandant comme les choses étaient passées, et prenait plaisir à lui ouïr

raconter quelle intention et quelle volonté avait eue Agis.

CLÉOMÈNE.

XXV. Car Cléomène était bien autant désireux d'honneur, et avait bien le cœur aussi haut comme Agis, et n'était pas moins bien né à la tempérance et à la simplicité et suffisance de peu, que lui : mais il n'avait pas cette bonté trop réservée, et cette trop grande douceur que l'autre avait ; mais se trouvait en son naturel un petit aiguillon de colère davantage, et une véhémence de vouloir mettre à exécution ce qu'il trouvait honnête : si lui semblait bien qu'il était plus désirable et plus honnête pouvoir venir au-dessus de ceux auxquels il avait affaire, de leur consentement et bon gré, mais encore estimait-il honnête d'en venir au-dessus comment que ce fût, voulussent ou non, en les forçant de se ranger à ce qui était le meilleur. Et ne lui plaisait point l'état de la ville de Sparte, voyant que les citoyens s'allaient anéantissant par oisiveté et voluptés, et que le roi laissait aller toutes les affaires comme elles pouvaient, pourvu que l'on ne l'empêchât point de vivre à son plaisir en ses délices, sans rien faire, de sorte que personne n'y ayant soin du public, chacun tirait tout ce qu'il pouvait au profit particulier de sa maison : au demeurant de faire exercer les jeunes enfans, de les nourrir à la tempérance, d'introduire une égalité et une réformation de vie, il

n'était pas seulement sûr d'en parler, attendu qu'Agis avait de fraîche date été mis à mort pour cette occasion. L'on dit davantage que Cléomène encore jeune garçon avait ouï quelques discours de la philosophie, quand le philosophe Sphérus, natif du pays de Borysthène, passa par le pays de Lacédémone, où il s'était affectueusement arrêté à instruire les jeunes garçons et les jeunes hommes: c'était l'un des premiers et principaux disciples de Zénon le Citien, et prit plaisir à considérer et aimer la générosité du naturel de Cléomène, et à lui échauffer encore davantage le désir qu'il avait de se faire valoir et renommer: car comme l'on dit que l'ancien Léonidas interrogé quel poète lui semblait Tyrtée, répondit: « Bon pour flatter et « attraire les cœurs des jeunes gens, » parce que par tels vers, étant comme remplis de divine inspiration, quand ils venaient puis après aux batailles, ils se jetaient la tête baissée dans les périls, sans en rien épargner leurs personnes: aussi les raisons des philosophes stoïques ont bien ne sais quoi de dangereux pour les natures fortes et vigoureuses, qui les induit quelquefois à témérité: mais quand elles viennent à s'imprimer en un naturel grave, doux et reposé, c'est lors que plus elles montrent et produisent ce qu'elles ont de bon fruit.

XXVI. Étant donc Léonidas père de Cléomène venu à mourir, et lui à succéder à la royauté, voyant que les habitans de Sparte étaient de tout point corrompus, parce que les riches n'enten-

daient qu'à leurs particuliers plaisirs ou profits, et ne se souciaient point du public, et que les pauvres ayant assez affaire à vivre en leurs maisons, n'allaient point gaiement ni de bon courage à la guerre, et ne leur chalait de la nourriture des enfans; que lui n'avait que le nom de roi, mais que toute l'autorité était en la main des éphores; il lui prit, dès son avènement à la royauté, envie de remuer et changer l'état de la chose publique: et ayant un sien ami Xénarès, lequel avait autrefois été amoureux de lui, ce que les Lacédémoniens appellent Empnistai, comme qui dirait, être inspiré, il commença à sonder son vouloir, en lui demandant quel roi lui semblait avoir été Agis, et par quelle manière et avec qui il était entré au chemin qu'il avait suivi. Xénarès du commencement n'était point malcontent de remémorer ces choses, et lui racontait comme tout était passé: mais quand il aperçut que Cléomène se passionnait extrêmement et s'affectionnait outre mesure à cette nouvelleté d'Agis, qu'il en voulait ouïr le récit trop souvent, il l'en reprit et l'en tança en colère, comme n'étant pas sage, et finalement se déporta du tout de lui en parler, et même de retourner le visiter, sans toutefois en découvrir la cause à personne, disant seulement à ceux qui la lui demandaient: que lui-même la savait bien: parquoi l'ayant ce Xénarès ainsi rebuté, et pensant qu'il trouverait les autres tout de même, il résolut d'en inventer les moyens lui tout seul à part soi: et pensant qu'il lui serait plus facile de

remuer les choses en tems de guerre qu'en tems de paix, il mit la ville de Sparte en pique avec la communauté des Achéens, lesquels donnèrent eux-mêmes les premiers occasion de se plaindre d'eux.

XXVII. Car Aratus ayant la principale autorité en leur conseil, avait toujours tendu dès son commencement à joindre en une ligue tous les habitans du Péloponèse, et était cela le seul but où visaient tous ses travaux en guerre, et toutes ses pratiques et menées en paix, estimant qu'il n'y avait autre moyen pour faire que les ennemis du dehors ne les pussent aucunement offenser : et y ayant déjà rangé presque tous les autres peuples, il ne lui restait plus que les Éliens, les Lacédémoniens, et quelques-uns des Arcadiens qui marchaient sous les Lacédémoniens. Sitôt donc que le roi Léonidas fut décédé, il commença à harceler les Arcadiens, et à les irriter, mêmement ceux qui confinent aux Argiens, pour sonder que voudraient dire les Lacédémoniens, ne faisant point de compte de Cléomène parce qu'il était encore jeune, et n'avait aucune expérience de la guerre : à raison de quoi les éphores de Lacédémone l'envoyèrent premièrement saisir le temple de Minerve qui est près la ville de Belbine [1], parce que c'est une entrée du pays de la Laconie, mais le lieu était lors en querelle entre les Mégalopolitains et les Lacédémoniens. Cléomène s'en saisit et le fortifia : de quoi Aratus ne fit point autrement de plainte, mais une

[1] D'autres écrivent Blémine, Bélamine, etc. Elle avait fait partie de l'Arcadie, à qui elle avait été enlevée par les Lacédémoniens. B.

nuit partant avec son armée alla courir sus à ceux de Tégée [1] et d'Orchomène [2]: toutefois les traîtres qui avaient intelligence avec lui eurent peur quand ce vint à mettre leur trahison à exécution. Ainsi s'en retourna Aratus sans rien faire, pensant que l'on n'aurait rien su de sa saillie: mais Cléomène par moquerie lui écrivit comme à son ami, lui demandant où il menait l'autre nuit son armée: Aratus lui récrivit qu'ayant entendu qu'il voulait fortifier Belbine, il était sorti pour l'en engarder. Cléomène renvoya derechef vers lui, et lui manda qu'il le croyait fermement, mais qu'il le priait bien fort de lui récrire si d'aventure il n'y avait quelqu'intérêt, pour quelle cause il faisait donc porter des échelles et des flambeaux après lui. Aratus se prit à rire de cette atteinte de moquerie, et demanda quel était ce jeune homme. A quoi Démocrite Lacédémonien, banni de son pays, lui répondit: « Il est tel que je t'avise si tu as à entreprendre quelque chose contre les Lacédémoniens qu'il faut que tu te hâtes avant que les ergots soient venus à ce jeune poulet. »

XXIII. Depuis étant à la campagne dans le pays d'Arcadie avec peu de gens de cheval et trois cents hommes de pied seulement, les éphores lui mandèrent qu'il s'en retournât, craignant la guerre: mais il ne fut pas sitôt retourné à Sparte, qu'Ara-

[1] Grande ville d'Arcadie près de l'Alphée, à une journée environ de chemin de l'Eurotas, sur la route de Mégalopolis à Argos. V.

[2] Aussi en Arcadie, près de Tégée et de Mégalopolis, comme le fait l'indique. B.

tus lui prit à son dos la ville de Caphye[1], au moyen de quoi les éphores le renvoyèrent derechef incontinent, où il prit la place de Méthydrium[2], et courut tout le plat pays d'Argos. Si sortirent les Achéens à l'encontre de lui avec une armée de vingt mille hommes de pied et de mille chevaux, sous la conduite d'Aristomaque, et s'entrerencontrèrent près la ville de Palantium[3], là où Cléomène lui présenta la bataille : mais Aratus craignant la hardiesse de ce jeune homme, ne voulut pas permettre que le capitaine hasardât la bataille, mais se retira, dont il fut injurié par les Achéens, moqué et méprisé des Lacédémoniens, lesquels n'étaient pas en tout plus de cinq mille combattans : parquoi le cœur en étant cru à Cléomène, et parlant plus bravement à ses citoyens, il leur ramenait en mémoire un mot de quelqu'un de leurs anciens rois qui soulait dire que les Lacédémoniens ne demandaient jamais combien étaient les ennemis, mais là où ils étaient.

XXIX. Quelque tems après, les Achéens faisant la guerre aux Éliens, Cléomène les alla secourir, et atteignit l'armée des Achéens près le mont Lycéum[4], ainsi comme ils s'en retournaient déjà : si les effraya de telle sorte, qu'ils se mirent en dé-

[1] Dans l'Arcadie, près d'Orchomène du Péloponèse, qu'il ne faut pas confondre avec Orchomène de Béotie. B.

[2] L'une des villes dont la réunion formait la cité de Mégalopolis. B.

[3] Ville d'Arcadie qui tirait son nom de Pallas, bisaïeul d'Évandre. Il faut écrire Pallantéum. Voyez Virg. Æn. l. VIII, v. 54. B.

[4] Montagne d'Arcadie. B.

route, en tua un grand nombre, et en prit beaucoup de prisonniers, tellement que le bruit courut incontinent par toute la Grèce qu'Aratus lui-même y était mort, et usant sagement de l'occasion que lui donnait cette déroute, s'en alla droit à la ville de Mantinée [1], sans que personne s'en doutât, et l'ayant surprise au dépourvu, mit bonne garnison dedans pour la tenir.

XXX. Mais les Lacédémoniens ayant les cœurs faillis et résistant à ces entreprises, parce qu'il les voulait à tous propos mener à la guerre, il lui prit envie d'envoyer quérir Archidame frère d'Agis étant à Messène, auquel appartenait le droit de la royauté de l'autre maison royale de Sparte, cuidant (croyant) que la puissance des éphores en viendrait à être de tant plus affaiblie, quand celle des deux rois ensemble leur ferait contre-poids : de quoi s'apercevant ceux qui avaient fait mourir Agis, et craignant qu'ils ne fussent avec le tems punis de cette exécution, si une fois Archidame retournait, ils le reçurent bien secrètement en la ville, et aidèrent à le faire revenir, mais sitôt qu'il y fut, le firent aussi mourir, soit que ce fût au déçu de Cléomène, ainsi comme Phylarque l'écrit, ou bien de son consentement, s'étant depuis laissé induire par ses amis à le leur abandonner : car il est bien certain que la plupart de la coulpe en fut rejetée sur eux, parce qu'il sembla qu'ils eussent forcé Cléomène à ce faire.

XXXI. Toutefois ayant résolu de remuer, au plus

[1] Au midi de l'Arcadie, près des confins de la Laconie.

tôt qu'il lui serait possible, l'état de Sparte, il fit tant par argent envers les éphores, qu'il les induisit à lui décerner un voyage : et si attira plusieurs autres citoyens à sa dévotion par le moyen de sa mère Cratésiclée, laquelle lui fournissait argent tant comme il voulait, et lui aidait à se pousser en avant, jusqu'à prendre mari qui était le premier homme de Sparte en autorité et en réputation, pour servir aux desseins de son fils, combien qu'elle n'eût point autrement de volonté de se remarier. Ainsi Cléomène menant son armée aux champs, prit une place dans le territoire de Mégalopolis, appelée Leuctres [1] : et les Achéens étant promptement venus au secours sous la conduite d'Aratus, il y eut bataille donnée tout joignant la ville même, où il eut du pire en une partie de son armée : mais toutefois Aratus ne voulut pas souffrir que les Achéens passassent une grande et profonde fondrière qu'il y avait pour le poursuivre, mais fit sonner la retraite, de quoi Lysiadas Mégalopolitain se courrouçant, fit néanmoins piquer outre les gens de cheval qu'il avait sous lui, et en chassant ne se donna garde qu'il se trouva en un lieu plein de vignes, de murailles et de fosses, où il fallut qu'il écartât ses gens, encore n'en pouvait-il sortir. Ce que voyant Cléomène, envoya ses Tarentins, qui étaient chevau-légers, et ses Candiots contre lui, par lesquels Lysiadas en combattant vertueusement fut porté mort par terre. Cela fit reprendre courage aux Lacédémoniens, de ma-

[1] Dans Polybe ce lieu est appelé Laodicies. B.

nière que avec grands cris ils retournèrent charger les Achéens par telle fureur, qu'ils mirent toute leur armée entièrement en déroute, et y mourut sur le champ grand nombre de leurs gens, les corps desquels Cléomène à leur requête leur rendit pour leur donner sépulture : mais il fit enlever celui de Lysiadas, qu'il revêtit d'une robe de pourpre, et lui mettant une couronne sur la tête, l'envoya en ce parement jusqu'aux portes mêmes de la ville de Mégalopolis. C'est celui qui avait quitté la tyrannie qu'il tenait en sa ville, en rendant la liberté à ses citoyens, et qui avait joint Mégalopolis à la ligue et communauté des Achéens.

XXXII. Depuis cette défaite Cléomène ne pensa plus qu'à toutes choses grandes, s'étant persuadé que s'il pouvait ordonner les affaires de Sparte ainsi comme il désirait, il viendrait puis après facilement à bout des Achéens. Si remontra au mari de sa mère Mégistonus, qu'il se fallait dépêtrer des éphores, et faire mettre en commun tous les héritages des Spartiates, et puis quand ils seraient égaux en biens, les exciter lors à vouloir recouvrer la principauté de toute la Grèce, comme l'avaient anciennement tenue leurs prédécesseurs : à quoi Mégistonus s'étant accordé, il prit encore deux ou trois de ses amis. Or était-il advenu environ ce tems-là, que l'un des éphores couché dans le temple de Pasiphaé, avait eu en dormant un merveilleux songe : car il lui fut avis que, au parquet où les éphores avaient accoutumé de tenir

leur audience, il n'y avait qu'une seule chaire, et que les autres quatre en avaient été ôtées: de quoi lui s'émerveillant, entendit une voix en sortant du temple, disant que cela était le plus expédient pour la ville de Sparte. L'éphore raconta cette vision le lendemain à Cléomène, lequel en fut un peu troublé du commencement, pensant qu'il lui contât cela pour sonder ce qu'il avait sur le cœur, ayant senti quelque vent de sa délibération : mais quand il se fut persuadé que l'autre ne lui mentait point, alors il s'en assura et confirma encore davantage : et menant quant et lui tous ceux des Spartiates qu'il pensait bien devoir être contraires à l'exécution de son entreprise, il alla prendre Hérée et Alsée [1], villes des Achéens, envictuailla Orchomène, et s'alla camper devant la cité de Mantinée : bref, il lassa et travailla tant les Lacédémoniens, en leur faisant ainsi faire çà et là de longues traites, que finalement ils le prièrent de les laisser un peu reposer en Arcadie, et cependant lui-même avec les étrangers qu'il avait s'en retourna droit à Sparte, ayant par le chemin communiqué sa délibération à ceux de qui plus il se fiait, et marcha tout à l'aise, à celle fin qu'il surprît les éphores ainsi comme ils seraient à table pour souper.

XXXIII. Quand il fut tout près de la ville, il envoya devant Euryclidas en la salle des éphores,

[1] Villes d'Arcadie, soumises aux Achéens; celle-ci est appelée Asée par Pausanias; c'est vraisemblablement celle que Pline nomme Alée. B.

comme pour leur dire quelque nouvelle du camp de par lui : après lequel il fit aller aussi Théricion et Phébis, et deux autres qui avaient été nourris avec lui, que les Lacédémoniens appelaient les Samothraciens, menant quant et eux petit nombre de soudards, tous lesquels, ainsi comme Euryclidas parlait encore à eux, se jetèrent les épées nues aux poings dans la salle des éphores, et commencèrent à frapper sur eux. Agésilas fut le premier atteint, lequel étant tombé par terre au premier coup, fit semblant d'être mort, mais ne l'étant pas il se coula tout bellement hors de la salle, et gagna secrètement une petite chapelle qui est sacrée à la Peur, laquelle soulait toujours être fermée, mais lors d'aventure elle se trouva ouverte, et se jetant dedans ferma la porte sur lui. Les autres quatre éphores furent occis en la place, et plus de dix autres qui se voulurent entremettre de les secourir : car au demeurant ils ne tuèrent personne de ceux qui ne bougèrent point, ni n'empêchèrent ceux qui voulurent sortir de la ville : mais, qui plus est, pardonnèrent à Agésilas, qui le lendemain sortit de la chapelle de la Peur ; car il y a en la ville de Sparte un temple dédié, non-seulement à la Peur, mais aussi à la Mort, et un autre aux Ris, et à beaucoup d'autres telles passions de l'ame : et honoraient la Peur, non comme l'on fait les mauvais esprits, pour les détourner, estimant que ce fût chose nuisible et dommageable, mais parce qu'ils croyaient qu'il n'y a rien qui maintienne mieux une chose publique que fait

la peur : à raison de quoi les éphores à l'entrée de leur magistrat, ainsi comme écrit Aristote, faisaient proclamer que tous Spartiates eussent à faire raire (raser) leurs mentons, et à penser d'obéir aux lois, afin qu'ils ne leur fussent rudes. Et faisaient, à mon avis, faire cette proclamation des moustaches pour accoutumer les jeunes hommes à obéir à leurs supérieurs jusqu'aux moindres choses : et me semble que les anciens ont estimé la prouesse et hardiesse n'être point une privation de peur, mais plutôt une peur d'avoir blâme et reproche, et une crainte de déshonneur, parce que ordinairement ceux qui ont plus de peur de transgresser les lois, sont les plus assurés à l'encontre de l'ennemi, et ne se soucient point d'endurer tous maux, ceux qui redoutent d'avoir reproche : et pour ce, parla sagement celui qui dit premièrement,

La peur toujours accompagne la honte.

Aussi fait Homère dire à Hélène en un passage, parlant au roi Priam [1] :

Certainement, cher seigneur et beau-père,
Je te redoute ensemble et te révère.

Et en un autre endroit parlant des soudards grecs [2] :

Sans dire mot leurs chefs ils redoutaient.

parce que ordinairement les hommes révèrent

[1] Iliade, l. III, v. 172. C.
[2] Iliade, l. IV, v. 431. C.

ceux qu'ils craignent. Voilà pourquoi auprès de la salle des éphores était à Sparte la chapelle dédiée à la Peur, ayant élevé l'autorité de leur magistrat presque jusqu'à une puissance absolue et souveraine.

XXXIV. Le lendemain donc Cléomène à son de trompe bannit quatre-vingts des citoyens de la ville, et fit abattre les siéges et chaires des éphores, excepté une seule, laquelle il réserva afin d'y seoir lui-même pour donner audience. Puis faisant assembler le peuple, rendit raison de ce qu'il avait fait : car il dit que Lycurgue mêla bien les sénateurs avec les rois, et que la ville avait ainsi été régie longtems durant, sans avoir besoin d'autre magistrat : mais que depuis étant la guerre contre les Messéniens de longue durée, les rois distraits et empêchés à cette guerre, et ne pouvant eux-mêmes vaquer à ouïr et décider les affaires et les différends des parties, choisirent quelques-uns de leurs amis, qu'ils laissèrent en la ville pour en connaître et juger en leur place, lesquels furent nommés éphores, et continuèrent longuement à être seulement ministres des rois : mais depuis ils s'étaient petit à petit attribué à eux-mêmes la puissance souveraine, et avaient usurpé une juridiction à part pour eux. En signe de quoi, disait-il, vous voyez que, encore jusqu'aujourd'hui, quand les éphores appellent le roi pour la première fois, il répugne à leur mandement, et pour la seconde aussi : mais à la troisième il se lève et s'en va vers eux : et qu'il soit vrai, celui qui le premier éten-

dit la puissance et l'autorité des éphores, Astérope fut éphore plusieurs siècles depuis l'institution des rois : encore s'ils se fussent voulu comporter doucement et modérément, il eût à l'aventure mieux valu les endurer : mais de vouloir par une licence usurpée supprimer les magistrats légitimement institués de toute ancienneté, jusqu'à avoir banni aucuns des rois, et en avoir fait mourir d'autres sans aucune forme de procès ni ordre quelconque de justice, et menacer ceux qui désirent encore revoir à Sparte le très-beau et très-saint gouvernement qui y soulait être jadis, ce n'est pas, dit-il, chose que l'on dût plus endurer.

XXXV. Or s'il eût été possible d'exterminer de Sparte, sans meurtre, ces pestes de la chose publique que l'on y a apportées de dehors, j'entends les délices, la superfluité, l'opulence, les dettes, les usures, et encore d'autres plus anciennes, la pauvreté et la richesse, il se fût estimé le plus heureux roi qui eût oncques été, comme un médecin, qui sans faire douleur aurait guéri les maladies de son pays : mais s'il avait été contraint de mettre la main au sang, il avait l'exemple de Lycurgue qui le devait excuser, lequel n'étant ni roi, ni autre magistrat, mais seulement citoyen privé prenant autorité de roi, eut bien la hardiesse de venir sur la place avec armes, de manière que le roi, qui lors était Charilas, en étant effrayé, s'enfuit en la franchise des temples et des autels : mais étant bon de nature, et aimant le bien et

l'honneur de son pays, il se rangea bientôt du côté de Lycurgue, lui aidant à exécuter ce qu'il avait entrepris, et approuva le changement du gouvernement de la chose publique: par où il appert que Lycurgue en effet montra qu'il est malaisé de remuer un gouvernement de chose publique sans force et sans crainte, dont il [1] avait usé le plus sobrement et le plus réservément qu'il lui avait été possible, en ôtant et chassant ceux qui répugnaient au bien et au salut de Lacédémone, remettant aux autres toutes les terres du pays à départir également en commun, et délivrant de dettes tous ceux qui en étaient obligés et chargés: et au surplus, qu'il voulait faire une preuve et une élection des étrangers, pour donner à ceux qu'il connaîtrait plus gens de bien droit de bourgeoisie spartaine, afin de conserver la ville de Sparte et son territoire par force d'armes, à ce que désormais nous ne voyons plus piller ni fourrager le pays de la Laconie par les Étoliens et Esclavons [2] à faute de gens qui le puissent défendre.

XXXVI. Cela fait, il commença le premier à mettre tous ses biens en commun, et après Mégistonus son beau-père, et consécutivement chacun de ses amis: puis fit faire le département des ter-

[1] Lui-même, Cléomène.

[2] Dans le grec, les Illyriens, le long de la mer Adriatique, venant joindre la Macédoine. Mais cette dénomination est assez vague chez les anciens, et comprend une plus ou moins grande étendue de pays. B.

res, et si ordonna une portion à chacun des bannis, que lui-même avait chassés en exil, promettant qu'il les recevrait tous en la ville quand les choses seraient rassises, et qu'elles auraient pris pied : et ayant rempli le nombre des citoyens de Sparte de leurs plus honnêtes et plus vertueux voisins, en fit quatre mille hommes de pied armés, leur enseignant à user de piques à deux mains au lieu de javelines à une main, et à porter le bouclier avec une bonne anse forte, non point avec une courroie fermant avec une boucle; puis se mit à ordonner de la nourriture et institution des enfans, et à remettre l'ancienne discipline que l'on appelle laconique : à quoi le philosophe Sphérus, qui était présent, lui aida en plusieurs choses, tellement qu'en peu de tems les lieux des exercices pour la jeunesse et les convives reprirent l'ordre qu'ils soulaient avoir au tems passé, et se rangèrent la plupart des habitans d'eux-mêmes volontairement à la forme ancienne laconique de vivre, et peu y en eut qui le fissent par contrainte : puis afin que le nom de la monarchie, s'il n'y avait qu'un seul roi, ne les mécontentât, il déclara son frère Euclidas roi comme lui. Il n'y eut jamais à Sparte deux rois d'une même maison tout ensemble, que cette fois-là.

XXXVII. Au demeurant, étant averti que les Achéens et Aratus avaient opinion qu'il n'oserait sortir du pays de la Laconie, n'y étant pas ses affaires bien assurées, vu le grand remuement qu'il avait fait à Sparte, ni éloigner la ville et la laisser

chancelant et flottant en si grand branle, il estima qu'il lui serait utile et honorable de faire connaître par effet le bon vouloir et la prompte affection de son armée. Si entra en armes dans les terres des Mégalopolitains, là où il amassa grande quantité de butin, et y fit un grand dégât de pays, et après tout, ayant surpris quelques joueurs de farces et d'instrumens de musique qui venaient de Messène, il fit dresser un échafaud dans les terres mêmes des ennemis, proposa un prix de quatre cents écus aux dits joueurs et musiciens, et fut tout un jour à les voir jouer, non pour plaisir qu'il y prît, mais pour plus faire de dépit à ses ennemis, et leur faire voir de combien il était plus puissant qu'eux, en leur jouant un tel tour de moquerie et de mépris; car autrement de toutes les armées des Grecs ou des rois qui étaient en la Grèce, il n'y avait que celle de Sparte seule où il n'y eût point de suites de farceurs, bateleurs, joueurs de gobelets et de tours de souplesse, de baladines et de ménétrières : car leur camp était seul pur et net de toute dissolution, de toute gaudisserie, et de toute insolence, parce que le plus souvent les jeunes hommes y passaient leur tems à s'exerciter aux exercices de la personne, ou bien à en apprendre les adresses, et les vieux à les enseigner : et si quelquefois ils se trouvaient de loisir, leurs jeux étaient de deviser plaisamment ensemble, et de s'entredonner les uns aux autres des atteintes de rencontres courtes et aiguës à la laconienne. Et quant à l'utilité que telle manière

de jouer leur apportait, nous l'avons écrit plus amplement en la vie de Lycurgue.

XXXVIII. Mais lors Cléomène était le maître qui enseignait et montrait à tous, proposant sa vie en vue de tout le monde comme un miroir et un exemple de tempérance, où il n'y avait que toute simplicité, sobriété, rien de délicat ni de superflu, ni rien davantage que le moindre soudard de tout le camp : ce qui lui servit beaucoup quant aux affaires de la Grèce ; car les Grecs qui allaient pour négocier ou parler aux autres rois, ne s'émerveillaient pas tant de leur opulence et richesse, comme ils détestaient et haïssaient leur orgueil et leur arrogance, tant ils parlaient fièrement et superbement à ceux qui avaient à traiter de quelque affaire avec eux : et au contraire, quand ils allaient devers Cléomène, qui était roi comme eux, et qui tel se nommait, n'y trouvant des robes de pourpre ni autres habillemens somptueux, ni des lits et litières richement accoutrés, ni un prince qui négociât par entremise d'une infinité de messagers, d'huissiers, et quelquefois par petits bulletins [1], encore avec difficulté grande, et grande peine, mais voyant que lui-même leur venait au-devant avec une simple robe pour les recueillir, deviser avec eux, et dépêcher les affaires pour lesquelles ils étaient venus, gaiement et humainement, cela les attirait et gagnait

[1] Dans le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés on lit, *par des secrétaires ;* ce qui fait un sens plus naturel, et fondé sur un usage adopté dans l'Orient. D.

leurs cœurs à merveilles, de sorte qu'ils s'en retournaient avec cette opinion de dire qu'il était seul des rois digne du sang et de la race d'Hercule.

XXXIX. Quant au traitement de sa table ordinaire, il était fort simple, fort étroit, et fort sobre, à la laconienne, à trois lits seulement : mais si d'aventure il festoyait quelques ambassadeurs et quelques siens hôtes qui le fussent venus voir, il y ajoutait deux autres lits, et avaient ses valets soin que la table fût un peu mieux servie, non point de sauces ni de pâtisserie ou de confitures, mais seulement qu'il y eût de la viande davantage, et de quelque meilleur vin que l'accoutumé : car il tança une fois l'un de ses amis, parce que donnant à souper en son logis à quelques siens hôtes et amis, il ne leur avait donné que du brouet noir et du gros pain seulement, comme l'on leur servait en leurs convives ordinaires : « Car il ne faut « pas, disait-il, en cela, mêmement quand il y a « des étrangers, observer trop étroitement à la ri« gueur la discipline laconique : » puis quand la table était ôtée, on apportait une autre petite table à trois pieds, dessus laquelle on mettait une tasse de cuivre pleine de vin, et deux coupes d'argent tenant deux chopines chacune, et quelques autres pots d'argent aussi, mais en petit nombre, où buvait qui voulait, car personne n'y était semond (invité) à boire contre sa volonté, et ne s'y jouait ni ne s'y chantait aucune chose pour donner plaisir à l'ouïr, aussi n'en était-il point

de besoin : car lui-même entretenait toute la compagnie, partie en demandant, et partie en contant quelque plaisante chose, de sorte que la gravité de ses propos n'était point sans plaisir, mais aussi en leur grace et gaieté n'y avait point de dissolution ; car il estimait les moyens de prendre et gagner les hommes par appât de présens d'argent, comme faisaient les autres princes et rois, grossiers, sans artifices et pleins d'injustice : mais le plus honnête, le plus gentil, et le plus royal moyen lui semblait, de les attraire par courtoisie de plaisant entretien et de devis auxquels il y eût grace et foi tout ensemble, ayant opinion qu'il n'y avait autre différent entre l'ami et le mercenaire, sinon que l'un s'acquérait et s'entretenait par douceur de nature et par bon entretien, et l'autre se prenait par argent.

XL. Les premiers donc qui le mirent dans leur ville furent les Mantiniens, qui lui ouvrirent les portes une nuit, et lui aidant à chasser la garnison des Achéens, se livrèrent eux-mêmes entre ses mains : et lui leur rendant leurs lois et la liberté de gouverner la chose publique à leur mode, le jour même s'en alla à Tégée. Peu de tems après, faisant le tour par l'Arcadie, il alla descendre à Phère en Arcadie, tendant à l'un des deux, ou à donner la bataille aux Achéens, ou bien à mettre Aratus en leur male grace, pour lui avoir abandonné le plat pays à courir et piller : car il est bien vrai que Hyperbatas était pour lors général des

Achéens, mais Aratus avait toute l'autorité. Parquoi étant les Achéens sortis au champ, avec tout leur peuple en armes, et ayant planté leur camp à Dyme, près le temple[1] de Hécatombéum, Cléomène tirant cette part, alla loger entre la ville de Dyme qui lui était contraire, et le camp de ses ennemis : ce que aucuns ne trouvaient pas trop sagement fait : mais à force de harasser les Achéens et les provoquer hardiment, il les contraignit à la fin de venir à la bataille, là où il les défit, et mit toute leur armée en déroute, en laquelle il en fut tué un grand nombre sur le champ, et y en eut aussi beaucoup de prisonniers. Au partir de là, il alla assaillir la ville de Langon, dont il chassa la garnison des Achéens, et la rendit aux Éliens. Ainsi étant les Achéens fort au bas, Aratus, qui avait accoutumé d'être toujours [2] ou à tout le moins de deux ans l'un élu capitaine général, refusa la charge, combien que les Achéens l'y appelassent nommément et l'en priassent; ce qui ne fut pas bien fait à lui, d'abandonner la conduite du timon à un autre, lorsque la tourmente était la plus violente.

XLI. Au moyen de quoi les Achéens envoyèrent ambassadeurs devers Cléomène pour faire paix, auxquels il sembla avoir donné assez dure réponse: mais depuis il en envoya d'autres devers eux, par lesquels il leur manda qu'ils lui cédassent la prin-

[1] Temple, n'est point dans le grec : et, d'après Polybe, il paraît que c'est le nom d'un petit canton. B.

[2] Ceci est très-éloigné du texte, qui signifie qu'Aratus était toujours alternativement préteur, de deux années l'une. B.

cipauté de la Grèce seulement, et que de toutes autres choses il n'aurait au demeurant point de querelle ni de débat avec eux; mais leur rendraît incontinent les places et les prisonniers qu'il avait pris sur eux. Les Achéens furent bien aises d'appointer avec ces conditions, et firent entendre à Cléomène qu'il se trouvât en la ville de Lerne, là où ils devaient tenir une générale assemblée de conseil pour en conclure. Mais il advint que s'étant échauffé en y allant, et ayant bu de l'eau froide [1] trop chaud, et rendu grande quantité de sang, il devint si fort enroué qu'il ne put pas parler: parquoi il renvoya aux Achéens les principaux de leurs prisonniers, et remettant l'assemblée à un autre tems, s'en retourna en Lacédémone.

XLII. Cela seul fut occasion de ruiner les affaires de la Grèce, laquelle autrement était encore pour se relever et se délivrer de l'arrogance et de l'avarice des Macédoniens: car Aratus, fût ou pour crainte et défiance qu'il eût de Cléomène, ou pour envie qu'il portât à sa gloire, de le voir ainsi avoir prospéré si grandement et en si peu de tems, estimant que ce lui serait trop grande honte, après avoir tenu l'espace de trente ans la principauté de la Grèce, que ce jeune homme s'étant venu jeter à la traverse lui ôtât ainsi sa gloire et la puissance qu'il avait lui-même acquise et tenue si long-tems, il essaya premièrement de divertir les Achéens de faire cet appointement: mais à la fin voyant qu'ils ne lui voulaient point prêter l'oreille, pour la

[1] A contre-tems. C.

crainte qu'ils avaient de la hardiesse et promptitude de Cléomène, joint qu'ils estimaient la demande de Cléomène juste et raisonnable, attendu qu'ils voulaient remettre les affaires du Péloponèse en l'état qu'ils avaient été anciennement, alors il se tourna à mener une pratique qui n'était bienséante à nul homme grec, mais était très-infame à lui principalement, et très-indigne des beaux et bons actes qu'il avait faits auparavant : ce fut d'appeler et mettre Antigone dans la Grèce, et emplir tout le Péloponèse de Macédoniens en sa vieillesse, lesquels il en avait lui-même chassés en sa jeunesse, ayant ôté des mains de leur garnison la forteresse de Corinthe, et ayant toujours été suspect et ennemi des rois, mêmement d'Antigone, duquel il avait autrefois dit tous les maux qui s'en pouvaient dire, comme il appert par les commentaires et mémoires de ses faits qu'il a laissés, et ayant lui-même écrit qu'il avait beaucoup travaillé, et s'était exposé à beaucoup de dangers pour délivrer la ville d'Athènes de la garnison des Macédoniens.

XLIII. Et néanmoins il les amena depuis lui-même par la main en son pays, et les fit entrer jusqu'en son foyer propre avec les armes, voire jusqu'aux chambres et cabinets des dames, ayant à dédain qu'un prince descendu de la race d'Hercule, et roi de Sparte, qui voulait réduire l'état de la chose publique corrompu, ni plus ni moins qu'un instrument de musique désaccordé, à ce bel accord de l'ancienne et sobre discipline et vie do-

rique, instituée par Lycurgue, fût appelé en ses titres capitaine général des Sicyoniens et des Tritéens [1], et en fuyant ceux qui se contentaient de manger du gros pain, et se vêtir de grosses capes de bure, et qui voulaient ôter toute richesse (ce qui est le principal point dont on accusait Cléomène) et remédier à la pauvreté, il s'alla soumettre lui et toute l'Achaïe à un diadème royal, à une robe de pourpre, et à des mandemens fiers et superbes des Macédoniens, de peur que l'on ne pensât que Cléomène lui pût commander : et si eut bien le cœur de faire des sacrifices à Antigone, de chanter des hymnes à son honneur, avec des chapeaux de fleurs sur sa tête, ni plus ni moins que si c'eût été un dieu, là où c'était un homme qui avait tous les poumons pourris. Toutefois ce que nous en écrivons en cet endroit n'est pas tant pour accuser Aratus, qui en plusieurs belles choses s'est montré grand personnage et digne de la Grèce, comme pour compassion que nous avons de l'imbécillité de notre nature humaine, laquelle ne peut faire qu'encore en personnages doués de conditions si excellentes et de vertus si éminentes, le devoir d'honneur y soit entièrement accompli, sans qu'il y ait rien à redire.

XLIV. Étant donc les Achéens allés en Argos, où se devait derechef tenir l'assemblée du conseil de toute leur ligue, et y étant aussi descendu Cléomène partant de Tégée, chacun était en grande espérance qu'il en dût sortir une bonne paix: mais

[1] De Tritée (*Tritæa*), ville d'Achaïe.

Aratus, qui était déjà d'accord des principaux points et articles de sa capitulation avec Antigone, craignant que Cléomène par belles paroles ou par force ne fît accorder tout ce qu'il voudrait à la commune, lui manda qu'il entendait qu'il n'entrât que lui seul dans la ville, et que pour sûreté de sa personne on lui baillerait trois cents ôtages, ou bien s'il ne voulait point éloigner son armée, que l'on lui donnerait audience en conseil hors de la ville dans le parc aux exercices, qui s'appelle Cyllarabis [1]. Cléomène, cette réponse ouïe, dit qu'on lui faisait tort, parce que l'on le devait avertir dès le commencement, premier qu'il se mît en chemin, non pas lorsqu'il était venu jusqu'à leurs portes, montrer qu'ils se défiassent de lui, et le renvoyer sans rien faire : si en écrivit une lettre missive au conseil des Achéens, laquelle ne contenait presque autre chose qu'une accusation continuelle d'Aratus : de l'autre côté aussi, Aratus parlant à l'assemblée du peuple dit plusieurs paroles injurieuses à l'encontre de lui.

XLV. Parquoi Cléomène partant de là en diligence, envoya par un héraut dénoncer la guerre aux Achéens, non point en la ville d'Argos, mais en celle d'Égium [2], comme l'écrit Aratus, afin de les surprendre avant qu'ils pussent être prêts. Si y eut adonc un grand trouble en toute la ligue des

[1] On le trouve dans Plutarque écrit ailleurs Cylarabis et Cyllabaris. Le vrai nom est Cyllarabis. B.

[2] Ville d'Achaïe au nord du Péloponèse, près du golfe de Corinthe, à l'ouest de Sicyone. B.

Achéens, de manière que plusieurs villes s'en voulurent départir et se rebeller, à cause que le menu populaire espérait le département des terres, et l'abolition de dettes. Et les nobles en beaucoup de lieux se fâchaient d'Aratus, et y en avait même aucuns courroucés contre lui, et qui le haïssaient parce qu'il voulait mettre les Macédoniens dans le Péloponèse. A raison de quoi Cléomène se confiant en toutes ces choses, entra en armes dans la province de l'Achaïe, là où d'arrivée il prit la ville de Pallène [1] de prime-saut, et en chassa la garnison qui était dedans pour les Achéens, et puis gagna aussi Phénéum [2] et Pentélium : et comme les Achéens craignant une trahison qui se menait dans les villes de Corinthe et de Sicyone, y eussent envoyé leur chevalérie qui était en Argos, pour garder ces villes-là, et eux cependant en Argos s'amusassent à célébrer la fête des jeux Némées, Cléomène pensant ce qui était vrai, que s'il tirait droit à Argos il trouverait la ville pleine de peuple venu à la fête pour voir l'ébattement des jeux, et que les assaillant ainsi au dépourvu, il les mettrait en grand trouble et grand effroi, il mena la nuit son armée jusque tout contre les murailles de la ville d'Argos, et de prime-saut se saisit du quartier qui s'appelle Aspis, au-dessus du théâtre, lieu fort d'assiette et malaisé à approcher.

XLVI. Cela effraya tellement le peuple qui était

[1] Entre Sicyone et Égium, mais un peu plus au nord, à deux lieues et demie du golfe. B.

[2] Phénée, ville d'Arcadie. B.

dans la ville, qu'il n'y eut homme qui s'osât mettre en défense, mais reçurent garnison, et donnèrent vingt ôtages, promettant être dorénavant bons alliés et confédérés des Lacédémoniens sous sa charge et conduite, ce qui ne lui fut pas petit accroissement de réputation et de puissance: car les anciens rois de Lacédémone, pour quelque peine qu'ils y employassent, n'avaient jamais pu gagner assurément la ville d'Argos: et Pyrrhus, l'un des plus grands et plus vaillans capitaines qui fut oncques, y étant entré par force ne la put tenir, mais y mourut et y perdit la plupart de son armée, dont chacun à bon droit admirait grandement la prompte vivacité et véhémence de Cléomène, de sorte que ceux qui auparavant s'étaient moqués de lui, quand il disait qu'il voulait imiter Solon et Lycurgue, en égalant les biens de ses citoyens, et abolissant toutes dettes, se persuadèrent alors entièrement que cela était la cause véritable du grand changement que l'on voyait au courage des Spartiates; car auparavant ils étaient si abâtardis, et avaient si peu de moyen et de courage de se défendre, que les Étoliens étant entrés en armes dans la Laconie, en emmenèrent pour une fois cinquante mille esclaves, et y eut un des plus vieux Spartiates qui dit alors que les ennemis leur avaient fait un grand plaisir, de décharger le pays de la Laconie d'une si pesante charge: et peu de tems entre deux, quand ils commencèrent à reprendre la trace de cette ancienne discipline de Lycurgue, comme si lui-même eût été présent à

les remettre en train, ils montrèrent de grandes preuves de vaillance et de prouesse, et d'obéissance à leurs supérieurs, regagnant la principauté de la Grèce, et recouvrant tout le pays du Péloponèse.

XLVII. Depuis la surprise d'Argos se rendirent aussi tout d'une tire à Cléomène les ville de Cléone[1] et de Phliunte[2]. Aratus cependant était à Corinthe, là où il informait et enquérait à l'encontre de ceux qui étaient suspects de laconiser, c'est-à-dire de favoriser au parti des Lacédémoniens, et lui étant cette nouvelle venue, il s'en trouva bien étonné, sentant bien que la ville même de Corinthe inclinait fort du côté de Cléomène, et que les Achéens se voulaient retirer en leurs maisons. Si fit semblant de faire appeler les citoyens de Corinthe en conseil, et cependant se coula jusqu'à l'une des portes de la ville, là où lui étant amené un cheval, il monta dessus et s'enfuit à bride abattue à Sicyone. Quoi entendu, les Corinthiens s'en coururent à l'envi les uns des autres à qui plus tôt y serait, devers Cléomène en Argos, pour lui porter cette nouvelle, en si grande hâte, que les chevaux en crevèrent, ainsi comme Aratus lui-même a écrit: mais Cléomène les tança de ce qu'ils l'avaient laissé échapper, et qu'ils ne l'avaient pas

[1] Ville de l'Argolide sur le chemin d'Argos à Corinthe. B.

[2] Dans la partie de l'Achaïe, distinguée sous le nom de Sicyonie, entre Sicyone et Cléone. Car le Phliunte que Ptolémée place auprès de Nauplie dans l'Argolide, devait être fort peu de chose, puisque Strabon n'en parle pas en faisant la description des lieux voisins de Nauplie. B.

arrêté. Toutefois il dit que Mégistonus vint par devers lui de la part de Cléomène, pour le prier de lui livrer le château de Corinthe, où il y avait une grosse garnison des Achéens, moyennant une bonne somme d'argent qu'il lui offrait. Aratus lui fit réponse qu'il ne tenait pas les affaires en sa main, mais que plutôt les affaires le tenaient lui-même.

XLVIII. Au reste Cléomène partant de la ville d'Argos gagna les Trézéniens, les Épidauriens, et les Hermioniens: puis arriva à Corinthe, là où il fit incontinent enceindre la forteresse de tranchées et de pallis, et envoyant quérir les amis et entremetteurs des affaires d'Aratus, leur commanda qu'ils prissent sa maison et ses biens pour les lui garder diligemment, et renvoya derechef Tritymallus [1] Messénien devers lui, le priant de vouloir à tout le moins consentir que cette forteresse fût gardée par les Achéens et par les Lacédémoniens ensemble, lui promettant particulièrement le double de la pension que lui donnait le roi Ptolémée [2]: à quoi Aratus ne voulut condescendre, mais envoya son propre fils à Antigone avec les autres ôtages, et si suada aux Achéens de lui livrer le château de Corinthe entre ses mains: quoi entendu, Cléomène entrant en armes sur les terres de Sicyone, courut et pilla tout le plat pays, et prit en don les biens d'Aratus, que ceux de Co-

[1] Dans la Vie d'Aratus celui que Cléomène envoie est nommé Tripylus. B.

[2] Évergète Ier.

rinthe par décret public lui donnèrent. Et comme déjà Antigone eût passé le mont de Gérania [1] avec une grosse et puissante armée, il ne fut pas d'avis de remparer l'encolure (l'entrée) du détroit par lequel on entre au-dedans du Péloponèse, mais de fortifier et murer les pas des montagnes Oniennes [2], et en faisant tête aux Macédoniens à chacun d'iceux, pour les garder et défendre, les y faire consumer par long trait de tems, plutôt que de combattre en bataille rangée contre une armée qui était de longue main bien aguerrie. Suivant lequel avis il mit Antigone en grande perplexité, parce qu'il n'avait pas fait de bonne heure provision de vivres, et si n'était pas chose facile de gagner le passage à force, y étant Cléomène arrêté de pied ferme pour le garder : bien essaya-t-il de se couler au-dedans à la dérobée par le port de Léchéum [3], mais il en fut rebouté, et y perdit quelque nombre de ses gens : au moyen de quoi Cléomène et ses gens se confiant en cet avantage, se mirent à souper : et Antigone se désespérait de se voir réduit par la nécessité à des partis fort malaisés à exécuter : car il délibérait de se retirer sur le chef où est assis le temple de Junon, et de là passer son armée par mer sur des vaisseaux en la ville de Sicyone, à quoi il fallait un long tems et un grand appareil.

[1] Entre Mégare et Corinthe. B.

[2] Près de Corinthe, entre le château de Soligie et Cenchrée l'un des ports de Corinthe, à l'orient, sur le golfe Saronique.

[3] Autre port de Corinthe, à l'occident, sur le golfe de Crissa. B.

XLIX. Mais sur le soir il arriva devers lui quelques Argiens amis d'Aratus, lesquels venant d'Argos par mer, lui apportèrent nouvelles comme les Argiens s'étaient rebellés contre Cléomène. Celui qui avait pratiqué cette rébellion était un nommé Aristote, lequel n'eut pas grande peine à y induire le peuple étant mal-content de ce que Cléomène n'avait pas donné abolition des dettes, ainsi comme ils avaient espéré. Parquoi Aratus, avec mille cinq cents hommes que lui bailla Antigone, s'en alla par mer à Épidaure: mais Aristote n'attendit pas son arrivée; mais avec ceux de la ville alla assaillir la garnison des Lacédémoniens qui tenait le château, et lui aida Timoxène avec les Achéens venus de Sicyone: dont Cléomène étant averti environ le second guet de la nuit, envoya incontinent quérir Mégistonus, et lui commanda en colère qu'il s'en allât promptement secourir leurs gens qui étaient en Argos, parce que c'était lui qui plus avait assuré Cléomène de la foi des Argiens, et qui l'avait gardé qu'il ne chassât hors de la ville ceux qu'il tenait pour suspects. Ainsi l'ayant dépêché soudainement avec deux mille hommes, il entendait cependant à Antigone, et réconfortait le mieux qu'il pouvait ceux de Corinthe, leur donnant à entendre que ce n'était rien qu'une mutinerie de petit nombre de gens, qui était survenue en Argos. Mais comme Mégistonus, étant entré dedans, y eût lui-même été occis en combattant vaillamment, et que la garnison des Lacédémoniens, se trouvant fort pressée, eût par plusieurs mes-

sages envoyé devers Cléomène le solliciter de leur envoyer vitement du secours, lui craignant que ses ennemis se saisissant d'Argos et lui clouant les passages, n'allassent sans danger courir et fourrager le pays de la Laconie, et assiéger la ville même de Sparte, attendu qu'elle était totalement vide de gens de défense, il emmena son armée arrière de Corinthe, de laquelle il fut incontinent privé, parce qu'il n'eut pas plus tôt le dos tourné, qu'Antigone y entra, qui laissa bonne garnison dedans.

L. Arrivé que fut Cléomène devant Argos, il essaya de monter par-dessus les murailles, et rallia son armée encore écartée du chemin qu'elle avait fait, puis rompit les voûtes et arceaux qui soutiennent la place d'Aspis, par où il monta dans la ville, et se joignit à ses gens qui résistaient encore à ceux de dedans, et se saisissant de quelques autres quartiers aussi avec des échelles, vida les rues si bien, que personne des ennemis n'y osa plus comparoir, à cause des Candiots et gens de trait qu'il y faisait tirer : mais sur ces entrefaites, il aperçut de loin Antigone descendant des coteaux en la plaine avec ses gens de pied, et vit que déjà les gens de cheval à la foule se jetaient dans la ville : alors désespérant de la pouvoir plus tenir, il rassembla tous ses gens, et descendant à sauveté au long de la muraille, se retira sans rien perdre, ayant, en bien petit espace de tems, conquis grand pays, et été bien près de tenir tout entièrement ce qui est dans le Péloponèse ; mais aussi en ayant été puis après bientôt débouté totale-

ment, parce que des alliés qui étaient en son camp, les uns se retirèrent incontinent à la première défaveur de la fortune, les autres bientôt après rendirent depuis leurs villes entre les mains d'Antigone.

LI. Étant donc ses affaires de la guerre en tel état, quand il fut de retour à Tégée avec le reste de son armée, sur le soir lui vinrent nouvelles de Lacédémone, qui ne lui furent pas moins grièves que la perte de ses conquêtes; car il fut averti comme sa femme Agiatis était décédée, laquelle il aimait si chèrement, qu'au plus fort de ses grandes prospérités il ne se pouvait tenir qu'il ne fît souvent des courses jusqu'à Sparte pour l'aller voir. Si lui fut une griève douleur et un grand crève-cœur, comme l'on peut penser, à lui qui était jeune homme, d'avoir perdu une si belle et si honnête jeune dame, dont il était tant amoureux: toutefois si n'en fit-il point de honte à sa magnanimité première, ni pour regret qu'il en eût ne rabaissa point la hautesse de son courage, mais retint toujours la même voix, la même parole, la même contenance, et le même visage qu'il avait toujours eu auparavant. Et ayant ordonné aux capitaines particuliers ce qu'ils avaient à faire, et pourvu à la sûreté des Tégéates, le lendemain au point du jour il s'en alla à Sparte, là où ayant démené le deuil de la mort de sa femme en son privé, avec sa mère et ses enfans, il se remit aussitôt à penser et pourvoir aux affaires publiques.

LII. Or avait-il envoyé devers Ptolémée le roi d'Égypte, qui lui promettait bien de le secourir; mais il voulait avoir en ôtage sa mère et ses enfans. Si demeura longuement sans l'oser découvrir à sa mère, de honte, et allant souvent devers elle expressément pour le lui exposer, quand ce venait à lui déclarer il n'en osait ouvrir la bouche : tellement qu'elle-même s'en douta la première, et demanda à ses plus familiers s'il n'y avait point quelque chose que son fils ne lui osât découvrir : toutefois, à la fin ayant pris la hardiesse de lui dire, elle s'en prit fort à rire, et lui dit : « Comment, est-ce donc ce que tu as si souvent été « entre deux de me dire, et que tu n'as osé? Mets-« moi, mets-moi vitement dans un navire et m'en-« voie là où tu verras que ce mien corps pourra « plus servir au bien de Sparte, premier que vieil-« lesse achève de le consommer sans rien faire. » Quand donc toutes choses furent apprêtées pour leur voyage, ils allèrent par terre jusqu'au chef [1] de Thénare, accompagnés de l'exercite en armes : et comme Cratésiclée fût prête à monter dans le navire, elle tira Cléomène à part au temple de Neptune, et en l'embrassant et baisant, sentit que le cœur lui soulevait et fendait de regret et de douleur, si lui dit : « Or sus, roi de Lacédé-« mone, que personne n'aperçoive, quand nous se-« rons hors de ce temple, que nous ayons ploré, « ni fait chose aucune indigne de Sparte, car cela « seul est en notre puissance : au demeurant les

[1] Promontoire. C.

« affaires iront comme il plaira à Dieu. » Ces paroles dites, elle rassit son visage et sa contenance, puis s'en alla droit embarquer avec un petit-fils de Cléomène, et commanda au pilote qu'il fît voile incontinent: mais arrivée qu'elle fut en Égypte, elle fut avertie que le roi Ptolémée recevait des ambassadeurs d'Antigone, et était en termes d'appointement avec lui. D'autre côté elle fut aussi avertie que les Achéens sollicitaient Cléomène de faire appointement avec eux, mais qu'il n'osait y entendre, ni mettre fin à la guerre, sans le consentement de Ptolémée, à cause de sa mère: à l'occasion de quoi elle lui écrivit qu'il fît ce qu'il verrait être le plus expédient pour le bien et l'honneur de Sparte, sans craindre de déplaire à Ptolémée pour le regard d'une pauvre vieille et d'un petit enfant : tant se portait vertueusement cette dame aux adversités de son fils.

LIII. Au reste, Antigone ayant pris la ville de Tégée, et saccagé celles d'Orchomène et de Mantinée, Cléomène se voyant réduit à défendre la Laconie seulement, affranchit tous les Ilotes, qui sont les esclaves de Lacédémone, pourvu qu'ils pussent payer cinquante écus[1], dont il amassa jusqu'à la somme de trois cent mille écus[2], et arma deux mille de ces esclaves affranchis à la macédonienne, pour faire tête à la troupe des Leucaspi-

[1] En grec, cinq mines, 389 l. 1 s. 9 d. de notre monnaie. B.

[2] En grec, cinquante talens, 233,437 l. 10 s. de notre monnaie. B.

des, c'est-à-dire, boucliers blancs d'Antigone : puis lui vint en l'entendement de tenter une entreprise grande, et de laquelle personne ne se fût jamais douté. La cité de Mégalopolis était pour lors grande, et de rien moindre ni moins puissante que celle de Sparte, et si avait encore le secours de la communauté des Achéens et d'Antigone, qui était toujours à ses côtés, et que les Achéens avaient, ce semblait, appelés à la poursuite et à l'instance des Mégalopolitains principalement. Cléomène se mit en fantaisie de l'aller ravager (car il n'est rien à quoi ressemble mieux la soudaineté de cet exploit, dont personne ne se fût jamais douté, qu'à un ravage). Si commanda à ses gens de prendre des vivres pour cinq jours, et se mit aux champs tirant vers Sélasie, comme s'il eût voulu aller au dommage des Argiens : mais de là il tourna tout court sur les terres des Mégalopolitains, et ayant soupé près de Rétium [1], prit incontinent son chemin droit vers la ville même passant par Élicunte [2] : puis quand il en fut assez près, il envoya devant en diligence Pantéas avec deux bandes de Lacédémoniens, lui enjoignant de se saisir d'un certain pan de muraille entre deux tours, qu'il savait être le plus désert endroit et le plus mal gardé de toute la ville : et lui avec le reste de l'armée marchant tout bellement après, Pantéas trouva non-seu-

[1] Vraisemblablement Zœtium, petite ville obscure, absorbée par Mégalopolis. B.

[2] Vraisemblablement aussi Hélissunte, ville du même genre et dans le même cas. B.

lement ce quartier-là, mais grande partie de la muraille sans garde ni défense quelconque. Si en occupa de prime-saut une partie, et se mit à en abattre une autre, mettant à l'épée autant de gardes qu'il en trouva, jusqu'à ce que Cléomène arriva, lequel fut dedans avec toute son armée, premier que les Mégalopolitains en sussent rien. Toutefois la surprise étant à la fin divulguée par la ville, les uns des citoyens s'enfuirent soudainement avec ce qu'ils purent prendre de leurs biens à la hâte de cet effroi : les autres se rangèrent ensemble avec leurs armes, pour tâcher de faire tête à l'ennemi : mais pour quelque effort qu'ils fissent de s'attacher à eux, et de les combattre, ils ne purent néanmoins venir à bout de les rechasser hors de la ville : bien donnèrent-ils moyen et loisir aux fuyans de se retirer à sauveté, de sorte qu'il n'y demeura pas plus de mille personnes ; car tous les autres se retirèrent avec leurs femmes et leurs enfans dans la ville de Messène : aussi se sauva la plupart de ceux qui firent tête et qui combattirent, et y en eut bien peu de pris, entre lesquels furent Lysandridas et Théaridas, les deux plus nobles et plus puissans hommes qui fussent entre les Mégalopolitains.

LIV. A l'occasion de quoi aussitôt que les soudards les eurent pris, ils les menèrent à Cléomène : et Lysandridas, incontinent qu'il l'avisa de tout loin, lui cria : « Tu as aujourd'hui, sire roi des « Lacédémoniens, le moyen de faire un acte en-

« core plus grand et plus royal que celui que tu as « exécuté, et qui te donnera une plus glorieuse « renommée. » Cléomène se doutant bien de ce qu'il lui voulait dire, lui demanda : « Et qu'est-ce « que tu veux dire, Lysandridas ? car déjà ne me « conseilleras-tu pas que je vous rende cette ville. « Mais c'est, lui répliqua Lysandridas, ce dont je « te veux avertir, que tu ne la détruises point, « mais que plutôt tu la remplisses d'amis et alliés, « qui te seront ci-après loyaux et fidèles : ce que « tu feras en rendant aux Mégalopolitains leur « ville, et en préservant un si grand peuple qui en « est sorti. » Cléomène demeura un espace sans dire mot à cela, puis répondit : « Il est bien mal- « aisé de pouvoir croire et s'assurer de cela : toute- « fois vainque toujours endroit nous l'honneur, plu- « tôt que le profit. » Ces paroles dites, il envoya incontinent un héraut devers ceux qui s'en étaient fuis à Messène, par lequel il leur fit entendre qu'il était prêt à leur rendre leur ville pourvu qu'ils voulussent devenir bons alliés et confédérés des Lacédémoniens, en abandonnant l'alliance des Achéens : mais Philopémen ne voulut pas, et empêcha qu'ils n'acceptassent cette gracieuse et humaine offre de Cléomène, ni qu'ils se départissent de l'alliance des Achéens, disant que Cléomène ne leur voulait pas rendre leur ville, mais voulait avoir les habitans et la ville tout ensemble. Et à cette cause chassa Théaridas et Lysandridas hors de Messène, qui conduisaient cette pratique. C'est celui Philopémen qui de-

puis fut le premier homme des Achéens, et qui acquit une très-grande gloire entre les Grecs, ainsi comme nous avons écrit particulièrement en sa vie.

LV. Ce qu'étant rapporté à Cléomène, qui jusque là avait épargné la ville et conservé en son entier, sans que l'on y eût touché à rien, ni pris la moindre chose du monde, alors il en entra en si grande colère et s'en irrita si aigrement, qu'il abandonna aux soudards les biens à piller, fit transporter à Sparte les tableaux, images et peintures, et ruina ou gâta les plus beaux quartiers de la ville: puis s'en retourna à la maison, craignant Antigone et les Achéens, lesquels néanmoins ne firent rien: car ils tenaient d'aventure lors leur conseil en la ville d'Égium, là où Aratus étant monté sur la tribune aux harangues demeura longuement, tenant un pan de sa robe au-devant de ses yeux, de quoi toute l'assemblée s'émerveillant, lui commanda de dire ce qu'il avait: et adonc il répondit: « Mégalopolis a été prise, « ruinée et détruite par Cléomène. » Les Achéens, effrayés de la soudaineté et perte grande de cet inconvénient, rompirent aussitôt l'assemblée de ce conseil, et Antigone y cuida aller au secours, mais il ne sut jamais tirer à tems ses gens hors des garnisons où il les avait départis pour hiverner, et leur contremanda qu'ils ne bougeassent: mais lui s'en alla en la ville d'Argos, accompagné de petit nombre de gens de guerre.

LVI. Et pourtant la seconde entreprise et saillie

de Cléomène semble de prime-face faite d'une témérité furieuse et forcenée : mais elle fut entreprise et exécutée d'un bon sens, et avec une grande prévoyance, ainsi comme l'a décrite Polybe. Car sachant que les gens de guerre macédoniens étaient épars çà et là par les garnisons, et qu'Antigone passait son hiver en Argos, avec quelque nombre de gens de pied étrangers, et sa maison seulement, il entra en armes sur les terres des Argiens, faisant ce discours que : ou Antigone mû de honte sortirait aux champs, et que là il le déferait, ou s'il n'osait sortir, au moins le mettrait-il en la male grace et mauvaise opinion des Argiens : lesquels voyant que l'on détruisait leur pays, et que l'on y pillait et gâtait tout, perdaient patience et s'amassaient devant la porte du logis d'Antigone, criant qu'il sortît en campagne pour combattre, ou qu'il cédât la principauté de la Grèce et la charge de capitaine à ceux qui étaient plus vaillans que lui. Mais Antigone, comme capitaine mûr et sage, estimant que c'était déshonneur de se hasarder témérairement et ne se tenir pas bien sur ses gardes, non pas être injurié par étrangers, ne sortit point aux champs, mais persista toujours en sa résolution. Au moyen de quoi Cléomène ayant mené son armée jusqu'au plus près des murailles d'Argos, et ayant ruiné, pillé et gâté tout à l'environ, sans aucun danger, s'en retourna à la maison.

LVII. Quelque tems après il fut averti qu'Antigone était venu jusqu'à Tégée, pour de là entrer

sur le pays de la Laconie, et lui s'en alla par un autre chemin avec son armée, sans que les ennemis s'en aperçussent, de manière que au point du jour on fut tout ébahi que l'on le vit tout près de la ville d'Argos, qui détruisait tout le plat pays, non point en sciant les blés avec des faucilles ou des épées, comme font les autres, mais les battant et foulant avec de longues perches faites en forme de rançons, de sorte que les soudards en passant leur chemin, sans peine, ne faisant que se jouer, abattaient et renversaient tous les blés. Quand ils furent au faubourg où est le parc aux exercices, qui s'appelle Cyllabaris, il y eut des soudards qui voulurent y mettre le feu, mais Cléomène les en garda, leur remontrant que ce qu'il avait fait à Mégalopolis était plus par colère que par devoir. Quant à Antigone il s'en retourna premièrement tout court, comme pour aller droit en Argos : mais depuis s'étant ravisé, il saisit toutes les cimes des coteaux et montagnes d'alentour : de quoi Cléomène faisant semblant de ne tenir compte, envoya par des hérauts demander les clefs du temple de Junon, et qu'il se retirerait après y avoir sacrifié : et ainsi s'étant joué et moqué d'Antigone, après avoir sacrifié à la déesse, au-dessous du temple qui était fermé, il envoya son armée à Phliunte, et de là, ayant déchassé la garnison qui était dans Olegunte, alla passer au long de la ville d'Orchomène, ayant non-seulement assuré et encouragé grandement ses citoyens, mais aussi acquis envers les ennemis mêmes réputation de très-grand

homme de guerre, et digne d'avoir de grandes affaires en main. Car il n'y avait celui qui ne jugeât que c'était bien œuvre de grande magnanimité et de grande suffisance et maîtrise en l'art militaire, qu'avec les forces d'une seule ville faire et soutenir la guerre contre toute la puissance du royaume de Macédoine, contre tous les peuples du Péloponèse, et contre les finances d'un puissant roi, et cependant garder que non-seulement il ne fût aucunement touché au pays de la Laconie, mais au contraire aller endommager ceux des ennemis, et prendre sur eux tant et de si grosses villes.

LVIII. Mais celui qui dît premièrement que l'argent était le nerf des affaires, le dit, à mon avis, principalement pour le regard des affaires de la guerre. Et Démade l'orateur, comme un jour les Athéniens commandassent que l'on tirât en diligence des galères de l'arsenal en la mer, et qu'on les armât promptement, combien qu'ils n'eussent point d'argent, celui, dit-il, qui guide la proue, doit découvrir et sonder devant [1]. Et dit-on que l'ancien Archidame, comme les peuples alliés et confédérés de Lacédémone requissent au commencement de la guerre péloponésiaque que l'on taxât combien chacun aurait à contribuer, leur répondit : « La guerre ne se nourrit pas à prix

[1] Aucuns vieux exemplaires lisent, *tou proratou phorasai*, qui est le sens que nous avons suivi. Autres lisent, *tes proras to phurasai*, c'est-à-dire, le pétrir va devant la proue, qui est bon aussi, et plus aigu que l'autre, comme qui dirait, il faut du biscuit devant de s'embarquer. A.

« certain et arrêté. » Car tout ainsi comme entre les combattans aux jeux de prix, ceux qui de longue main ont par continuels exercices endurci et enforcé leurs corps, abattent toujours avec le tems, et gagnent ceux qui n'ont rien que l'art et l'agilité de l'adresse et de l'escrime : aussi Antigone, qui avec la puissance d'un grand royaume soutenait la dépense de cette guerre, lassa et défit à la fin Cléomène, parce qu'il ne pouvait plus fournir la paye aux étrangers qu'il avait à sa solde, ni nourrir même ses citoyens : car au reste le tems faisait certainement pour lui, à cause que les affaires qui survinrent à Antigone dans son royaume le rappelaient à la maison ; parce que les Barbares qui en sont voisins couraient et pillaient toute la Macédoine, mêmement les hauts Esclavons [1] qui lors y étaient descendus avec grosse puissance, à raison de quoi les Macédoniens se trouvant pillés de tous côtés, envoyèrent en diligence rappeler Antigone.

LIX. Et si les lettres lui eussent été apportées un peu devant la bataille, comme elles le furent après, il s'en fût aussitôt allé, et eût abandonné les Achéens : mais la fortune, qui a toujours accoutumé de décider les plus grandes choses à un point près du but, montra lors un si grand poids et si grande efficace de l'occasion, que incontinent après la bataille de Sélasie, en laquelle Cléomène perdit son armée et sa ville, arrivèrent les messagers qui rappelaient Antigone : ce qui ren-

[1] Les Illyriens.

dit de tant plus pitoyable la déconvenue de Cléomène : car s'il eût reculé deux jours seulement à donner la bataille, il n'en eût plus été de besoin, mais eût appointé avec les Achéens à toutes telles conditions qu'il eût voulu, quand les Macédoniens s'en fussent allés : mais à faute d'argent, n'ayant plus d'espérance qu'en ses armes, il fut contraint de donner la bataille avec vingt mille combattans contre trente mille, ainsi comme écrit Polybe, là où il se montra excellent capitaine, quant à lui, et ses citoyens aussi y firent très-vaillamment leur devoir, et les étrangers même ne le firent pas trop mal : mais il fut défait par la façon des armes de ses ennemis et l'effort du bataillon des gens de pied macédoniens.

LX. Toutefois Phylarque dit qu'il y eut encore une trahison, qui fut la principale cause de sa défaite, parce qu'Antigone avait ordonné aux Acarnaniens et aux Esclavons qu'il avait en son ost, de se couler à la dérobée au long de la pointe de l'armée, où était Euclidas frère de Cléomène, pour l'envelopper par derrière, pendant que lui rangeait le demeurant de ses gens en bataille. Au moyen de quoi Cléomène, qui était monté sur un haut, pour voir la contenance de l'ennemi, ne voyant point les armes des Acarnaniens et Esclavons, eut peur qu'Antigone ne s'en voulût servir à quelque telle ruse de guerre. Si fit appeler Démotelès, qui avait la charge de la patrouille, qui est de rechercher et enquérir les choses secrètes, et lui commanda qu'il allât regarder comment se portait le

derrière de l'armée, et qu'il avisât de découvrir bien tout à l'environ. Démotelès, qui avait, comme l'on dit, été déjà corrompu par argent, lui répondit qu'il ne se souciât point de la queue de son armée, parce que tout y était bien, et qu'il entendît seulement à forcer et rompre ceux qu'il avait en tête devant lui. Cléomène, se reposant sur ces paroles, marcha droit contre Antigone, et firent les naturels Spartiates, qu'il avait autour de lui, si grand effort qu'ils contraignirent de reculer le bataillon des Macédoniens bien un quart de lieue, en les poussant et pressant toujours à force : mais cependant Euclidas avec l'autre pointe de l'armée fut enveloppé par derrière, et Cléomène se retournant et voyant la déconfiture, s'écria tout haut : « Ha! mon très-cher frère, tu es perdu, tu « es perdu, mais au moins meurs-tu en homme de « bien, et sera ta mort proposée pour exemple de « prouesse aux enfans, et chantée par les dames « de Sparte. » Ainsi étant Euclidas et ses gens mis au fil de l'épée, ceux qui les avaient défaits coururent aussitôt sus à ceux de l'autre pointe. Adonc Cléomène voyant les siens effrayés de telle sorte, qu'ils n'avaient pas le courage d'arrêter, il se sauva de vitesse. En cette bataille mourut grand nombre de soudards étrangers, et tous les naturels Lacédémoniens, qui étaient six mille, il ne s'en fallait que deux cents.

LXI. Quand Cléomène fut arrivé à Sparte, il conseilla lui-même aux citoyens qui le vinrent voir qu'ils se rendissent volontairement au vain-

queur Antigone, et au regard de lui, que s'il pouvait faire aucune chose pour le bien et l'honneur de Sparte, fût en vivant ou en mourant, qu'il le ferait : et voyant les dames de la ville qui couraient au-devant de ceux qui s'étaient sauvés quant et lui, et les déchargeant de leurs armes leur présentaient à boire, il entra dans son logis, là où une jeune garce qu'il avait prise en la ville de Mégalopolis, et dont il s'était servi depuis la mort de sa femme, lui vint au-devant comme elle avait accoutumé, et le voulut rafraîchir, comme venant tout chaud de la bataille : mais il ne voulut ni boire, encore qu'il endurât soif extrême, ni se seoir, encore qu'il fût fort las : mais tout ainsi comme il était armé appuya sa main contre une colonne, et mit son visage sur son coude, et après s'être reposé un peu de tems en cette sorte, et avoir discouru en son entendement tous les partis qu'il pouvait prendre, il s'en alla avec ses amis au port de Gythium [1], là où il s'embarqua sur des vaisseaux qu'il avait expressément fait tenir tout prêts, et fit voile incontinent.

LXII. Bientôt après entra Antigone dans la ville de Sparte, où il traita humainement les habitans qu'il y trouva, et n'injuria ni n'outragea point superbement l'ancienne dignité de Sparte : mais leur ayant rendu leurs lois et leur gouvernement, après y avoir sacrifié aux dieux pour leur rendre graces de sa victoire, trois jours après y être entré, il

[1] Petite ville au sud de la Laconie, près l'embouchure de l'Eurotas : elle servait de port à Sparte. B.

s'en partit, ayant nouvelles qu'il lui était survenu une grosse guerre en son royaume de la Macédoine, et que les Barbares lui pillaient et couraient tout son pays. Déjà était-il saisi de la maladie dont il mourut à la fin, laquelle se termina en une phtisie forte par un violent catarre : mais toutefois encore ne demeura-t-il point pour cela, mais se maintint toujours en vigueur, jusqu'à combattre pour ses propres affaires, et à gagner une très-belle victoire, avec fort grand meurtre et occision des Barbares, pour puis après en mourir plus glorieusement : car il se déchira les poumons et le dedans du corps encore plus qu'il n'était, à force de crier en l'ardeur du combat, ainsi comme il est vraisemblable, et comme Phylarque même l'écrit. Toutefois on conte par les écoles [1], qu'après la bataille gagnée il se trouva si épris de joie, qu'en criant, O la belle journée! il rendit grande quantité de sang par la bouche, et que là-dessus une grosse fièvre le saisit, dont il mourut. Voilà quant à Antigone.

LXIII. Mais pour retourner à Cléomène, partant de l'île de Cythère [2], il alla poser l'ancre en une autre qui s'appelle Égialie [3]: de là où voulant traverser en la cité de Cyrène [4], il y eut l'un de ses

[1] Au lieu de ce mot *écoles*, il y a une autre leçon dont le terme signifie, *les lieux où l'on s'assemblait pour parler des nouvelles*. Cette version donne un sens plus naturel au texte de Plutarque.

[2] Au-dessous du promontoire du Péloponèse, appelé Malée. B.

[3] Ile située entre le Péloponèse et la Crète. Son vrai nom est Ægilie. B.

[4] En Afrique.

amis nommé Thérycion, qui aux affaires s'était toujours montré homme de grand cœur, et en son langage avait aussi toujours parlé hautement et bravement, et lors prenant à part Cléomène, lui commença à dire: « Nous avons, sire roi, fui « la mort qui nous était la plus honorable, de mou- « rir en la bataille, combien qu'auparavant tout « le monde nous eût ouï dire que jamais Antigone « ne passerait au-dessus du roi de Sparte, sinon « qu'il fût mort étendu: mais au moins nous en « reste-t-il encore une autre, qui, sans point de « doute, est en vertu et en gloire seconde à la « première. Où est-ce que nous naviguons sans « propos? pourquoi fuyons-nous la mort? ou pour- « quoi l'allons-nous chercher bien loin, quand elle « est tout auprès de nous? Car si ce n'est point de « honte ni de déshonneur à ceux qui sont extraits « de la race d'Hercule de servir aux successeurs « de Philippe et d'Alexandre, gagnons le travail et « le danger d'une longue navigation, en nous allant « rendre entre les mains d'Antigone, lequel vrai- « semblablement doit être meilleur que n'est Pto- « lémée, d'autant que les Macédoniens valent mieux « que les Égyptiens: et si nous dédaignons être « commandés par ceux qui nous ont vaincus en « armes, pourquoi voulons-nous donc faire notre « maître celui qui ne nous a point vaincus, en « nous montrant au lieu d'un, inférieurs à deux, « l'un Antigone, que nous fuyons, et l'autre Pto- « lémée, à qui nous allons faire la cour? Pou- « vons-nous là-dessus alléguer que nous allons

« en Égypte pour le regard de ta mère qui y est ?
« Vraiment tu lui seras un beau et joyeux spec-
« tacle, quand elle montrera aux dames de la cour
« de Ptolémée son fils prisonnier et fugitif, au
« lieu qu'il soulait auparavant être roi. Ne vaut-
« il pas donc mieux, pendant que nous voyons
« encore le pays de la Laconie, et que nous avons
« nos propres armes en notre puissance, nous dé-
« livrer nous-mêmes de cette défortune, et en ce
« faisant nous justifier envers ceux qui sont morts
« à Sélasie pour la défense de Sparte, plutôt que
« d'aller lâchement perdre notre tems en Égypte,
« en attendant des nouvelles pour savoir qui An-
« tigone aura laissé pour son lieutenant et gouver-
« neur en Lacédémone ? »

LXIV. Thérycion ayant dit de semblables paroles, Cléomène lui répondit : « Tu penses donc que ce « soit à toi magnanimité que de chercher la mort, « qui est l'une des plus faciles et plus aisées choses « qui puisse advenir à l'homme, et celle qu'il a « plus à commandement et à main toutes les fois « qu'il lui plaît : et cependant, méchant que tu es, « tu fuis d'une fuite plus lâche et plus honteuse « que la première. Car plusieurs vaillans hommes, « autres que nous ne sommes, ont bien autrefois « cédé à leurs ennemis, ou pour quelque accident « de fortune qui leur a été contraire, ou ayant « été forcés par plus grand nombre de gens : mais « celui qui se laisse aller et qui succombe aux travaux « et labeurs, ou aux blâmes et louanges des hom- « mes, il faut qu'il confesse qu'il est vaincu par sa

« propre lâcheté : car il ne faut pas que la mort « que l'on se donne volontairement soit pour fuir « à faire des actes laborieux, mais faut que cette « mort même soit un acte louable, parce que c'est « honte de vouloir vivre ou mourir pour l'amour « de soi-même, comme tu m'exhortes que je fasse « maintenant, pour me tirer hors des travaux où « nous sommes de présent, sans faire autre acte « quelconque, ni utile ni honorable : là où au « contraire je suis d'avis que toi ni moi ne devons « jamais abandonner l'espérance de servir encore « quelque jour à notre pays : car là où toute es- « pérance nous défaudra (manquera), alors nous « sera-t-il toujours assez aisé de mourir toutes et « quantes fois que nous voudrons. »

LXV. A cela Thérycion ne répliqua rien, mais à la première occasion qu'il eut de se pouvoir un peu écarter de Cléomène sur le rivage en se détournant le long de la marine, il se tua lui-même. Et Cléomène partant de ce même rivage, cingla tant qu'il arriva en Afrique[1], là où il fut conduit par les gens du roi jusqu'en la ville d'Alexandrie, et là Ptolémée à la première arrivée lui fit un accueil assez commun : mais depuis quand il eut un peu donné de preuve de son sens et entendement, et fait connaître que parmi la simplicité ronde de sa vie laconique, il y avait une grace gentille et une grandeur de courage qui ne faisait point de honte à la noblesse haute de son sang, ni ne fléchissait point à la fortune, le roi commença à le goûter davan-

[1] L'an 222 avant Jésus-Christ.

tage et à prendre plus de plaisir à sa compagnie, qu'à ceux qui lui disaient et faisaient toutes choses pour le flatter et pour lui complaire : et adonc se repentit-il à bon escient d'en avoir auparavant fait si peu de compte, et de l'avoir ainsi abandonné à Antigone, lequel par sa défaite avait grandement augmenté sa puissance et sa gloire. Si commença lors à le réconforter par toutes les caresses et faveurs dont il se put aviser, lui promettant qu'il le renverrait avec vaisseaux et argent en la Grèce, et qu'il le remettrait en son royaume : et cependant lui ordonna pour son entretènement une pension de vingt-quatre talens [1] par an, desquels il s'entretenait lui et ses gens simplement et sobrement, et dépensait tout le demeurant à recueillir et soutenir ceux qui se retiraient de la Grèce en Égypte.

LXVI. Mais de malheur ce vieux Ptolémée, avant qu'il pût accomplir ce qu'il avait promis à Cléomène, de le renvoyer en la Grèce, décéda, et depuis sa mort la cour étant tombée en toute dissolution, ivrognerie et gouvernement de femmes, le fait de Cléomène fut aussi mis à nonchaloir : car le jeune roi [2] était tant perdu d'amour de femmes et de vin, que lorsqu'il était le plus sobre et en son meilleur sens, les plus grandes de ses affaires où plus il s'appliquait, étaient faire fêtes et sacrifices, sonner d'un tambourin parmi son palais pour assembler le monde, et faire du bateleur et tria-

[1] Quatorze mille écus. A. — 112,050 livres de notre monnaie. B.

[2] Philopator.

cleur [1], cependant qu'une Agathocléa qui était son amie, et la mère d'elle, et un maquereau nommé Oenanthe gouvernaient toutes les principales affaires du royaume. Toutefois encore à son avénement à la couronne il se servit un peu de Cléomène, parce qu'il craignait son frère Magas qui avait crédit entre les gens de guerre, à cause du port que lui faisait sa mère : au moyen de quoi il approchait de lui Cléomène, et l'appelait en son étroit conseil, là où il délibérait des moyens comment il pourrait faire mourir son frère : ce que tous les autres du conseil lui conseillaient, excepté Cléomène qui lui dissuadait fort, remontrant que plutôt il valait mieux engendrer plusieurs autres frères au roi pour sûreté de sa personne, et pour leur départir entre eux les charges du royaume. A quoi Sosibe, qui était celui des mignons du roi qui avait le plus grand crédit et le plus d'autorité aux

[1] Ce passage a été mal rendu par tous les traducteurs, qui n'ont pas fait attention à la signification du mot *ageirein*, qui signifie ici *quêter*, comme faisaient les religieux mendians. On quêtait en l'honneur de plusieurs divinités, mais il paraît que c'était dans la Phrygie, et en l'honneur de Cybèle ou la Mère des dieux, que cet usage s'était d'abord établi. Les prêtres consacrés à son culte, connus sous le nom de *Galli*, étaient les plus célèbres mendians de l'antiquité ; ils parcouraient les différens pays, avec une image de la déesse en bas-relief sur leur poitrine, un tambourin à la main, et en quêtant. Comme ils étaient en général d'assez mauvais sujets, le nom de *agurtès* ou *mètragurtès*, *quêteur* ou *quêteur de la Mère des dieux*, se prenait pour désigner les charlatans de toutes les espèces. On peut voir la description de leur manière de vivre dans Apulée, *Ane d'or*, l. VIII. Voici donc comment il faut traduire ce passage : « car le jeune roi « était tant perdu d'amour de femmes et de vin, que lorsqu'il était le « plus sobre et en son meilleur sens, les plus grandes de ses affaires « et où plus il s'appliquait, étaient célébrer des mystères, et quêter « dans son palais, un tambourin à la main. » C.

affaires, répondit, que tant comme Magas vivrait, les gens de guerre étrangers qui étaient à la solde du roi ne lui seraient point trop assurés. Cléomène lui répliqua, quant à cela qu'ils ne s'en donnassent point de peine, parce que de ces étrangers-là il y en avait plus de trois mille Péloponésiens, lesquels feraient tout ce qu'il voudrait, et qu'ils viendraient promptement avec leurs armes partout où il les manderait, au moindre clin d'œil et signe de la tête qu'il leur ferait. Cette parole sembla bien sur l'heure faire foi de la bonne affection qu'il portait au roi, et de la puissance qu'il avait : mais depuis, la lâcheté de Ptolémée lui augmenta sa défiance, et comme il advient ordinairement que ceux qui ont faute de sens réputent le plus sûr être redouter toutes choses et se défier d'un chacun, la souvenance de ce propos rendit Cléomène redoutable à ceux qui avaient crédit en cour, parce qu'il avait autorité envers les soudards étrangers, et y en avait plusieurs qui disaient : « Voyez-vous cettui-ci, « c'est un lion parmi des brebis. » Car à la vérité aussi semblait-il tel proprement aux gens du roi, quand ils considéraient ses façons de faire, comment il regardait de travers sans faire semblant de rien, et avait toujours un œil à épier ce que l'on y faisait.

LXVII. Si se lassa à la fin de demander navires et armée : mais ayant nouvelles qu'Antigone était mort, et que les Achéens étaient empêchés de la guerre contre les Étoliens, de manière que les affaires le désiraient et l'appelaient, étant tout le

Péloponèse en trouble et en combustion, il demanda que l'on le laissât aller seulement lui seul avec ses amis : mais personne ne lui voulut accorder : car quant au roi, il n'en entendait rien, parce qu'il était continuellement entre des femmes à danser, ivrogner, jouer et momer : et quant à Sosibe, qui avait la superintendance de toutes les affaires, il estimait d'un côté que de retenir Cléomène contre sa volonté il leur serait malaisé, et si y aurait du danger : et d'autre côté aussi de le laisser aller, lui qui était homme aventureux, et personnage de grande entreprise, et qui avait connu les vices et les fautes qui étaient en leur gouvernement du royaume, ce ne serait pas trop sûrement fait : car il n'y avait ni dons ni présens qu'on lui sût faire, qui le pussent adoucir. Mais ni plus ni moins que le bœuf sacré, qu'ils appellent en Égypte Apis, encore qu'il ait à boire et à manger tout son saoul, et qu'il semble être en grandes délices, désire néanmoins toujours sa vie naturelle, et sa liberté de courir et sauter à son plaisir, et montre évidemment qu'il se fâche d'être toujours entre les mains du prêtre qui a charge de le garder : aussi n'y avait-il rien dans les délices de la cour qui plût à Cléomène, mais comme dit Achille en Homère [1] :

> Il languissait d'être tenu en serre,
> Ne demandant que d'aller à la guerre.

LXVIII. Étant donc Cléomène et ses affaires en

[1] Iliade, l. I, v. 491. C.

tel état, il arriva en Alexandrie un Messénien nommé Nicagoras, qui le haïssait particulièrement en son cœur, mais au dehors faisait semblant de l'aimer : car il lui avait autrefois vendu un beau lieu de plaisance, et n'en avait pas reçu l'argent, fût ou parce que Cléomène n'eût pas le moyen de lui payer, ou parce qu'il n'eût pas le loisir pour les guerres qui l'occupaient. Un jour donc que Cléomène d'aventure se promenait sur la grève du port, il aperçut ce Nicagoras descendant d'un navire, qui ne faisait qu'arriver, et l'ayant reconnu, le salua amiablement, et lui demanda quelle occasion l'amenait lors en Égypte. Nicagoras lui ayant rendu bien amiablement aussi son salut, répondit qu'il avait amené de beaux chevaux de service pour la guerre au roi. Cléomène s'en prit à rire, et lui dit : « Il eût mieux valu que tu eusses « amené de belles courtisanes, des baladines et des « putains : car c'est ce qui plus agrée maintenant « au roi. » Nicagoras sur l'heure fit semblant de rire, mais peu de jours après il lui vint ramentevoir le lieu qu'il lui avait autrefois vendu, et le prier qu'à tout le moins lors il lui en voulût bailler l'argent, l'assurant qu'il ne l'en eût point encore importuné, n'eût été qu'il avait perdu à sa marchandise. Cléomène lui répondit qu'il n'avait rien de reste de la pension qu'on lui donnait : dont ce Nicagoras étant courroucé, s'en alla rapporter à Sosibe le trait de moquerie qu'il lui avait ouï dire contre le roi. Sosibe fut bien aise de l'avoir entendu : mais désirant avoir encore plus grande occasion

d'irriter le jeune roi contre Cléomène, il suada à Nicagoras d'écrire une lettre au roi contre lui, comme ayant conspiré, si le roi lui donnait des vaisseaux, de l'argent et des gens de guerre, de se saisir de la ville de Cyrène. Ce que Nicagoras fit : et ayant écrit la missive, fit voile : quatre jours après qu'il fut parti, Sosibe porta la lettre au roi, comme s'il l'eût reçue à l'heure, et irrita tellement le jeune roi, qu'il fut dès-lors ordonné que l'on resserrerait Cléomène en une grande maison, où l'on lui baillerait son vivre ordinaire, comme de coutume, excepté que l'on lui défendrait de sortir du logis.

LXIX. Cela déjà fâcha bien Cléomène, mais encore eut-il bien pire espérance de son affaire à l'avenir par un tel accident : il y avait l'un des mignons du roi, qui s'appelait aussi Ptolémée, fils de Chrysermus, lequel avait toujours auparavant devisé assez familièrement avec Cléomène, et avait pris une liberté et privauté de parler librement de toutes choses ensemble. Cléomène l'envoya un jour prier de venir parler à lui. Ptolémée y alla, où en devisant, il tâcha de lui détourner toutes les suspicions qu'il avait, et de lui excuser tout ce que le roi avait fait en son endroit : puis quand ils eurent assez devisé, il s'en retourna, ne prenant pas garde que Cléomène le suivait et était derrière jusqu'à la porte, à laquelle Ptolémée tança bien âprement les gardes, de ce qu'ils gardaient si négligemment et si peu soigneusement une bête sauvage si furieuse, et si malaisée à reprendre si une

fois elle échappait. Cléomène ouït ces paroles, et s'en retourna au dedans du logis sans que Ptolémée eût aperçu qu'il fût derrière lui: et retourné qu'il fut conta à ses amis ce qu'il avait entendu et ouï. Parquoi tous adonc jetant en courroux le reste qu'ils avaient de bonne espérance, résolurent de se venger du tort et de l'injure que leur faisait Ptolémée, en mourant ainsi comme il appartenait à des Spartiates, sans attendre que l'on les vînt hacher en pièces comme moutons, après que l'on les aurait longuement tenus en mue à l'engrais; parce que ce serait une grande honte à Cléomène, après avoir refusé d'appointer avec Antigone, qui était homme de guerre et prince de fait, attendre le loisir de cet autre roi bateleur et triacleur, jusqu'à ce qu'il lui plût laisser son tambourin, et rompre sa danse et sa momerie, pour le venir faire mourir.

LXX. Ayant pris cette résolution entre eux, le roi Ptolémée alla d'aventure à la ville de Canope [1], et eux firent premièrement courir un bruit par Alexandrie, que le roi était en propos de le délivrer de prison, et suivant une coutume que ces rois d'Égypte avaient quand ils voulaient élargir un prisonnier et le remettre en sa pleine liberté, qu'ils lui envoyaient le soir de devant à souper avec des présens, les amis de Cléomène ayant préparé plusieurs tels présens, les lui envoyèrent, en trompant les gardes, et leur donnant à entendre

[1] Canope, à l'embouchure la plus occidentale du Nil, et qui portait son nom. B.

que c'était de la part du roi que l'on les lui envoyait : car Cléomène même sacrifia aux dieux, et envoya à ses gardes bonne part des viandes que l'on lui avait envoyées de dehors, et soupa le soir en festin avec ses amis, ayant des chapeaux de fleurs sur leurs têtes, et dit-on qu'il se hâta d'exécuter ce qu'il avait entrepris, plus tôt qu'il n'eût fait autrement, pour avoir aperçu qu'il y avait un de ses valets sachant leur conspiration, qui allait hors du logis coucher avec une femme dont il était amoureux, ayant peur qu'il ne découvrît leur entreprise. Quand ce vint sur le minuit, et qu'il vit que les gardes étant ivres dormaient, il prit sa saie sur son dos, et en ouvrant la couture à l'endroit de l'épaule droite se jeta hors la maison l'épée nue en la main avec ses amis accoutrés tout de même, qui étaient treize en tout. Entre lesquels y en avait un nommé Hippotas, qui était boiteux, lequel sortit avec eux bien délibérément à la première saillie : mais quand il vit que pour l'attendre ils marchaient trop bellement, il les pria qu'ils le tuassent, et qu'ils ne laissassent point à exécuter leur entreprise pour le regard d'un homme inutile. Toutefois ils rencontrèrent d'aventure un homme de la ville, qui passait sur un cheval par-devant la porte de leur logis : ils le firent descendre et montèrent Hippotas dessus, puis s'en allèrent courant parmi les rues, criant au peuple, liberté, liberté : mais tout ce populaire n'avait de vertu sinon jusqu'à louer Cléomène et à admirer sa hardiesse, car au demeurant de le sui-

vre ou de lui porter faveur personne n'en eut le courage : et en courant par la ville ils rencontrèrent Ptolémée, celui que nous avons dit qui était fils de Chrysermus, ainsi comme il sortait du palais, et se ruèrent trois sur lui, qui le tuèrent en la place. Il y avait un autre Ptolémée, qui avait charge de garder la ville d'Alexandrie, lequel ayant ouï le bruit, s'en venait vers eux dans un coche : ils lui allèrent à l'encontre, et ayant premièrement fait écarter ses satellites et archers, qui marchaient devant lui, le tirèrent à bas de dessus son chariot et le tuèrent aussi : puis s'en allèrent vers le château en intention de délivrer tous les prisonniers qui y étaient et s'en servir : mais les geôliers qui en avaient la garde avaient bien fermé et muni les prisons, de sorte que Cléomène fut rebouté de cette entente.

LXXI. Au moyen de quoi il s'en alla errant çà et là par la ville, sans que personne se joignît à lui, ni qui lui fît tête aussi, parce que tout le monde s'enfuyait de peur devant lui : parquoi à la fin après avoir bien couru, se retournant devers ses amis, il leur dit : « Ce n'est pas de merveille si « des femmes commandent à un si lâche peuple, « vu qu'il fuit ainsi sa liberté. » Si les pria qu'ils voulussent donc tous mourir aussi magnanimement, comme il appartenait à ceux qui avaient été nourris avec lui, et à la dignité des belles choses qu'il avait faites. Et lors le premier qui se fit tuer fut Hippotas, lequel mourut d'un coup d'épée que lui bailla l'un des plus jeunes de la com-

pagnie à sa requête, puis chacun des autres se tua aussi conséquemment après, facilement et sans rien craindre, excepté Pantée, celui qui était entré le premier dans la ville de Mégalopolis : c'était un fort beau jeune homme de visage, et qui avait fort bien été nourri en la discipline laconique, et mieux qu'autre de son âge, aussi en avait Cléomène été amoureux, qui lui commanda que quand il le verrait tombé mort et tous les autres aussi, que lors il se tuât le dernier : parquoi étant déjà tous les autres gisant par terre, Pantée les alla tous revisiter les uns après les autres, et sonder avec la pointe de son épée, pour voir s'il y en avait point quelqu'un qui ne fût pas encore mort, et comme ayant entre les autres piqué Cléomène auprès du talon, il eût aperçu qu'il fronçait encore le visage, il le baisa et s'assit auprès de lui : puis quand il vit qu'il eut tout-à-fait rendu l'esprit, alors l'embrassant tout mort, il se tua lui-même dessus lui.

LXXII. Cléomène donc ayant été roi de Sparte l'espace de seize ans, et ayant été tel personnage que nous l'avons décrit, acheva ses jours en cette sorte : de quoi le bruit s'étant incontinent répandu par toute la ville, Cratésiclée sa mère, encore qu'elle fût au demeurant femme magnanime, oublia néanmoins un peu lors sa générosité, pour l'excessive douleur qu'elle sentit de ce grand accident, et embrassant les enfans de Cléomène se prit à lamenter : mais l'aîné des enfans, sans que personne s'en fût jamais douté, trouva moyen de

se dépêtrer de ses mains, et montant dessus la couverture de la maison, se jeta du haut en bas la tête la première, dont il fut tout froissé, mais il n'en mourut pas pourtant, mais fut emporté criant et se courrouçant de ce que l'on ne le voulait pas laisser mourir. Le roi Ptolémée ayant entendu cette nouvelle, commanda que l'on pendît le corps de Cléomène après l'avoir corroyé [1], et que l'on fît mourir ses enfans, sa mère et toutes les femmes qui étaient avec elle, entre lesquelles était la femme de Pantée, l'une des plus belles dames de son tems et de plus gentil cœur. Il n'y avait guère qu'ils étaient mariés ensemble quand ces malheurs leur advinrent, et était encore leur amour en sa plus grande chaleur: ses parens ne l'avaient pas voulu laisser aller et s'embarquer avec son mari, mais l'avaient enfermée pour la retenir à force: mais peu de tems après ayant trouvé moyen de recouvrer un cheval et quelque peu d'argent, elle s'enfuit une nuit, piquant à toute bride vers le port de Ténare, là où elle s'embarqua sur un navire qui partait pour aller en Égypte, et s'en alla trouver son mari, avec lequel elle supporta doucement et joyeusement le vivre hors de sa maison en pays étranger. Et lorsque les sergens vinrent prendre Cratésiclée pour la mener mourir, elle la conduisit par-dessous le bras, en lui ai-

[1] *Cremasai cataborsosantas*, le pendre après l'avoir desséché et corroyé. Autres vieux livres lisent *catamurosantas*, c'est-à-dire, l'ayant premièrement embaumé, afin qu'il demeurât plus longuement entier au gibet, comme était la façon des Égyptiens de garder les corps. A.

dant à porter sa robe et la réconfortant, combien qu'elle ne fût point autrement étonnée pour l'appréhension de la mort, et qu'elle demandât seulement cette grace, que l'on la fît mourir devant ses petits enfans : toutefois quand ils furent au lieu où l'on avait accoutumé de faire telles exécutions, les bourreaux tuèrent premièrement les enfans devant ses yeux, et puis elle après, laquelle en si griève angoisse de douleur ne dit autre parole sinon : « Hélas! mes enfans, où êtes-vous « allés ? »

LXXIII. Et la femme de Pantée étant grande et forte, ceignant sa robe par-dessus, accoutra et enveloppa les corps des autres, à mesure qu'elles furent exécutées, de ce qu'elle put recouvrer, sans dire un seul mot, ni montrer aucun signe d'être troublée : et finalement s'étant elle-même accoutrée, et ayant avalé (abaissé) son vêtement autour d'elle, sans vouloir souffrir qu'autre personne s'approchât d'elle ni la regardât, sinon le bourreau qui était ordonné pour lui couper la tête, elle mourut aussi constamment que saurait faire le plus vertueux homme du monde, sans avoir besoin de personne qui couvrît son corps ni l'enveloppât après sa mort, tant elle fut soigneuse de garder, même à la fin, l'honnêteté qu'elle avait toujours observée en sa vie, et retenant encore en mourant le soin de l'honneur, dont elle avait toujours muni son corps tant comme elle avait vécu. Ainsi ces dames lacédémoniennes en cette piteuse tragédie ayant joué leur rôle à l'envi des hommes

en leurs derniers jours, à qui plus magnanimement endurerait la mort, fournirent de preuve évidente, pour vérifier que la vertu ne peut être outragée par la fortune.

LXXIV. Peu de jours après, ceux qui étaient ordonnés pour garder le corps de Cléomène pendu en croix[1] aperçurent un fort grand serpent entortillé à l'entour de sa tête, qui lui couvrait tout le visage, de sorte que nul oiseau de proie n'en approchait pour en manger, dont le roi entra en une superstition et frayeur, craignant d'avoir offensé les dieux : ce qui donna occasion aux femmes de sa cour de faire plusieurs sacrifices de purification pour nettoyer ce péché, se persuadant qu'ils avaient fait mourir un personnage bienvoulu et aimé de la divinité, et qui avait quelque chose de plus que homme. Les citoyens mêmes de la ville d'Alexandrie allant sur le lieu, lui faisaient prières et l'invoquaient comme un demi-dieu, en le nommant fils des dieux, jusqu'à ce que les plus savans les ôtèrent de cette erreur, en leur remontrant que tout ainsi comme des bœufs, quand ils viennent à se pourrir, s'engendrent les abeilles : des chevaux, les mouches guêpes ; et semblablement des ânes, quand ils viennent aussi à putréfaction, grouillent des escargots : aussi les corps des hommes, quand la liqueur de la moelle vient à se fondre et à se figer ensemble au-dedans, produi-

[1] On mettait alors des gardes auprès des corps de ceux qu'on avait exécutés, de peur qu'on ne les enlevât pour leur donner les honneurs de la sépulture.

sent des serpens: ce que les anciens ayant entendu et connu, ont choisi entre tous les animaux le dragon (serpent) pour l'approprier à l'homme.



CAIUS – GRACCHUS.

Amyot, Edition 1587.

VIES

DE

TIBÉRIUS ET DE CAÏUS GRACCHUS.

SOMMAIRE.

I. Des parens des Gracques. II. Éducation que leur donna leur mère. III. Différences de caractère entre les deux frères. IV. Leur ressemblance. V. Mariage de Tibérius. VI. Ses campagnes. VIII. Il sauve l'armée romaine. XI. Tibérius entreprend de faire rendre les terres aux pauvres citoyens. XII. Sagesse de sa loi. XIII. Discours dont il l'appuie. XIV. Octavius s'y oppose. XV. Tibérius propose une nouvelle loi pour obliger tous ceux qui possédaient plus de terres que les anciennes ordonnances ne le permettaient, de les quitter. XVII. Il fait déposer Octavius du tribunat. XVIII. La loi pour la réduction des terres est reçue. XXIII. Autres lois proposées par Tibérius. XXVII. Nasica sort du sénat pour aller tuer Tibérius. XXVIII. Mort de Tibérius. XXIX. Son corps est jeté dans le Tibre. XXXII. Vie retirée de Caïus, après la mort de son frère. XXXIII. Comment il marche sur ses traces. XXXVI. Il est nommé tribun. XXXVII. Lois qu'il propose. XXXIX. Propositions sages et utiles faites au sénat. XL. Il fait construire des grands chemins. XLVII. Un licteur du consul Opimius est tué par des gens du parti de Caïus. XLVIII. Le peuple s'indigne de l'intérêt que le sénat paraissait prendre à la vengeance de cette mort. XLIX. Le peuple fait la garde pendant la nuit autour de la maison de Caïus. LII. Mort de Caïus. LIII. Son corps est jeté dans la rivière. LV. Honneurs rendus par le peuple à la mémoire des Gracques.

De l'an 591 *à l'an* 633 *de Rome; avant J. C.* 121.

VIES

DE TIBÉRIUS ET DE CAIUS GRACCHUS.

I. Ainsi donc étant l'histoire des deux Grecs exposée, il reste que nous écrivions aussi celle des deux Romains, en laquelle nous ne verrons pas de moindres inconvéniens advenus à Tibérius et à Caïus, qui tous deux furent fils de Tibérius Gracchus, lequel, encore qu'il eût été deux fois consul [1], et une fois censeur, et qu'il eût eu l'honneur de deux triomphes, avait néanmoins plus de dignité et plus de gloire à cause de sa vertu seule, pour laquelle il fut estimé digne d'épouser Cornélie, fille de Scipion qui défit Annibal, après la mort du père : combien que de son vivant il ne lui eût point été ami, mais plutôt adversaire et ennemi.

II. L'on dit qu'il trouva un jour dans son lit un couple de serpens, et que les devins ayant considéré ce que voulait signifier ce présage, lui défendirent de les tuer tous deux, et de les laisser aussi échapper tous deux, mais oui bien l'un seulement, lui assurant que s'il faisait mourir le mâle, cela lui apporterait la mort à lui-même, et s'il tuait la femelle, que ce serait à Cornélie. Tibérius donc aimant sa femme, joint qu'il estimait être plus raisonnable que lui mourût premier qu'elle,

[1] L'an de Rome 577 et 591.

attendu qu'il était le plus vieux, et elle encore jeune, tua le mâle, et laissa échapper la femelle : mais il mourut aussi tantôt après, laissant douze enfans vivans, lesquels il avait tous eus de Cornélie, laquelle, après le trépas de son mari, prenant tout le soin de sa maison et de ses enfans, se montra si honnête, si bonne envers ses enfans, et si magnanime, que l'on jugea Tibérius avoir sagement fait, d'avoir voulu mourir plutôt qu'une telle femme. Car étant en sa viduité, le roi Ptolémée lui voulut communiquer l'honneur du diadème royal, et la faire reine, la demandant à femme : mais elle le refusa, et perdit en sa viduité tous ses enfans, excepté une fille, qu'elle donna en mariage au jeune Scipion l'Africain, et Tibérius et Caïus dont nous écrivons présentement, lesquels elle nourrit et institua si diligemment, qu'étant devenus plus honnêtes et mieux conditionnés que nuls autres jeunes hommes romains de leur tems, on estima que la nourriture en valait mieux que la nature : mais tout ainsi comme dans les images de Castor et de Pollux on aperçoit ne sais quoi de différence, qui fait connaître que l'un valait mieux à la lutte, et l'autre à la course : aussi entre ces deux jeunes frères, parmi les autres grandes similitudes qu'ils avaient d'être tous deux heureusement nés à la prouesse de leurs personnes, à la tempérance, à la libéralité, aux lettres, et à la magnanimité, il sourdit de grandes différences quant aux effets et quant à leurs administrations en la chose publique : et me semble qu'il vaudra

mieux les déclarer premier que d'entrer plus avant en matière.

III. En premier lieu donc, quant à la forme du visage, quant au regard et au mouvement de la personne, Tibérius était plus doux et plus posé, et Caïus plus véhément, de sorte que l'un en haranguant se maintenait constamment en une place; et l'autre fut le premier des Romains qui commença à se promener par la tribune aux harangues en prêchant, et à tirer sa robe de dessus son épaule: comme l'on écrit de Cléon Athénien, qui fut le premier des orateurs qui ouvrit sa robe, et frappa sur sa cuisse en parlant. Davantage la parole de Caïus, parmi la force persuasive qu'elle avait, était terrible et pleine d'affections, et celle de Tibérius au contraire, plus douce et plus attrayante à pitié, la diction propre et pure, et exquisement bien ordonnée; et celle de Caïus figurée, embellie et fardée. La même différence se connaissait aussi en leur table et en leur dépense ordinaire: car celle de Tibérius était simple et sobre; et celle de Caïus, à comparaison des autres Romains, était bien sobre et étroite aussi, mais au regard de son frère il se trouvait curieux, délicat et superflu, comme Drusus lui reprocha un jour qu'il avait acheté des [1] dauphins d'argent au prix de douze cent cinquante drachmes [2] pour chaque livre pesant. Et quant aux moeurs et à

[1] Autres lisent en ce lieu *Delphicas*, c'est-à-dire, tables d'argent de l'ouvrage de Delphes. A. — De la forme du trépied de Delphes. B.

[2] Six vingt-cinq écus. A. — 972 l. 10 s. de notre monnaie. B.

leur inclination naturelle, suivant la différence de leur langage, l'un était doux et gracieux, l'autre violent et colère, de sorte qu'en haranguant il se laissait aller quelquefois à son courroux contre sa volonté, jusqu'à hausser sa voix en un ton plus aigu, à dire des injures et à confondre son parler : mais parce qu'il se sentait sujet à semblables saillies, il y usa d'un tel remède. Il avait un serviteur nommé Licinius, homme de bon entendement, qui, avec un instrument de musique, dont l'on enseigne à hausser et baisser les tons, se tenait derrière lui quand il haranguait[1] : et quand il sentait que sa voix éclatait un peu trop, et par colère sortait hors de ton, il lui soufflait par derrière un ton doux, au son duquel Caïus se modérait incontinent, relâchant la véhémence de sa colère et de sa voix, et se revenait facilement. Voilà les différences qui étaient entre eux.

IV. Au demeurant leur vaillance contre les ennemis, justice vers les sujets, soin et diligence dans les charges de leurs offices, tempérance et continence à l'encontre des voluptés, étaient en tout et partout semblables dans les deux. Il est vrai que Tibérius était plus âgé que son frère de neuf ans, ce qui fut cause que leur entremise du gouvernement de la chose publique fut divisée de tems, et l'une des principales occasions pourquoi leurs entreprises ne succédèrent pas, parce qu'ils ne florirent pas en un même tems, ni ne purent

[1] Cicéron dit que cet instrument était une espèce de flageolet d'ivoire.

pas conjoindre leur puissance ensemble, laquelle, si elle se fût rencontrée en un même tems, eût été très-grande, et à l'aventure invincible.

V. Il nous faut donc écrire séparément de chacun, et premièrement de celui qui est l'aîné, lequel dès l'issue de son enfance fut tant estimé, que tout incontinent on l'associa au collége des prêtres, que l'on appelle à Rome les augures, qui ont la charge de considérer les signes et présages des choses à venir, plus pour sa vertu que pour sa noblesse, ainsi que montra le témoignage d'Appius Clodius, personnage qui avait été consul[1] et censeur, et de telle dignité qu'il avait été déclaré et nommé prince du sénat, aussi avait-il plus d'autorité que nul autre de son tems. Et un jour comme tous les augures mangeassent ensemble, après avoir salué et caressé fort amiablement Tibérius, il le rechercha lui-même de vouloir épouser sa fille[2]: ce que Tibérius accepta bien volontiers, et fut sur l'heure même passé l'accord du mariage entre eux: parquoi Appius, retournant en son logis, dès le seuil de la porte appela sa femme à haute voix, criant: « Antistia, j'ai fiancé notre fille Clodia »: de quoi elle s'émerveillant: « Da, dit-elle, quel « besoin était-il de se hâter et précipiter tant? « Qu'eusses-tu pu faire davantage, si tu lui eusses « trouvé Tibérius Gracchus pour mari? » Je n'ignore pas toutefois que quelques-uns ont attribué cette histoire à Tibérius père de ceux-ci, et à Scipion

[1] L'an de Rome 611.

[2] Tibérius n'avait alors que vingt ans. B.

l'Africain : mais la plupart des historiens la met ainsi que nous l'écrivons à présent; et Polybe même écrit, qu'après la mort de Scipion les parens assemblés choisirent Tibérius entre tous les autres jeunes hommes pour lui donner Cornélie en mariage, comme n'ayant été ni fiancée ni promise à autre quelconque par son père.

VI. Tibérius donc le jeune étant à la guerre en Afrique sous le second Scipion [1], qui avait sa sœur en mariage, et logeant avec lui sous une même tente, connut incontinent la nature de son capitaine douée de plusieurs belles, bonnes et grandes parties pour attirer les cœurs des hommes à imiter et désirer ensuivre sa vertu. Si devint en peu de tems le plus humble et plus obéissant, et le plus vaillant de sa personne qui fût entre tous les jeunes hommes de son tems, tellement que ce fut le premier qui monta sur la muraille des ennemis, ainsi comme dit Fannius, affirmant y avoir monté quant et lui, et l'avoir secondé en cet acte de prouesse : au moyen de quoi, étant présent il était fort aimé de tout le camp, et absent fort désiré et regretté de tout le monde.

VII. Après cette guerre [2] il fut élu questeur, et lui échut par le sort d'aller à l'encontre des Numantins avec l'un des consuls Caïus Mancinus, lequel n'était point mauvais homme, mais bien le plus mal fortuné et le plus malheureux capitaine

[1] L'an de Rome 607 et 608. Il avait seize ans. B.

[2] Plusieurs années après. L'affaire dont il va être question, et le consulat de Mancinus, sont de l'an de Rome 617. Tibérius était dans sa vingt-sixième année. B.

que les Romains eussent: et néanmoins en fortune si contraire, et en si grand malheur reluisit encore plus clairement, non-seulement le bon sens et la prouesse de Tibérius, mais, qui est encore plus émerveillable, la révérence et l'obéissance qu'il portait à son supérieur, combien qu'il fût si travaillé et si troublé de ses mésaventures, qu'il ne savait lui-même s'il était capitaine ou non. Car ayant été défait et battu en de grosses batailles, il se partit de nuit abandonnant son camp : ce que les Numantins ayant aperçu, saisirent premièrement son camp, puis coururent après les fuyans, là où donnant sur la queue ils en occirent les derniers, et enveloppèrent toute son armée, de sorte qu'ils la rangèrent en lieux malaisés, dont il n'y avait aucun moyen d'échapper : parquoi Mancinus désespérant en pouvoir sortir à force, leur envoya par un héraut demander appointement, à quoi les Numantins firent réponse qu'ils ne se fieraient à personne, sinon à Tibérius seul, et lui mandèrent qu'il l'envoyât devers eux, ayant pris cette affection en partie pour les vertus du jeune homme, à cause que l'on ne parlait que de lui en toute cette guerre, et en partie aussi, par la souvenance qu'ils avaient de son père Tibérius, qui, faisant la guerre en Espagne et y ayant subjugué plusieurs nations, donna la paix à ceux de Numance, laquelle il fit depuis ratifier et confirmer au peuple romain [1].

VIII. Ainsi y fut envoyé Tibérius qui parla à eux, et leur faisant passer partie de ce qu'il vou-

[1] Ajoutez, « et la lui fit religieusement observer. » C.

lait, et aussi leur accordant partie de ce qu'ils demandaient, arrêta la paix avec eux, en quoi faisant il sauva assurément la vie à vingt mille citoyens romains, outre les esclaves et autres volontaires qui suivaient le camp sans être des bandes : mais au demeurant les Numantins prirent et pillèrent tous les biens qui étaient demeurés dans le camp des Romains, entre lesquels se trouvèrent les papiers où étaient contenus les comptes de la charge de Tibérius touchant l'administration des deniers, lesquels désirant singulièrement recouvrer, il s'en retourna à Numance avec deux ou trois de ses amis seulement, combien que l'armée romaine fût déjà bien avant en chemin : et appelant les gouverneurs et officiers de la ville, les pria de lui faire rendre ses papiers, afin qu'il ne donnât point d'occasion à ses envieux et malveillans de le calomnier, quand il ne pourrait rendre compte de ce qu'il aurait manié. Les Numantins furent bien aises de cette aventure, et le prièrent d'entrer dans leur ville : et comme il s'arrêtât tout debout à consulter en soi-même s'il y devait entrer ou non, les officiers de Numance s'approchèrent de lui, et le prirent par la main, le suppliant de croire qu'ils n'étaient plus ennemis, mais bons amis, et qu'il se voulût fier en eux, de façon que Tibérius fut d'opinion de le faire, pour l'envie qu'il avait de recouvrer ses papiers, et aussi pour le doute qu'il faisait d'irriter les Numantins s'il eût montré qu'il se fût défié d'eux. Quand il fut dedans, ils lui firent appareiller à dîner, et le priè-

rent avec toute l'instance qu'il leur fut possible, de se vouloir seoir et manger un peu avec eux, puis lui rendirent ses papiers, et davantage lui offrirent tout ce qu'il voudrait de ce qui avait été pris par eux dans le camp des Romains, de quoi il ne voulut prendre chose quelconque, sinon l'encens dont il usa au sacrifice qu'il fit pour la chose publique : et cela fait il prit congé d'eux en les remerciant, et s'en retourna.

IX. Quand il fut de retour, tout le fait de cet appointement fut grandement repris et blâmé, comme indigne et faisant déshonneur à la dignité de Rome : mais les parens et amis de ceux qui avaient été en cette guerre, faisant la plus grande partie du peuple, s'assemblèrent à l'entour de Tibérius, disant que des fautes qui y avaient été lâchement faites, il s'en fallait adresser et prendre au consul, et au reste, que c'était lui qui avait sauvé un si grand nombre de citoyens : toutefois ceux qui étaient marris de l'infamie de cet appointement voulaient que l'on fît comme avaient autrefois fait leurs ancêtres en cas pareil [1] : car ils renvoyèrent leurs capitaines tout nus aux ennemis, parce qu'ils s'étaient contentés que les Samnites les dépouillassent et laissassent échapper la vie sauve, et ne leur envoyèrent pas seulement les capitaines en chef, mais aussi tous ceux qui avaient eu aucune charge en l'armée et qui avaient

[1] 182 ans auparavant, les Romains, pour effacer la honte d'un traité humiliant pour eux, renvoyèrent aux Samnites les consuls Véturius Calvinus et Posthumius Albinus.

consenti à la composition, pour convertir sur leurs têtes tout le péché de la contravention au serment qu'ils avaient prêté, et à l'appointement qu'ils avaient juré. Mais en cela se montra bien évidemment l'amour et bienveillance que le peuple portait à Tibérius : car il ordonna que le consul Mancinus serait rendu pieds et poings liés aux Numantins [1], et pardonna à tout le reste pour le regard de Tibérius : en quoi il m'est bien avis que Scipion lui aida, qui était pour lors le premier homme de la ville de Rome, et qui plus y avait d'autorité, qui toutefois fut blâmé de ce qu'il n'avait aussi sauvé le consul Mancinus, et fait confirmer l'appointement accordé aux Numantins, vu que ç'avait été Tibérius son ami et son allié qui l'avait traité.

X. Ces plaintes pour la plupart procédaient de l'ambition des amis de Tibérius, et de quelques hommes de lettres qui l'irritaient et le mettaient en pique à l'encontre de Scipion, laquelle toutefois ne procéda point jusqu'à haine déclarée, ni n'en ensuivit mal aucun : et me semble que Tibérius ne fût point tombé dans les inconvéniens où il tomba depuis, si Scipion eût été présent quand il entreprit ce qu'il mit en avant : mais il était déjà à la guerre devant Numance [2], quand Tibérius commença à proposer ses édits pour une telle occasion : quand les Romains anciennement avaient vaincu quelques-uns de leurs voisins,

[1] L'an de Rome 618. Ce fut Mancinus lui-même qui proposa la loi ; mais les Numantins le renvoyèrent. B.

[2] L'an de Rome 620 et 621.

pour l'amende ils leur ôtaient bien souvent une portion de leurs terres, dont partie se vendait au profit de la chose publique, et partie se joignait au domaine, qui se baillait puis après à ferme ou à rente aux pauvres citoyens qui n'avaient point d'héritages, en payant un bien peu de rente tous les ans : mais les riches commencèrent à hausser la rente et à en débouter par ce moyen les pauvres : à l'occasion de quoi fut faite une ordonnance, qu'il ne fût loisible à citoyen romain de tenir plus de cinq cents arpens de terre. Cette ordonnance refréna pour un peu de tems l'avarice des riches, et aida aux pauvres qui demeuraient aux champs sur les terres qu'ils avaient prises à ferme de la chose publique, et vivaient de ce que eux ou leurs ancêtres en avaient eu dès le commencement : mais par laps de tems leurs voisins riches, sous noms de personnes supposées, trouvaient moyen de transférer en eux les arrentemens, et à la fin sans plus déguiser rien, en tinrent eux-mêmes publiquement et notoirement en leur nom la plus grande partie, de manière que les pauvres en étant ainsi déboutés, n'allaient plus de bon courage à la guerre, ni ne se souciaient plus de nourrir et élever des enfans, tellement qu'en peu de tems l'Italie se fût trouvée dépeuplée d'hommes de libre condition, et remplie de Barbares et d'esclaves, par lesquels les riches faisaient labourer les terres, dont ils avaient chassé des citoyens romains : auquel inconvénient essaya de pourvoir et de remédier Caïus Lélius l'ami de Scipion ; mais

parce que les gros de la ville lui furent à ce contraires, craignant qu'il n'en sortît autre effet qu'une sédition civile, il s'en déporta ; et pour cette cause fut surnommé Lélius le sage ou le savant : car il semble que ce mot Sapiens signifie l'un et l'autre.

XI. Toutefois Tibérius, aussitôt qu'il fut élu tribun du peuple [1], se mit incontinent sur ses brisées, à la suscitation, ainsi que la plupart des historiens écrit, de Diophane rhétoricien, et de Blossius philosophe, qui le poussèrent à ce faire, Diophane étant banni de la ville de Mitylène, et Blossius, natif de l'Italie en la ville de Cumes, ayant été disciple et familier d'Antipater de Tarse à Rome même, où il [2] lui fit l'honneur de lui dédier quelques siennes compositions de la philosophie. Aucuns en accusent aussi leur mère Cornélie, laquelle leur reprochait que les Romains l'appelaient encore belle-mère de Scipion, non pas mère des Gracques. Les autres veulent dire que ce fut un Spurius Posthumius, compagnon de Tibérius et son concurrent en la gloire d'éloquence : parce que Tibérius à son retour de la guerre le trouvant fort avancé devant lui en honneur et réputation, et bien estimé de chacun, le voulut surmonter en attentant cette hardie entreprise, et qui était de très-grande expectation. Mais son frère même Caïus en un sien livre a écrit, que comme il allait à la guerre de Numance, en passant par la Toscane il trouva le pays presque désert, et ceux qui y labouraient la

[1] L'an de Rome 621.

[2] Antipater.

terre ou y gardaient les bêtes, pour la plupart esclaves Barbares, venus de pays étrangers : à l'occasion de quoi dès-lors il se mit en tête l'entreprise de conduire cette œuvre à chef, qui fut cause d'infinis maux à leur maison : mais, quand tout est dit, ce fut le peuple même qui plus enflamma sa convoitise d'honneur, et hâta sa délibération, l'invitant à y entrer par écriteaux que l'on trouvait partout contre les murailles, aux portiques, sur les sépultures, dans lesquels on le priait de vouloir faire rendre aux pauvres citoyens romains les terres appartenant à la chose publique.

XII. Toutefois encore ne fit-il pas seul de sa tête l'édit, mais le fit avec le conseil des premiers hommes de la ville en vertu et en réputation, entre lesquels étaient Crassus le souverain pontife, Mutius Scévola le jurisconsulte, qui lors était consul [1], et Appius Claudius son beau-père : et si semble que jamais ne fut faite loi si douce ni si gracieuse que celle-là qu'il proposa contre une si griève injustice et si grande avarice : car ceux qui devaient être punis de ce qu'ils avaient contrevenu aux lois, et à qui l'on devait ôter par force les terres qu'ils tenaient injustement contre les ordonnances expresses de Rome, et leur en faire payer l'amende, il voulut que ceux-là fussent remboursés par le public de ce que les terres qu'ils tenaient illicitement pouvaient valoir, et qu'elles fussent remises aux mains des pauvres bourgeois qui n'en avaient point, et qui avaient besoin d'aide pour vivre.

[1] L'an de Rome 621.

XIII. Et combien que la réformation que son édit introduisait fût ainsi gracieuse, le peuple néanmoins se contentait, en oubliant tout le passé, que pour l'avenir au moins on ne lui fît plus de tort : mais les riches et ceux qui se sentaient bien hérités haïssaient l'édit pour leur avarice, et par un dépit et une opiniâtreté de ne vouloir point céder, en voulaient mal de mort à celui qui l'avait proposé, tâchant à en divertir et dégoûter le peuple, en disant que Tibérius introduisait un nouveau département des héritages, pour mettre la chose publique en combustion et renverser tout sens dessus dessous : mais ils n'y gagnaient rien, parce que Tibérius défendant cette cause, qui de soi-même était bonne et juste, avec une éloquence qui en eût pu prouver et justifier une mauvaise, était invincible, et n'y avait personne qui le pût réfuter ni soutenir, quand il venait à discourir et à déduire en faveur des pauvres citoyens romains, étant tout le peuple répandu au-devant de la tribune aux harangues, « Que les bêtes sauvages qui « étaient par l'Italie avaient à tout le moins leurs « gîtes, leurs tanières, et leurs cavernes où elles se « retiraient : là où les hommes qui combattaient et « mouraient pour icelle n'y avaient chose quelconque, sinon l'air et la lumière, mais étaient « contraints d'aller errans çà et là avec leurs femmes et leurs enfans, sans séjour et sans maison « où ils se pussent héberger : de sorte que les capitaines (disait-il) mentent ordinairement, quand, « pour encourager les soudards, ils les prient et

« admonestent de combattre vaillamment pour les « sépultures, les temples et les autels d'eux et de « leurs prédécesseurs : car il n'y a pas un de tant « de pauvres bourgeois romains, qui sût montrer « ni un autel domestique, ni une sépulture de ses « ancêtres : mais vont les pauvres gens à la guerre « combattre et mourir pour les délices, la richesse « et superfluité d'autrui : et les appelle-t-on à « fausses enseignes seigneurs et dominateurs de la « terre habitable, là où ils n'ont pas un seul pouce « de terre qui soit à eux. »

XIV. Ces paroles et autres semblables, prononcées avec gravité grande et une compassion véritable, émouvaient tellement le commun peuple, et le ravissaient hors de soi, qu'il n'y avait personne des adversaires qui le pût soutenir; parquoi laissant le contredire et réfuter par raison, ils se tournèrent devers Marcus Octavius, l'un des compagnons de Tibérius en l'office de tribun du peuple. C'était un jeune homme sage, posé et rassis de sa nature, familier ami de Tibérius, tellement que la première fois que l'on s'adressa à lui, pour le faire opposer à l'entérinement et confirmation de cet édit, il s'en excusa, pour le regard de la familiarité et amitié qu'il avait avec Tibérius. Mais à la fin comme forcé par la multitude et l'autorité de tant de gros personnages qui l'en pressaient, il résista à Tibérius, et s'opposa à son ordonnance, ce qui était suffisant pour la rompre : car s'il y a un seul tribun qui empêche et qui contredise, encore que tous les autres consentent, il l'em-

porte, et ne peuvent tous les autres ensemble rien faire, s'il y a un seul opposant.

XV. De quoi Tibérius s'étant irrité, se déporta de mettre en avant cette première loi gracieuse, et par dépit en remit une autre plus agréable au menu peuple, et plus âpre à l'encontre des riches, par laquelle il voulait que ceux qui tenaient des terres en plus grande quantité que ne permettaient les anciennes ordonnances fussent contraints d'en vider promptement leurs mains : sur quoi il avait tous les jours ordinairement de grandes altercations en la tribune aux harangues à l'encontre d'Octavius, dans lesquelles combien que l'un contestât à l'encontre de l'autre avec une véhémence d'affection et avec une obstination extrême, si ne dirent-ils jamais une seule mauvaise parole l'un contre l'autre, ni ne leur échappa jamais, en quelque colère qu'ils fussent, un mot qui touchât l'honneur de son compagnon : par où il appert que l'être bien né et bien nourri modère et arrête l'entendement de l'homme, non-seulement dans les choses de plaisir, le gardant d'outre-passer les bornes d'honneur ni en fait ni en dit, mais aussi en courroux et dans les plus ardentes ambitions et convoitises d'honneur.

XVI. Auquel propos Tibérius, voyant que sa loi touchait entre autres à Octavius, à cause qu'il tenait beaucoup des terres publiques, le pria à part de ne plus débattre contre lui, promettant lui rendre du sien propre la valeur des terres qu'il serait contraint de lâcher, combien qu'il ne fût pas au-

trement des bien riches : mais Octavius n'en ayant voulu rien faire pour ses prières, il mit adonc en avant un édit que tous magistrats cessassent toute juridiction et tout exercice de leur état, jusqu'à ce que sa loi eût été ou approuvée ou réprouvée par les voix du peuple : et si scella lui-même de son propre cachet les portes du temple de Saturne, où étaient les coffres de l'épargne, afin que les questeurs ou trésoriers n'y pussent ce tems pendant rien prendre ni rien mettre, imposant de grosses amendes aux préteurs et autres magistrats ayant juridiction ordinaire, qui contreviendraient aucunement à son édit : de manière que tous les officiers craignant d'encourir cette peine, laissèrent l'exercice de leur juridiction. A l'occasion de quoi, les riches qui avaient grand nombre d'héritages changèrent de robes, se promenant par la place avec une chère dolente et triste contenance, et épièrent secrètement de le surprendre, ayant attitré gens pour l'occire, qui fut cause que lui-même, au vu et su de tout le monde, porta aussi dessous sa robe longue une sorte de courte dague dont usent les brigands, que les Latins appellent proprement dolon [1]. Quand le jour préfix fut échu pour procéder à l'entérinement et publication de son édit, Tibérius appela le peuple pour donner ses voix, et les riches ravirent à force les vases où se mettaient les bulletins des voix [2], de manière

[1] Le dolon était un bâton creux dans lequel était cachée une lance. Son nom venait du mot latin *dolus*, tromperie.

[2] Les Romains avaient deux sortes d'urnes pour les suffrages ; les

que les choses étaient pour tomber en grand trouble et grande confusion, parce que Tibérius y pouvait être le plus fort en nombre d'hommes, qui déjà s'assemblaient autour de lui pour cet effet, n'eût été que Manlius et Fulvius, tous deux personnages de dignité consulaire, s'adressèrent à lui en le priant les mains jointes, et les larmes aux yeux, qu'il s'en voulût déporter. Tibérius, tant parce qu'il voyait qu'il y avait danger de quelque grand inconvénient, qui était pour advenir tout promptement, que pour la révérence aussi qu'il portait à deux si notables personnes, se retint un peu, leur demandant ce qu'ils voulaient donc qu'il fît : ils répondirent qu'ils n'étaient pas suffisans pour le conseiller en affaire de si grande conséquence, mais qu'ils le priaient de vouloir remettre le tout à la délibération du sénat, ce qu'il leur accorda sur l'heure.

XVII. Mais depuis voyant que le sénat assemblé là-dessus ne concluait rien, à cause que les riches y avaient trop d'autorité, alors il se mit à poursuivre une autre chose qui n'était ni honnête ni légitime, c'était de faire priver et déposer Octavius de son magistrat, sachant bien qu'il ne viendrait jamais à bout autrement de faire autoriser son décret : mais premier que de ce faire, il le pria publiquement devant tout le peuple avec très-gracieuses

premières étaient appelées *cistæ*, *cistellæ;* l'ouverture en était large, et on y mettait les ballottes pour les distribuer au peuple. Les autres s'appelaient *sitellæ*. L'ouverture en était étroite, et le peuple déposait dans celles-là son suffrage ; c'étaient ces dernières que les riches enlevèrent.

paroles, en lui touchant en la main, qu'il se voulût départir de son opposition, et faire ce plaisir au peuple, qui le requérait de chose juste et raisonnable, et qui demandait cette récompense bien petite au lieu de tant de peines et de travaux qu'il endurait pour la chose publique. Octavius rejeta toutes ses prières : et adonc Tibérius dit tout haut, qu'étant tous deux en magistrat d'autorité pareille et de puissance égale, contraires l'un à l'autre en chose de si grande importance, il était impossible que ce différend à la fin se vidât sans guerre civile, et qu'il ne voyait remède aucun à cet inconvénient, sinon que l'un d'eux fût déposé de son magistrat, et dit à Octavius qu'il le mît en jeu le premier, et qu'il descendrait bien volontiers du tribunal, et se rendrait homme privé, si ainsi plaisait au peuple. Octavius n'en voulut rien faire : et Tibérius lui répliqua qu'il le ferait donc contre lui, s'il ne changeait d'avis après avoir eu tems d'y penser : et à tant fit rompre l'assemblée du peuple pour ce jour-là. Le lendemain s'étant le peuple rassemblé, Tibérius montant dessus la tribune, essaya derechef de persuader à Octavius qu'il se déportât : mais à la fin, voyant qu'il ne le pouvait divertir aucunement, il mit la chose aux voix du peuple, s'il lui plaisait que Octavius fût déposé de son magistrat. Or y avait-il trente-cinq lignées du peuple, desquelles les dix-sept avaient déjà donné leurs voix contre lui, et n'en fallait plus qu'une seule pour le faire destituer : parquoi il fit un peu surseoir la procédure sur ce point, et supplia encore de-

rechef Octavius en l'embrassant devant tout le peuple, avec toute l'instance de prières que l'on saurait faire, qu'il ne voulût point par opiniâtreté souffrir qu'une telle honte lui fût faite, d'être publiquement destitué de son état, ni être aussi cause qu'on lui pût imputer qu'il eût été ministre d'un si piteux acte. L'on dit que Octavius en cet endroit fut un peu ému et attendri de ses prières, et qu'ayant les larmes aux yeux, il demeura assez longuement sans répondre : mais quand il jeta ses yeux devers les riches et possesseurs de terres qui étaient ensemble en grosse troupe, il eut à mon avis honte et peur d'être mal-voulu et mal-estimé d'eux, et aima mieux prendre généreusement le hasard de sa destitution, disant à Tibérius qu'il fît ce qu'il voudrait. Ainsi étant son abrogation passée et autorisée par les voix du peuple, Tibérius commanda à l'un de ses serfs affranchis qu'il le tirât à bas hors de la tribune aux harangues : car il se servait de ses affranchis au lieu de sergens. Cela rendit la chose encore plus pitoyable de voir tirer ainsi ignominieusement Octavius à force ; et, qui plus est, la commune lui voulut courir sus, mais les riches accoururent à son aide, qui empêchèrent que l'on ne l'outrageât davantage : et lui se sauva de vitesse tout seul, ayant ainsi été rescoux (délivré) de la fureur du peuple : mais un sien serviteur fidèle, qui se mettait au-devant pour lui sauver les coups, y eut les yeux crevés contre la volonté de Tibérius, lequel y accourut à grande hâte, quand il en entendit le bruit.

XVIII. Cela fait, l'édit touchant les terres publiques fut adonc passé et confirmé, et élut-on trois commissaires pour en faire l'inquisition et la distribution. Les commissaires furent Tibérius lui-même, Appius Claudius son beau-père, et Caïus Gracchus son frère, qui n'était pas pour lors dans Rome, mais était au camp devant la ville de Numance sous Scipion l'Africain. Ces choses furent faites paisiblement par Tibérius, sans que personne lui osât plus aller à l'encontre : et qui plus est, il fit substituer au lieu d'Octavius non une personne de qualité, mais seulement un de ses suivans et dépendans qui s'appelait Mutius, dont les riches et les nobles étaient grandement indignés contre lui, et redoutant son accroissement, faisaient au sénat tout ce qui était en eux pour lui faire dépit et honte : car il demanda qu'on lui baillât une tente aux dépens du public, quand il irait par les champs pour procéder au département des terres, comme l'on faisait aux autres qui allaient bien souvent en de beaucoup moindres commissions. Ils la lui refusèrent tout à plat, et pour sa dépense ordinaire lui taxèrent par jour neuf oboles [1], à la suscitation de Publius Nasica, lequel se déclara en ce fait son ennemi à toute outrance, parce qu'il possédait grande quantité des terres publiques, et

[1] Ce sont environ cinq sols et demi. A. — 1 liv. 3 s. 4 d. $\frac{1}{8}$ de notre monnaie, l'obole valant 2 s. 7 d. $\frac{1}{8}$ de notre monnaie, ce qui donne pour la drachme, qui vaut six oboles selon Pline, 15 s. 6 d. $\frac{3}{4}$, selon l'estimation que nous avons suivie ; et 3 d. $\frac{9}{80}$ pour le chalque, dont dix faisaient une obole, selon le même Pline. B.

était fort marri de se voir contraint à force d'en vider ses mains.

XIX. Mais le peuple à l'opposite s'en irritait et enflammait encore davantage contre les riches: tellement qu'étant mort soudainement un des amis de Tibérius, sur le corps duquel, aussitôt qu'il fut trépassé, il apparut de bien mauvais signes, la commune accourut à son enterrement, criant tout haut que l'on l'avait empoisonné, et chargeant le lit sur leurs épaules assistèrent au feu de ses funérailles, là où se découvrirent aucuns indices, qui firent penser qu'il n'était pas hors de propos de présumer qu'il y eût eu du poison, parce que le corps se creva, dont il sortit une quantité d'humeurs corrompues qui éteignirent le feu, de manière qu'il en fallut apporter d'autre, lequel encore ne se voulut point prendre ni brûler, jusqu'à ce que l'on fut contraint de transporter le corps ailleurs, là où l'on eut beaucoup d'affaires à l'allumer. Ce que voyant Tibérius, pour plus encore mutiner la commune, se vêtit de deuil, et apportant ses enfans en public, supplia le peuple de les vouloir avoir pour recommandés eux et leur mère, comme déjà désespérant quant à lui de son salut.

XX. Environ ce tems décéda Attale surnommé Philopater [1], et Eudème Pergaménien apporta son testament à Rome, par lequel il instituait le peuple romain son héritier: parquoi Tibérius, pour toujours se mettre de plus en plus en la bonne grace

[1] Qui était monté sur le trône l'an de Rome 616. B.

de la commune, mit incontinent en avant un édit, que l'argent comptant qui proviendrait de la succession de ce roi fût distribué entre les pauvres citoyens, auxquels écherrait d'avoir part au département des terres communes, pour eux meubler et se pourvoir des choses nécessaires à labourer la terre. Au demeurant, quant aux villes qui étaient du royaume d'Attale, il dit qu'il n'appartenait point au sénat d'en rien ordonner, et que c'était affaire au peuple à en disposer, et que lui-même le proposerait. Cela fut cause de le faire encore haïr davantage du sénat, et y eut un sénateur nommé Pompée, qui se dressant en pieds dit qu'il était prochain voisin de Tibérius, et que, pour ce voisinage, il savait comme le Pergaménien Eudème lui avait donné l'un des bandeaux royaux du roi Attale, avec une robe de pourpre, en signifiance qu'il devait un jour être roi de Rome : et Quintus Métellus lui reprocha, que son père étant censeur, quand les Romains ayant soupé en ville retournaient après souper en leurs maisons, ils éteignaient leurs torches et flambeaux, de peur qu'il ne semblât, si on les voyait retourner, qu'ils demeurassent trop tard dans les compagnies et les banquets : là où, au contraire, les plus séditieux et plus nécessiteux du menu populaire éclairaient à son fils, et lui faisaient compagnie quand il allait par la ville toute la nuit.

XXI. Or y avait-il lors un nommé Titus Annius, homme qui n'était ni bon ni honnête, mais on le tenait pour un grand argueur (disputeur) et pour

homme nompareil à subtilement interroger et cautement répondre : celui-là provoqua Tibérius à compromettre à l'encontre de lui, s'il voulait dire qu'il n'eût pas imprimé une note d'infamie à un sien compagnon, en un magistrat qui par les lois romaines devait être saint et de tout point inviolable. Le peuple prit cette provocation à courroux, et Tibérius se tira aussitôt en avant, et ayant fait assembler le peuple, commanda que l'on amenât cettui Annius, auquel il voulait faire faire le procès sur-le-champ : mais lui se sentant de beaucoup inférieur à Tibérius en dignité et en éloquence, recourut à ses subtilités de finement interroger un homme pour le prendre par sa parole, priant Tibérius, avant que d'entrer en son accusation, qu'il lui voulût premièrement répondre à une seule demande qu'il lui ferait. Tibérius lui permit de demander ce qu'il voudrait, et leur étant donné silence, Annius lui demanda : « Si tu me voulais « diffamer et injurier, et que j'appelasse l'un de « tes compagnons à mon aide, lequel se levât pour « me secourir, et que tu en fusses dépit, lui vou- « drais-tu pour cela ôter son magistrat ? » L'on dit que Tibérius à cet interrogatoire demeura si confus, que combien qu'il fût l'un des plus prompts à parler et des plus assurés à haranguer de son tems, ce néanmoins il demeura tout muet sans pouvoir rien répondre, et pour cette cause rompit l'assemblée sur l'heure même.

XXII. Et depuis connaissant qu'entre tous ses actes, la dépositition d'Octavius semblait, non-

seulement aux nobles, mais aussi au commun populaire, issue d'une passion trop dévoyée de raison, parce qu'il semblait qu'il eût abattu et avili la dignité des tribuns du peuple, qui jusqu'à ce temslà avait été tenue si grande et si honorable : parquoi pour s'en justifier il fit une harangue au peuple, de laquelle il ne sera point impertinent d'extraire et mettre en cet endroit aucuns argumens, afin que de là on puisse estimer quelle était la force, la richesse et véhémence de son éloquence; car il dit: « Que le tribunat était voirement « sacré, saint et inviolable, à cause qu'il était par« ticulièrement dévoué à la protection du peuple, « et établi pour procurer son bien : mais si au con« traire il se trouve qu'il fasse tort au peuple, il « retranche sa puissance, et lui ôte le moyen de « déclarer sa volonté par ses voix, alors il se prive « soi-même des priviléges et prérogatives de son « état, en ne faisant pas ce pourquoi telles préé« minences lui ont été premièrement baillées: au« trement il faudrait donc endurer qu'un tribun, « si bon lui semblait, démolît le Capitole et mît « le feu à l'arsenal, et toutefois quand bien il ferait « tous ces excès-là, encore serait-il tribun du peu« ple pour le moins mauvais : mais quand il tâche « à ôter l'autorité et la puissance du peuple, alors « il n'est plus aucunement tribun. Ne serait-ce donc « pas chose de tout point hors d'apparence de rai« son, que le tribun pût emmener en prison, toutes « et quantes fois que bon lui semble, un consul, « et que le peuple ne pût ôter à un tribun la puis-

« sance que lui donne le magistrat, quand il en « voudrait user au préjudice de celui qui la lui a « donnée ? car c'est le peuple qui élit autant le « consul que le tribun. Davantage la dignité royale, « parce qu'elle comprend souverainement en soi « l'autorité et la puissance de toutes sortes de ma- « gistrats ensemble, est consacrée avec très-gran- « des et très-saintes cérémonies, comme approchant « fort près de la divinité : et néanmoins le peuple « chassa le roi Tarquin, parce qu'il usait violente- « ment de son autorité, et pour l'injustice d'un « seul homme, le magistrat le plus ancien, et ce- « lui qui avait fondé Rome, fut aboli. Et qu'y a- « t-il en toute la ville de Rome qui soit si saint ni « si vénérable que sont les religieuses Vestales, « lesquelles ont charge de conserver et entretenir « le feu éternel ? et toutefois si aucune d'elles est « convaincue d'avoir forfait à son honneur, elle « est ensevelie en terre toute vive : et quand elles « viennent à méprendre contre les dieux, elles per- « dent toute la franchise qu'elles ont pour la ré- « vérence du service des dieux. Aussi n'est-il donc « point raisonnable qu'il jouisse de la franchise « qu'il a pour défendre le peuple, quand lui-même « l'offense ; car il veut abolir la puissance dont il « tient la sienne. Et s'il a été élu tribun, parce qu'il « s'est trouvé que la plupart des lignées du peuple « l'ont élu pour tel, comme n'est-il plus juste qu'il « en soit privé, parce que toutes les lignées ensem- « ble l'en ont déclaré indigne, et l'ont destitué ? Il « n'est rien si saint ni si inviolable que sont les

« choses offertes, données et consacrées aux dieux :
« et toutefois jamais il ne s'est trouvé personne
« qui ait voulu défendre au peuple de s'en servir,
« de les remuer et transporter de lieu à autre,
« toutes et quantes fois qu'il lui a plu : par ainsi
« lui a-t-il été loisible de transférer le tribunat,
« aussi bien comme une offrande consacrée, en un
« autre. Davantage, qu'il n'y ait pas un magistrat
« qui ne se puisse légitimement déposer, il appert
« par ce qui s'est trouvé souvent, que ceux qui les
« ont eus s'en sont eux-mêmes déposés, ou ont
« prié que l'on les en déchargeât. » Voilà les principaux chefs et fondemens de la justification de Tibérius.

XXIII. Mais ses amis, voyant les menaces et les menées que les riches et nobles faisaient à l'encontre de lui, furent d'avis qu'il devait encore poursuivre pour la sûreté de sa personne un second tribunat pour l'année suivante : et adonc il commença à reflatter encore de plus en plus le commun peuple par édits nouveaux qu'il mit en avant, par lesquels il ôtait le tems et le nombre préfix des années que le citoyen romain était tenu d'aller à la guerre, quand il y était appelé, et que son nom était enrôlé. Il donnait permission d'appeler de la sentence de tous juges devant le peuple, et mêlait parmi les sénateurs, qui lors avaient seuls la prééminence et autorité de juger, nombre pareil de chevaliers romains, allant ainsi par toutes voies diminuant et affaiblissant l'autorité du sénat, en augmentant celle du peuple plus par opiniâ-

treté que par discours de raison, qui jugeât que ce fût chose juste ni profitable à la chose publique. Qui plus est, quand on commença à recueillir les voix et suffrages du peuple sur l'autorisation de ses édits nouveaux, sentant que ses adversaires étaient les plus forts en cette assemblée, à cause que tout le peuple n'était point encore amassé, il commença à tancer et dire injures à ses compagnons, pour toujours gagner tems, et encore à la fin rompit-il l'assemblée, et commanda que l'on retournât le lendemain, auquel il se trouva le premier sur la place en robe de deuil tout éploré et affligé à sa contenance, suppliant l'assistance du peuple que l'on eût pitié de lui, parce qu'il disait avoir peur que ses ennemis ne vinssent la nuit forcer ou abattre sa maison pour le faire mourir. Cela émut tellement le monde, qu'il y en eut plusieurs qui dressèrent des tentes à l'entour de sa maison, et y firent le guet toute la nuit pour le garder.

XXIV. Mais au point du jour le poulailler qui gardait les poulets, par les signes desquels on devine les choses à venir, les apporta, et leur jeta devant eux à manger, mais ils ne voulurent point sortir de la cage, excepté un, encore fut-ce après qu'il l'eut bien secouée, et si ne voulut point toucher à la mangeaille qu'on lui présenta, mais haussa seulement l'aile gauche et étendit la cuisse, puis s'en refuit au-dedans de la cage. Ce présage fit souvenir à Tibérius d'un autre qu'il avait eu auparavant : car il avait son armet qu'il portait à la

guerre fort beau et bien accoutré, dans lequel se glissèrent deux serpens sans que l'on s'en donnât de garde, et firent des œufs dedans et les éclouirent (firent éclore) : ce qui fut cause que Tibérius s'étonna encore plus du sinistre présage des poulets : toutefois si sortit-il de sa maison quand il sut que le peuple était déjà tout assemblé dans le Capitole ; mais au sortir il donna si grand coup de la pointe du pied contre la pierre du seuil de l'huis, qu'il se rompit l'ongle du gros orteil, dont il sortit du sang qui perça outre son soulier, et n'eut pas guère cheminé que deux corbeaux lui apparurent, se combattant l'un l'autre sur les tuiles d'une maison à main gauche ; et passant par-là une si grosse foule de peuple, toutefois une pierre que poussa l'un de ces corbeaux vint à tomber au pied de Tibérius seul. Cela arrêta et y fit penser les plus audacieux mêmes de ceux qui étaient autour de lui.

XXV. Mais Blossius de Cumes, qui l'accompagnait, lui dit que ce serait grande honte à lui, et bien assez pour faire perdre le cœur à ses adhérens, que Tibérius, qui était fils de Gracchus, neveu de Scipion l'Africain, et chef de la part [1] du peuple romain, pour la crainte d'un corbeau laissât d'obéir à ses citoyens qui l'appelaient, et que ses adversaires et malveillans ne tourneraient pas cette faute en risée, mais prêcheraient au peuple que ce serait déjà un tour de tyran tout formé, qui, par arrogance et mépris, abuserait de leur facilité.

[1] De la part, n'est point dans le grec.

Davantage il accourut plusieurs messagers, que ses amis étant déjà au Capitole lui envoyaient, en lui mandant qu'il se hâtât et que tout s'y portait bien pour lui : aussi y fut son arrivée fort honorable : car aussitôt que le peuple l'aperçut de tout loin, il jeta un grand cri de joie pour sa bienvenue, et le recueillit-on, quand il fut monté, avec grande démonstration et de grand soin de sa personne et de merveilleuse affection, prenant garde qu'homme quelconque ne s'approchât de lui, qu'il ne fût bien connu. Et là comme Mutius commençât à rappeler les lignées du peuple pour procéder à donner leurs voix, on ne pouvait rien faire de ce que l'on avait accoutumé en tel cas, pour le grand bruit que demenaient les derniers de l'assemblée, tant ils poussaient et étaient repoussés en s'efforçant de pénétrer toujours plus avant, et s'entremêlant les uns parmi les autres.

XXVI. Sur ces entrefaites Fulvius Flaccus l'un des sénateurs monta en lieu dont toute l'assistance le pouvait voir, et quand il vit que sa voix ne pouvait arriver jusqu'aux oreilles de Tibérius, il lui fit signe de la main qu'il avait quelque chose d'importance à lui dire. Tibérius commanda incontinent que l'on fendît la presse, et ainsi monta Fulvius à grande peine, et s'approchant, lui dit qu'en plein sénat les plus riches et les plus gros de la ville n'ayant pu induire et attirer le consul à leur intention, avaient résolu de le tuer eux-mêmes, ayant autour d'eux grand nombre de leurs suivans et de leurs serfs armés pour cet effet. Ti-

bérius incontinent déclara cette conspiration à ses amis et adhérens, lesquels ceignirent aussitôt leurs longues robes par-dessus, et rompirent les javelines que portaient les sergens en leurs mains pour faire retirer le peuple, dont ils prirent les tronçons pour en repousser et combattre ceux qui les assaudraient (attaqueraient); de quoi ceux qui étaient plus loin s'ébahissaient, et demandaient ce que cela voulait dire. Tibérius, pour leur montrer par signe le danger auquel il était, touchait à sa tête avec les deux mains, à cause que l'on ne pouvait pour le grand bruit entendre sa voix.

XXVII. Mais ses adversaires ayant vu ce signe-là, s'en coururent vitement au sénat, crier que Tibérius demandait au peuple un diadème et bandeau royal, et que c'en était un certain signe que l'on l'avait vu toucher de la main à sa tête. Ce rapport mit la compagnie en grand trouble, et adonc Nasica requit au consul présidant au sénat qu'il voulût secourir la chose publique, et exterminer celui qui attentait de se faire tyran. Le consul lui répondit doucement, qu'il ne commencerait point à user de force ni de main-mise, et qu'il ne ferait mourir aucun citoyen qui n'eût été jugé premièrement et condamné : mais que si le peuple séduit ou forcé par Tibérius ordonnait chose aucune qui fût contraire aux lois, qu'il ne le recevrait ni ne le garderait point. Nasica adonc se levant en colère : « Puisque donc le souverain ma« gistrat ne fait compte de secourir la chose pu-

« blique, ceux qui voudront conserver l'autorité « des lois, qu'ils me suivent. » Ayant dit ces paroles, il tira le repli de sa robe dessus sa tête, et s'en alla droit au Capitole, et ceux qui le suivirent entortillèrent tous leurs robes à l'entour de leurs bras, chassant et faisant retirer ceux qu'ils rencontraient en leur chemin, combien que peu de gens s'osassent présenter au-devant de tels personnages pour les arrêter, à cause que c'étaient tous les plus dignes et les plus notables hommes de la ville : mais s'enfuyait tout le monde devant eux, et en tombant de hâte, foulaient les uns les autres aux pieds. Ceux qui les suivaient, avaient apporté de la maison de gros léviers et gros bâtons, et en allant prenaient en leurs mains les éclats et les pieds des tables et des chaires que la foule du peuple en fuyant renversait par terre et brisait, et marchaient à tout le grand pas là par où ils pensaient trouver Tibérius, frappant sur ceux qu'ils rencontraient en leur chemin, de manière qu'en peu d'heures ils eurent fait écarter la commune, et y en eut de tués en cette fuite.

XXVIII. Ce que voyant Tibérius, se voulut aussi sauver de vitesse : mais ainsi qu'il fuyait, il y eut quelqu'un qui le prit par le bout de sa robe pour l'arrêter, et lui la laissant s'enfuit tout en saye, mais en courant il broncha et tomba sur d'autres qui étaient tombés devant lui : et ainsi comme il se cuidait relever, le premier qui le frappa, au moins que l'on vît apertement, fut l'un de ses compagnons au tribunat, Publius Saturéius, qui lui

donna d'un pied de selle (banc) sur la tête, et le second coup qu'il reçut lui fut donné par Lucius Rufus, qui s'en glorifiait, comme s'il eût fait un beau chef-d'œuvre. Il mourut en ce tumulte plus de trois cents autres personnes, qui tous furent assommés à coups de bâtons et de pierres, sans qu'il y en eût un seul occis de ferrement. Ce fut la première sédition entre les citoyens de Rome, qui fut décidée avec meurtre et effusion de sang, depuis que les rois en avaient été déchassés: car toutes les autres dissensions d'auparavant qui n'avaient point été légères ni petites, s'étaient pacifiées doucement, les deux parts ayant cédé l'une à l'autre, le sénat pour la crainte de la commune, et la commune pour révérence du sénat: et si semble que Tibérius même eût alors facilement cédé s'ils y eussent procédé par amiable voie de remontrances: et encore plutôt eût-il cédé quand ils y fussent allés par voie de fait, sans toutefois tuer ni meurtrir personne : car il n'y avait pas lors à l'entour de lui plus de trois mille hommes du peuple.

XXIX. Mais il semble que cette conspiration fut exécutée à l'encontre de lui, plus par la haine et rancune que lui portaient les riches, que pour les autres occasions qu'ils feignaient et supposaient à l'encontre de lui, en preuve de quoi l'on peut alléguer la cruauté et inhumanité dont ils usèrent encontre son corps mort: car ils ne voulurent jamais permettre à son frère, qui les en requit, de l'enlever pour l'ensevelir de nuit, mais le jetèrent

avec les autres morts dans la rivière, encore ne fut-ce pas tout: car de ses amis, ils en bannirent les uns sans y garder forme de procès, et firent mourir les autres sur qui ils purent mettre les mains, entre lesquels fut occis le rhétoricien Diophane, et un Caïus Billius qu'ils enfermèrent dans un tonneau avec des serpens et vipères, et le firent en ce point mourir. Blossius de Cumes fut mené devant les consuls, qui l'interrogèrent sur ce qui s'était fait: il leur confessa franchement qu'il avait exécuté tout ce que Tibérius lui avait commandé: et comme Nasica lui demandât: «Eh quoi, « s'il t'eût commandé d'aller mettre le feu au Ca- « pitole?» il répondit: « Que Tibérius ne lui eût « jamais commandé une telle chose. » Et comme plusieurs autres par plusieurs fois recoupassent, lui demandant: «Mais s'il te l'eût commandé?» « Je l'eusse, répondit-il, fait, car il ne me l'eût « point commandé, s'il n'eût été profitable pour le « peuple. » Toutefois il se sauva lors, et depuis s'enfuit en Asie devers Aristonicus, les affaires duquel étant ruinées, il se tua lui-même.

XXX. Au demeurant, le sénat, pour contenter et apaiser le peuple de ce qui lors se présentait, ne s'opposa plus au département des terres publiques, mais lui permit de substituer un autre commissaire pour cet effet au lieu de Tibérius. Si fut élu Publius Crassus qui était son allié, parce que sa fille Licinia était mariée à Caïus Gracchus, combien que Cornélius Népos dit que ce ne fut pas la fille de Crassus que Caïus épousa, mais celle

de Brutus qui triompha des Lusitaniens [1]: toutefois la plupart des historiens le met ainsi que nous l'écrivons. Mais quoi qu'il y eût, le peuple était très-mal content de cette mort, et voyait-on évidemment qu'il ne cherchait et n'attendait que quelque occasion pour la venger, et déjà menaçait-on Nasica de l'en appeler en justice. A raison de quoi le sénat [2] craignant qu'il n'en eût affaire, ordonna, sans qu'il en fût autrement besoin, de l'envoyer en Asie: car le commun peuple ne dissimulait point sa malveillance quand il le rencontrait, mais s'irritait bien aigrement à l'encontre de lui, en l'appelant tyran et meurtrier, excommunié et maudit, ayant souillé ses mains du sang d'un magistrat sacré, et dans le plus saint, le plus dévot et le plus vénérable temple qui fût en toute la ville, tellement qu'il fut contraint de sortir enfin de la ville, combien qu'il fût obligé pour le dû de son office de faire les principaux et plus grands sacrifices, à cause qu'il était le souverain pontife: et allant hors de son pays errant, sans honneur, et avec grand travail, et trouble d'entendement, il mourut bientôt après, non guère loin de la ville de Pergame.

XXXI. Et ne se faut pas ébahir si le peuple haïssait ainsi fort Nasica, attendu que Scipion l'Africain même, que le peuple romain avait autant et plus aimé qu'il ne fit oncques autre homme, et plus justement, manqua perdre de tout point l'a-

[1] Des Portugais; en qualité de proconsul, l'an de Rome 618. B.

[2] Lisez: « le sénat craignant pour lui. » C.

mour et bienveillance que le peuple lui portait, parce qu'étant au siége devant Numance, quand il entendit cette mort de Tibérius, il prononça tout haut ces vers d'Homère :

Que désormais autant en puisse il prendre
A qui voudra telle chose entreprendre [1].

Avec ce qu'en pleine assemblée du peuple étant interrogé par Caïus et par Fulvius, ce qu'il lui semblait de cette mort de Tibérius, il fit une réponse par laquelle il donna à entendre que les actions du défunt ne lui plaisaient point : car depuis cela le peuple le rabroua et lui rompit le fil de son propos quand il voulut haranguer : ce que jamais auparavant il ne lui avait fait : et lui aussi se laissa aller à la colère, jusqu'à dire des paroles injurieuses à l'assistance du peuple. Mais je raconterai cela plus au long dans la vie de Scipion.

CAIUS.

XXXII. Au reste, Caïus Gracchus, du commencement, fût ou parce qu'il craignît les ennemis de son feu frère, ou parce qu'il cherchât les moyens de les faire encore plus haïr au peuple, demeura un tems sans hanter la place en public, et se tint sans rien entreprendre dans sa maison, comme personne contente de se tenir bassement, et qui dorénavant se délibérait de vivre à soi petitement sans plus s'entremettre d'affaire quelconque, de

[1] Odyssée, l. I, v. 47. C.

sorte qu'il donna occasion à quelques-uns de penser et de dire qu'il n'approuvait point, mais trouvait mauvaises les choses que son frère avait mises en avant : mais il était encore lors bien jeune, parce qu'il avait neuf ans entiers moins que son frère Tibérius, lequel n'avait pas encore trente ans [1] quand il fut tué : toutefois avec le tems il commença petit à petit à faire connaître ses mœurs et sa nature, qui n'étaient amies des délices ni de paresse, ni sujettes à plaisir, et moins à la convoitise d'amasser : mais s'exercitait à l'éloquence, et en faisait provision comme d'ailes, pour puis après se jeter aux affaires de la chose publique, de sorte qu'il était tout évident que quand son tems serait venu il ne chômerait pas.

XXXIII. Car comme l'un de ses amis nommé Vectius eût été appelé en justice, il prit la charge de le défendre en jugement : auquel le peuple assistant tressaillit et fut tout ravi, en manière de dire, d'aise et de joie qu'il eut de le voir et ouïr : et fut trouvé si biendisant, que les autres orateurs ne semblaient qu'enfans auprès de lui. A l'occasion de quoi les riches et les nobles commencèrent derechef à entrer en une nouvelle peur, et murmuraient déjà fort entre eux, qu'il le fallait bien engarder qu'il ne parvînt à l'office du tribunat du peuple : et advint de fortune qu'étant élu questeur, il lui échut par le sort d'aller avec le consul

[1] Il fut tué sur la fin de l'an de Rome 621 ; il était donc né à la fin de l'an 591, ou au commencement de l'an 592 de Rome, et Caïus l'an 600. B.

Oreste [1] en l'île de Sardaigne, de quoi ses ennemis furent bien joyeux, et lui n'en fut pas marri, comme celui qui était homme de guerre, et non moins exercité aux armes qu'au plaider et à l'éloquence : joint aussi qu'il redoutait encore la tribune aux harangues et l'entremise des affaires, et néanmoins ne pouvait du tout résister à la volonté du peuple et de ses amis qui l'y appelaient : au moyen de quoi il fut bien aise d'avoir occasion légitime de s'absenter pour un tems de la ville en faisant ce voyage, combien que plusieurs soient d'opinion, que cettui-ci était encore plus populaire et plus ambitieux de la faveur et de la bonne grace de la commune que n'avait été son frère; toutefois la vérité est au contraire, car il fut conduit plus par contrainte au commencement de son entremise des affaires, que par jugement ni de propos délibéré : et écrit l'orateur Cicéron, qu'il avait résolu de fuir toute administration de magistrat, et de vivre personne privée en paix et tranquillité : mais son frère lui apparut en songe, qui, l'appelant par son nom, lui dit : « Que diffères-tu, « mon frère? Il n'est possible que tu puisses échap« per, parce qu'une même vie et une même mort « nous est à tous deux prédestinée pour avoir pro« curé l'utilité du peuple. »

XXXIV. Étant donc Caïus arrivé en Sardaigne, il y fit voir toutes les preuves qu'un homme saurait faire de sa valeur, et se montra plus vaillant que nul autre des jeunes hommes de son âge en-

[1] L'an de Rome 628.

contre les ennemis, plus juste envers les sujets, et plus obéissant envers son capitaine, en honneur qu'il lui rendait, et en bienveillance qu'il lui portait; mais en tempérance, sobriété et tolérance de labeurs, il surpassa ceux mêmes qui étaient encore plus âgés que lui. Or fut d'aventure l'hiver fort fâcheux et maladif en Sardaigne, et manda le capitaine aux villes qu'elles eussent à fournir quelques vêtemens pour les soudards: mais elles envoyèrent en diligence à Rome supplier le sénat que l'on les exemptât de cette charge. Le sénat trouva leurs remontrances raisonnables, et écrivit au capitaine qu'il trouvât autre moyen de revêtir ses gens. Le capitaine ne le pouvait faire autrement: parquoi les soudards cependant enduraient beaucoup de mal : mais Caïus alla lui-même par les villes, et leur allégua tant de belles raisons, que d'elles-mêmes elles en envoyèrent et secoururent le camp des Romains à ce besoin : ce qui ayant été rapporté à Rome, on interpréta incontinent que c'était un commencement de gagner la bonne grace du peuple : ce qui donna bien à penser au sénat.

XXXV. Là-dessus arrivèrent d'Afrique des ambassadeurs du roi Mycipsa, lesquels dirent que leur maître en faveur et pour l'amour de Caïus Gracchus avait envoyé des blés à leur armée en Sardaigne: dont les sénateurs furent si dépits qu'ils chassèrent les ambassadeurs hors du sénat, et ordonnèrent que l'on y enverrait d'autres gens de guerre au lieu de ceux qui y étaient, mais qu'Oreste y demeurerait toujours comme capi-

taine, faisant leur compte que Caïus y demeurerait aussi pour questeur : mais lui, ces nouvelles ouïes, monta incontinent sur mer, et s'en retourna à Rome en colère [1]. Quand on le vit ainsi de retour à Rome contre l'espérance de chacun, il en fut blâmé, non-seulement par ses ennemis, mais aussi par le commun peuple, à qui il sembla étrange qu'il s'en fût revenu avant le capitaine, duquel il était questeur. De quoi étant accusé par-devant les censeurs, il demanda audience pour s'en justifier : et ayant répondu, renversa tellement les opinions des écoutans, qu'il n'y eut celui qui ne jugeât qu'on lui avait fait un très-grand tort : car il remontra qu'il avait été douze ans à la guerre, là où les autres n'étaient contraints d'y aller que dix : et qu'il avait demeuré questeur auprès de son capitaine l'espace de trois ans [2], là où la loi lui permettait qu'au bout de l'an il s'en pût retourner, et que lui seul de tous ceux qui avaient été à cette guerre, avait porté sa bourse pleine, et l'avait rapportée toute vide, là où les autres ayant bu le vin qu'ils y avaient porté dans des barottes, les avaient depuis rapportées toutes pleines d'or et d'argent.

XXXVI. Depuis on le voulut encore charger d'avoir cherché à soulever les alliés et d'avoir été consentant d'une conspiration qui s'était découverte en la ville de Frégelles [3]. Mais ayant effacé tout

[1] L'an de Rome 631.

[2] Deux ans seulement suivant Aulu-Gelle. B.

[3] Ville du Latium, qu'Opimius, alors préteur, prit et détruisit. B.

soupçon, et s'étant à pur et à plein justifié de tout, il se mit à demander incontinent l'office du tribunat du peuple, en quoi il eut pour adversaires jurés tous les hommes de qualité universellement : mais aussi à l'opposite, il eut si grande faveur de la commune, qu'il accourut de toutes les parties de l'Italie gens pour assister à son élection, en si grand nombre, que plusieurs ne pouvaient pas trouver à loger : et n'étant pas la place du Champ-de-Mars assez spacieuse pour contenir une si grande multitude de peuple, il y en avait qui donnaient leurs voix de dessus les couvertures et les tuiles des maisons. Si ne purent les nobles forcer d'autre chose la volonté du peuple, ni rabattre de l'espérance de Caïus, sinon d'autant que espérant être le premier tribun, il fut déclaré seulement le quatrième : mais aussitôt qu'il fut installé en sa magistrature [1], il se trouva incontinent le premier, parce qu'il était autant ou plus éloquent que nul autre de son tems, et avait le sujet d'un accident, qui lui donnait hardiesse grande de parler, en déplorant la mort de son frère : car de quelque matière qu'il parlât, il faisait toujours tomber là le propos, leur ramenant en mémoire les choses passées, et leur mettant devant les yeux les exemples de leurs ancêtres, qui avaient anciennement fait la guerre aux Falisques, à cause d'un Génucius, tribun du peuple, auquel ils avaient dit injure, et condamnèrent à mourir un Caïus Véturius, à cause que lui seul n'avait pas voulu

[1] L'an de Rome 632.

céder et donner lieu (le pas) à un tribun du peuple passant par la place : « Là où ceux-ci, disait-« il, en votre présence et devant vos yeux ont as-« sommé à coups de bâton Tibérius mon frère, et « en ont traîné le corps mort depuis le mont du « Capitole par toute la ville, pour le jeter en la « rivière, et quant et lui ont aussi cruellement oc-« cis tous ceux de ses amis sur qui ils ont pu met-« tre les mains, sans y garder aucune forme de « justice : et néanmoins par la coutume de tout « tems observée en cette ville de Rome, quand « quelqu'un est accusé de crime capital, et qu'il « faut de se trouver à l'assignation qui lui a été « donnée, encore envoie-t-on le matin à la porte « de son logis un trompette, pour le *sommer* à « son de trompe de comparoir : et n'ont point les « juges accoutumé de le condamner, que cette cé-« rémonie n'ait été premièrement observée : tant « nos prédécesseurs ont été retenus et réservés là « où il a été question de la mort d'un citoyen ro-« main. »

XXXVII. Ayant donc Caïus par tels langages premièrement ému le peuple, car il avait une voix forte et puissante à merveilles, il proposa deux lois, la première : « Que celui qui aurait une fois « été déposé d'aucun magistrat par le peuple, ne « fût plus capable d'en pouvoir tenir d'autre : la « seconde, que si quelque magistrat avait banni « aucun citoyen, sans lui avoir préalablement fait « son procès, le jugement et la connaissance en « appartînt au peuple. » Desquelles lois, la pre-

mière notait d'infamie évidemment Octavius, que Tibérius avait fait déposer de son tribunat par le peuple : et l'autre touchait Popilius, lequel étant préteur avait banni les amis de Tibérius : au moyen de quoi il n'attendit pas l'issue du jugement, mais s'en alla volontairement en exil hors de l'Italie. Mais quant à la première, lui-même la révoqua depuis, disant qu'il donnait Octavius aux prières de sa mère Cornélie, qui l'en avait requis, dont le peuple fut bien aise, et le lui octroya, honorant cette dame non moins pour le regard de ses enfans, que de Scipion son père, parce que depuis ayant fait dresser une statue de cuivre en son honneur, il y fit mettre et graver cette inscription, Cornélie mère des Gracques. L'on trouve par écrit plusieurs propos assez affétés, et sentant trop son vulgaire plaideur, que Caïus dit en sa défense contre quelqu'un de ses ennemis : comme quand il dit : « Oses-tu bien médire de Cornélie, celle « qui a enfanté Tibérius ? » Et étant celui qui en avait médit suspect et noté du péché de sodomie : « Sur quoi, lui dit-il, prends-tu la hardiesse de te « comparer à Cornélie ? as-tu enfanté comme elle ? « et toutefois il n'y a celui dans Rome qui ne sa- « che qu'elle, qui est femme, a plus longuement « été sans homme, que toi qui es homme. » Ainsi étaient piquans et aigres les traits de Caïus : car on en pourrait extraire beaucoup de semblables de ses écrits.

XXXVIII. Au reste, il mit en avant depuis plusieurs lois pour augmenter la puissance du peuple

et diminuer celle du sénat : l'une fut touchant le repeuplement de plusieurs cités, par laquelle il distribuait toutes les terres communes aux pauvres citoyens que l'on y enverrait habiter : l'autre portait que l'on donnât des habillemens aux gens de guerre aux dépens de la chose publique, sans que pour cela leur solde diminuât de rien, et que l'on ne pût enrôler ni recevoir à la solde citoyen qui n'eût dix-sept ans passés pour le moins. Une autre donnait pareil droit aux élections des magistrats à tous les alliés et confédérés habitant par toute l'Italie, qu'aux propres bourgeois manans et habitans dans la ville de Rome même. Une autre taxait le prix bien petit, auquel se distribuerait le blé au pauvre peuple : une autre appartenait à l'institution de ceux qui pourraient être juges, par laquelle il retranchait beaucoup de la prééminence et autorité du sénat, parce qu'auparavant les sénateurs étaient seuls juges de tous procès, à l'occasion de quoi ils étaient grandement honorés et redoutés du peuple et des chevaliers romains, et lui y ajoutait trois cents chevaliers romains, autant comme il y avait de sénateurs, et fit que les jugemens de toutes causes furent communs entre ces six cents hommes [1]. En faisant

[1] Selon le célèbre Paul Manuce, Plutarque se trompe, en disant que les chevaliers furent associés aux sénateurs dans les tribunaux. Paul Manuce dans son traité des lois a prouvé que Caïus Gracchus avait ôté entièrement au sénat la connaissance des affaires pour la transférer aux chevaliers. Ceux-ci en jouirent exclusivement pendant 16 ou 17 ans, jusqu'au consulat de Servilius Cépio qui associa le sénat au corps équestre.

passer cette loi, on dit qu'il observa diligemment toute autre chose, et mêmement ce point, que là où tous les autres harangueurs en prêchant le peuple se tournaient devers le palais auquel se tenait le sénat, et devers l'endroit de la place qui se nomme Comitium, lui au contraire commença lors à se tourner en haranguant au-dehors devers l'autre bout de la place, et depuis ce tems-là l'observa toujours soigneusement, sans jamais y faillir, en quoi faisant, par un petit détour et changement de regard seulement, il remua une très-grande chose, car il transféra, par manière de dire, toute la force de la chose publique du sénat au peuple, en rendant le gouvernement, qui auparavant était en la main de la noblesse, entièrement populaire, par enseigner aux orateurs qui proposaient les matières en public, que c'était au peuple où il fallait viser, et là où il convenait s'adresser, et non pas au sénat.

XXXIX. Mais ayant le peuple non-seulement reçu et approuvé sa loi touchant les jugemens, mais lui ayant davantage donné pouvoir de choisir entre les chevaliers romains ceux qu'il voudrait pour être juges, il se trouva avoir en main une puissance absolue, par manière de dire, tellement que le sénat même recevait conseil de lui : aussi lui conseillait-il toujours et lui mettait en avant choses appartenantes à sa dignité, comme fut entre autres le décret qu'il proposa touchant quelques blés que Fabius vice-préteur avait envoyés d'Espagne, qui fut très-juste et très-honorable : car il suada au sé-

nat de faire vendre le blé et en renvoyer l'argent aux villes et communautés qui l'avaient fourni, et quant et quant d'en faire une réprimande à ce Fabius, parce qu'il rendait l'empire Romain odieux et insupportable aux sujets d'icelui. Cette proposition lui engendra grande gloire et grande bienveillance dans les provinces sujettes aux Romains. Davantage il mit en avant plusieurs repeuplemens de villes détruites, de faire paver et accoutrer les grands chemins, et bâtir de grands greniers pour y faire provision et munition de blés, de toutes lesquelles œuvres lui-même entreprenait la charge et la superintendance de les conduire à chef, ne se lassant point, pour travail qu'il eût, de pourvoir et donner ordre à tant et de si grandes entreprises, mais les achevant toutes avec si grand labeur et si merveilleuse diligence et promptitude, qu'il semblait qu'il n'en eût qu'une seule à faire, tellement que ceux mêmes qui le haïssaient et qui le craignaient s'ébahissaient de voir comment il était actif et expéditif en toutes choses.

XL. Le peuple semblablement s'émerveillait aussi à le regarder seulement, voyant toujours autour de lui une tourbe grande d'ouvriers, manœuvres, ambassadeurs, officiers, gens de guerre, gens de lettres, à tous lesquels il satisfaisait avec une facilité merveilleuse, retenant toujours sa dignité, en usant toutefois de courtoisie et d'humanité grande, en s'accommodant particulièrement à chacun d'eux, de sorte qu'il faisait trouver ses

calomniateurs importuns et fâcheux, quand ils allaient disant qu'il était à craindre, en l'appelant homme violent et insupportable, tant il savait bien gagner la bienveillance de la commune, étant encore plus populaire en sa conversation et en ses actions, qu'il n'était en ses harangues. Mais la charge en laquelle il employa plus de diligence et de sollicitude, fut à dresser et accoutrer les grands chemins, ayant le soin que la grace et beauté y fût conjointe avec la commodité : car il les faisait tirer à droite ligne à travers les champs solides, et les affermir en les pavant de pierre dure taillée, et les fondant dessus force arène entassée qu'il faisait conduire sur les lieux. Quand il se rencontrait des vallées et des fondrières que les torrens cavent, il les faisait combler, ou bien bâtir des ponts par-dessus de hauteur égale aux deux côtés, de sorte que l'ouvrage venait à se trouver tout aplani et tout uni au niveau, qui était chose belle à voir. Qui plus est, il fit compartir et diviser tous ces chemins par milles, contenant chaque mille environ huit stades, ([1] qui sont une demi-lieue) mettant au bout de chaque mille pour le marquer une pierre : et si fit encore mettre aux deux orées (côtés) de ces chemins ainsi pavés deçà et delà d'autres pierres un peu relevées, moins distantes l'une de l'autre, pour aider les voyageans à monter à cheval sans avoir besoin de personne qui les montât.

XLI. Pour lesquelles causes le peuple le magni-

[1] Ceci n'est point dans le grec. La lieue a 24 stades. B.

fiant et haut louant à merveilles, et étant prêt à lui en faire toutes démonstrations de bienveillance et d'amour, il dit un jour en haranguant publiquement qu'il avait une seule grace à leur demander, laquelle, s'il plaisait au peuple lui octroyer, il se sentirait entièrement satisfait, et s'il la lui refusait, il ne s'en plaindrait point autrement. Chacun pensa lors que ce fût le consulat qu'il voulût demander, et s'attendait tout le monde qu'il dût briguer le consulat et le tribunat tout ensemble: mais quand le jour de l'élection des consuls fut échu, chacun étant fort attentif à voir ce qu'il ferait, on fut ébahi que l'on le vit descendre sur le Champ-de-Mars, amenant Caïus Fannius avec ses amis pour lui favoriser à la poursuite du consulat. Cela servit tant à Fannius, qu'il en fut promptement élu consul [1], et Caïus fut aussi élu tribun du peuple pour la seconde fois sans qu'il l'eût demandé ni poursuivi, mais le peuple le voulut ainsi. Et voyant qu'il avait le sénat pour ennemi déclaré, et que Fannius le consul se montrait en son endroit froid ami, il recommença derechef à recher-

[1] Il fut consul l'an de Rome 632. Appien, dans son premier livre des guerres civiles, dit que Gracchus fut lui-même aidé du crédit de Fulvius Flaccus. Mais ce n'est pas là la seule différence qu'on rencontre dans le récit de cet événement entre Plutarque et Appien; et ce n'est pas là ce qui me paraît le plus embarrassant; le voici: si le premier tribunat de Gracchus a concouru avec le consulat de Métellus, et son second tribunat avec celui de Fannius, comment étoit-il encore tribun lorsqu'il fut tué par Opimius, consul l'année suivante? Les différences d'époques pour la nomination des consuls et des tribuns, et pour leur entrée en exercice, peuvent-elles suffire pour résoudre cette difficulté d'une manière qui s'accorde avec le récit de Plutarque? V.

cher la bonne grace du peuple par édits nouveaux et nouvelles lois, mettant en avant que l'on envoyât de pauvres bourgeois pour repeupler les villes de Tarente et de Capoue, et que l'on donnât droit entier de bourgeoisie romaine à tous les peuples Latins.

XLII. Ce que voyant le sénat, et craignant qu'il ne devînt à la fin si puissant, qu'il n'y eût plus d'ordre de lui pouvoir résister, délibéra d'essayer un nouveau et non accoutumé moyen de divertir la faveur du peuple, en lui gratifiant, et lui concédant des choses qui n'étaient point du tout raisonnables: car il y avait l'un des compagnons de Caïus en l'office du tribunat, nommé Livius Drusus, personnage aussi bien né et aussi bien nourri que nul autre qui fût de son tems dans Rome, et qui déjà faisait tête à ceux qui pour leur richesse et pour leur éloquence étaient les plus estimés, et qui avaient plus de crédit et d'autorité en l'administration de la chose publique. Les principaux hommes du sénat s'adressèrent à lui, le priant de se vouloir bander avec eux, et s'attacher à Caïus, non point en essayant de forcer le peuple, ni de contrevenir à sa volonté, mais à l'opposite en lui gratifiant, et lui concédant des choses, pour auxquelles contrarier il eût été plus honnête d'encourir sa male grace. Livius offrant son tribunat pour servir en telles choses au bon plaisir du sénat, proposa des lois qui n'étaient ni au profit ni à l'honneur de la chose publique, et qui ne tendaient à autre fin qu'à faire à l'envi, et à surmonter

Caïus à force de flatter le peuple, et de lui agréer et complaire, ni plus ni moins que ceux qui font jouer leurs comédies pour lui donner du passe-tems.

XLIII. En quoi ceux du sénat montraient bien évidemment que les choses que Caïus mettait en avant ne leur déplaisaient pas tant comme ils désiraient le ruiner, et lui rabattre son crédit à quelque prix que ce fût : car là où Caïus ne proposait que le repeuplement de deux villes, et y voulait envoyer des plus honnêtes citoyens, ils criaient contre lui, qu'il corrompait la commune : et au contraire ils favorisaient à Drusus, qui mettait en avant que l'on en repeuplât douze, et qui voulait que l'on envoyât en chacune trois mille des plus pauvres bourgeois : et au lieu qu'ils haïssaient Caïus, lequel avait chargé de quelque rente annuelle les pauvres bourgeois à qui il avait départi les terres publiques, Livius, au contraire, leur était agréable, qui ôtait cette rente à ceux à qui il en départait, et les leur baillant toutes franches et quittes. Qui plus est, Caïus leur déplaisait, parce qu'il donnait à tous les Latins pareil droit de voix aux élections des magistrats qu'avaient les naturels Romains : et néanmoins comme Drusus eût mis en avant une ordonnance, que dorénavant il ne fût plus loisible à capitaine romain de faire battre et fouetter de verges à la guerre un soudard latin, ils en trouvèrent l'édit bon, et le favorisèrent : car Livius à chaque loi qu'il proposait disait toujours en ses harangues qu'il le faisait par

l'avis du sénat, lequel avait soin du bien du pauvre peuple, et n'y eut rien en toute son administration qui fût utile ni profitable à la chose publique, que cela, à cause que le peuple en devint plus doux vers le sénat, et que là où le populaire auparavant haïssait et avait pour suspects tous les principaux hommes d'icelui, Livius éteignit toute cette malveillance quand le peuple vit que tout ce qu'il proposait était en faveur et au profit du commun peuple du consentement et à la suscitation du sénat. Mais ce qui faisait encore plus croire que Drusus allait droitement et justement en besogne, et qu'il ne visait qu'au bien du peuple seulement, était qu'il ne mettait jamais rien en avant de soi ni pour soi : car en tous les repeuplemens de villes, dont il fut auteur, il y envoya toujours d'autres commissaires, auxquels il en fit déléguer la charge, et ne voulut jamais avoir maniement d'argent : là où Caïus se faisait commettre la plupart de toutes telles administrations, mêmement des principales et plus grandes.

XLIV. Et comme Rubrius, un autre tribun du peuple, eût mis en avant que l'on rebâtît et repeuplât Carthage [1], laquelle avait été toute rasée et détruite par Scipion, il échut par le sort à Caïus d'en être commissaire : à l'occasion de quoi montant sur mer, il passa en Afrique. Drusus cependant saisissant l'opportunité de son absence, passa encore plus outre à s'insinuer en la bonne

[1] Le père Pétau place donc mal le rétablissement de Carthage à l'an de Rome 631. Il tombe ici sur l'an 632. B.

grace de la commune, mêmement parce qu'il accusait et chargeait Fulvius, qui était l'un des plus grands amis de Caïus, que l'on avait élu commissaire quant et lui pour faire le département des terres entre les bourgeois que l'on envoyait à ce nouveau repeuplement. Il était homme séditieux, et pour cette cause notoirement haï et malvoulu du sénat: mais encore était-il aussi suspect à ceux qui tenaient le parti du peuple, que sous main il émouvait les alliés, et sollicitait secrètement les peuples de l'Italie à se rebeller : toutefois on n'en avait point de preuve suffisante, ni moyen de le vérifier contre lui, sinon d'autant que lui-même en faisait foi, parce qu'il montrait avoir mauvaise volonté, et qu'il lui ennuyait de voir les choses en paix et en repos. Cela fut l'une des principales causes de la ruine de Caïus, parce que sur lui se dériva partie de la haine que l'on portait à ce Fulvius. Et quand Scipion l'Africain [1] fut un matin trouvé tout roide mort en sa maison, sans aucune cause apparente dont pût être procédée cette mort si soudaine, sinon que l'on aperçut dessus le corps quelque marque de coups orbes (meurtrissures) que l'on lui avait baillés, et de la violence qu'on lui avait faite, ainsi comme nous avons écrit en sa vie, la plupart de la suspicion en fut jetée sur ce Fulvius, parce qu'il était son ennemi mortel, et que le jour même il avait eu de grosses paroles avec lui dans la tribune aux harangues : mais aussi en fut Caïus même aucunement soupçonné : tant y a que ce cas

[1] L'an de Rome 625.

si énorme commis en la personne du premier et plus digne personnage de Rome, ne fut aucunement vengé, ni n'en fit-on inquisition quelconque, parce que la commune empêcha que le procès et jugement n'en prît trait, craignant que Caïus ne s'en trouvât coupable, si l'on en enquérait à bon escient, mais cela fut quelque tems auparavant.

XLV. Au reste, Caïus étant lors en Afrique à faire le repeuplement de Carthage, laquelle il surnomma Junonia, l'on dit qu'il lui advint plusieurs signes et présages sinistres : car le bâton de la première enseigne y fut rompu par la violence du vent poussant d'un côté, et la résistance du porte-enseigne qui la tint roide de l'autre : et y eut aussi un tourbillon de vent qui emporta les sacrifices étant dessus les autels, et les jeta hors du pourpris que l'on avait tracé pour rebâtir la ville : qui plus est, les loups en vinrent arracher les marques que l'on y avait plantées pour borner le pourpris, et les emportèrent au loin. Mais nonobstant tout cela, Caïus ayant disposé et ordonné toutes choses en l'espace de soixante-dix jours, s'en retourna incontinent à Rome, parce qu'il eut nouvelles que Fulvius était fort pressé et persécuté par Drusus, et que les affaires avaient nécessairement besoin de sa présence, à cause que Lucius Hostilius [1], grand partisan de la noblesse, et homme qui avait bon crédit au sénat, ayant l'année précédente été débouté du consulat par la menée de Caïus, qui

[1] Il faut lire : Lucius Opimius, comme on le verra par la suite, § XLVII. C.

avait fait élire Fannius, s'attendait bien de l'être à tout le moins cette année, pour le grand nombre de gens qui lui favorisaient: et s'il y pouvait parvenir, il avait bien délibéré de désarçonner Caïus, de tant plus mêmement que son crédit et la grace qu'il soulait avoir envers la commune commençait, par manière de dire, à se fener, à cause que le peuple était déjà comme soûl de telles inventions que les siennes, parce qu'il y en avait plusieurs qui en proposaient de semblables pour agréer au peuple, y accordant et consentant le sénat volontairement.

XLVI. Retourné qu'il fut à Rome, il changea de maison, et au lieu qu'il demeurait auparavant au mont Palatin, il s'alla tenir au-dessous de la place, pour se montrer en cela plus populaire, à cause qu'il y avait en ce quartier-là beaucoup de menues gens et de basse condition: puis il proposa le reste de ses lois: pour les faire passer et autoriser par les voix du peuple, s'étant amassé pour cet effet grand nombre de peuple de toutes parts des environs de Rome: mais le sénat persuada au consul Fannius de faire faire commandement, que tous ceux qui n'étaient point naturels Romains, manans et habitans dans la ville même, eussent à vider de Rome, et fut faite une criée bien étrange et sans exemple, que nul allié ni confédéré ne se trouvât pour quelques jours dans Rome: mais au contraire Caïus mit dans les lieux publics une affiche, par laquelle il blâmait le consul d'avoir fait publier une si inique proclamation, et pro-

mettait aux alliés et confédérés de les secourir, s'ils voulaient demeurer contre le mandement du consul : ce que toutefois il ne fit pas, mais voyant que les sergens de Fannius traînaient en prison un de ses hôtes et amis, il passa outre sans faire semblant de rien, et ne le secourut point, fût ou parce qu'il craignît d'éprouver son crédit envers le peuple, lequel s'en allait passant, ou parce qu'il ne voulût pas, comme il disait, commencer à donner occasion de venir aux mains, et d'attacher quelque escarmouche à ses malveillans, qui ne demandaient autre chose. Davantage il advint qu'il eut différent et querelle contre ses compagnons mêmes pour une telle occasion : le peuple devait avoir le passe-tems de voir combattre des escrimeurs à outrance dans la place même, et y eut plusieurs des officiers qui, pour voir l'ébattement, firent faire des échafauds tout à l'entour que l'on louait pour de l'argent. Caïus leur fit commandement de les ôter, afin que sans rien payer les pauvres pussent voir les jeux de ces lieux-là. Personne d'eux n'en voulut rien faire, et lui attendit jusqu'à la nuit de devant les jeux, en laquelle prenant tous les ouvriers et manœuvres qu'il avait sous lui, il alla abattre tous leurs échafauds, de manière que la commune le lendemain eut la place toute vide, pour regarder les jeux à son aise, dont le peuple lui sut bon gré, et l'en estima homme de cœur. Mais ses compagnons lui en voulurent grand mal, comme à un audacieux et téméraire : et semble que cela fût cause de le faire débouter d'un

troisième tribunat, combien qu'il eût le plus grand nombre des voix en sa faveur, parce que ses compagnons, en vengeance du tour qu'il leur avait fait, en firent injustement et malicieusement une fausse relation : toutefois cela n'est pas du tout certain.

XLVII. Mais bien est-il vrai qu'il fut fort marri de ce rebut, et trouve-t-on qu'il dit un peu trop arrogamment à ses ennemis qui s'en riaient, et s'en moquaient de lui, qu'ils riaient un ris sardonien, ne connaissant pas de quelles ténèbres ses actions les avaient enveloppés. Au reste ses contraires ayant installé Opimius au consulat[1], ils commencèrent incontinent à effacer plusieurs des lois de Caïus, comme entre autres celle du repeuplement de Carthage, cherchant tous moyens de l'irriter, afin que lui leur donnât quelque occasion de courroux pour le tuer : toutefois il endura tout en patience du commencement : mais ses amis à la fin, mêmement Fulvius, l'aiguillonnèrent tant, qu'il se remit derechef à amasser gens pour faire tête au consul : à quoi l'on dit que Cornélie même sa mère le seconda, louant secrètement bon nombre d'étrangers qu'elle envoya dans Rome comme si c'eussent été des moissonneurs, et que c'est ce qu'elle entend sous couvertes paroles dans les épîtres qu'elle écrit à son fils en manière de jargon : toutefois il y en a d'autres qui tiennent au contraire qu'elle fut fort marrie de ce qu'il se mit à faire de telles choses. Quand vint donc le

[1] L'an de Rome 633.

jour assigné, auquel on devait procéder à la rescision de ses lois, l'un et l'autre de grand matin se saisit du Capitole, et après que le consul y eut sacrifié, l'un des sergens du consul, nommé Quintus Antyllius, portant les entrailles des hosties immolées, dit à Fulvius et aux autres de sa ligue qui étaient autour de lui : « Faites place aux gens de « bien, mauvais citoyens que vous êtes. » Et y en a qui disent davantage, qu'avec ces paroles injurieuses-là, il leur tendit encore le bras nu en une façon déshonnête, pour leur faire honte : à raison de quoi il fut par eux occis sur-le-champ à coups de grands poinçons à écrire, qu'ils avaient expressément fait faire à cette intention. Si se trouva la commune troublée de ce meurtre, et les chefs des deux parts diversement affectionnés, parce que Caïus en fut fort marri, et en tança bien aigrement ceux qui étaient auprès de lui, disant qu'ils avaient donné occasion à leurs ennemis, qui ne demandaient autre chose, de s'attacher à eux : et Opimius, au contraire, prenant cette anse (occasion), s'en éleva, et se mit à émouvoir et inciter le peuple d'en faire la vengeance : toutefois sur l'heure il survint une pluie qui les sépara.

XLVIII. Et le lendemain le consul ayant assemblé le sénat au point du jour, ainsi comme il dépêchait affaires au-dedans, il y en eut d'autres qui prirent le corps d'Antyllius, qu'ils mirent tout nu dessus un lit, et le portèrent à travers la place, comme ils avaient auparavant projeté entre eux, jusque devant la porte du sénat, là où ils commencèrent

à faire des regrets et lamentations, sachant bien Opimius ce que c'était, mais feignant de n'en rien savoir et de s'en ébahir, de manière que les sénateurs sortirent dehors pour voir que c'était, et trouvant ce lit emmi la place, se prirent les uns à déplorer le trépassé, les autres à crier que c'était un cas trop indigne et qu'il ne fallait nullement endurer : mais au contraire cela renouvela la haine et le courroux du peuple à l'encontre de la mauvaiseté des nobles ambitieux, lesquels ayant eux-mêmes occis Tibérius Gracchus qui était tribun, et dans le Capitole même, en avaient encore jeté le corps en la rivière, là où ils faisaient montre honorablement en public au milieu de la place du corps d'un sergent Antyllius, lequel à l'aventure avait été injustement occis, mais pour le moins avait-il lui-même donné la cause à ceux qui le frappèrent, de lui faire ce qu'il souffrit : et était lors tout le sénat à l'entour de son lit à déplorer la mort et honorer le convoi des funérailles d'un homme mercenaire, pour irriter le monde à occire encore celui qui seul était demeuré des protecteurs et défenseurs du peuple.

XLIX. Cela fait, ils retournèrent derechef audedans, là où ils firent un décret, par lequel ils donnèrent pouvoir et puissance extraordinaire au consul Opimius, de pourvoir par main souveraine au salut de la chose publique, préserver la ville, et exterminer les tyrans [1]. Ce décret conclu et ar-

[1] La formule usitée dans ces occasions était celle-ci : *que les consuls veillent à ce que la république ne souffre aucun dommage.*

rêté, le consul commanda incontinent aux sénateurs assistans qu'ils allassent prendre leurs armes, et ordonna aux chevaliers, que le lendemain matin chacun d'eux eût à amener quant et soi deux serviteurs armés : à l'encontre de quoi Fulvius se prépara aussi et assembla de la commune : et Caïus s'en retournant de la place, s'arrêta devant l'image de son père, et la regarda d'un œil fiché sans mot dire, seulement se prit-il à plorer, et jetant un grand soupir passa outre. Cela émut à grande compassion le peuple qui l'aperçut : tellement qu'ils allaient disant entre eux, qu'ils étaient bien lâches de faillir au besoin et abandonner un tel personnage. Si s'en allèrent en sa maison, là où ils demeurèrent toute la nuit à faire le guet devant sa porte, non pas à la façon que faisaient ceux qui gardaient Fulvius, lesquels passèrent toute la nuit à boire et à ivrogner, à crier et à bruire, s'étant Fulvius enivré lui-même le premier, qui disait et faisait plusieurs choses malséantes et convenables à la dignité où il était. Car au contraire, ceux de Caïus étaient en deuil, sans mener bruit, ni plus ni moins qu'en une calamité publique de leur pays, et devisaient entre eux de ce qui était pour en advenir, veillant et dormant les uns après les autres à leur tour.

L. Quand le matin fut venu, ceux de Fulvius l'éveillèrent qu'il dormait encore fort serré pour le vin qu'il avait bu la nuit, et s'armèrent des dépouilles des Gaulois pendues à l'entour des parois de sa maison, les ayant défaits en bataille

l'année qu'il avait été consul, et avec grands cris et fières menaces s'en allèrent occuper le mont Aventin : mais Caïus ne se voulut point armer, mais sortit de sa maison en robe longue, comme s'il eût voulu aller simplement sur la place selon qu'il était coutumier, excepté qu'il avait une courte dague ceinte par-dessous sa robe. Ainsi comme il voulait sortir de son logis, sa femme l'arrêta à la porte, et le tenant d'une main, et un sien petit enfant de l'autre, elle lui dit : « Hélas! Caïus, « tu ne vas pas maintenant comme tu soulaïs, tri-« bun du peuple sur la place pour prêcher le peu-« ple, ni pour mettre en avant des lois nouvelles, « ni ne vas point à une guerre honnête, afin que « si d'aventure il t'y advenait ce qui est ordinaire « et commun à tous hommes, à tout le moins je « pusse porter le deuil de ta mort avec honneur : « mais te vas exposer aux meurtriers homicides « qui ont occis ton frère, et encore y vas-tu sans « armes, comme en intention de souffrir plutôt « que d'y faire aucune chose : mais ta mort ne por-« tera aucune utilité à la chose publique : parce que « ce qui est le pire est maintenant le plus fort, at-« tendu que les jugemens se font déjà avec vio-« lence à l'épée. Si ton frère eût été tué par les « ennemis devant la ville de Numance, au moins « nous en eût-on rendu le corps pour l'ensépultu-« rer : mais à l'aventure faudra-t-il que j'aille tan-« tôt moi-même supplier la rivière ou la mer de « rendre ton corps que l'on aura aussi jeté de-« dans : car quelle fiance pourrait-on plus avoir

« aux lois ni aux dieux, depuis que Tibérius a été « tué. »

LI. Ainsi comme Licinia faisait ces piteuses complaintes, Caïus se tira tout doucement d'entre ses bras, et s'en alla sans lui répondre rien avec ses amis : et elle le croyant reprendre par sa robe tomba tout de son long par terre, là où elle demeura tout étendue, sans parler, assez longuement, jusqu'à ce que ses serviteurs l'enlevèrent tout évanouie et pâmée, et la portèrent à son frère Crassus. Au demeurant Fulvius, quand tous ceux de leur part furent assemblés, à la persuasion de Caïus, envoya le plus jeune de ses enfans, qui était un fort beau petit garçon, avec un caducée en sa main, qui est une verge de héraut portant sauvegarde. Cet enfant se présentant honnêtement, en humilité grande, les larmes aux yeux, devant le consul et le sénat, leur porta paroles de réconciliation, et y avait beaucoup des assistans qui furent d'avis que l'on y devait entendre : mais Opimius lui fit réponse qu'il ne fallait point envoyer de messagers pour cuider par belles paroles gagner le sénat, mais était besoin qu'ils y vinssent eux-mêmes en personnes, se présenter comme sujets et criminels, à la justice, et en cette manière requérir pardon, et tâcher à amollir le courroux du sénat. Et au demeurant fit défense au jeune garçon qu'il ne revînt plus devers eux, sinon à la condition qu'il lui avait prescrite. Caïus, à ce que l'on dit, y voulut bien aller pour faire ses remontrances au sénat, mais les

autres ne voulurent pas qu'il y allât : au moyen de quoi Fulvius y renvoya encore derechef son fils pour leur tenir les mêmes propos que devant. Mais Opimius, qui ne demandait qu'à combattre, fit incontinent prendre le jeune garçon, et le baillant en garde, marcha tout aussitôt contre Fulvius avec bon nombre de gens de pied bien armés, et de gens de trait Candiots, qui à coups de trait firent plus de dommage et troublèrent plus les adversaires que nulle autre chose, de manière qu'ils se tournèrent en peu d'heures tous en fuite, et se jeta Fulvius dans une méchante étuve, dont l'on ne faisait plus de compte, là où étant trouvé un peu après, il fut occis avec son fils aîné.

LII. Quant à Caïus, il ne combattit point, mais se tourmentant et se passionnant de voir un si sanglant désordre, se retira dans le temple de Diane, là où il se voulut lui-même défaire, n'eût été que ses plus féaux amis, Pomponius et Licinius, l'en engardèrent : car ces deux-là se trouvant lors auprès de lui, lui ôtèrent son épée, et lui conseillèrent de s'enfuir. Et là l'on dit qu'il se mit à genoux, et que tendant ses deux mains jointes à l'image de la déesse, la pria pour vengeance de cette ingratitude et de cette trahison du peuple, que jamais il ne sortît de servitude : car la commune, ou la plupart d'icelle, tout ouvertement tourna sa robe, quand ils entendirent crier à son de trompe que l'on pardonnait à tous ceux qui se tourneraient. Ainsi Caïus s'étant mis à fuir, ses ennemis le poursuivirent de si près qu'ils l'atteignirent

dessus le pont de bois, là où deux de ses amis qui l'accompagnaient s'arrêtèrent pour faire tête aux poursuivans, et lui dirent qu'il gagnât le devant cependant qu'ils combattraient au-devant du pont: comme ils firent, si bien qu'il ne passa personne par dessus le pont, jusqu'à ce qu'ils eurent été tous deux tués. Il n'y eut homme qui s'enfuît quant et lui, sinon un de ses serviteurs qui se nommait Philocrate: car tout le monde l'exhortait assez et lui conseillait, comme s'il eût été en un jeu de prix, où l'on encourage ceux qui y combattent, mais personne ne mettait la main à l'œuvre pour le secourir, ni ne lui présentait un cheval, combien qu'il en demandât assez, à cause qu'il voyait ses ennemis qui le poursuivaient de bien près: mais il les devança de tant, qu'il eut loisir de se jeter dans un petit bocage qui était consacré aux Furies, là où son serviteur Philocrate le tua, et se tua puis après aussi lui-même dessus lui [1]. Toutefois les autres écrivent que, et le maître et le serviteur furent tous deux atteints et pris encore vivans: mais que le serviteur embrassa si étroitement son maître, que nul des ennemis ne le put frapper que l'on ne le tuât lui-même le premier de plusieurs coups qu'on lui tira.

LIII. Si y eut un des meurtriers qui coupa la tête à Caïus pour la porter au consul: mais un des amis d'Opimius, qui se nommait Septimuléius, la lui ôta par le chemin, parce qu'avant le combat

[1] L'an de Rome 633.

il avait été crié à son de trompe, que qui apporterait les têtes de Fulvius et de Caïus, on lui paierait autant pesant d'or : parquoi ce Septimuléius la porta fichée au bout d'une javeline à Opimius, et fut apportée une balance pour la peser, où l'on trouva qu'elle pesait dix-sept livres deux tiers, parce que Septimuléius, outre le péché de l'homicide, y avait encore ajouté cette méchanceté, qu'il en avait tiré toute la cervelle, et y avait mis du plomb fondu au lieu. Ceux qui apportèrent la tête de Fulvius, parce que c'étaient gens de basse et vile condition, n'eurent rien. Les corps de ces deux et des autres adhérens aussi, qui se trouvèrent jusqu'au nombre de trois mille morts, furent tous jetés dans la rivière, leurs biens confisqués, et défendu à leurs veuves de porter le deuil de leur mort : qui plus est, ils firent perdre à Licinia, femme de Caïus, son douaire : mais encore se portèrent-ils plus cruellement et plus inhumainement envers le jeune fils de Fulvius, lequel n'avait ni levé les mains ni ne s'était trouvé au combat contre eux, mais était allé pour parler d'appointement avant le combat, et l'ayant fait lors retenir prisonnier, le firent depuis mourir après la bataille.

LIV. Toutefois ce qui greva et offensa encore plus le peuple que tout cela, fut le temple de Concorde qu'Opimius fit bâtir, parce qu'il semblait qu'il se glorifiât, et que par manière de dire, il triomphât pour avoir fait mourir tant de citoyens romains. Et pourtant y en eut-il qui écrivirent la

nuit au dessous de l'inscription de ce temple ces vers :

Un furieux acte et forfait,
Le temple de Concorde a fait.

Cettui Opimius fut le premier à Rome qui en état de consul usurpa la puissance absolue de dictateur, et qui condamna sans forme de procès trois mille citoyens romains, outre Fulvius Flaccus, personnage consulaire, et qui avait eu l'honneur du triomphe, et Caïus Gracchus, jeune homme qui surpassa en vertu et en réputation tous ceux de son âge : et néanmoins ne se put Opimius garder d'être concussionnaire et larron : car ayant été envoyé en ambassade devers Jugurtha le roi de Numidie [1], il se laissa corrompre par argent : de quoi étant appelé en justice, il en fut très-ignominieusement convaincu et condamné : au moyen de quoi il acheva ses jours avec cette note d'infamie, haï, moqué et injurié de tout le peuple, lequel sur le fait de la déconfiture se porta bien lâchement vers ceux qui combattaient pour sa querelle.

LV. Mais bientôt après donna à connaître combien il regrettait ces deux frères Gracques, parce qu'il leur fit faire des statues, et voulut qu'elles fussent dressées en lieu public et honorable, consacrant les lieux où ils avaient été tués : et y avait plusieurs personnes qui leur offraient des premiers fruits et fleurs que portent les saisons, et y

[1] Quelques années après. Voyez Salluste, chap. XVI. B.

allaient faire leurs prières et oraisons à genoux, ni plus ni moins qu'aux temples des dieux. Leur mère Cornélie, ainsi que l'on écrit, porta constamment et magnanimement cette calamité : et quant aux chapelles que l'on bâtit et consacra aux lieux où ils avaient été tués, elle dit seulement qu'ils avaient telles sépultures qu'ils avaient méritées : mais depuis elle se tint presque toujours auprès du mont de Misène sans rien changer de sa manière de vivre, car elle avait beaucoup d'amis : et parce qu'elle était dame honorable, aimant à recevoir et traiter les étrangers, elle tenait ordinairement bonne table : au moyen de quoi elle avait toujours autour d'elle compagnie de Grecs et de gens de lettres, et n'y avait *roi* qui ne reçût d'elle, et qui ne lui envoyât aussi des présens. Si prenaient grand plaisir ceux qui l'allaient visiter et qui la hantaient, à lui ouïr conter les faits et la manière de vivre de son père Scipion l'Africain : mais encore s'émerveillaient-ils davantage de lui ouïr réciter les actes et la mort de ses enfans, sans en jeter larme d'œil, et sans autrement en faire de regrets, ni en mener deuil, non plus que si elle eût raconté quelque ancienne histoire à ceux qui les lui demandaient, tellement qu'il y eut quelques-uns qui écrivirent que la vieillesse ou bien la grandeur de ses malheurs lui avaient troublé le sens, et hébété le sentiment de douleur : mais eux-mêmes étaient insensés quand ils disaient cela, n'entendant pas combien l'être bien né et bien nourri sert aux

hommes à constamment supporter une douleur, et que souvent la fortune est bien plus forte que la vertu, laquelle veut garder tous les points du devoir : mais toutefois elle ne lui peut ôter la constance de porter, en tombant, patiemment son adversité[1].

[1] Si dans la prospérité on voit souvent un homme vertueux avoir de la peine à lutter contre la fortune, on le remarque dans le malheur, rempli de courage, supporter tranquillement tous les coups de l'adversité.

COMPARAISON

DE TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS

AVEC AGIS ET CLÉOMÈNE.

I. Mais étant désormais arrivés à la fin, il ne reste plus que de comparer et de conférer ces vies ensemble, en les mettant l'une devant l'autre. Quant est donc aux deux Gracques, ceux mêmes qui les haïssaient le plus, et qui en disaient au demeurant tous les maux du monde, n'osèrent oncques nier qu'ils ne fussent mieux nés à la vertu que nuls autres Romains de leur tems, et qu'ils n'eussent aussi bien été élevés et nourris : mais il semble que la nature fut encore plus forte en Agis et en Cléomène ; parce qu'ayant été mal nourris et élevés en des mœurs et façons de vivre qui de piéçà (depuis long-temps) avaient déjà corrompu les plus anciens, néanmoins ils se montrèrent eux-mêmes les premiers guides et maîtres de sobriété, tempérance et simplicité. Davantage ceux-là ayant vécu du tems que Rome était en sa plus claire et plus grande dignité, et lorsqu'y régnait plus le zèle de toutes belles et bonnes choses, ils eurent, par manière de dire, honte d'abandonner la succession de vertu qu'ils avaient comme héréditaire par les mains de leurs ancêtres : et ceux-ci étant nés de pères qui avaient eu volonté toute contraire, et ayant trouvé leur pays corrompu et malade, n'en furent point

pour cela plus mousses à chercher les moyens de bien faire : et puis le plus grand los (louange) que l'on donne aux Gracques, d'abstinence de ne prendre point argent, est qu'en tous leurs magistrats et en toutes leurs entremises des affaires publiques, ils eurent toujours les mains nettes, et ne prirent oncques rien injustement : là où Agis se fût courroucé si on l'eût loué de ne prendre rien de l'autrui, attendu que de lui-même il mit en commun et donna à ses citoyens tout son bien, qui montait en argent comptant seulement à six cents talens [1]. Par où l'on peut juger combien il estimait être grief péché de gagner injustement, puisqu'il estimait que c'était une espèce d'avarice que de posséder justement plus que les autres.

II. Au demeurant, il y avait bien différence de grandeur entre les innovations que les uns et les autres osèrent mettre en avant : car les actions des deux Romains étaient accoutrer les grands chemins, rebâtir ou repeupler des villes : et le plus magnanime fait de Tibérius fut, avoir ramené en commun les terres publiques : et de son frère Caïus fut, d'avoir mêlé les jugemens, en ajoutant aux sénateurs trois cents chevaliers romains, qui auraient puissance de juger : là où Agis et Cléomène ayant opinion que vouloir corriger de petites fautes, et y remédier par le menu, serait autant comme couper une des têtes de l'hydre, ainsi que

[1] Trois cent soixante mille écus. A. — 2,801,250 livres de notre monnaie. B.

dit Platon, dont il en revenait sept au lieu d'une, entreprirent un remuement et une nouvelleté, qui pouvait à un coup exterminer et déraciner tous les maux qui étaient en leur pays, ou pour parler plus véritablement, qui pouvait ôter l'altération et le déréglement qui avait introduit tout mal et tout vice en leur chose publique, pour remettre la ville de Sparte en son propre et ancien état.

III. Car encore peut-on dire cela du gouvernement des Gracques, que les principaux personnages et les plus gens de bien de Rome furent contraires à leurs desseins : là où en ce qu'Agis attenta, et que Cléomène acheva, ils avaient le plus beau et le plus magnifique sujet du monde, qui étaient les anciennes lois et ordonnances de Sparte, touchant la tempérance et l'égalité, les unes instituées jadis par Lycurgue, les autres confirmées par Apollon.

IV. Qui plus est, par les nouvelletés de ceux-là Rome n'en devint point plus grande qu'elle était auparavant : là où de ce que Cléomène fit, la Grèce en peu de tems vit la ville de Sparte commandant à tout le reste du Péloponèse, et combattant à l'encontre de ceux qui pour lors étaient les plus puissans de la Grèce, pour la principauté d'icelle, dont le but et la finale intention était vider et délivrer la Grèce des armes des Gaulois et des Esclavons, pour la remettre sous l'honnête gouvernement des descendans d'Hercule.

V. Encore me semble-t-il que leur mort montre

quelque différence de leur vertu: car ceux-là, combattant contre leurs propres citoyens, furent occis en fuyant: et de ceux-ci, Agis, pour n'avoir voulu faire mourir pas un de ses citoyens, fut occis lui-même presque volontairement: et Cléomène se sentant injurié et outragé, se mit en devoir de se venger; l'occasion ne lui permettant pas de le pouvoir faire, il se tua lui-même hardiment.

VI. Mais au contraire aussi peut-on alléguer que Agis ne fit oncques acte de capitaine ni d'homme de guerre, à cause qu'il fut tué avant que d'en pouvoir faire: et aux victoires de Cléomène, qui furent belles et en bon nombre, on peut opposer la prise de la muraille de Carthage, sur laquelle Tibérius monta le premier, qui ne fut pas petit exploit, et l'appointement qu'il fit devant Numance, par lequel il sauva vingt mille combattans romains, qui n'avaient autre moyen de sauver leurs vies: et Caïus en cette même guerre devant Numance, et depuis en Sardaigne, fit plusieurs beaux actes de prouesse, tellement qu'il est tout certain qu'ils eussent été comparables aux plus excellens capitaines romains, si on ne les eût sitôt tués.

VII. Au reste, quant aux actions civiles, il semble qu'Agis s'y prit trop froidement, s'étant laissé abuser à Agésilas, et ayant fraudé ses pauvres citoyens du département des terres qu'il leur avait promis: bref à faute de hardiesse; parce qu'il était trop jeune, il laissa les choses imparfaites qu'il avait projeté de faire: et à l'opposite Cléo-

mène procéda un peu trop rudement et violentement à la mutation du gouvernement de la chose publique, en tuant méchamment les éphores, lesquels il pouvait gagner facilement, ou être le plus fort en armes: car ce n'est fait ni en sage médecin ni en bon administrateur d'état politique, de mettre la main au fer, sinon en extrême nécessité, quand il n'y a point d'autre remède : et est faute de suffisance en l'un et en l'autre, mais pis en l'un, parce que l'injustice y est conjointe avec la cruauté : là où des Gracques, ni l'un ni l'autre ne commença à mettre les mains au sang de leurs citoyens, mais dit-on que Caïus, quoiqu'on frappât sur lui, jamais ne se voulut mettre en défense, et que là où il était très-vaillant en bataille les armes au poing contre les ennemis, il se montra très-froid en sédition civile contre ses citoyens : car il sortit de sa maison sans armes, et se retira quand il les vit combattre, se donnant plus garde de ne faire point de mal, que de n'en souffrir point, tellement que l'on ne doit point imputer leur fuite à lâcheté ni à couardise, mais plutôt à soin de n'offenser personne: car il fallait ou qu'ils cédassent à ceux qui les poursuivaient, ou s'ils s'arrêtaient, qu'ils se missent en défense, pour ne point souffrir qu'on leur fît outrage en leurs personnes.

VIII. Et quant aux objections que l'on fait à Tibérius, la plus griève est d'avoir fait priver un sien compagnon du tribunat, et que lui-même en poursuivit un second [1] : et quant à Caïus on lui im-

[1] Suivant les corrections de Reiske, il vaut mieux lire : « Et quant

puta faussement et à tort la mort d'Antyllius, parce qu'il fut occis contre sa volonté, et à son grand regret : là où Cléomène, encore que nous laissions à part l'occision des éphores, affranchit tous les esclaves, et tint la royauté seul en effet : mais pour l'apparence seulement, il y associa son propre frère, qui était de la même maison, et ayant persuadé à Archidame, auquel appartenait le droit de succéder à la royauté de l'autre maison royale, qu'il retournât hardiment de Messène à Sparte, il le laissa tuer, et en ne faisant point de poursuite ni de vengeance de sa mort, il confirma l'opinion que l'on eut qu'il l'eût fait occire lui-même, au contraire de Lycurgue, lequel il faisait semblant de vouloir imiter, attendu qu'il rendit volontairement la royauté au fils de son frère Charilas, et craignant encore que si le jeune enfant venait autrement à mourir, il n'en fût aucunement soupçonné, il s'absenta du pays et fut long-tems vagabond par le monde, ni ne retourna point à Sparte que Charilas n'eût engendré un fils pour lui succéder à la royauté : mais aussi n'y a-t-il nul autre Grec qui soit comparable à Lycurgue, et nous avons montré que parmi les actions de Cléomène, il y eut plusieurs autres encore plus grandes nouvelletés, et plusieurs autres transgressions des lois.

« aux reproches qu'on leur fait, le plus grand de ceux qu'on fait à « Tibérius, est d'avoir fait priver un sien compagnon du tribunat ; « pour Caïus on lui reproche de s'être fait décerner à lui-même un « second tribunat. » Cela a rapport à la manière dont Caïus Gracchus, étant tribun, se fit nommer tribun pour l'année suivante. Voyez *Appien, des Guerres civiles*, livre Ier, chap. XXI. C.

IX. Ainsi ceux qui blâment les mœurs des uns et des autres disent que les deux Grecs de leur commencement eurent une volonté tyrannique, tendant à exciter et faire guerre, là où aux Romains leurs malveillans, et ceux mêmes qui leur portaient le plus d'envie, ne leur pouvaient imputer autre chose, sinon une ambition démesurée, et confessaient qu'ils s'étaient échauffés et allumés outre leur naturel en la contention qu'ils avaient eue contre leurs adversaires, et s'étaient laissés transporter au dépit et à la colère, comme à des mauvais vents, jusqu'à faire les choses qu'ils firent à la fin : car était-il rien plus juste ni plus honnête que leur première intention, si n'eût été que les riches voulant d'autorité et d'audace rejeter leurs lois, les firent tous deux entrer malgré eux en cette querelle, l'un pour sauver sa vie, l'autre pour venger la mort de son frère, que l'on avait occis sans ordonnance, ni forme de procédure, ni pas même par aucun magistrat.

X. Ainsi peux-tu voir toi-même [1] la différence qu'il y eut entre eux : et pour en prononcer ce qui m'en semble particulièrement de chacun d'eux, il m'est avis que Tibérius a été le plus vertueux de tous les quatre, que le jeune Agis est celui qui a le moins péché, et qu'en exécution et hardiesse Caïus n'approcha point à beaucoup près de Cléomène.

[1] Il parle à Sénecion, à qui il adresse ces Vies. D.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE
DES MATIÈRES.



